


Digitized by Google

CAMPAGNES

D'ITALIE

DE 1848 ET 1849

PAR

LE GÉNÉRAL SCHŒNHALS

Aide-de-camp de Radetzky

OUVRAGE TRADUIT SUR LA SEPTIÈME ÉDITION ALLEMANDE

PAR

THÉOPHILE GAUTIER FILS

Avec une préface et une carte



PARIS

POULET-MALASSIS ET DE BROISE

IMPRIMEURS-LIBRAIRES-ÉDITEURS

9, rue des Beaux-Arts

1859

CAMPAGNES

D'ITALIE

DE 1848 ET 1849

ALENÇON. — Typographie de POULET-MALASSIS et DE BROISE.

CAMPAGNES
D'ITALIE
DE 1848 ET 1849

PAR

LE GÉNÉRAL SCHŒNHALS
Aide-de-camp de Radetzky

OUVRAGE TRADUIT SUR LA SEPTIÈME ÉDITION ALLEMANDE

PAR

THÉOPHILE GAUTIER FILS

Avec une préface et une carte



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
IMPRIMEURS-LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, rue des Beaux-Arts

1859



PRÉFACE DU TRADUCTEUR

—

Dans la pensée de l'auteur, l'ouvrage dont nous donnons aujourd'hui la traduction, n'a aucune prétention politique : c'est un livre intime, ce que les Allemands appellent un livre de famille, dédié par le général Schœnhals à ses compagnons d'armes. Il n'en est que plus intéressant et que plus précieux pour nous. Nous y trouvons exposés, dans toute leur vivacité, les sentiments qui animent l'armée autrichienne. Au moment où va se juger le suprême procès de la question italienne, où le sang latin trop longtemps et trop durement comprimé, se soulève contre le sang slave et saxon, il nous a semblé curieux de faire connaître l'opinion que se font les masses en Allemagne ou plutôt que l'on fait aux masses au sujet de la domination autrichienne en Italie.

On retrouvera dans ce livre ce langage hautain et blessant auquel nous ont habitués dans ces derniers temps les journaux autrichiens. Quoique l'auteur de cet ouvrage soit un des officiers les plus distingués de l'armée autrichienne, autant comme homme du monde que comme savant militaire,

nous avons dû atténuer la vivacité de plusieurs passages, et nous ne doutons pas que dans ceux que nous avons laissés subsister le lecteur ne soit parfois offusqué. Ce défaut tient à l'organisation politique et sociale de l'Autriche. Seule de toutes les nations européennes — nous en exceptons la Russie où la société existe sur des bases particulières — l'Autriche a résisté au mouvement d'émancipation qui remua les peuples en 1815. Tous les gouvernements y ont sagement cédé; la Prusse avait tenu bon jusqu'en 1848, sa dernière résistance tomba devant cette révolution qui eut pour l'Allemagne une gravité bien plus grande que pour la France. L'Autriche reste donc aujourd'hui telle qu'était l'Europe avant 1789. On comprend qu'à cette époque, ayant à soutenir le choc de la France en Italie et en Allemagne, elle n'ait pas été en état de modifier son organisation politique; mais une fois la paix rétablie, ne pouvait-elle pas apporter dans son gouvernement les changements que réclament ses populations? Ne devait-elle pas prévoir qu'un jour ou l'autre on se donnerait par force ce qu'on n'aurait pu obtenir par des réclamations modérées? Le premier résultat de cet entêtement a été la révolution qui en 1848 éclata simultanément à Vienne, à Milan, à Buda-Pest, à Prague. Ces soulèvements ont été réprimés d'une façon sanglante; mais cette répression a laissé d'amers souvenirs dans la population, et le jour est arrivé où la lutte va renaître plus désespérée et plus juste que jamais.

La discussion n'existe nulle part en Autriche : ni dans le gouvernement, ni dans les tribunaux, ni dans la presse ; la langue ne connaît pas ces formes adoucies, ces phrases habilement contournées qui permettent, sans blesser l'amour-propre des adversaires, d'exprimer telle ou telle opinion : ce langage parlementaire, qui est entré depuis longtemps dans les mœurs de l'Angleterre, et dont nous commençons à savoir nous servir. Au premier mot de réforme ou d'affranchissement, l'Autriche se répand en invectives contre les révolutionnaires, car elle pousse jusqu'au comique l'horreur de toute amélioration au profit des masses ; cette fureur n'indique pas autre chose que le sentiment de sa faiblesse, qu'elle s'efforce de dissimuler sous un appareil formidable de paroles violentes et d'actes non moins violents ; elle ignore sans doute quelle puissance un gouvernement fort peut tirer de l'assentiment populaire et du concours bien dirigé de la nation. Partant de ces principes, l'Autriche s'est donné d'office la mission de poursuivre la *révolution* en Italie, et s'est constituée gardienne du principe d'autorité absolue, le seul qu'elle comprenne. Nous ne croyons pas que l'idée principale de l'Autriche en Italie soit une idée d'envahissement ni de suprématie matérielle. Le véritable motif qui la conduit, c'est la haine et la terreur que lui inspire ce qu'elle comprend sous l'appellation vague de la *révolution*. Ce but serait louable, si elle savait ou voulait faire la distinction entre ceux qui demandent des réformes et ceux qui veulent la des-

truction. Rien n'aurait été plus facile à l'Autriche que de s'agrandir en Italie, après les deux défaites successives de Charles-Albert, en 1848 et 1849; on sait, cependant, qu'elle se contenta de replacer les choses dans le *statu quo antè bellum;* dans l'état où se trouvait l'Europe en ce moment, elle aurait peut-être toléré bien des choses plutôt que de se jeter dans une guerre générale.

Que les vues du gouvernement autrichien soient sincères ou non, l'armée a accepté courageusement cette mission plus qu'ingrate, qui lui attire de la part de l'Italie la haine et la répulsion que les peuples méridionaux professent pour la police; — car, selon nous, les Autrichiens ne font pas en Italie autre chose que l'office de gendarmes.

A la tête de l'armée impériale, en Lombardie, se trouvaient, lorsqu'éclata la Révolution, trois hommes liés d'une étroite amitié, animés d'un égal dévouement à leur souverain; cette espèce de trinité se composait du feld-maréchal Radetzky et de ses deux aides de camp, le lieutenant feld-maréchal Hess et le lieutenant feld-maréchal Schœnhals. Il y a peu d'hommes dont la personnalité ait été plus dénaturée que celle de Radetzky; les Italiens eux-mêmes ont reconnu l'extrême mansuétude du feld-maréchal. On l'a comparé au maréchal Bugeaud. C'était en effet la même bonhomie, la même familiarité à l'égard du soldat; l'armée autrichienne abonde en faits qui font pendant à l'histoire de la fameuse casquette du père Bugeaud. Radetzky était fier de ce parallèle; et de son côté Bugeaud exprimait

ses sympathies pour Radetzky lorsqu'il disait : « Si la guerre civile éclate en France, je n'ai qu'une ambition, c'est d'en être le Radetzky. » Il y a loin de là, on le voit, à l'espèce de Croquemitaine et d'Attila qu'on a si souvent présenté au public sous le nom du barbare Radetzky.

Hess et Schœnhals complétaient le feld-maréchal. Hess, petit, mince, réservé et silencieux, mais intrépide au moment de l'action, doué d'un coup d'œil rapide et infaillible; Schœnhals, grand, élancé, d'un extérieur tout chevaleresque. Outre de grandes qualités militaires, Schœnhals possédait une éloquence pleine de verve, d'éclat et d'originalité. Il savait faire vibrer dans le cœur du soldat, les sentiments de patriotisme et de dévouement à l'empereur, et ses proclamations, pleines de lyrisme et d'entraînement, peuvent supporter la comparaison avec ce que l'antiquité a de plus héroïque en ce genre. Dans son rapport général sur la guerre contre le Piémont, Radetzky l'appelait : « Cet homme singulier dont le rare génie sait élever à sa suprême puissance le sentiment d'honneur qui anime l'armée. »

On voit que le feld-maréchal lieutenant Schœnhals était dans les meilleures conditions pour décrire cette guerre de Lombardie, héroïque des deux côtés, abondante en étranges péripéties, en détails caractéristiques de l'esprit lombard. Sa nature hautaine et aristocratique lui inspire parfois d'admirables passages, surtout lorsqu'il gémit sur les malheurs de sa patrie, en proie à la révolution et à

la désorganisation. Son premier ou plutôt son unique sentiment, c'est la religion de son souverain. Pour lui, et pour l'armée autrichienne, tout se reporte à l'empereur. C'est là un puissant mobile, et l'empereur actuel, qui a exposé maintes fois sa vie sous les yeux de Radetzky et de l'armée, compte avec raison sur le dévouement de ses soldats.

On sait que la campagne de 1848 est considérée, par les juges compétents, comme une des plus belles qu'ait vues la Lombardie. Radetzky se tira, avec une remarquable habileté, de la position fort dangereuse où il se trouvait au commencement de la guerre; la lecture de cet ouvrage, où toutes les manœuvres, toutes les marches, les moindres engagements sont scrupuleusement rapportés, le prouvera suffisamment. La campagne de 1849 est toute différente de celle de 1848. Ici la rapidité fait place à la lenteur et à la temporisation. Radetzky est sûr de lui, sûr du succès et se sent en forces. Aussi ne dura-t-elle pas six jours. La comparaison entre les deux campagnes suffit pour montrer sous deux jours différents la variété des talents militaires de Radetzky.

Nous allons donner maintenant quelques détails indispensables sur l'organisation de l'armée autrichienne. L'armée autrichienne se compose de troupes allemandes proprement dites, troupes hongroises, troupes italiennes, et troupes des frontières, ces dernières connues chez nous sous le nom générique de Croates. Les troupes allemandes, hon-

groises et italiennes sont divisées en régiments distingués, non par des numéros, mais les noms de colonels propriétaires, dont bien peu sont colonels en exercice. Les troupes croates sont divisées en bataillons dits bataillons-frontières. Voilà pour l'infanterie de ligne. L'infanterie légère consiste en 25 bataillons de chasseurs et 1 régiment de chasseurs impériaux ou tyroliens. L'armement est à peu près le même que celui de nos chasseurs à pied, avec cette différence que la carabine est à balle forcée, ce qui complique l'équipement d'une baguette et d'un marteau destiné à enfoncer la balle. Les Hongrois fournissent cette excellente cavalerie, ces hussards dont toutes les puissances ont imité la tenue et l'équipement; les Polonais composent les régiments de uhlans; le reste de la cavalerie est allemand.

L'artillerie n'est pas divisée, comme chez nous, en artillerie à cheval, à pied et montée. Les hommes sont placés sur des espèces de caissons longitudinaux ou montés sur les chevaux même de l'attelage. Les pièces sont du calibre de 12 et de 6. L'artillerie autrichienne fait un grand emploi des fusées à la Congrève, et paraît s'en trouver bien.

L'unité de bataille est, dans l'infanterie le bataillon, dans la cavalerie la réunion de deux escadrons appelée *division*. Chacune de ces unités est commandée par un major. Toutes les fois que le mot *division* s'applique à la réunion de deux escadrons, nous avons souligné ce mot, afin d'éviter toute confusion avec l'acception, commune chez

nous, qui comprend sous ce mot la masse des deux brigades.

Les officiers supérieurs se classent dans l'ordre suivant : feld-maréchaux, généraux de cavalerie ou feldzeugmeister (généraux d'artillerie), lieutenants feld-maréchaux, généraux-majors. Ces détails suffiront pour éviter toute confusion ou toute hésitation dans l'intelligence de ce livre.

Il est en outre indispensable de suivre attentivement sur la carte spéciale placée à la fin de ce volume, les mouvements de l'armée, la campagne de 1848 se composant en grande partie de manœuvres stratégiques, qui ne sont intelligibles qu'à la condition qu'on les suive sur le papier. Ce n'est pas la partie la moins intéressante de cette guerre; car on sait que la Lombardie est le plus beau champ de bataille que puisse rêver un chef d'armée; ses rivières, dirigées toutes dans le même sens, du nord au sud, forment une suite de lignes de défense précieuses; la mémorable campagne de Bonaparte a fait de ce pays un sol pour ainsi dire classique, et qui attirera toujours invinciblement quiconque voudra se faire un titre de gloire militaire à la postérité.

T. G.

INTRODUCTION

—

Du pied des Alpes jusqu'aux rochers de Charybde et Scylla, de fabuleuse mémoire, s'étend un pays qu'on peut nommer avec raison le jardin de l'Europe. Le développement de ses côtes est immense. Depuis le chêne de l'Allemagne jusqu'au palmier de l'Orient, son heureux climat produit tous les biens de la terre. Des villes bien peuplées, défendues par des fortifications modernes ou par des murailles du moyen-âge, couvrent le pays. Par un triste privilége, cette terre paraît être le foyer et le champ de bataille des révolutions.

Une triple et souvent quadruple moisson y dédommage le laboureur de ses travaux, car malgré les plaisanteries des peuples du nord, on doit reconnaître que l'Italien est assidu et laborieux ; quand on a vu, comme nous, le paysan travailler son petit morceau de terre, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, exposé à ses rayons torrides, on sentira la fausseté du préjugé commun. Dans les grandes villes seulement, il y a des oisifs. Mais cela ne se trouve-t-il pas partout ?

Une belle race habite ce beau pays : race douée d'un

esprit plus fantaisiste que profond ; aussi l'Italie est-elle le berceau des beaux arts. Les hommes de grand génie ne lui ont cependant pas manqué. Napoléon, quoique la France le revendique comme son fils, était Italien d'allures et de caractère ; le côté chevaleresque, si marqué chez les Français, lui manquait ; c'était un César romain, et non pas un homme de la race des Henri et des Louis.

L'Italie ne parle qu'une seule langue, mais variée d'une infinité de dialectes.

Jamais, à aucune époque, l'Italie n'a possédé l'unité politique ; jamais, même sous les Romains, qui la gouvernaient comme province conquise. Il ne lui fallut rien moins qu'une guerre formidable pour faire obtenir à ses habitants le droit de cité, alors que ce droit ne procurait plus aucun avantage.

Le sort de l'Italie dépendait immédiatement de celui de Rome. L'Empire se divisa en empire d'Orient, en empire d'Occident. Un jour cette dernière portion de sa puissance s'écroula. Constantinople essaya de reconstituer la domination Romaine en Italie ; on fonda l'Exarchat ; mais la durée de cette combinaison fut courte, et son influence nulle. Les Hérules, les Goths, les Vandales, les Huns et après eux les Lombards vinrent se disputer la possession de l'Italie. Le pays fut secoué, ravagé, la ville éternelle prise d'assaut et ruinée. Il en resta à peine quelques débris pour relier l'antiquité à l'histoire moderne. Ce n'est qu'à partir de l'invasion de la Lombardie par Charlemagne que ce chaos de peuples commença à se débrouiller. Peu après, la couronne Romaine passa aux souverains allemands, pour leur rester jusqu'à nos jours.

A cette époque il n'était pas question d'unité. Chacun, au contraire, tendait à s'isoler. Aucune ville ne voulait

être soumise à une autre. Tout prince puissant était considéré comme l'ennemi commun. Un prince allemand tenta de rétablir la suprématie temporelle de Rome, mais ce n'était pas le sentiment de l'Italie; Othon mourut tout jeune au milieu de ses projets ; il avait été probablement empoisonné. La puissance spirituelle de la papauté ne pouvait laisser s'établir à côté d'elle la puissance temporelle d'un grand empire. C'est en voulant détruire cette résistance que s'épuisèrent nos plus grands guerriers, que périrent des millions d'Allemands. Quel est l'Allemand qui, aujourd'hui encore, ne pense pas avec douleur aux malheurs de nos Hohenstaufen !

C'est à partir du jour où la couronne des rois des Romains passa aux mains des souverains allemands, que commence cette connexité qui lie l'histoire des deux peuples. Depuis cette époque aucune commotion ne secoua l'Allemagne sans que l'Italie n'en fût ébranlée; aucun mouvement n'eut lieu en Italie sans que l'Allemagne n'en ressentît le contre-coup.

L'histoire de Rome n'est pas l'histoire de l'Italie. Rome s'élève seule et isolée au milieu de l'histoire des peuples. Mais ce dont tout Italien à le droit d'être fier, c'est que l'histoire du moyen-âge est presque tout italienne. A cette époque se développèrent les républiques de Venise, de Gênes, de Pise et de Florence, les familles des Scaliger à Vérone, et des Visconti à Milan.

Les aventuriers normands avaient fondé, à Naples, un puissant empire. Les Hohenstaufen continuèrent ce qu'avaient commencé les Normands, jusqu'à la mort du jeune Conradin. Cet assassinat fut la source des guerres sanglantes qui se sont prolongées jusqu'à nos jours, car il se relie à la domination autrichienne en Lombardie.

Les papes, les républiques et les nombreuses maisons princières, principalement les Médicis et les d'Este, relevèrent et protégèrent les sciences et les arts, que la barbarie avait détruits comme le reste. Aujourd'hui encore nos artistes vont étudier, en Italie, les modèles de cette belle époque, y épurer leur goût et enrichir leur imagination.

L'extinction de la maison d'Anjou à Naples et de celle des Visconti à Milan éveilla chez la France la pensée de s'immiscer dans les affaires d'Italie. L'histoire moderne commençait; l'Amérique était découverte. La maison de Habsbourg était montée sur le trône d'Espagne, et Charles-Quint réunissait, sur une même tête, à la couronne de l'empereur d'Allemagne et à celle de roi des Romains, la possession de l'Espagne, des Indes et de la Bourgogne. Le moyen-âge romantique de l'Italie était terminé.

Les prétentions de Charles-Quint à la succession de la branche d'Aragon de Naples et à la suzeraineté sur le Milanais amenèrent la guerre entre l'Espagne et la France. La bataille de Pavie décida en faveur de Charles-Quint. La ville éternelle fut assiégée et occupée par les troupes impériales, sous le commandement du connétable de Bourbon. L'Espagne était alors maîtresse de la Lombardie, de la Sardaigne, de Naples et de la Sicile. L'Italie ne fut pas heureuse sous cette domination. Des vice-rois, ignorant les besoins et les tendances des populations, gouvernaient d'après des ordres partis du sombre et triste Escurial.

La branche espagnole de la maison de Habsbourg ne fleurit pas longtemps. Une lutte sanglante s'engagea autour de sa riche succession, lutte à laquelle prit part

presque toute l'Europe, car déjà à cette époque la diplomatie avait reconnu la nécessité de l'équilibre européen.

Les talents militaires du prince Eugène de Savoie et de Malborough amenèrent l'orgueilleux Louis XIV à deux doigts de sa perte. L'immense empire espagnol, l'héritage de Charles-Quint fut partagé ; l'Autriche obtint la Bourgogne, la Lombardie, la Sardaigne et Naples; le Piémont eut la Sicile, qu'il échangea plus tard pour la Sardaigne ; la maison ducale de Savoie devint maison royale (1713).

Nous n'avons pas parlé jusqu'à présent de la Savoie, parce qu'elle ne joua, avant cette époque, aucun rôle dans l'histoire de l'Italie.

Par sa valeur et ses talents politiques le duc de Savoie avait obtenu sa part dans le partage de la principauté du Piémont. Maître des passages qui conduisent de France en Italie, son alliance était d'une grande importance pour les deux puissances en présence, la France et l'Espagne.

Flatté tantôt par l'un, tantôt par l'autre de ces deux Etats, le Piémont sut admirablement tirer parti de sa situation géographique. Cependant ses sympathies le portaient vers le parti de l'Espagne, et l'Autriche, par suite, le considérait comme son allié naturel. C'est une position dangereuse pour un petit Etat de se trouver placé entre deux grandes puissances, dont il est la première victime, en cas d'une collision ; le Piémont donna un éclatant démenti à l'opinion commune : la clef des Alpes à la main, il sut contenir et séparer les deux champions. De même que la Suisse doit la sécurité de son existence politique à sa position géographique, le Piémont tire sa force de la possession des Alpes. Il peut, comme cela eut lieu sous Napoléon, être anéanti un moment, mais il doit être nécessairement et fatalement reconstitué, car aucun des

partis engagés ne voudra le laisser entre les mains d'un de ses compétiteurs. Ainsi, après la chute de Napoléon, le Piémont, augmenté de la ville de Gênes, devint par sa situation, sa constitution, la bravoure héréditaire de ses chefs, la deuxième puissance d'Italie.

Sous le sage gouvernement de Marie-Thérèse, la Lombardie prospéra. A cette époque on laissait le gouvernement gouverner ; on n'avait pas encore établi le principe que quiconque paye cinq florins d'impôt a le droit de prendre sa part des affaires publiques. La Lombardie comptait parmi les provinces les plus fidèles de l'Empire; elle le prouva bien dans les années de troubles qui suivirent.

La France préparait sa grande Révolution ; la corruption de sa cour, la démoralisation des hautes classes, l'audace des philosophes avaient tout fait pour amener ce terrible mouvement, qui conduisit à l'échafaud le vertueux mais trop faible Louis XVI, une archiduchesse d'Autriche, et après eux la plus grande partie de la noblesse française, chassa la religion, et plaça sur l'autel chrétien la déesse de la Raison, représentée par une courtisane. Ce fut contre les principes posés par la Révolution que toute l'Europe se leva en armes. Abandonnée par la plupart de ses alliés, l'Autriche resta bientôt seule sur la brèche. Si elle ne fut pas toujours victorieuse, elle ne fut jamais complétement abattue.

Cependant l'éclatante étoile de Napoléon apparut à l'horizon politique. Je sais qu'il est douloureux à un Allemand de faire l'éloge de cet homme. Mais, quoi qu'on puisse penser à son égard, il faut reconnaître que c'est lui qui combla le gouffre creusé par la Révolution, qui donna de sages lois à la France, et qui lui rendit son rang de

nation civilisée ; ce sont là des services qu'il rendit non pas seulement à la France, mais à l'humanité, et que son immense orgueil ne doit pas faire oublier. Pendant que l'archiduc Charles battant, en 1796, deux armées ennemies, rétablissait l'intégrité du sol allemand, Bonaparte triomphait, en Italie, des généraux autrichiens.

La république de Venise s'éteignait d'elle-même ; Napoléon mit fin à son existence politique, comme un voyageur pressé d'arriver à son but foule un ver de terre qui se rencontre sur son passage.

Obscurs avaient été les commencements de cette république, glorieuse son histoire, et misérable fut sa chute. La paix qui survint ne fut qu'un court armistice. Un fait bizarre se présente à ce moment : l'Autriche, en compensation de la Lombardie, obtenait l'ancienne république de Venise. Cet échange qui n'était que dérisoire, au point de vue économique — puisque l'Autriche perdait d'un même coup ses riches provinces des Pays-Bas — avait pour elle une grande importance, au point de vue stratégique. Elle conservait un pied en Italie, et gagnait une grande étendue de côtes qui reliaient ses possessions en ce pays au centre de l'Empire.

Napoléon uniquement préoccupé de ses conquêtes, fit peu pour le sort politique de l'Italie. Avec les débris des anciens Etats, on avait constitué des Etats libres, copiés sur la République française, Etats sans passé historique, sans cohésion, sans popularité, qui végétèrent quelques mois, quelques années au plus, et finirent par se dissoudre comme ils s'étaient formés.

Nous arrivons maintenant à la grande époque des guerres de conquête de Napoléon ; il ne rentre pas dans l'objet de ce livre d'en parler, ni même d'en donner une

légère esquisse. Aucun conquérant n'a poussé plus loin que Napoléon l'enivrement de la victoire. Sur les trônes des antiques dynasties, il plaçait les membres de sa famille, qu'il remplaçait ou révoquait comme on fait des gouverneurs de provinces. Il réunissait à l'Empire français des territoires qu'en séparent toutes les lois de la nature.

De la Lombardie, de Venise et d'autres portions d'Etats il composa le royaume d'Italie, dont il se posa la couronne sur la tête, et qu'il fit gouverner par un vice-roi. Mais à la fin,le doigt de Dieu le toucha; la plus puissante et la plus belle armée qu'un conquérant eût jamais réunie périt dans les glaces de la Russie. L'épée était brisée, le charme de l'invulnérabilité était rompu.

Alors les princes et les peuples se réveillèrent. Honteux d'une oppression intolérable, d'un abaissement méprisant, ils coururent aux armes; l'Autriche, infatigable à réunir de nouvelles armées, plaça son épée dans la balance : les plaines de Leipsig virent une de ces batailles qui décident du sort des peuples; le génie de Napoléon retrouva, pour défendre le sol français, les inspirations qui avaient fait sa gloire en 1796; mais ses efforts héroïques ne purent rien contre l'ouragan qui s'abattait sur la France : il tomba. Renonçant à son trône et à sa grandeur inouïe, il laissa l'Europe dans un chaos d'où le congrès de Vienne fut chargé de la tirer.

Rétablir les États européens dans la position qu'ils occupaient avant les luttes gigantesques de l'Empire, c'était chose impossible. Le congrès de Vienne a-t-il rempli sa mission, ou a-t-il laissé ce soin à une autre génération? C'est ce qu'une plume plus compétente que la mienne pourra dire.

Le traité qui résulta des Congrès de Vienne rendit à l'Autriche la Lombardie qui, réunie au territoire de Venise, forma le royaume Lombard-Vénitien.

A peine l'Europe fut-elle remise des secousses de la terrible période qui venait de s'écouler, que les conséquences de la lutte se firent sentir. Les peuples réclamèrent en retour de leurs efforts et de leurs sacrifices les récompenses que les gouvernements leur avaient promises sans réfléchir à quoi ils s'engageaient. On attribuait à l'abus du pouvoir despotique, de l'absolutisme, tous les malheurs qu'avait soufferts le monde. La république n'était pas praticable ainsi que l'avait montré l'exemple de la France : mais avec une monarchie limitée, avec ce qu'on appelait le constitutionalisme, le bonheur des peuples devait être assuré; c'était chose convenue, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute ; la presse, délivrée de ses entraves, proclamait bruyamment ces principes et les répandait à profusion de manière qu'ils n'échappassent pas même aux esprits les plus bornés et les moins cultivés. C'est de cette époque que datent les sociétés qui, depuis la *Vehme* jusqu'à la *Jeune Europe,* ont fait l'effroi des gouvernements. Il y a bien peu de différence entre une société secrète et une conspiration; l'histoire contemporaine l'a assez prouvé. Cette contagion se répandit avec une rapidité inouïe. Tous les États se remplirent de sociétés secrètes ; en Allemagne nous eûmes le *Tugendbund,* la *Burschenschaft ;* celle-ci se distingua par le meurtre de l'inoffensif Kotzebue. Le carbonarisme fleurit en Italie, surtout à Naples où il trouvait de puissants auxiliaires dans la faiblesse du gouvernement et dans le mécontentement de l'armée. On peut mettre le *Tugendbund* sur la même ligne que le carbonarisme; nous savons que le but

des Stein et des Scharnhorst était différent de celui des Pepe et des Morelli ; mais la cause et les moyens étaient les mêmes.

L'Espagne ouvrit l'ère du constitutionalisme. Les cortès s'étaient donné une constitution qui annihilait presque entièrement la puissance royale. Ferdinand, rendu à la liberté, monarque de triste mémoire, ne voulut pas la reconnaître, et de ce moment commença la suite des sanglantes discordes qui ont rendu l'Espagne si malheureuse.

Louis XVIII revint d'exil avec une charte qu'il avait eu le temps de préparer dans sa retraite. Ayant étudié les côtés défectueux de la constitution anglaise, il avait cru y remédier dans la sienne, et donner à la France les institutions les plus parfaites ; la suite montra comme il s'était trompé !

Une grande partie des Etats allemands suivirent cet exemple. Seules, la Prusse et l'Autriche restèrent immobiles, vraisemblablement parce que les hommes d'Etat de ces deux pays ne pensaient pas qu'il fût avantageux de s'abandonner à l'entraînement du régime constitutionnel. Ces hommes n'ont-ils pas eu pour eux la sanction des événements ? Toutes ces constitutions ont-elles réussi à arrêter la marche de la Révolution ? Le constitutionalisme se fit enfin jour en Italie : ce fut par Naples que commença le mouvement. L'armée formée par Murat n'avait aucun attachement pour le roi qu'on avait rétabli et qu'elle ne connaissait pas. Le carbonarisme, qui en Italie avait envahi toutes les classes, s'introduisit facilement dans l'armée. Un matin, un demi escadron de dragons, commandé par deux lieutenants, partit de Nola, marcha sur Avelino, et proclama une constitution pour laquelle toute l'armée se déclara, — à l'exception de la garde. Le gouvernement ne

fit aucune résistance, et ce fut ainsi que Naples devint un royaume constitutionnel. On avait choisi pour modèle la constitution espagnole. Mais lorsqu'il s'agit de publier cette constitution, aucun des meneurs n'en possédait le texte, et quelque temps se passa avant qu'on pût s'en procurer un exemplaire, et apprendre au peuple le bonheur qu'il venait de conquérir.

Cet événement, tout étrange qu'il fût, avait inquiété les cabinets européens. Un congrès se rassembla à Laybach, auquel fut appelé le roi de Naples. On résolut de marcher sur Naples. L'Autriche fut chargée de l'exécution. Un corps de 50,000 hommes, sous les ordres de Frimont, traversa l'Italie et arriva devant Naples. Pepe, cet incorrigible révolutionnaire qui commandait l'aile droite de l'armée napolitaine, fut battu et défait à Rieti par la brigade Geppert de la division Wallmoden; à la suite de ce combat, l'armée se débanda. Frimont entra à Naples sans autre résistance, et l'autorité royale fut rétablie.

Pendant que ces événements se passaient à Naples, une révolution militaire éclatait également en Piémont. Mais une partie de l'armée, sous le comte Latour, resta fidèle au roi ; elle se retira sur le Tessin pour donner la main aux Autrichiens qui occupaient la rive lombarde, sous le commandant de Bubna. Le roi abdiqua en faveur de son frère, et se retira à Nice.

En Lombardie les événements ne se montraient pas moins menaçants. On avait découvert une conspiration à la tête de laquelle se trouvait un comte Gonfalonieri, et qui avait pour but l'insurrection de la haute Italie. Bubna, quoiqu'il ne disposât que de forces restreintes, sut maintenir l'ordre à Milan. Puis il réunit secrètement tout ce qu'il lui restait de troupes disponibles, et courut sur

le Tessin, opérer à Magneta la jonction avec l'armée royale de Latour; il battit les insurgés à Novare, et mit ainsi fin à un mouvement qui, s'il avait concordé avec celui de la Révolution de Naples, aurait certainement amené en Italie une levée de boucliers générale; on n'a pas été assez reconnaissant à Bubna de ce service qu'il rendit à l'Autriche et à l'Europe.

L'Italie venait donc d'être pacifiée par les armes de l'Autriche; mais les sociétés secrètes avaient poussé de profondes racines; le carbonarisme, poursuivi et traqué, avait changé son nom, mais non pas son but. Il subsistait au moyen de souscriptions, enrôlait sans cesse de nouveaux adeptes et se recrutait dans toutes les classes de la société. Des membres, sans cesse en voyage, établissaient des relations avec les sociétés de la haute Italie et de l'étranger. Le champ de bataille avait changé; il n'était plus à Naples ni en Piémont: on avait choisi l'Italie centrale.

Depuis le grand-duc Léopold, le gouvernement toscan s'était fait remarquer par son libéralisme; l'industrie avait prospéré et attiré une foule d'étrangers qui contribuaient à la richesse du pays. Le gouvernement resta sourd aux avertissements de l'Autriche qui lui conseillait de ne pas se laisser entraîner dans cette voie; aussi les sociétés secrètes ne manquèrent-elles pas de choisir la Toscane pour quartier général; se sentant bientôt à l'étroit dans ce pays, elles gagnèrent les Etats-Romains, et de là s'étendirent dans toutes les directions.

L'Autriche s'était imposé la tâche de combattre l'envahissement des principes révolutionnaires. L'issue malheureuse des révolutions de Piémont et de Naples montra aux meneurs que leurs projets n'aboutiraient jamais tant

que l'Autriche aurait un pied en Italie. Le plan naturel des sociétés secrètes était donc de miner cette puissance et elles y travaillèrent avec une tactique, une persévérance, une prudence et une ruse à laquelle nous ne refuserions pas notre admiration si nous n'en avions pas flétri le but. Comme un ver qui ronge lentement la racine d'une plante, la haine contre l'Autriche resta latente, quoique active, jusqu'au jour où elle se montra et amena la guerre que nous allons raconter dans cet ouvrage.

Jusqu'en 1830 l'Italie resta tranquille ; les gouvernements étaient sur leurs gardes ; et cette situation se serait sans doute maintenue si une nouvelle révolution éclatant à Paris n'avait renversé le trône des Bourbons de la branche aînée, et mis de nouveau en question la paix du monde. Après la France, les Pays-Bas et la Pologne se soulevèrent à leur tour. La Révolution de juillet devait trouver un écho en Italie ; cela était inévitable. Dans d'étroites vues d'économie l'Autriche avait commis la faute grave de réduire son armée en 1829. Lorsque la Révolution éclata à Paris, le général comte Frimont, commandant le royaume Lombard-Vénitien, se trouvait à Vienne où il présidait une haute commission. Il courut en toute hâte à son poste, suivi d'un corps d'armée mobile, réuni à la hâte. Il trouva l'Italie déjà gravement troublée. De tous côtés l'insurrection se préparait. Mais le nom redouté de Frimont arrêta toutes les tentatives. Une étroite amitié unissait alors le cabinet piémontais et le cabinet autrichien. Le roi Charles-Félix vint lui-même en secret à Milan se concerter avec Frimont pour les mesures à prendre.

Cependant Louis-Philippe avait pris possession du trône de France, et avait arrêté avec une remarquable prudence l'élan de la révolution. Ne voulant s'engager ni contre

la Russie en soutenant les Polonais, ni contre l'Allemagne en soutenant l'Italie ou la Belgique, et redoutant de mêler les puissances à ses affaires intérieures, il proclama pour la France le principe de la non-intervention.

Comptant sur l'appui de la France, les insurrectionnistes s'étaient soulevés dans les Etats Romains. A Ferrare, où la garnison autrichienne se retira dans la citadelle, à Bologne, et enfin dans toutes les légations des soulèvements eurent lieu ; ils étaient conduits principalement par Mazzini qui commençait alors sa carrière révolutionnaire. Le gouvernement romain, faible, mal soutenu, et presque abandonné par une armée démoralisée, fut bien vite renversé ; la vacance du Saint-Siége qui se produisit à ce moment, acheva de transformer la position en véritable chaos ; la ville de Rome fut préservée de la Révolution, et couverte par la résistance que l'archevêque Ferretti opposa, à Riéti, contre une troupe révolutionnaire menée par Circognani. Le duc de Modène surprit à l'improviste les conspirateurs : il saisit leur chef Ciro Menotti et plusieurs autres meneurs ; il jugea néanmoins prudent de se mettre avec ses troupes sous la protection de l'Autriche.

A Parme les troubles furent plus graves. Les troupes ducales, affaiblies par la trahison et la désertion, refusèrent de faire leur devoir. On essaya de retenir prisonnière la duchesse régnante, grande-duchesse Marie-Louise ; mais sur les instances de Frimont, on la laissa se retirer ; elle alla s'établir à Plaisance, sous la protection d'une garnison autrichienne.

Après tous ces succès, la Révolution voulut se donner une forme. Mais elle laissa voir qu'il n'y avait ni unité ni plan dans tous ces soulèvements. On imagina une république fédérative, avec une assemblée de députés des dif-

férentes villes, présidée par Mazzini. On commença à organiser une force armée dont le commandement était donné à un officier supérieur autrichien retraité, le feld-maréchal lieutenant Zucchi. Ce général était passé du service de France à celui d'Autriche; il possédait quelque réputation comme militaire, mais s'était trouvé gravement compromis en 1821 : impliqué dans un procès de haute trahison, il avait été acquitté faute de preuves, et se trouvait à Milan lorsque éclata la révolution. Il quitta secrètement la ville, traversa le Pô, et se déclara ouvertement pour la révolution.

Malgré les efforts des sociétés secrètes, l'esprit public, dans le Lombard-Vénitien, n'était pas profondément perverti. Le gouvernement comptait dans toutes les classes de nombreux partisans. La portion aisée de la population craignait les troubles et la guerre, qui en eût été la conséquence inévitable ; aussi résulta-t-il de cela une espèce d'entente tacite, qui permit de rallier de nouvelles troupes avant que le mouvement révolutionnaire ne commençât.

Si le cabinet autrichien avait eu le moindre instant de doute ou d'indécision sur le parti à prendre dans ce moment critique, toute objection devait tomber devant cette considération, qu'un plus long retard amènerait les conséquences les plus désastreuses. Sur ses instances répétées, Frimont reçut enfin des ordres précis. Le 4 février 1831, il arriva à Ferrare avec la divison Bentheim, et à San-Benedetto, sur le Pô, avec la divison Retsey. Quelques jours auparavant ce dernier général avait livré aux insurgés, près de Carpi, un petit combat, à la suite duquel ils s'étaient retirés sur Bologne. La marche des colonnes autrichiennes sur Bologne ne fut pas inquiétée et elles opérèrent leur jonction aux portes de cette ville. Fri-

mont, accompagné seulement de ses généraux-adjudants (aides-de-camp) et de quelques autres officiers, y arriva une demi-heure avant son avant-garde; il entra aussitôt dans la ville, dont les rues étaient pleines d'hommes armés, qui contemplaient, bouche béante, cet acte de témérité. Il terminait son rapport à l'Empereur sur l'occupation de Bologne, lorsque les hussards d'avant-garde arrivèrent au galop à la porte de l'hôtel qu'il occupait.

Frimont, après avoir assuré la marche ultérieure de ses troupes, rentra à Milan où le rappelaient la situation inquiétante du Piémont, et quelques symptômes de désordres qui commençaient à éclater dans le royaume Lombard-Vénitien. Les deux divisions réunies de Bentheim et de Retsey, formant un corps d'armée sous le feldzeugmeister Geppert, continuèrent leur marche sur Ancône, à la poursuite du corps principal des insurgés commandés par Zucchi; les autrichiens les attaquèrent près de Rimini et les dispersèrent. Un demi escadron des hussards de Lichtenstein, sous les ordres du général de cavalerie prince Charles de Lichtenstein, se jeta sur un carré d'insurgés et le dispersa; mais comme les portes de Rimini étaient fermées, les hussards durent se replier, et eurent à essuyer un feu violent de la part de l'infanterie ennemie retranchée dans les fossés de la route; plusieurs soldats et un officier furent tués; d'autres furent blessés, et parmi ces derniers le prince de Lichtenstein, que cette blessure a rendu pour toujours impropre au service. Maintenant on n'avait plus qu'à marcher en avant; les bandes d'insurgés se dissipaient. Les chefs de la révolution s'enfuirent à Ancône où ils s'embarquèrent sur un bâtiment de commerce, portant le pavillon papal; mais un brick autrichien les saisit et les ramena au port.

Tous ceux qui n'étaient pas autrichiens furent relâchés dans la suite.

Lorsque le corps d'armée commandé par Circognani, qui se trouvait devant Riéti, reçut la nouvelle de ces événements, et vit ses derrières menacés par les troupes autrichiennes, il se réfugia dans la montagne; Circognani prit la fuite.

Ainsi l'Italie avait été sauvée par les armes de l'Autriche des horreurs d'une sanglante révolution, le siége de Saint-Pierre raffermi; nous verrons plus tard comment l'Autriche fut récompensée de ses services.

Une des suites naturelles de ces événements fut l'expatriation d'une foule de révolutionnaires, qui se dirigèrent presque tous vers la France, toute pleine de l'enthousiasme des journées de Juillet; ils se réunirent aux refugiés de tous les pays, principalement aux Polonais, et organisèrent ce système d'agitation qui éclata en 1848, et faillit amener l'anéantissement de la bourgeoisie et de la propriété. Le plus remarquable de ces refugiés est, sans contredit, le génois Mazzini, dont nous avons déjà parlé, homme auquel on doit reconnaître un grand talent, et qui a étudié et compris Machiavel.

Quoique Louis-Philippe fît tout pour s'affermir sur le trône de France et se débarrasser de tout ce qui le rattachait à la révolution, il n'en restait pas moins un fils de la révolution, et un intrus au milieu des souverains de l'Europe. Aussi la mauvaise volonté et la défiance des cabinets fut grande envers lui. L'Europe, éclairée par l'expérience des dernières années, prit ses précautions. L'Autriche rassembla en Italie une armée qui se monta bientôt à 120,000 hommes.

Frimont, qui depuis 1815 commandait les forces autri-

chiennes en Italie, fut appelé à Vienne, pour y prendre le portefeuille de la guerre, et fut remplacé par le général de cavalerie comte Radetzky. Le nom de cet homme a acquis, dans ces derniers temps, une trop grande célébrité pour que nous ne consacrions pas ici quelques mots à sa personne, avant de raconter ses actions.

Par une fortune singulière, à un âge où les grands capitaines payent leur tribut à la vieillesse, et ne donnent plus que les faibles rayons d'un soleil couchant, à quatre-vingt-un ans, Radetzky remplissait avec une étonnante activité les devoirs de sa haute position. Surpris au milieu de son repos par la révolution de 1848, abandonné par son gouvernement au moment où il avait besoin d'aide, luttant à la tête d'une faible armée contre la trahison et la pusillanimité, sans argent, sans ressources, il triompha de l'Italie soulevée. Lui et son armée furent la base sur laquelle se rétablit le trône ébranlé de l'Empereur : *In deinem lager ist OEsterreich*, dans ton camp est l'Autriche, lui dit le poète. Dans la dernière guerre contre les Turcs nous voyons déjà Radetzky : il est partout où se trouve le danger. Dans les campagnes de 1814 et 1815, il faisait partie des armées alliées en qualité de général-quartier-maître.

Radetzky avait soixante ans, l'âge où les hommes aspirent au repos, lorsqu'il fut investi du commandement de l'armée en Italie. A toute la force corporelle d'un jeune homme, il joignait une activité infatigable, une fraîcheur d'esprit, une rapidité d'intuition qui excluaient chez lui toute lenteur, toute temporisation. Il connaissait le côté faible et le côté fort de la domination autrichienne ; il travailla sans cesse à corriger le premier, et à maintenir le second ; à travers tous les obstacles et toutes les résis-

tances, il poursuivit son but. Un des grands services qu'il ait rendus pendant la période pacifique de son gouvernement, c'est sans contredit la fortification de Vérone; et il eut le rare bonheur de recueillir lui-même les fruits de cette entreprise, dont ses théories avaient prévu les immenses avantages. C'est à Vérone qu'il réunit et réorganisa ses troupes dispersées; c'est de là qu'il tomba sur Charles-Albert, et qu'il reconquit l'Italie. Comme les légions sortaient des portes de Rome, les régiments autrichiens sortaient des portes de Vérone pour aller vaincre la Révolution. Vérone fut le centre de gravité de la domination autrichienne.

En Piémont la branche aînée était éteinte, et Charles-Albert était monté sur le trône en sa qualité de prince de Carignan (1831). Devenu roi, il s'efforça de faire oublier la part qu'il avait prise aux événements de 1821. Il avait suivi, en 1823, comme volontaire, la campagne des Français en Espagne. Il s'était distingué à la prise du Trocadero; l'armée française lui avait décerné, comme récompense, les épaulettes de grenadier, l'Autriche lui avait envoyé son ordre de Marie-Thérèse.

L'avénement de Charles-Albert n'altéra pas le moins du monde les relations amicales des cabinets de Vienne et de Turin; ils parurent, au contraire, s'en affermir davantage. A cette époque l'Europe effrayée par la révolution de Juillet, se croyait menacée d'une guerre universelle. On prenait partout des mesures de précaution. L'entente qui existait entre les deux cabinets fut cimentée par un traité. Sans prétendre deviner la politique des deux cabinets, nous ne croyons pas cependant nous tromper en affirmant que ce traité assurait à Charles-Albert le commandement d'une armée Austro-Piémontaise, en cas de guerre entre

la France et l'Autriche. Radetzky aurait été sous ses ordres et lui aurait servi de conseil pour les opérations militaires.

Le feld-maréchal accepta sans objection cette position secondaire, et poussa la délicatesse jusqu'à donner au beau et brave régiment de hussards qui jusqu'alors avait porté son nom, celui du roi de Sardaigne. Par contre, le roi lui envoya tous ses ordres. C'était un échange d'attentions et de bons procédés qui ne laissaient aucun doute sur l'union existant entre les deux Etats. Aux exercices militaires annuels des troupes autrichiennes, se rendaient une foule d'officiers piémontais, envoyés par le roi, et reçus par le maréchal avec une cordialité tout amicale. Le maréchal alla lui-même, plusieurs fois, à Turin, où il fut reçu avec distinction. En voyant toutes ces démonstrations, on n'aurait pu guère se douter de ce qui devait arriver en 1848. Cette alliance garantissait la paix de l'Italie : si le Piémont était resté fidèle à sa foi, Charles-Albert serait mort sur son trône, au lieu d'aller finir ses tristes jours loin des siens, dans l'exil. Quel exemple terrible !...

Et maintenant examinons la situation du royaume Lombard-Vénitien, et voyons s'il contenait les éléments des troubles qui l'ensanglantèrent en 1848. Cet examen nous paraît d'autant plus nécessaire que de tous côtés la presse étrangère, sans en excepter la presse allemande, a décrit, de la façon la plus malveillante et la plus injuste, la situation intérieure du royaume. Celui qui lisait ces écrits sans connaître par lui-même l'Italie, pouvait croire que l'Autriche avait replongé ce pays dans la plus profonde barbarie. Nous avons vu l'Italie et ses villes lorsqu'elles passèrent des mains des Français dans celles de l'Autriche, et nous pouvons assurer que nous n'avons rien à nous

reprocher. Nous ne nous aveuglons pas sur les fautes du gouvernement autrichien, et nous les ferons ressortir dans l'occasion ; mais nous maintenons que l'Italie a atteint, sous la domination autrichienne, un degré de prospérité qu'elle n'avait jamais connu jusqu'alors. C'est sous les autrichiens qu'elle amassa l'argent qui soudoya, non-seulement la révolution italienne, mais encore celle de Vienne. On savait d'avance à Milan ce qui devait se passer à Vienne, et nous-même nous apprîmes d'un Italien l'insurrection du 15 mars, douze heures avant que la nouvelle officielle ne fût parvenue aux autorités.

Lorsque Napoléon construisit la route du Simplon, l'univers fut rempli d'admiration pour cette œuvre de géant. La route du Splügen, ouvrage de l'Autriche, peut se mettre sur la même ligne que le monument de la hardiesse et de la puissance de Napoléon. Sous la domination autrichienne Milan devint une des plus brillantes et des plus riches villes de l'Europe. Venise, la fière cité des lagunes, tombait en ruines lorsqu'elle devint autrichienne. L'Empereur déclara son port franc, ses palais dépréciés trouvèrent des acheteurs, ses *fündamenti* se relevèrent ; elle commençait à renaître, lorsque sa révolution insensée vint détruire cette brillante régénération ; Venise s'est montrée bien ingrate envers l'Autriche ; à peine le remarquable ouvrage du pont sur les lagunes était-il achevé, qu'il fut renversé par la population dans l'intérêt de laquelle il avait été construit.

L'Autriche n'a pas introduit son papier-monnaie en Italie ; ce pays a conservé sa monnaie d'or et d'argent, et est resté à l'abri des fluctuations qui désolent le commerce des autres provinces de l'Empire.

Pour l'Italie on a modifié les lois de la conscription.

Tandis que l'Allemand reste quatorze ans au service, et se trouve encore après ce temps placé dans la réserve, l'Italien ne sert que huit ans. Quel est le plus favorisé?

Pendant le court espace que dura la République Cisalpine toutes les anciennes institutions avaient été détruites. Le système féodal, avec ses conséquences, avait été aboli, les couvents vidés, les richesses du clergé disséminées. Rien ne subsistait de l'ancien régime, si ce n'est la distribution de la propriété foncière, qui n'est nulle part, excepté peut-être en Irlande, partagée d'une façon plus disproportionnée. La propriété concentrée entre les mains de la noblesse et des *possidenti* leur assurait partout l'influence. Les *coloni,* que nous appellerons paysans, faute de mot correspondant, restèrent aussi pauvres qu'auparavant. Napoléon avait donné à l'Italie le code civil français ; c'est dans cet état que l'Italie changea de maître. L'Autriche ne changea que peu ou rien à cette administration. Elle remplaça le code Napoléon par son propre code ; de l'aveu même d'Italiens éclairés, le code français était trop doux pour le pays : l'expérience l'avait du reste démontré.

De tous les reproches qu'on a faits à l'Autriche, il n'en est pas de plus invraisemblable, de moins fondé, que de dire qu'elle a cherché à anéantir ou à affaiblir la nationalité italienne. Ces allures ne sont dans le caractère ni du gouvernement ni du peuple autrichien. La langue employée partout est la langue italienne, depuis le cabinet du vice-roi jusque chez les commissaires de districts, depuis le président du sénat suprême de justice jusqu'au simple prétoire. Tout employé allemand qui veut servir en Italie doit savoir l'italien. A peu d'exceptions près, toutes les fonctions municipales et judiciaires étaient occupées par des Italiens, dont bien peu connaissent la langue alle-

mande. On a souvent prétendu qu'un Italien ne pouvait parvenir aux degrés élevés de la hiérarchie administrative; cela est faux et sans fondement, l'almanach officiel est là pour le prouver. Ceux qui savent le peu de goût des hautes classes italiennes pour ce qu'on appelle les services publics, et le peu de penchant qu'elles ont pour les études sérieuses, comprennent que l'Autriche ne peut prendre dans la noblesse du pays ni ses gouverneurs, ni ses présidents de tribunaux, ni ses généraux. Qu'on parcoure les registres d'inscription des universités de Pavie et de Padoue, et l'on verra si l'on y trouve un seul nom connu. Ce n'est pas au théâtre ou au café que se forment des hommes d'Etat, et les graves études de l'administration et du droit ne font pas l'affaire des Italiens riches. Nous ne leur en faisons pas un reproche, mais il ne faut pas non plus accuser l'Etat de partialité et d'abandon à l'égard des Italiens.

A la tête du royaume Lombard-Vénitien est placé un vice-roi dont les pouvoirs sont limités et ne s'étendent ni à la justice, ni à la direction militaire. Le royaume jouit d'une indépendance nationale et administrative aussi étendue qu'elle peut l'être sans nuire à la centralisation monarchique. Il n'était certes pas aussi libre sous la domination française, alors que ses ministres n'étaient que des commissaires français, qui recevaient toutes leurs instructions de Paris. L'Empereur, en plaçant sur sa tête la couronne de fer, a reconnu l'existence indépendante de la Lombardie. Ce couronnement a consacré le droit à une nationalité et l'Autriche n'y a jamais porté atteinte.

Le royaume est partagé en deux gouvernements, dont l'un a son siége à Milan, l'autre à Venise. Ces gouvernements se divisent en provinces ou délégations, et celles-ci

se subdivisent en districts. Le pays est bien gouverné quoique la bureaucratie y soit trop développée. Nous ne voulons pas ici dire son mot à la bureaucratie ; nous savons que, si elle n'est pas maintenue par une main ferme, elle peut devenir la plaie d'un pays, mais elle a du moins sur d'autres systèmes l'avantage de la stabilité.

La justice est organisée en Italie avec beaucoup d'unité. Nous ne connaissons pas un seul cas où le monarque ait entravé l'application des principes sacrés de la loi. C'est là une puissance devant laquelle l'Empereur lui-même incline la tête. En Italie, où il ne reste aucune trace de féodalité, la justice est facile à organiser. A la tête de l'organisation judiciaire se trouve le sénat suprême de justice, puis les cours d'appel, les tribunaux de première instance et les prétoires. Il n'y a pas de débats oraux, pas de plaidoieries bruyantes ; mais la défense écrite est libre, la justice rendue avec impartialité par des juges incorruptibles. Il n'existe pas de tribunaux privilégiés ni spéciaux : tout le monde est égal devant la loi.

Les congrégations centrales, composées de députés de la noblesse et de la bourgeoisie, tiennent la place de nos états provinciaux. Ces congrégations n'ont rien de commun avec les assemblées modernes; elles n'ont pas de tribunes, mais elles ont le droit de discuter librement, et le devoir d'éclairer le monarque sur les vœux et les besoins des populations. Nous doutons qu'elles aient jamais rempli cette mission. Ce n'est que lorsque la révolution fit sentir ses commotions, qu'elles élevèrent la voix ; mais ce n'était plus alors la voix du devoir et de la sincérité ; c'était le cri de l'émeute, qui ne voulait pas rester en arrière de l'exemple donné par les collègues de l'Allemagne.

La dureté et la cruauté n'ont jamais été dans l'esprit du

gouvernement autrichien. Avant la révolution et pendant l'armistice, les journaux de Toscane, de Rome et de Piémont retentissaient de cris d'horreur au sujet de la barbarie de l'Autriche et de ses serviteurs. Il n'y avait pas d'infamie dont on n'accusât le feld-maréchal Radetzky, lui, incapable de faire du mal à un enfant. Les tribunaux militaires condamnèrent quelques embaucheurs qui cherchaient à détourner le soldat de ses devoirs, quelques voleurs de grands chemins; mais l'Autriche n'a pas versé une goutte de sang italien pour cause politique. Après la capitulation de Milan, on laissa, à tous les individus compromis, vingt-quatre heures pour s'éloigner. Si la soif du sang ou le désir de la vengeance avaient pu trouver place dans le cœur de Radetzky, il lui aurait été facile de satisfaire ces passions.

On ne loge pas dans des palais, avec toutes les douceurs de la vie, des traîtres condamnés à mort, puis graciés. Chacun le sait. Nous avons cependant vu de ces hommes qui avaient rempli le monde de leurs plaintes mensongères, mourir tranquillement dans le lit de leurs ancêtres au milieu de leur famille et de leurs richesses, que l'Autriche leur avait rendues. Voilà la cruauté de l'Autriche, à laquelle l'étranger a cru si débonnairement.

Il nous sera plus difficile de réfuter les arguments qu'on a élevés contre la police et la censure autrichiennes. Nous savons qu'à une époque comme la nôtre, il n'est pas possible à un Etat de se passer de police ; mais le devoir du gouvernement est de la rendre le moins vexatoire possible, car rien n'est plus odieux que cette entrave perpétuelle à la liberté individuelle, ce contrôle incessant des actes les plus innocents de la vie. Jamais la police n'a empêché une révolution; et en dégénérant en persécution

elle en a souvent produit. Malgré les rigueurs relatives aux passeports, des centaines de *professeurs en barricades* pénétrèrent à Vienne et à Milan. La police connaissait les noms des meneurs — principalement à Milan ; — un seul a-t-il été arrêté? Alors pourquoi tant d'argent dépensé annuellement pour ce service?

Il y a autant à dire à l'égard de la censure. On ne nous accusera certainement pas de nous faire le panégyriste de la liberté illimitée de la presse. Nous savons que tous les malheurs de notre époque peuvent se rapporter à cette cause ; mais nous devons avouer que le gouvernement aurait obtenu davantage avec plus de tolérance et une observation plus libérale des lois de la presse, que par les moyens qu'il employa. En outre, la censure était souvent exercée par des employés qui ne connaissaient ni le contenu, ni même la langue de l'ouvrage soumis à leur examen, ce qui donna souvent lieu à des malentendus comiques, mais qui n'en étaient pas moins vexatoires pour ceux qu'ils atteignaient. Mais tout en admettant comme fondées les plaintes de l'Italien à l'endroit de la police et de la censure, il est injuste lorsqu'il se prétend plus opprimé qu'aucun autre peuple ; ces deux fardeaux pèsent également et dans les mêmes proportions sur toute la monarchie : c'est la conséquence d'un système gouvernemental qui craint toujours le danger, et qui cherche à le prévenir par ces deux moyens ; mais dès que le moment de frapper est venu, l'action de la police cesse : elle est paralysée par l'autorité militaire et le premier boulet fait sauter toute sa paperasserie. Nous devons cependant dire, à la décharge de la police, qu'elle a toujours agi en Italie avec beaucoup de ménagements, et qu'elle n'a jamais déployé ses rigueurs que dans les cas extrêmes.

Mais reprenons la suite des événements. Louis-Philippe s'affermissait de plus en plus. Sa dynastie semblait avoir pris racine sur le trône de France. La confiance renaissait. Les cabinets commençaient à déposer les armes. La puissante armée que l'Autriche avait réunie en Italie fut désorganisée. Nous nous inclinons devant des considérations d'économie ; mais lorsque cette économie va si loin et se produit dans des circonstances telles que celles de ce moment, elle est ruineuse au lieu d'être productive. Tandis qu'on dépensait de grosses sommes pour les travaux publics, qu'on ne refusait rien pour l'établissement des chemins de fer, on n'accordait rien ou presque rien pour les travaux de défense de l'empire, surtout en Italie. Ce n'est qu'à sa ténacité que le feld-maréchal dut de continuer les travaux de fortification de Vérone. A ses pressantes réclamations on répondait que ce ne serait là qu'une *place de moment;* place de moment, soit ; mais quel moment que celui où le feld-maréchal y rassembla ses troupes disséminées, et jura d'étouffer la révolution ou de s'ensevelir lui et ses soldats sous les ruines de Vérone !

Quoique la continuation des relations amicales entre les cabinets de Turin et de Vienne parût assurer la tranquillité de la haute Italie, et que l'énergique participation de l'Autriche aux affaires de la Toscane et de Rome fît croire au calme de l'Italie centrale, le feld-maréchal, guidé comme par un pressentiment instinctif ne cessait, par mille améliorations, de préparer son armée à une guerre possible. Il organisa un système pratique de manœuvres de campagne, et apporta des modifications dans les instructions concernant les différentes armes. Il s'attira souvent des reproches de Vienne ; il eut souvent à lutter contre les employés civils ; mais cela ne dérangeait pas

son plan : il changeait la forme, mais n'en revenait pas moins à son but, qu'il poursuivait avec une immuable persistance. L'armée sachant qu'il voulait son bien et sa gloire, l'aimait et se soumettait volontiers à ce surcroît de travaux. Du reste, il savait alléger le poids du sacrifice qu'il lui demandait ; ses allures affables, bien différentes de cette raideur qui blesse le soldat, lui gagnaient tous les cœurs, même ceux de ses ennemis.

En 1838, l'empereur Ferdinand vint en Italie, et reçut dans le Dôme de Milan la couronne de fer des rois lombards. Il distribua un grand nombre de marques de distinction, décréta une amnistie, et on put croire un instant que cette reconnaissance de la nationalité Italienne amènerait une amélioration dans l'esprit public, un rapprochement entre les deux races. Pour un observateur il était facile de reconnaître que toutes ces réjouissances, toutes ces démonstrations n'étaient qu'un masque, sous lequel l'Italie cachait ses projets ; mais le plan n'était pas encore mûr; le réseau qui réunissait les chefs des sociétés des différents pays n'était pas assez solide : il fallait que la dynastie de Juillet fût renversée avant qu'on osât éclater. Les dernières fumées des fêtes du couronnement s'étaient à peine dissipées, l'empereur n'avait pas quitté l'Italie, que l'ancien esprit reparaissait, d'autant plus amer, d'autant plus hostile.

Le goût de la société intime, telle que l'aime l'Allemand, n'est pas dans le caractère de l'Italien. Celui-ci préfère la vie extérieure. Nous ne voulons pas par là faire un reproche au cœur des Italiens ; ils ont des vertus domestiques qui font honneur à leur caractère ; ils sont bons pères de famille, les rapports entre maîtres et serviteurs ont quelque chose de patriarchal : il y a des maisons où les do-

mestiques se succèdent de génération en génération, et sont pour ainsi dire alliés à la famille. Cependant l'Italien n'ouvre pas volontiers sa maison aux étrangers, et n'aime pas à être troublé dans son intérieur. Le climat influe beaucoup sur les mœurs d'un peuple. La douceur et la beauté du ciel poussent l'Italien à sortir de chez lui, tandis que le triste ciel septentrional force l'homme du Nord à s'enfermer dans sa chambre. Cette différence de mœurs est peut-être une des causes qui, en empêchant les deux races de se fréquenter, maintiennent l'antipathie qui les divise. L'incompatibilité se fit sentir avec plus de force que jamais quelque temps après le couronnement. Les petites sociétés secrètes qui étaient restées isolées jusque-là se fusionnèrent : on remarqua une certaine inquiétude dans l'esprit du peuple ; il n'échappait pas aux observateurs attentifs que l'agitation politique suivait une direction nouvelle, et que cet esprit prenait une extension inconnue jusqu'alors. Il était évident que cette situation ne pouvait durer, et devait aboutir à un éclat ; comment le poison s'était-il répandu dans la société, dans toutes les classes ? C'était un secret pour nous, et ceux même qui le propageaient n'ont pas pu s'en bien rendre compte. Mazzini, le grand prêtre de la révolution, comprit que les mouvements isolés et partiels n'auraient jamais aucune chance de succès, parce que l'Autriche saurait toujours les prévenir et les réprimer. Il changea alors complétement de tactique : en proposant la réunion de tous les Etats Italiens sous une seule main, ou une forme quelconque de gouvernement analogue, il était évident que l'Italie réunirait ses efforts contre l'Autriche seule. Pour l'exécution de ce projet grandiose, que nous ne devons attribuer qu'à Mazzini, il fallait du temps, de l'argent et

une occasion. L'argent fut fourni par l'aristocratie lombarde; l'occasion fut la chute de Louis-Philippe.

Il y avait alors, en 1848, deux partis politiques en Italie, tendant tous deux, mais par des moyens bien différents à l'affranchissement, à l'unité du pays. A la tête de l'un se trouvait l'abbé Gioberti, utopiste qui voulait une sorte de confédération avec le pape au sommet; l'autre beaucoup plus pratique, avait Mazzini pour chef. Son système était simple : il voulait la destruction de tous les gouvernements, à leur place une puissante république; il comptait sur la force et la grandeur des souvenirs pour restaurer la République romaine. Du reste, il laissait le champ libre à Gioberti et à ses rêveries ; il voyait les gouvernements se prendre aux projets de ce dernier, et se donner ainsi à la révolution. Nous verrons, dans le cours de ce récit, comment y tombèrent le pape et le grand-duc de Toscane. Mazzini était en relations intimes avec les démocrates de tous les pays, et ses plus intimes amis étaient postés à Pesth, à Prague, à Vienne, à Berlin, comme à Paris et à Londres. Il commençait à devenir une puissance. Le rôle de cet homme n'est pas encore achevé. Que les gouvernements se gardent de ses moindres actions. Nous le considérons comme le plus terrible ennemi que l'ordre ait jamais rencontré.

Un des éléments qui contribuaient le plus à troubler l'ordre en Italie était le déplorable usage que faisait la Suisse de son droit d'asile. Tout le rebut politique de l'Europe trouvait un refuge assuré dans ce pays ; c'est là que s'imprimaient les infâmes pamphlets qui allaient ensuite inonder l'Italie et l'Allemagne. Les grandes puissances de l'Europe dont l'antagonisme, à l'endroit de ce pays, a causé ces malheurs, ont assumé une grande responsa-

bilité en n'interdisant pas à la Suisse un pareil métier. De tous les cantons de la Suisse le plus compromis dans ce sens était celui du Tessin. Le congrès de Vienne a commis une grande faute en ne régularisant pas mieux de ce côté les frontières de la Suisse et de la Lombardie. Le canton du Tessin, fragment du Milanais, par ses frontières qui s'adaptent comme les dents d'une scie dans le territoire lombard, est impossible à surveiller. Le parti démocratique s'y développait à son aise. Les deux frères Ciani, de Milan, qui s'étaient soustraits par la fuite, en 1821, à un procès de haute trahison, s'étaient établis dans le canton, y avaient acquis le droit de bourgeoisie, et y jouissaient d'une influence souveraine. Par les relations de famille qu'ils avaient conservées à Milan, ils étaient sans cesse en correspondance avec les mécontents. Les plus honteux pamphlets, les plus infâmes catéchismes révolutionnaires s'imprimaient sous leurs yeux, et étaient expédiés par caisses en Lombardie. Des dépôts d'armes étaient établis dans le canton. Maintes fois on ordonna des mesures de rigueur, mais elles n'aboutirent jamais à rien et on dut les abandonner. Le Tessin était devenu le quartier général de Mazzini : c'est là que se trouvaient ses magasins, ses arsenaux, c'est là que les Casati et les Borromeo venaient prendre ses instructions. A la villa Vanese, sur le lac de Côme, se tenaient les assemblées des révolutionnaires. S'il était difficile de surveiller les communications avec la Suisse, cela n'était cependant pas impossible ; mais les employés administratifs fermaient les yeux, et encourageaient par leur négligence les trafics des révolutionnaires. Au lieu de redoubler de surveillance et d'activité à mesure qu'elles sentaient le poison gagner, les autorités politiques crurent pouvoir se rallier les cœurs par la mansuétude.

La position du militaire, au milieu de cela, était très-pénible; restait-il simple spectateur, on l'accusait de complicité; agissait-il, les excès se produisaient bientôt, et on en rejetait la faute sur lui.

Cependant les événements marchaient. Depuis longtemps le feld-maréchal avait conçu quelques méfiances à l'égard du cabinet de Turin et en avait plusieurs fois écrit à Vienne; mais on avait fait peu de cas de ces observations, parce qu'elles étaient en contradiction avec les protestations du gouvernement piémontais. La vérité était que le Piémont n'avait pas encore trouvé un motif plausible de se séparer de l'Autriche : une affaire insignifiante vint à point pour fournir un prétexte. Le Piémont avait un traité avec l'Autriche relatif au commerce du sel : l'Autriche eut des raisons de croire que ce traité avait été violé. Ce fut entre les deux cabinets l'objet d'un échange de notes qui n'aboutit pas; l'Autriche éleva alors les droits d'entrée sur le vin. Cette question avait deux faces. Pour l'Etat vénitien, qui produit beaucoup de gros vin, cette mesure était très-avantageuse, car les Lombards étaient obligés de le lui acheter pour le mêler avec leurs vins légers; c'était à cet usage qu'on employait les vins que le Piémont produit en abondance et que, malgré les droits d'entrée, le Lombard préférait à ceux de la Vénétie. Pour la Lombardie, le résultat fut une augmentation de prix du vin, qui frappa toutes les classes de la société, car en Italie les plus pauvres gens boivent du vin.

Pour le Piémont, qui importe annuellement en Lombardie pour plusieurs millions de francs de vin, la chose était encore bien plus grave. Cette dissidence intempestive excita beaucoup de mécontentement de chaque côté,

et fut habilement exploitée dans ses conséquences par le Piémont.

La majorité de la noblesse lombarde possède de nombreuses propriétés en Piémont, et constitue en ce pays une classe de sujets n'appartenant ni à l'un ni à l'autre des deux Etats : on les appelle *sudditi misti.*

On comprend que ceux-là surtout étaient intéressés dans la question des droits sur le vin. Cette situation, si nuisible pour la Lombardie, provient de ce que, avant d'être placée sur le Tessin, la frontière se trouvait auparavant à la Lomellina, et que la cession de cette ligne a fait passer dans les Etats piémontais toutes les propriétés comprises entre les deux cours d'eau. La noblesse milanaise s'habituait à considérer le roi de Sardaigne comme son maître. On allait fréquemment à Turin, et on en revenait souvent décoré de quelque Ordre.

Les officiers piémontais qu'on rencontrait si souvent à la table du feld-maréchal ou du commandant de corps comte Wallmoden, devenaient de plus en plus rares à Milan; ils finirent par disparaître complétement, et on apprit qu'ils obéissaient à un ordre du roi. Ce symptôme, et bien d'autres encore, indiquait que les relations amicales entre le Piémont et l'Autriche étaient altérées et se tranformeraient à la première occasion en inimitié ouverte. On connaissait assez l'ambition de Charles-Albert, et on savait avec quelle impatience il attendait une circonstance qui lui permît de déployer les talents militaires dont il se croyait doué. La réunion de la Lombardie et de la Vénétie avec le Piémont aurait fait de ce pays, non seulement l'Etat le plus important de l'Italie, mais une des plus grandes puissances de l'Europe : ç'aurait été presque l'unité de l'Italie accomplie.

C'est à cette idée, sans cesse présentée à ses yeux sous ses aspects les plus séduisants, que Charles-Albert sacrifia ses principes, la foi de ses traités, et jusqu'à son honneur. L'Italie aura beau lui élever des statues, le chanter comme le martyr de la liberté, l'histoire n'en aura pas moins de terribles reproches à lui faire. Le parti révolutionnaire sentait bien qu'il avait besoin d'une armée autour de laquelle pussent se grouper ses forces ; ce fut l'armée piémontaise qui dut jouer ce rôle. Tout ce que peut espérer de mieux une révolution, la révolution italienne le trouvait en Piémont : des forteresses solides, des arsenaux abondamment pourvus, une armée brave et bien organisée ; un corps d'officiers instruits et tirés des meilleures familles du pays, des généraux capables, et à la tête de tout cela un roi ambitieux et guerrier, que l'imagination italienne appela bientôt le libérateur et l'épée de l'Italie. Malgré ces dehors brillants il manquait aux troupes piémontaises les vertus principales du soldat : une discipline sévère, l'obéissance aveugle qui ne réplique pas, l'amour pour le régiment et le drapeau, et enfin ce lien intime qui attache le soldat à son chef. Ces défauts provenaient du système de conscription qui est le même que celui employé en Prusse. Il est vrai qu'on fait rapidement un soldat d'un Italien, c'est-à-dire qu'il apprend en peu de temps l'exercice, la marche, et même les manœuvres ; mais ce n'est pas encore un vrai soldat, il n'a pas l'esprit militaire ; il faut pour cela plus de quatorze mois, aussi bien à un Italien qu'à un Allemand. L'ambition qu'ont les petits Etats d'avoir de grandes armées, hors de proportion avec leur force véritable, amène toujours de pareils résultats.

Si Charles-Albert avait eu 50,000 vrais soldats au lieu

des 140,000 hommes qu'il nous opposa à l'ouverture de la campagne de 1849, les chances auraient été loin d'être les mêmes.

Le feld-maréchal, qui connaissait les relations et les communications entretenues à Turin par les révolutionnaires de Milan, et qui commençait à envisager avec inquiétude l'état des choses en Piémont, envoya des rapports successifs à son gouvernement ; il démontra que les troupes mises à sa disposition étaient insuffisantes au cas du moindre événement, il réclama l'approvisionnement des villes fortes, et proposa des projets de défense. Mais le cabinet d'alors était à l'économie. Se vantant de connaître l'Italie, les ministres répondirent qu'une révolution, en ce pays, était une chimère, et allèrent jusqu'à dire que le feld-maréchal ne demandait des troupes que pour satisfaire sa passion pour les grandes manœuvres. Les rapports des agents politiques, qui ne tenaient pas à voir troubler leur tranquillité, appuyaient dans ce sens ; on ne fit rien, ou du moins on fit trop peu pour que cela servît.

On a souvent accusé le prince de Metternich d'être la cause de ce manque d'énergie. Nous ne sommes pas de cet avis, et nous croyons, au contraire, qu'il fut le seul ministre qui comprit le danger de la situation.

L'Autriche n'a jamais eu de ministère *à la Richelieu*, de ces ministères qui absorbent la puissance de la couronne, et qui gouvernent despotiquement et souvent cruellement. Le prince de Metternich avait, sans doute, une voix influente dans les conseils de son souverain, mais il n'était rien moins que tout-puissant. Il dirigeait la politique extérieure de l'Autriche comme il avait auparavant dirigé celle de l'Europe ; mais il n'avait aucune

influence directe sur les autres ministres. Il avait au contraire, de puissants adversaires qui rendirent souvent sa position pénible et le forcèrent plus d'une fois à sacrifier ses convictions.

Cependant les événements se précipitaient rapidement à leur dénoûment; l'abîme se creusait de plus en plus entre les deux nationalités. Les anciens amis se séparaient, évitaient de se rencontrer pour ne pas se saluer. L'Italien fermait sa maison à l'Allemand, et renvoyait ses domestiques allemands. Le beau sexe, toujours porté aux extravagances, et que la robe met à l'abri de l'épée ou du pistolet, se faisait remarquer parmi les plus méchants. Les officiers furent privés de toute société, de tout commerce. La cour même fut abandonnée, et, pour éviter le scandale, elle dut suspendre ses bals et ses réceptions.

A ces procédés se joignit un système étudié d'intimidation, système qui subsiste encore aujourd'hui. Celui qui osait dire, dans la rue, un mot à un Allemand, ou qui était reconnu pour voir chez lui des Allemands, recevait une lettre de menaces. Ces lettres venaient, sans doute, du Jockey-Club, installé au Café Cova, et composé de presque toute la noblesse de Milan. Le comité central de conspiration était au sein de la congrégation municipale, avec le podestat Casati pour chef. Cet homme avait la confiance illimitée du vice-roi, qui l'avait maintenu trois fois de suite dans ses fonctions triennales.

Parmi les révolutionnaires les plus actifs se trouvait le comte Borromeo, récemment nommé par l'Empereur chevalier de la Toison-d'Or. Cette famille Borromeo avait été distinguée par notre cour, et serait parvenue aux plus hautes dignités, si elle s'était consacrée au service de l'Etat. Dans la maison du comte se tenaient des réu-

nions, auxquelles les femmes ne manquaient pas de se rendre. Il y avait aussi un conciliabule chez le prince, ou plutôt chez la princesse Pio, Espagnole d'origine, et alliée à la famille Borromeo. Les femmes ont joué un grand rôle dans cette révolution.

Milan était, comme on le pense, le centre de toutes ces intrigues; c'était de là qu'on donnait le mot d'ordre aux villes des provinces. Tous les ordres se transmettaient de vive voix, par crainte des surprises. Des stations étaient organisées partout. On voyait les messagers de la révolution circuler sur les routes dans de légères voitures; on lisait sur leur front le mot révolution. On a peine à comprendre comment la police ne se décida pas à agir; elle était suffisamment renseignée, et avec de l'énergie elle aurait évité bien des malheurs.

Bien que la révolution poursuivît son but avec une audace inouïe, le peuple, en dehors de la noblesse et de la haute bourgeoisie, n'était pas encore corrompu. La plus grande partie des *coloni* était attachée au gouvernement, auprès duquel ils avaient souvent trouvé protection contre l'oppression de leurs maîtres. Si le gouvernement n'avait pas considéré comme un devoir de maintenir le respect de la propriété, il ne lui aurait pas été difficile de soulever les campagnes contre les villes. Cette disposition des paysans se déclara bien lorsque les Piémontais entrèrent en Lombardie; ils ne rencontrèrent aucune sympathie dans les campagnes, et se plaignirent amèrement d'avoir été trompés sur l'esprit des populations.

Nous fûmes, à notre retour, salués par le peuple comme des sauveurs. C'est que ce qu'on lui avait annoncé sous le nom de liberté lui avait coûté en quatre

mois plus cher qu'en une année l'oppression dont on prétendait le délivrer.

La propagande révolutionnaire travaillait avec une égale activité le reste de l'Italie. Là, les conspirateurs trouvèrent un terrain plus propice à leurs manœuvres, car les gouvernements ne leur opposaient que peu ou point de résistance. Quoique la liberté de la presse n'existât dans aucun de ces États, les journaux étaient remplis d'articles hostiles à l'Autriche. Livourne et Gênes se distinguaient dans ce genre. A voir la marche que suivait le Piémont, il était clair que le cabinet autrichien ne devait plus compter sur lui. A la cour, le parti de l'unité de l'Italie, avec le Piémont au sommet, faisait chaque jour des progrès; Charles-Albert ne se contentait plus d'y prêter l'oreille : il s'était engagé au point que ses allures et son caractère s'étaient entièrement modifiés. Les hommes comme l'ancien feld-maréchal Latour, vieillis dans les affaires, instruits par l'expérience, faisaient vainement pressentir l'issue malheureuse à laquelle devait aboutir fatalement cette conduite. On ne les écoutait pas; ils se retirèrent découragés. On les remplaça par des hommes nouveaux. L'armée, attachée à son roi, suivait sa politique. L'éclat d'une monarchie tellement agrandie, la gloire de combattre à la tête des libérateurs de l'Italie, flattaient l'amour-propre du Piémont, et quoiqu'il y eût un parti qui ne partageât pas cette politique, la majorité fut bien vite à la révolution.

Ce fut dans de telles dispositions et au milieu de tels préparatifs que l'Italie traversa l'année 1846. La mort de Grégoire XVI avait laissé le Saint-Siége vacant. Les cardinaux qui ne se trouvaient pas à Rome, se rendirent en toute hâte au conclave; mais ils apprirent en route que

le choix du Pape était fait; il était tombé sur le cardinal Mastai Ferretti. Cette élection fut un signe évident que le libéralisme s'était introduit dans le collége des cardinaux; autrement, comment expliquer ce choix d'un prélat jusqu'alors complétement obscur? Mais Ferretti appartenait à une famille libérale, et même hostile à la Papauté. Plusieurs de ses frères avaient été, si nous sommes bien informés, bannis du territoire romain. L'enthousiasme que cette nomination provoqua dans toute l'Italie démontra que le parti révolutionnaire la considérait comme une grande victoire; car les antécédents du nouveau pape n'avaient rien qui pût justifier cette joie. Ce ne fut pas le libéralisme de Mazzini, mais celui de Gioberti qui fit nommer le pape Pie IX, cela s'entend de soi-même. La politique du Vatican a toujours eu une grande réputation de finesse, mais cette fois elle resta au-dessous de sa réputation; et Mazzini dut sourire en voyant ces cardinaux qui travaillaient si activement à sa cause. On commença à proclamer le pape le libérateur de l'Italie; on portait son image en médailles, en breloques, en écharpes; on chanta sur les théâtres des hymnes en son honneur; les maisons se couvraient de banderolles avec l'inscription : *Viva Pio nono!* Il n'y avait pas à se tromper sur le caractère de ces démonstrations; mais la nature auguste du personnage qu'elles prenaient pour prétexte leur assurait l'impunité. Le résultat de tout cela fut que le pape se trouva entraîné avec tout le clergé dans le tourbillon révolutionnaire. La révolution avait acquis la consécration de la religion : *Dio le vuole* était devenu son mot d'ordre.

A peine la tiare était-elle posée sur la tête du nouveau pape, qu'un décret d'amnistie parut qui rappela tous les

exilés. Plus de quatre mille réfugiés accoururent de tous les pays vers l'Italie, et inondèrent les Etats Romains, ainsi que les frontières de Toscane et de Naples. Ces deux Etats étaient, dès ce jour, sacrifiés à l'insurrection.

Le premier but d'une révolution est de se procurer des armes, afin d'être en état d'appuyer par la force les réformes qu'elle réclame des gouvernements. C'est l'abécédaire des révolutions; elles font toutes de même, et les gouvernements tombent tous dans le piége qu'on leur tend. On pressait instamment le Pape de former une garde nationale. Aveuglé par la popularité qu'on lui avait faite, entouré de perfides conseillers, il signa, le 5 juillet 1847, un décret qui constituait une garde civique. Aussitôt chacun se procura des armes, qui se trouvèrent là comme par enchantement. Les Etats Romains eurent l'air d'une grande place d'armes. Les cardinaux légats firent défiler devant eux les gardes de leurs légations; il ne manquait qu'un Jules II à cette comédie.

Ces mesures imprudentes, dont la gravité augmentait en raison du rang du souverain qui les avait décrétées, soulevèrent dans l'Italie une excitation difficile à décrire. La presse n'était pas libre de droit; mais elle s'émancipa d'elle-même, et les gouvernements n'osaient plus retenir la bride à ce cheval emporté. On pense bien que l'Autriche était l'éternel et l'unique but de toutes ces diatribes, dont le texte s'introduisait, malgré toutes les précautions, dans l'Italie autrichienne.

On faisait marcher de pair la popularité du Pape et la haine de l'Autriche. A côté de *Viva Pio IX*, on lisait, charbonné sur tous les murs : *Morte alle Tedeschi!* La majesté même de l'Empereur n'était pas respectée. Il faut avoir vu Milan à cette époque pour se rendre compte

de l'insolence qu'on affichait envers le gouvernement. Ce dernier essaya bien de résister; mais les mesures qu'il prit manquaient d'énergie; il ne crut pas pouvoir lutter contre le torrent; déplorable principe !

On sait que, depuis le congrès de Vienne, l'Autriche possède le droit de garnison à Ferrare. Il est vrai que le Cabinet du Vatican ne reconnut pas ce droit; mais l'aréopage européen ne crut pas devoir tenir compte de cette protestation, qui n'était, du reste, élevée que *pro formâ* et pour se conformer à une vieille habitude de la diplomatie romaine. L'Autriche devait avoir une position au delà du Pô, car on avait compris qu'elle serait appelée à maintenir et à rétablir l'ordre dans l'Italie. Le gouvernement romain lui-même tira de grands avantages de cette situation, principalement en 1821 et 1830. Il était donc de son intérêt de n'entraver d'aucune façon l'exercice du droit de garnison. La troupe avait ses casernes, son hôpital, le commandant son habitation en ville; il était intervenu des traités entre les deux gouvernements pour régler les détails financiers et le service des subsistances. De tout cela, il résultait que le gouvernement romain reconnaissait implicitement le droit accordé à l'Autriche par la suprême décision du congrès. Dans l'état ordinaire des forces en Italie, Ferrare et sa citadelle étaient occupées par un bataillon; c'était juste ce qu'il fallait pour faire le service d'une telle ville. Mais lorsque, par suite d'économies, on diminuait l'effectif des troupes en Italie, cette mesure s'étendait naturellement à Ferrare. La garnison, ne pouvant plus occuper tous les services, abandonnait la garde des portes à un détachement de troupes papales, qui, conformément aux traités, occupaient la ville avec les Autrichiens. Mais le service de la place

n'en restait pas moins entre les mains du commandant autrichien, auquel les troupes romaines devaient obéir. Cet état de choses s'était maintes fois présenté sans qu'il s'élevât jamais aucune difficulté.

La population de Ferrare s'est toujours distinguée par un esprit remuant. Cette ville, qui eut autrefois cent mille habitants, n'en compte plus guère aujourd'hui que vingt-cinq mille : l'herbe pousse dans ses rues désertes. Elle est punie d'avoir chassé la maison d'Este à qui elle devait sa splendeur. Elle prit part à toutes les tentatives contre le Saint-Siége, et par sa haine contre l'Autriche, elle se fit remarquer parmi toutes les villes de l'Italie.

Les attaques et les assassinats commis sur les soldats étaient à l'ordre du jour, et l'irritation générale qui régnait en Italie, avait atteint son apogée à Ferrare. Un baron Baratelli, qui passait pour un partisan de l'Autriche, fut frappé d'un coup de poignard dans la rue, en plein jour. La justice avait perdu sa force, et qui pis est, son initiative. Ce fut au milieu de ces circonstances qu'intervint le décret du Pape, ordonnant la formation d'une garde civique. Sans en conférer avec le commandant de la place, on se mit en devoir d'exécuter cette mesure, par suite de laquelle se trouva organisée une force de trois mille hommes armés, trois fois supérieure en nombre à la garnison. Le feld-maréchal, instruit de ces événements, jugea la sûreté de la place et des troupes assez compromise pour envoyer du renfort et ordonner la stricte exécution des mesures de sûreté indiquées par les règlements; il fit occuper les portes par nos troupes; des patrouilles et des rondes durent maintenir les communications entre les différents postes.

Ces mesures si simples, et qui étaient loin d'être nou-

velles, soulevèrent aussitôt en Italie un ouragan, qui n'aurait pas été plus violent si une armée autrichienne fût apparue devant les murs de Rome. Le cardinal légat Ciacchi fit lire, du haut de son balcon par un *notarius publicus* devant la foule assemblée, une protestation contre ces actes. Cette protestation fut publiée dans l'Europe entière par les soins de la secrétairerie d'Etat. Toute la diplomatie se mit en mouvement. Cette *place de Ferrare,* comme la nomme l'acte du congrès de Vienne, et dont le dernier lieutenant de génie peut démontrer le peu de valeur, occupa toutes les chancelleries. La Toscane et la Sardaigne se déclarèrent pour le pape. C'était le premier acte hostile de ces deux cours contre l'Autriche. La presse, mettant de côté toute mesure, appela l'Italie aux armes pour combattre l'odieuse, la perfide Autriche. On alla même jusqu'à décider le rassemblement d'un corps d'armée auprès de Forli, pour assurer la sécurité de Rome. Dans toute cette affaire, le pape et les cardinaux n'avaient été, sans qu'ils s'en doutassent, que les instruments de l'habileté révolutionnaire.

A Vienne, on avait approuvé la conduite du feld-maréchal. Mais comme on ne voulait pas élever un conflit avec le Saint-Siége, dans l'espoir d'arranger les choses amicalement, on envoya à Milan le général de cavalerie, comte Fiquelmont, diplomate habile, qui eût, sans doute, réussi dans sa mission conciliatrice, si les esprits eussent été plus calmes. Mais les révolutionnaires ne voulaient plus entendre parler de paix : ils voulaient chasser l'Autriche de l'Italie ; tout ce qui ne tendait pas directement à ce but était repoussé d'avance, et les concessions qu'on leur faisait ne servaient qu'à exciter leur arrogance et à redoubler leur opposition.

A Milan, les meneurs avaient exploité, à leur profit, les événements de Ferrare. Ciacchi, gloire qu'il n'aurait jamais rêvée, était devenu un héros. Radetzky, un des plus fidèles enfants de l'Eglise, était regardé comme son persécuteur : c'était l'antechrist. La haine contre l'Allemand croissait d'heure en heure; on ne s'en cachait pas; on la proclamait en chaire, on l'enseignait dans les écoles. Les chefs de la conspiration, enhardis par les succès, cherchaient maintenant des occasions de rassemblements populaires et de démonstrations politiques ; ils voulaient habituer par là le peuple à braver les agents de la police et du gouvernement civil, sachant bien qu'on hésite longtemps avant d'employer la force contre des rassemblements d'hommes sans armes. La première démonstration eut lieu lors de la nomination de l'archevêque de Milan. Le cardinal-archevêque comte Gaisruck venait de mourir. Quoique allemand, il s'était acquis l'estime générale. Sa simplicité, la pureté de ses mœurs, son extrême tolérance l'avaient toujours protégé contre les sentiments hostiles de la population; mais lorsqu'il fut mort, on osa souiller son cercueil, sans respect pour la sainteté du Dôme où il avait été placé, selon l'ancienne coutume.

Tout le désir du parti national était de voir un Italien placé sur le siége archiépiscopal de Milan. L'archevêché de Milan est regardé comme très-important. Il fut un temps où il rivalisait avec le Saint-Siége et où ses archevêques jouissaient d'un pouvoir souverain. On comprend que le gouvernement considérât comme une chose grave le choix de ce nouveau prélat. On crut devoir satisfaire aux désirs du peuple, et on nomma un natif Lombard. Le choix tomba sur l'évêque de Crémone, Romilli, qui s'était élevé par la protection du rang de curé à celui

d'évêque et qui, parvenu au siége de Milan, ne s'en montra pas moins ennemi déclaré du gouvernement. On voulut profiter de cette nomination pour en faire le prétexte d'une démonstration. Le podestat Casati exhuma des archives de Milan le cérémonial observé autrefois lors de l'entrée des nouveaux archevêques. Le gouvernement, averti à temps, s'opposa formellement à l'exécution de ce projet. L'entrée eut lieu, le 6 septembre, dépouillée de tout souvenir historique. Toute la ville sortit au devant de l'archevêque, et nous ne nous souvenons pas d'avoir jamais vu une pareille foule dans les rues de Milan. Le soir, la Piazza-Fontana, où se trouve le palais archiépiscopal, fut brillamment illuminée; une dispute s'y éleva entre des hommes de police chargés de maintenir l'ordre et de jeunes nobles milanais; le tumulte fut grand, la foule réclama l'éloignement de la police, qui se retira dans le palais. L'archevêque se montra, prononça quelques paroles patriotiques qui lui valurent une immense ovation. Tout cela n'avait-il pas le caractère d'une machination préparée de longue main?

Les symptômes d'une prochaine insurrection s'aggravaient de jour en jour : le moment était arrivé d'employer les mesures de rigueur. Le feld-maréchal obtint quelque renfort, et on décida la formation d'une réserve à Gorz; la police redoubla de vigilance; mais ce fut tout. On ne fit rien contre les menées de Casati et de ses complices. On ne pouvait cependant dire qu'ils préparaient leurs plans dans la nuit et le mystère, car ils affichaient impudemment leur haine contre le gouvernement, et ils ne laissaient échapper aucune occasion de la montrer au grand jour.

Le club du café Cova, où s'élaboraient toutes les en-

treprises insurrectionnelles, enhardi par l'impunité accordée à la démonstration du 6 septembre, résolut de diriger une grave attaque contre le gouvernement.

Pendant longtemps l'usage du tabac n'avait pu s'introduire dans les mœurs italiennes; mais à la fin il pénétra là comme partout, et comme l'Italien fait tout avec passion, il fuma bientôt autant et plus même que l'Allemand. Depuis l'enfant de six ans jusqu'à la dame élégante accoudée à son balcon, tout le monde avait le cigare à la bouche. On sait que le tabac est l'objet d'un monopole en Autriche. C'est ce monopole, source importante de revenus, qu'on résolut d'attaquer.

On avait déjà répandu le bruit qu'à partir du premier janvier, on ne devrait plus fumer; mais le gouvernement n'avait pas pris ce bruit au sérieux. Rigoureusement, les règlements de police défendent de fumer dans la rue : l'interdiction est expresse pour les soldats. Mais pour satisfaire au goût prononcé du public, la police négligeait l'application de cette mesure; et si fumer dans la rue n'était pas permis, c'était du moins chose tolérée.

Ce fut le 1er janvier 1848, à midi, heure désignée d'avance, qu'éclata *l'insurrection des cigares*. Plusieurs officiers, qui avaient encore à cette époque le droit de porter l'habit bourgeois et qui se promenaient sur le Corso en fumant, se virent arracher leurs cigares; la même chose arriva à plusieurs civils qui se permettaient de fumer dans la rue. Le foyer principal de cette démonstration était entre la Scala et le café Cova, d'où partaient les ordres, où l'on distribuait de l'argent à la populace et d'où les chefs contemplaient à leur aise leur ouvrage. Une certaine quantité d'officiers fumaient à la porte d'un café voisin; on n'osa pas les provoquer, mais l'un d'eux se

leva; c'était un brave officier, mort aujourd'hui, le capitaine comte Neippert, du corps du génie; le cigare à la bouche il s'ouvrit un chemin à travers la foule, et alla jeter son gant aux héros du café Cova, dont pas un n'osa le relever; mais le lendemain, le feld-maréchal ayant appris qu'un guet-apens était organisé contre le comte Neippert, jugea prudent de lui donner une mission pour Vienne, en recommandant qu'on l'y gardât quelque temps.

Le club prit une mesure analogue à l'égard de la loterie; et malgré le goût prononcé des Italiens pour cette institution, les bureaux devinrent déserts. Quiconque était vu avec un billet de loterie ou avec un cigare fabriqué dans les manufactures impériales était réputé traître à la patrie, ennemi de l'Italie.

Le soldat, aigri et surexcité par toutes les indignités dont il était l'objet, ne pouvait ni ne voulait se soumettre aux injonctions des clubistes. Le 3 janvier, après l'inspection, les soldats sortirent de leurs casernes, par petits groupes, le cigare à la bouche; les grenadiers italiens avaient un cigare à chaque coin de la bouche, et répandaient dans l'air des nuages de fumée. Aussitôt des rassemblements se formèrent; on vit des émissaires distribuer de l'argent à la populace. On ne tarda pas à en venir des injures aux voies de fait : on attaqua ouvertement les soldats; on leur lança des pierres et des pots à fleurs. Le soldat fit, de son côté, usage de ses armes; il s'ensuivit un combat réglé. Les rues, le Corso Francesco principalement, se remplirent de monde; il y eut des blessés. On crut que la révolution éclatait cette fois : l'artillerie attela, la cavalerie monta à cheval.

De nombreuses patrouilles sillonnaient la ville. C'était

surtout aux environs de la galerie où se tenait la compagnie des pompiers placée sous les ordres du podestat, que la foule était compacte; les dragons attaqués à coups de pierre, exercice dans lequel excelle l'Italien, chargèrent la foule, qui se dispersa aussitôt; quelques individus furent tués dans cette bagarre, entre autres un conseiller d'appellation nommé Manganini, qui avait eu l'imprudence de vouloir s'interposer entre les dragons et le peuple, et le cuisinier du comte Fiquelmont, français d'origine, désigné comme un républicain exalté. Des deux côtés, il y eut des blessés. A dix heures du soir, l'ordre était rétabli. Le podestat, escorté par le club, se rendit au palais Marino, où demeurait le comte Fiquelmont, qui descendit dans la cour et dut écouter ses discours lamentables sur le sang versé. L'excitation contre le soldat était extrême, car on l'accusait d'être la cause de ces regrettables événements. Les employés civils joignaient leurs reproches à ceux des habitants. Le feld-maréchal reçut une lettre du *Gubernio,* où l'on démontrait que lui et ses soldats étaient les rebelles, tandis que le podestat et le jockey-club étaient des citoyens paisibles et pacifiques. On disait que l'action de fumer, de la part des soldats, était une provocation, et on demandait que le cigare leur fût de nouveau interdit. Le maréchal renvoya avec indignation cette pétition et ses auteurs.

Casati publia alors une proclamation où l'insolence se joignait au mensonge; il y disait que le peuple n'avait fait que rappeler une ordonnance tombée en désuétude. Le gouvernement répondit par des proclamations pacifiques où il invitait le peuple à se calmer ; il aurait mieux valu déclarer l'état de siége, et l'on aurait eu, sans aucun doute, en ce cas, l'approbation de Vienne.

Le feld-maréchal défendit à ses officiers de porter l'habit bourgeois, et, considérant la révolution comme chose accomplie, déclara que Casati était coupable de haute trahison, et recommanda au gouvernement de se méfier du Piémont. Nous avons entendu dire par des personnes graves que le feld-maréchal était décidé, à cette époque, à se démettre de sa charge, fatigué de réclamer en vain l'application de mesures énergiques. Qui donc a pu supposer qu'à la veille d'une lutte, devenue inévitable, le feld-maréchal ait eu la pensée de priver l'Empereur et sa patrie des secours de sa vieille expérience?

L'émeute des cigares et de la loterie se reproduisit dans toutes les villes de province ; c'était la conséquence de l'unité de direction, qui avait Milan pour point de départ. La comédie fut la même partout.

Lorsque ces nouvelles arrivèrent à Vienne, elles réveillèrent le cabinet de sa léthargie. Le feld-maréchal fit connaître dans un ordre du jour, daté du 11 janvier, la résolution de l'Empereur de défendre fermement son royaume Vénitien, contre tout ennemi, qu'il vînt du dedans ou du dehors. Il ajouta à ces augustes paroles quelques phrases énergiques. L'impression produite sur le soldat par les paroles du maréchal fut immense. L'armée y trouvait l'expression de ses sentiments ; elle se tourna avec amour et confiance vers le chef qui lui promettait de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour défendre l'aigle à deux têtes. Elle se disait, avec un noble orgueil, que ce chef ne traiterait jamais avec la révolution. Le but du maréchal n'était pas cependant d'éveiller les sentiments de fidélité de ses soldats : il voulait faire bien voir à la révolution ce qui l'attendait, et à qui elle allait avoir affaire ; il voulait l'empêcher de se laisser entraî-

ner dans une lutte, terrible, sanglante, contre lui et son armée.

Il se tenait tous les jours, sous la présidence de l'Archiduc vice-roi, un conseil, dont faisaient partie le comte Fiquelmont, le gouverneur civil, le directeur général de la police, ainsi que le feld-maréchal, et dont le but était de concerter les mesures que réclamait la gravité, toujours croissante, des circonstances; mais tant qu'on ne se décidait pas à agir énergiquement, ces conférences ne pouvaient avoir aucun résultat satisfaisant.

Et maintenant la question se pose de savoir si l'on aurait pu prévenir l'explosion d'une révolution. Nous doutons que cela eût été possible quand on considère les événements qui surgirent quelques mois plus tard. Vienne tombée aux mains de la révolution, il était certain que des troubles devaient éclater en Italie. Mais ce que l'on aurait pu prévenir, ce sont les préparatifs, la propagande préalable, que la police aurait dû arrêter en frappant les principaux meneurs qu'elle connaissait tous. La révolution se serait alors trouvée sans direction, et n'aurait pas eu ce caractère de généralité qui ne permettait d'autre moyen de répression qu'une guerre régulière.

Il fut bien question de mesures de ce genre, et dans une réunion particulière, tenue chez le gouverneur comte Spauer, on résolut l'arrestation d'un certain nombre de conspirateurs importants; mais dans la nuit même on revint sur ces décisions, et on se contenta d'arrêter trois jeunes gens des plus exaltés, mais non pas des plus influents; on les envoya à Laibach, où ils furent traités avec égards, et relâchés ensuite par ordre du ministère libéral.

Le 8 février, des événements forts graves eurent lieu

dans les villes d'université de Pavie et de Padoue. A Pavie un officier autrichien se trouvait dans la rue principale, un cigare à la bouche, quand le convoi d'un étudiant vint à passer. Lorsque le corps et le clergé défilèrent devant lui, l'officier retira son cigare et se découvrit; il continuait son chemin, lorsqu'il fut assailli tout d'un coup par les étudiants formant le cortége, qui se mirent à crier : A bas l'Allemand avec son cigare! L'officier fut aussitôt entouré et fut obligé de tirer son sabre. Le bruit causé par cette alerte parvint jusqu'à un café militaire voisin. Les officiers, instruits du danger que courait leur camarade, accoururent : il s'ensuivit une lutte où le sang coula. Il était dit que les convois mortuaires devaient jouer un rôle important dans cette journée; car en ce moment passa un détachement de troupes qui venait d'accompagner un soldat au cimetière; le détachement se joignit aux officiers.

A cette vue, la foule s'enfuit, et les étudiants entrèrent dans les maisons et jetèrent, par les fenêtres, sur les soldats, tout ce qui se trouva sous leurs mains. On finit cependant par rétablir l'ordre. Mais la guerre était déclarée entre la population et la garnison : le lieutenant Ferenzi, du régiment Giulay, rentrant le soir chez lui, reçut, d'une main inconnue, une blessure grave au visage.

A Padoue, les événements furent beaucoup plus graves et plus sanglants: l'esprit révolutionnaire des étudiants ne fut pas si facile à réprimer et les choses prirent la tournure d'une véritable insurrection. On commença par insulter et poursuivre les habitants paisibles, qui se promenaient sur la place *dei Signori*, en écoutant la musique militaire. Le soir, les étudiants en vinrent aux mains avec

des soldats hongrois qu'ils voulaient empêcher de fumer, et, dans la soirée, le domestique d'un officier fut frappé d'un coup de poignard. Les étudiants se réunirent en assemblées, et décidèrent de porter tous le chapeau à la *Hernani,* insigne révolutionnaire, et prohibé comme tel par la police; puis ils demandèrent que l'entrée des cafés fût interdite aux militaires, et que la retraite fût battue dès cinq heures du soir. Ils voulurent en outre s'organiser en légion. Ces dispositions étaient connues dans toute la ville; et en cas de refus d'acquiescement de la part de l'autorité, on devait les exécuter malgré elle; dans l'attente de ce qui allait avoir lieu, la foule s'était portée dans les rues et principalement dans les environs de l'Université, où se tenait la réunion des étudiants. De son côté l'autorité militaire, instruite de ces menées, avait fait doubler les postes, et consigner les troupes. Vers cinq heures, l'insurrection éclata. On entendait crier de tous côtés : Vive le Pape! Vive l'Italie! et plus haut que tout : Mort aux Allemands! Deux officiers qui rentraient en toute hâte à leur caserne furent entourés par le peuple; on voulut les désarmer, mais ils surent garder leurs épées, et s'en servirent avec tant d'énergie, qu'ils tuèrent le chef de la bande et blessèrent plusieurs des siens. Malgré leur héroïque défense ces officiers n'auraient pu résister à la grêle de pierres dont ils étaient le but, si un détachement de soldats hongrois qui faisait les provisions sur la place *delle Erbe* ne fût venu à leur secours. Le tumulte était le même aux environs du café Pedrocchi. Les étudiants voulaient forcer le factionnaire de la Poste à fumer un cigare; sur son refus on se mit à lui jeter des pierres. On chercha à le désarmer; mais le factionnaire repoussa toutes ces attaques à la baïonnette,

blessa plusieurs de ces furieux, et put tenir jusqu'à l'arrivée d'une patrouille, qui le releva de cette dangereuse situation. Pendant ce temps de nombreuses patrouilles refoulaient peu à peu les étudiants vers le café Pedrocchi, au milieu des projectiles de tout genre qui pleuvaient des maisons sur les soldats ; mais ceux-ci ne se laissèrent pas arrêter dans leur marche ; le café fut cerné et envahi des deux côtés par les soldats, qui auraient, sans doute, donné cours à leur fureur, si les officiers ne s'étaient interposés pour empêcher le carnage. Le nombre de blessés s'éleva à quarante ou cinquante ; il y eut cinq ou six tués. L'Université fut fermée le jour même, et on procéda à de nombreuses arrestations.

Nous nous contentons de rapporter ici les soulèvements principaux ; nous passons sous silence les guet-apens organisés dans d'autres villes contre des officiers ou des soldats isolés. Ce serait une énumération monotone de ces tentatives qui avaient toutes pour but uniforme de forcer le soldat à se servir de ses armes, pour dire ensuite au pays qu'il était aux mains d'un gouvernement tyrannique, d'une horde de Barbares sauvages et sanguinaires.

Ç'a été un grand malheur qu'on n'ait pas voulu envisager franchement cette tactique de la révolution ; car la plupart des employés du gouvernement se sont rendus coupables de complicité en laissant marcher la révolution, et les hauts fonctionnaires ont assumé par leur négligence une terrible responsabilité.

A Venise, la deuxième capitale du royaume, les choses suivirent la même marche qu'à Milan. La scission complète entre les deux nationalités, les conflits entre les habitants et les militaires étaient à l'ordre du jour. La nouvelle que le roi de Naples avait accordé une Consti-

tution à son peuple, fut le prétexte de la première démonstration. On vint le soir au théâtre en grande toilette : la première danseuse Cerrito, vêtue aux trois couleurs italiennes, dansa la Sicilienne. Lorsqu'elle eut terminé son pas, le public demanda *bis* avec frénésie; la police s'opposa à ce que la danseuse recommençât; alors une voix s'écria : *Fuori tutti!* Aussitôt toutes les personnes qui se trouvaient au parterre et dans les loges quittèrent le théâtre qui se trouva complétement vidé.

Toutes ces circonstances, et le danger qui croissait d'heure en heure, décidèrent enfin le gouvernement à décréter l'application du *droit spécial*, du *Standrecht.* Il ne faut pas s'imaginer que cette mesure ait aucun rapport avec la déclaration d'état de siége ou l'établissement de cours martiales. Le *Standrecht* a été primitivement institué en vue de réprimer le brigandage, et ne consiste qu'en une abréviation des formes ordinaires de procédure. C'est au tribunal saisi de l'affaire qu'il appartient de décider si cette législation doit être appliquée. Mais quel juge aurait été capable de faire cette application? le gouvernement en aurait vainement cherché un seul qui voulût juger selon le *Standrecht,* car la trahison entourait de tous côtés le vice-roi ; elle était partout; dans les bureaux du gouvernement, dans les salles de séances des tribunaux, dans les bureaux de poste, dans les confessionnaux, dans la chaire.

Nous pouvons donner quelques faits à l'appui de ces accusations qu'on pourrait peut-être taxer d'exagération.

Au gouvernement de Milan était attaché un individu nommé Sandrini, né à Trieste. N'ayant pas fait des études suffisantes, il ne pouvait être employé que dans la chancellerie où il arriva bientôt au rang de secrétaire du

directeur. Cet homme possédait toute la confiance du gouverneur; il était initié à tous ses secrets, et était souvent envoyé à Turin avec les dépêches les plus confidentielles ; il abusa de cette confiance, et livra à la révolution tous les secrets du gouvernement. Pendant notre absence de Milan, il eut l'impudence d'énumérer, dans les journaux, les services qu'il avait rendus à la révolution. A notre retour il prit la fuite, et aujourd'hui sans doute il mange, à Turin, le pain amer de la trahison.

Voici un second fait : on avait été frappé de ce que, depuis le commencement des troubles, le maréchal n'avait reçu aucun rapport de la Vénétie; aucune communication sur l'état des choses dans cette province ne lui avait été adressée, ni par le commandant général ni par le second commandant de corps. On s'en consolait en supposant qu'il n'y avait pas matière à rapport, et que l'ordre n'avait pas été troublé. Mais lorsque la lutte éclata dans les rues de Milan, Casati eut l'audace d'apporter au maréchal Radetzky des dépêches ouvertes, une entre autres du feld-maréchal lieutenant d'Aspre, où l'on peignait sous les couleurs les plus sombres l'état de la Vénétie. Comme ces dépêches avaient été écrites avant la révolution, elles ne pouvaient avoir été détournées que par un employé des postes dévoué à Casati.

Troisième fait. Lors de la prise du Broletto (maison de ville) à Milan, il se trouvait parmi les prisonniers un délégué provincial nommé Belutti. On trouva sur lui un ordre émané du vice-président comte O'Donnel qui prescrivait au directeur général de la police comte Torresiani de donner à Belutti les hommes de police dont il aurait besoin.

Nous pourrions multiplier ces exemples, mais nous ne

voulons pas fatiguer les lecteurs du spectacle de ces infamies; nous voulons seulement montrer que la machine administrative était arrêtée, et que le gouvernement n'avait plus un employé sur lequel il pût compter. Il faut reconnaître que la révolution, au moins en Italie, éclairée par ses précédentes défaites, n'épargna rien pour s'assurer le succès. Le talent de Mazzini — car nous considérons cet homme comme le seul chef, les autres n'ayant été que des instruments entre ses mains — avait introduit dans cette conspiration une unité, un ensemble qui la distingue entre toutes. Il sut empêcher les soulèvements isolés et intempestifs, et quoiqu'il paraisse impossible de tenir complétement secrète une pareille entreprise, elle ne compta pas une seule trahison, et aucune police ne put en découvrir assez pour donner aux gouvernements le moyen de la déjouer complétement.

Il avait sagement cherché à s'assurer les premiers personnages de chaque Etat avant même qu'ils s'en doutassent. Les princes italiens étaient devenus la proie de la révolution. Ce n'était pas un royaume de la Haute-Italie avec Charles-Albert; ce n'était pas un Etat fédératif avec le Pape au sommet, non; c'était une république qu'on voulait, de même qu'on voulait une république allemande à Francfort; mais comme le passage eût été trop brusque, Charles-Albert devait servir de transition jusqu'au moment où la république eût été jugée possible.

Tandis que la révolution marchait d'un tel pas dans le royaume Lombard-Vénitien, la haine et la guerre contre l'Autriche étaient devenues le mot d'ordre du reste de l'Italie.

Pendant que la presse piémontaise considérait la guerre comme chose décidée et en parlait en toute liberté, le

cabinet de Turin répondait par des assurances amicales aux réclamations de l'envoyé autrichien. On excusait la licence de la presse par la tournure exceptionnelle que prenaient les affaires. En même temps on faisait des préparatifs. On rappela sous les drapeaux quatre classes de la réserve, et on expliqua ces mesures par la nécessité de se mettre en garde contre toutes les éventualités. Mais tout ce que voyait et tout ce qu'entendait l'envoyé autrichien était en contradiction flagrante avec les communications officielles. Aussi ne s'y laissait-il pas tromper, et ses dépêches concordaient parfaitement avec les rapports du feld-maréchal. Pour ce dernier, il n'existait pas un doute sur le rôle que devait jouer le Piémont lorsqu'éclaterait la guerre ; il lui était démontré qu'il serait dès le commencement obligé d'en venir aux mains avec l'armée royale ; aussi ordonna-t-il la concentration d'une brigade d'observation sur le Tessin, qui lui permettait de savoir immédiatement ce qui passait sur les frontières, et qui se trouvant reliée à la place de Pavie, était en tous cas suffisante pour empêcher la jonction des bandes révolutionnaires avec l'armée piémontaise. Il prit de semblables précautions vis-à-vis de la Suisse. La guerre du Sonderbund avait donné la haute main au parti exalté, et il était à craindre que le gouvernement central n'eût pas la force d'empêcher la formation de bandes de volontaires et leur passage sur le territoire lombard. Quand on considère quelle était alors la position du maréchal, on ne peut refuser son admiration à cet homme qui sut en sortir invaincu. Nous disons invaincu, car ce serait se tromper grossièrement que de prendre pour un triomphe de la révolution la retraite de Radetzky sur l'Adige. La suite de ces récits le prouvera amplement.

Le 8 février, le gouvernement piémontais annonça à notre envoyé que le roi était résolu de donner une constitution à son peuple. Cette déclaration était accompagnée des plus chaudes protestations d'amitié ; c'était toujours le même système qui consistait à rassurer l'Autriche tout en agissant contre elle. Le feld-maréchal ne s'y laissait pas prendre ; mais il ne lui appartenait pas d'ordonner des mesures efficaces et radicales. Lorsqu'on reçut à Turin les nouvelles des événements de Milan, on décida la formation de corps francs destinés à aller secourir les Milanais. Les journaux excitèrent le peuple à prendre part à cette croisade. Notre envoyé demanda des explications à ce sujet, et on lui répondit, le 22, par de nouvelles assurances d'amitié. Le 23, parut le manifeste de Charles-Albert et la déclaration de guerre contre l'Autriche. Le 25, le roi partit avec ses deux fils pour l'armée, et le 29 il arriva en personne sur le Tessin. Le simple énoncé de ces dates est toute une révélation.

Du côté de la Suisse, le plus grand danger était dans la faiblesse du gouvernement central, faiblesse calculée par la constitution. Le rôle que jouait le canton du Tessin était plus préjudiciable qu'une hostilité ouverte, car on peut se défendre contre cette dernière ; mais contre les menées ambiguës du Tessin, les précautions ordinaires sont inefficaces à cause de la mauvaise détermination des frontières. La prohibition qui frappe les armes et toute espèce de matériel de guerre était devenue illusoire, car la plupart des douaniers étaient acquis au parti révolutionnaire, auquel ils se joignirent plus tard ouvertement. Une des causes qui favorisèrent le plus la révolution fut la facilité avec laquelle on délivrait depuis longtemps des ports d'armes. On en avait fait une spéculation au profit

du Trésor; car moyennant dix florins, on accordait à tout le monde le droit de posséder un fusil; de sorte que les armes que la Lombardie tourna contre nous lui avaient été confiées par le gouvernement.

A Rome et en Toscane, le parti de l'unité italienne avait remporté la victoire la plus complète. Tous les ennemis de cette politique avaient été chassés des conseils des deux souverains et remplacés par des hommes dévoués aux idées nouvelles. A Florence, ce n'était plus le Grand Duc, à Rome, ce n'était plus le Pape qui régnaient, mais des ministres qui ne s'inquiétaient pas des volontés de leurs maîtres. La guerre contre l'Autriche était chose convenue. On s'occupait de tous côtés d'organiser des corps francs. A peine la première nouvelle des événements de Lombardie fut-elle parvenue dans l'Italie centrale, que toutes ces troupes se mirent en mouvement, et nous vîmes ces hordes arriver sur les bords du Pô pour se dissiper ensuite comme la poussière au souffle du vent.

L'Italie, en prenant la résolution de détruire Radetzky et sa petite armée, s'entêta à ne pas vouloir entendre la voix de la raison. On exhuma les souvenirs historiques; on réveilla les grandes ombres de Rome pour les faire défiler, comme nous disons nous autres soldats, devant leurs petits-neveux. Si les professeurs de Pise, qui se montaient l'imagination à eux et à leur auditoire, avaient réfléchi à la puissance de projection de la poudre à canon, ils seraient restés tranquillement dans leurs laboratoires et leurs amphithéâtres, au lieu de venir l'apprendre à Curtatone de la main de barbares, dont bien peu avaient lu *l'Art de la guerre*, de Machiavel. Noblesse oblige, c'est un vieux proverbe que la révolution a expliqué d'une fa-

çon toute nouvelle. Si l'Italie avait eu une moins brillante histoire, elle aurait cherché à s'en faire une nouvelle par d'autres moyens que la révolution. Mais la gloire de ses ancêtres l'aveugla, semblable à ces anciens nobles qui restent fièrement à l'ombre du vieux tronc de leur famille sans s'apercevoir que l'arbre est mort, tandis qu'à côté de lui, s'élèvent de nouvelles pousses qui le dépassent et l'étouffent. Nous qui nous sommes si souvent entendus appeler barbares, nous ne craignons pas de rappeler aux petits poètes italiens que c'est nous, barbares, qui avons donné le coup fatal à la suprématie universelle de Rome; nous, barbares, qu'on veut aujourd'hui, à si bon marché, rejeter au delà des Alpes. Non, depuis trop longtemps les aigles allemandes flottent sur les rives du Pô; notre droit est trop fermement établi pour que nous en fassions si peu de cas. Et lorsqu'il ne sera plus, le noble vieillard qui maintient si victorieusement le drapeau de l'Autriche dans le pays italien, il se trouvera une autre main pour continuer sa tâche glorieuse, car la même pensée se répète dans tous les cœurs autrichiens.

Le roi de Naples éprouva avant l'Autriche les effets du plan de Mazzini. Cet homme voulant détruire, par l'unité, la force de l'Autriche en Italie, commençait par ébranler le trône du plus puissant prince de l'Italie, en révolutionnant la Sicile, et en la séparant pour un instant du royaume. Le résultat ne se fit pas attendre; le roi donna une constitution à son peuple, et entra dans la ligue contre l'Autriche; mais il se réservait intérieurement, et pour l'avenir, de réagir d'autant plus énergiquement contre la révolution. Il n'y avait pas d'affront que la presse ne jetât au roi; était-ce là le moyen d'acquérir ses sympathies à la cause dite nationale? La révolution est

active et entreprenante dans ses commencements, et elle obtient parfois avec une effrayante rapidité de grands résultats; mais elle est encore plus active à détruire ce qu'elle a conquis, parce qu'elle ne sait pas contenir son expansion. A peine un souverain lui avait-il accordé quelque liberté, qu'elle s'en servait pour attaquer le pouvoir avec fureur. C'est ce qui arriva à Naples, à Rome, à Vienne et à Berlin, et ce qui arrivera partout où la révolution lèvera sa bannière. Les conspirations en veulent à la personne des princes; les révolutions en veulent aux dynasties. Si le roi de Naples n'était pas resté vainqueur de l'insurrection du 15 mai, c'en était fait de lui et de sa dynastie, et il lui aurait fallu le secours de l'étranger pour remonter sur ce trône sur lequel il a su se maintenir par sa propre force. Alors le second pas de Mazzini était fait : il réunissait la république de Naples à celle de Rome.

Pendant que tout bouillonnait en Italie, que tous se préparaient à un éclat, et qu'il ne manquait plus qu'une étincelle pour faire sauter la mine, un événement survint qui eut une terrible influence, non-seulement sur l'Italie, mais sur l'Europe entière; et si l'Europe a été sauvée des conséquences que pouvait avoir cet événement, elle le doit à ses armées, et surtout à Radetzky et aux siens. Il n'est pas vrai de dire que le soldat ne peut que détruire; il sait aussi rétablir. Trois grands Etats, la France, la Prusse et l'Autriche étaient arrivés au bord de l'abîme; ils furent tous trois sauvés par l'armée; si un seul de ces États avait succombé dans la lutte et fût tombé dans l'anarchie, c'en était fait pour longtemps de la paix du monde. La ferme conduite de l'armée française sauva la France, et sous cette protection, l'Etat put se réorgani-

ser; monarchie ou république, peu importe, du moment que la loi est écoutée, la propriété respectée, la religion et la civilisation honorées et pratiquées.

La Prusse ne fut pas moins secouée, et elle aussi dut son salut à sa brave armée. Le plus exposé de tous fut l'Autriche. Déchirée à l'intérieur par ses enfants qui voulaient la démembrer; à l'extérieur, abandonnée et trahie par des alliés pour lesquels elle avait si souvent versé son sang et ouvert ses trésors, elle aurait peut-être sombré sur l'écueil de la trahison et de l'insurrection, si sa fidèle armée n'était venue l'arracher à la tempête. En Italie, Radetzky défendit avec une admirable fermeté les frontières de l'empire, et ramena à l'obéissance les provinces soulevées; Windischgrætz, à la tête d'une vaillante armée rassemblée en Bohême, reconquérait la capitale rebelle; en Croatie, Jellachich, fidèle à son empereur, réprimait sévèrement la révolte.

La dynastie des d'Orléans paraissait profondément et solidement implantée en France. Pendant dix-huit ans, Louis-Philippe avait gouverné avec une rare prudence, réprimant toutes les tentatives révolutionnaires. De vaillants enfants, un petit-fils plein de promesses, de braves généraux et une excellente armée qui lui paraissait dévouée, se rangeaient autour de son trône; et cependant, le tourbillon d'une simple émeute balaya en un jour du sol de la France, sans y laisser de traces, Louis-Philippe et tout l'appareil de sa royauté.

La chute de la dynastie de Juillet fut le signal de l'explosion générale. En Italie, la nouvelle de cet événement fit l'effet de l'huile versée sur le feu. La révolution comptait sur la révolution, et peut-être ses espérances se seraient-elles réalisées, si les hommes d'Etat n'avaient pas

compris le danger que courait la société et si l'armée française n'avait pas bravement secondé ceux-ci.

Du moment où la Révolution de février 1848 fut connue en Italie, les événements commencèrent à se dérouler. La révolution leva la tête, elle ne se cacha plus et marcha, sûre du succès. En Lombardie, on attendit les nouvelles de Vienne, qui ne devaient pas tarder, car il existait une relation intime entre Vienne, Pesth et Milan; cela est, surtout pour nous, parfaitement prouvé.

Le moment est venu de jeter un coup d'œil sur la situation militaire de Radetzky et sur les moyens dont il disposait au moment où éclata la révolution. Les forces placées sous les ordres du feld-maréchal, consistaient en 61,086 hommes d'infanterie, 5,774 de cavalerie avec 5,136 chevaux, 5,819 de corps spéciaux avec 2,115 chevaux; en tout, 72,679 hommes, 7,255 chevaux et 20 batteries.

Sous la dénomination de corps spéciaux, on comprend, dans l'armée autrichienne, l'artillerie de campagne et l'artillerie de place, les troupes de génie et les pionniers, le train des équipages, les haras et la remonte; on y comprend aussi les forces de police du royaume Lombard-Vénitien qui comptent comme cavalerie, quoiqu'il n'y ait guère qu'un tiers de cette troupe qui soit montée.

Au premier abord, ces forces paraissent imposantes, et elles le sont en réalité. Si Radetzky avait pu les employer toutes aux opérations de la campagne, elles auraient suffi non seulement pour écraser Charles-Albert, mais encore pour maintenir en respect tout le Lombard-Vénitien. Mais ces troupes étaient disséminées sur toute l'étendue du pays, casernées dans des villes populeuses, impossibles, par conséquent, à concentrer. A une époque

où le gouvernement ne pouvait se soutenir que par la force, on avait refusé à Radetzky les renforts qu'il réclamait, et les précautions militaires qu'il jugeait indispensables. Il est vrai qu'on ne pouvait prévoir le développement que prit le soulèvement, et le feld-maréchal lui-même, qui ne se faisait aucune illusion à cet endroit, n'aurait pu indiquer avec certitude le moment où devait éclater la révolution.

La garnison de Milan se composait de dix bataillons, cinq escadrons, et si nous ne nous trompons, de six batteries; les casernes étaient au complet, et il n'était pas possible, comme on le pense bien, de loger les soldats chez l'habitant.

L'armée d'Italie était divisée en deux corps. Le premier, sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant Wratislaw, occupait la Lombardie et avait son quartier-général à Milan; le second, sous le feld-maréchal-lieutenant baron d'Aspre, se trouvait dans la Vénétie avec son quartier-général à Padoue.

Les troupes étaient dans le meilleur état, bien approvisionnées, mais elles n'étaient pas organisées sur le pied de guerre et manquaient surtout de moyens de transport. Vingt bataillons, y compris la gendarmerie, c'est-à-dire le tiers de l'armée, étaient italiens. C'était, sans doute, un grave inconvénient, surtout dans cette insurrection qui affectait un caractère national. Mais ces troupes avaient jusqu'alors montré un excellent esprit, et avaient en maintes circonstances prouvé un assez grand attachement à leurs drapeaux pour qu'on pût compter sur leur fidélité; on pense bien que la révolution fit tous ses efforts pour propager la désertion dans les rangs de ces troupes; et, du reste, un certain nombre d'officiers

et de sous-officiers étaient acquis d'avance à la cause nationale.

La défection fut cependant loin d'être générale; ainsi, tandis que les deux premiers bataillons du régiment Albrecht passaient en masse du côté de la révolution, le troisième, que commandait le major Pleitz, resta fidèle à son devoir, et quoique composé en grande partie de Milanais, quitta Milan avec le reste de l'armée, pour n'y rentrer qu'avec elle le 6 août. Quatre compagnies du huitième bataillon de chasseurs désertèrent, deux restèrent sous leurs drapeaux; des faits analogues se reproduisirent dans plusieurs autres régiments.

La défection de ces troupes n'en fut pas moins un grand dommage pour le feld-maréchal. La perte que lui causèrent ces désertions et les capitulations conclues sans résistance par plusieurs bataillons, peuvent s'évaluer à 20,000 hommes; de sorte que le feld-maréchal n'était pas plus fort, après sa jonction avec le corps de Nugent, qu'au moment où éclata la révolution, et sans cette diminution de forces, il était en état de prendre l'offensive, comme c'était son plan.

Quoique l'Italien se façonne rapidement à l'état militaire, et qu'il soit susceptible de devenir un excellent soldat, comme le prouve le régiment de chevau-légers de Kres (maintenant du grand-duc Alexandre), ainsi que d'autres corps de l'armée, il n'aime cependant pas le métier de armes, et on ne peut pas dire que ce peuple soit un peuple guerrier. Chez la plupart des déserteurs, le véritable but de la défection était de s'affranchir du service militaire. En effet, presque tous les corps passés à l'ennemi se débandèrent et chacun rentra dans ses foyers. Sans cette circonstance, et si tous ces hommes

s'étaient effectivement mis au service de la révolution, la Lombardie aurait fourni à Charles-Albert une force d'au moins 20,000 soldats, formés à la discipline de l'Autriche. On sait qu'il n'en fut pas ainsi. On eut bien de la peine à réunir une division, formée de recrues, s'élevant à environ huit mille hommes, et qui ne rendit aucun service à Charles-Albert ; elle n'a pas vu une seule fois le feu, que nous sachions. Si, au lieu de dépenser beaucoup d'argent et de peine à former une garde nationale aussi inutile que ridicule, la révolution avait employé ses ressources à organiser quelques bataillons légers, elle aurait atteint, en partie, son but ; tandis qu'elle n'a fait que fatiguer le pays et contribuer à la perte du malheureux Charles-Albert.

Quoique Milan possède un rempart bastionné, on doit la considérer comme ville ouverte ; l'épaisseur de ce rempart est extrême, puisqu'il sert de promenade publique ; mais sa hauteur est minime, et on peut l'escalader facilement avec des échelles. Les portes ne sont pour la plupart que de simples barrières. A l'intérieur de la ville, il n'y a, en fait de point stratégique, que le *Castel*. Ce château consistait autrefois en un pentagone, entouré de bastions et de ravelins. Mais ces fortifications avaient été détruites par les Français, et ne consistaient plus qu'en une promenade garnie de grands arbres. Il ne reste de cette citadelle que quelques bâtiments, qui ont été convertis en casernes. Dans l'intérieur se trouve une construction du moyen-âge, nommée la *Rochetta*, bâtie par les Visconti, continuée par les Sforza et augmentée par les Espagnols. A cause de l'épaisseur de ses murailles, qui ne sont cependant pas à l'épreuve du canon, le *Castel* est le point vers lequel tend d'abord l'insurrection.

Au deux coins, du côté qui regarde la ville, s'élevaient deux tours, garnies de rustiques en marbre blanc, et surmontées de deux canons d'alarme. Ces canons inquiétaient sans doute le gouvernement provisoire, car il avait ordonné la démolition de ces tours; heureusement cet acte de vandalisme n'était pas entièrement accompli lorsque nous revînmes, de sorte que maintenant, grâce à leur peu d'élévation, on pourrait y établir des batteries. Si le *Castel* s'était trouvé dans son état primitif, un soulèvement était impossible à Milan, car il commande la ville, et en occupe le seul point élevé. Le feld-maréchal, sans en avoir reçu l'ordre de Vienne, avait commencé à fortifier le *Castel;* il y avait établi des fours, et avait fait construire, devant les deux portes, des tambours en maçonnerie ; mais ces travaux n'en étaient guère qu'à la moitié de leur achèvement lorsqu'éclata la révolution. Cependant, même dans cet état, le *Castel* rendit de grands services à la garnison pendant les cinq jours que dura le combat dans les rues.

Presque toutes les villes de l'Italie et de la Lombardie possèdent de semblables monuments, construits par les petits princes, pour se protéger contre les soulèvements de leurs peuples, monuments que les hommes d'aujourd'hui négligent, oubliant qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Déjà en 1830, le comte Frimont qui commandait alors en Italie, faisait remarquer comme il serait facile et peu coûteux de remettre ces constructions en état, au moment où les faits en vue desquels on les avait construits allaient se représenter. Si l'on avait pris ses observations en considération, restauré et garni d'artillerie ces châteaux forts, on aurait tenu en respect toutes ces villes avec des forces minimes : le feld-maréchal, couvert par des points forti-

fiés, aurait pu rapidement concentrer ses troupes et étouffer l'insurrection avec une égale rapidité. Ce n'était plus des bataillons qu'il fallait pour maintenir l'ordre dans une ville, cent hommes auraient suffi.

La révolution était arrivée à son dernier période, tous ses préparatifs étaient achevés, elle ne pouvait plus attendre : la corde de l'arc était tendue, il n'y avait plus qu'à la lâcher. Mais ce à quoi nous ne nous attendions pas, c'était de voir le premier coup frappé dans la capitale, de voir la révolution osant attaquer l'Empereur dans le palais de ses ancêtres, et la noblesse lui donnant l'exemple ! Nous pensions que le gouvernement était fort, là où résidait le souverain, où se concentraient tous les fils de sa puissance : nous ne pouvions nous imaginer qu'en quelques heures l'autorité passerait des mains d'hommes d'Etats éclairés, à celles d'étudiants maladroits. L'exemple de Louis-Philippe aurait dû cependant nous ouvrir les yeux ; mais l'Allemand n'est pas le Français, et Vienne n'est pas Paris. Nous étions bien libres d'inquiétudes de ce côté, et lors des événements, notre surprise fut telle qu'il nous fallut quelque temps pour comprendre comment cette monarchie, soutenue de tant de dévouements, de tant de nobles et solides principes, avait pu être ainsi ébranlée en quelques heures. Cette nouvelle tomba comme la foudre sur l'Italie, pleine de matières inflammables accumulées par la révolution ; c'était l'étincelle qui devait y mettre le feu ; qui pouvait en douter ? Il y avait cependant un parti qui croyait que les concessions accordées à Vienne, à la suite du 15 mars, satisferaient le peuple, et que l'ordre se rétablirait de soi-même.

Le 17 mars l'Archiduc vice-roi avait quitté Milan, pour se rendre à Vienne, ainsi qu'il avait coutume de le faire

tous les deux ans. Ce voyage n'avait nullement pour cause ses inquiétudes au sujet de la révolution, comme on l'a prétendu dans différents ouvrages traitant des événements d'Italie. L'Archiduc ne pouvait pas connaître, le 17, les événements de Vienne, puisque la nouvelle n'en arriva que le soir. Ce voyage était convenu depuis longtemps. Pour le feld-maréchal, c'était un bonheur que ce départ. La présence de l'Archiduc et de sa famille aurait entravé, d'une façon fâcheuse, les mesures de rigueur que dut prendre le maréchal, qui une fois le premier coup de canon tiré, mit de côté toute considération. Il regarda le pays comme une province qu'il fallait reconquérir, car il connaissait trop bien l'esprit et la cause de l'insurrection pour espérer conjurer par la douceur et par des concessions, la tempête qui s'élevait contre la domination autrichienne en Italie.

Le feld-maréchal était préparé à un combat, mais il ne l'était pas à une guerre. Radetzky est peut-être le seul guerrier dans l'histoire qui soit passé sans transition de son cabinet de travail au champ de bataille. Le 17 mars, vers trois heures de l'après-midi, les chefs de l'insurrection possédaient la nouvelle des événements survenus le 15 à Vienne; mais ce ne fut que le soir, assez tard, que la nouvelle officielle en arriva au vice-président du gouvernement, comte O'Donnel, qui la communiqua aussitôt au feld-maréchal.

Le masque était jeté, et nous nous souvenons que le feld-maréchal alla se reposer, en disant que le 18 mars serait une chaude journée.

PREMIÈRE PARTIE

—

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA RÉVOLUTION JUSQU'A LA BATAILLE DE SAINTE-LUCIE

(18 mars - 6 mai 1848)

Les journées de mars à Milan. — Le gouvernement provisoire. — Retraite de Radetzky sur Vérone. — La circulaire du ministre de la guerre. — Huit millions d'Autrichiens tués en Italie. — Punition infligée au bourg de Melagnano. — Radetzky reçoit la nouvelle de la reddition de Venise. — La révolution dans les provinces, à Cône, à Crémone, à Bergame, à Brescia, à Mantoue. — La duchesse régnante de Modène et Gorczkowsky à Mantoue. — Venise et sa révolution. — Meurtre du colonel Marinowitch. — La capitulation du comte Zichy et la démission du gouverneur Palffy. — D'Aspre à Padoue. — Rome et Naples se déclarent contre l'Autriche. — La propagande de lord Minto. — Coup d'œil sur les forces piémontaises et auxiliaires. — Charles-Albert. — Les piémontais passent le Mincio. — Aveux du général Bava. — Premières hostilites. — Affaire de Goïto. — Défaite des Crociati *à Castelnovo et à Governolo. — Combat de Pastrengo. — Vérone. — La bataille de Sainte-Lucie. — Manin organise une force armée. — Pepe et Zucchi. — Formation et marche du corps de réserve de Nugent.*

Le 18 mars au matin, Milan était tranquille, lorsque des affiches apposées à tous les coins de rue apprirent aux habitants que l'Empereur avait accordé une constitution à ses peuples, autorisé la formation d'une garde nationale, etc. Aussitôt des rassemblements se forment devant ces affiches, un trouble général se répand dans la ville ;

il n'y avait cependant pas encore de démonstration armée Radetzky était venu de bonne heure dans ses bureaux il se trouvait dans le cabinet de son adjudant-général (1 et parlait avec lui des événements qu'allait voir naîtr cette journée, lorsqu'on lui remit une dépêche pressant du vice-président du gouvernement comte O'Donnel (l gouverneur titulaire, comte Spauer était absent), où i priait le feld-maréchal de n'employer la force que su sa réquisition, ajoutant qu'il ne fallait pas troubler l peuple dans l'expansion de la joie que lui inspiraient ce glorieux événements.

Le feld-maréchal passa la dépêche à son adjudant-géné ral : « Que pensez-vous de cela ? lui demanda-t-il. - Rien, sinon qu'il n'y a pas à se préoccuper de ces mes sieurs et que votre Excellence doit attendre les événement la main sur l'épée.» On savait, du reste, que ce jour-là le parents n'avaient pas envoyé leurs enfants aux écoles. C symptôme et plusieurs autres encore, ne laissaient aucu doute sur la tournure qu'allaient prendre les choses. Le troupes, sans être consignées, reçurent l'ordre de ne pa se répandre dans la ville. Vers dix heures on voit tou d'un coup des individus courir dans les rues, on enten les portes et les fenêtres se fermer avec bruit. Le feld-ma réchal était tranquillement à la fenêtre à considérer c mouvement, lorsqu'un sous-officier vint lui apprendr qu'un drapeau tricolore flottait sur le Broletto, et qu'on distribuait des armes ; un autre annonça que des barr cades s'élevaient dans plusieurs rues ; un troisième nou apprit que le podestat Casati, accompagné de toute l municipalité, s'était rendu auprès du Gouvernement pou

(1) Le général Schœnhals lui-même.

obtenir l'accomplissement des promesses faites par l'Empereur ; on apprit plus tard que l'archevêque s'était joint à Casati et l'avait accompagné, ayant un drapeau tricolore flottant sur sa voiture. L'archevêque avait-il quelque chose à voir dans tout cela, et pourquoi n'était-il pas plutôt au pied des autels à demander à Dieu de maintenir la paix et d'empêcher l'effusion du sang ?

Les nouvelles venues de tous les côtés de la ville annonçaient que la situation devenait de plus en plus grave. Le feld-maréchal réunit autour de lui tous les officiers présents dans les bureaux et se rendit sur l'esplanade du Castel. L'ordre de faire agir les troupes n'arrivait cependant pas. On apprit enfin que les bâtiments du gouvernement étaient occupés par les insurgés.

« Croyez-vous, dit le feld-maréchal à son adjudant général, que le moment soit venu de mettre sur pied la garnison ? — Ceci en effet n'est plus une émeute, c'est une révolution, répondit celui-ci. — Eh bien ! donnez l'ordre de tirer le canon ! » Quelques instants après le canon d'alarme retentissait, et en dix minutes toutes les troupes étaient sous les armes. Le combat commençait.

Dans le premier moment, au milieu du trouble qui se produit toujours en pareille circonstance, on ne s'était pas bien rendu compte de ce qui s'était passé au palais du gouvernement. On sut bientôt qu'une troupe, armée par le podestat Casati, s'y était introduite à la suite des voitures de la congrégation municipale. Le faible poste qui avait essayé de s'opposer à cet envahissement avait été maltraité et désarmé. Le peuple s'était répandu dans le palais, avait pillé et jeté au vent les archives. La femme du gouverneur absent, comtesse Spauer, s'était sauvée par les toits; presque tous les employés ou attachés au

gouvernement s'étaient également enfuis. Que s'est· passé à l'intérieur, quels traitements a subis le vice-goı verneur O'Donnel? Lui seul peut le dire. Il fut la premièı victime de son imprudence; sans la dépêche envoyée a feld-maréchal, et dont nous avons parlé, celui-ci aura renforcé le poste d'une compagnie, et le palais ne sera pas tombé aux mains de la populace.

Comme toutes les capitales, Milan a, au point de vı militaire, l'inconvénient de posséder de nombreux établi sements publics, contenant tous des objets précieux à di férents titres, et situés dans différents quartiers. Comm il faut garder tous ces points, il en résulte un déplorab fractionnement de forces, auquel il est impossible d remédier. C'est ce qui retarda la concentration de troupes. Le général-major Wohlgemuth, dans le resso duquel se trouvait le palais du gouvernement, descend des remparts où il avait réuni ses troupes, dispersa l peuple, démolit les barricades à coups de canon, et s rendit ensuite maître du palais. Mais le mal était déjà fai Les hauts fonctionnaires politiques étaient dispersés, l comte O'Donnel prisonnier, sans qu'on pût savoir où avait été conduit. On trouva cependant dans le palais l conseiller de gouvernement comte Pachta, qui nous ren dit plus tard de grands services en qualité d'intendaı général des subsistances de l'armée. Nous verrons plı tard que Casati avait forcé le vice-gouverneur à signe des ordonnances qui n'avaient pas grande importance Milan où se trouvait le feld-maréchal, mais qui, adre sées dans les provinces, trompèrent par leur apparen réalité, les employés restés fidèles.

La défense du palais royal, de la prison criminelle du rayon environnant était confiée au général-maj

baron Rath. Il s'avançait à la tête du bataillon de grenadiers hongrois Weiler et de deux compagnies de chasseurs, lorsqu'arrivé dans la *contrada Santa Margherita*, il fut reçu par une fusillade dirigée de toutes les fenêtres, et eut à enlever plusieurs barricades avant d'atteindre la position qui lui était assignée ; il fit alors occuper le toit de la cathédrale par ses chasseurs, qui dominaient ainsi tous les environs, et écartèrent bientôt les insurgés : un seul chasseur en tua trente-six.

On a fait cette question banale de savoir qui avait frappé le premier coup. Il nous semble que la prise du palais du gouvernement et l'attaque qu'eurent à supporter les troupes du général Rath y répondent suffisamment.

La première préoccupation du feld-maréchal fut, comme on doit le penser, de se maintenir maître des remparts et des portes, pour isoler la ville et arrêter tout secours qui pût venir du dehors ; mais il avait compté sans une foule d'individus, de toutes races et de toutes nations, qui inondèrent la ville, comme par enchantement, reçurent aide et asile dans toutes les maisons, et jouèrent un grand rôle pendant ces cinq journées. Ils étaient commandés par un certain Lecchi, qui, si nous ne nous trompons, avait obtenu sous Napoléon le grade de général, et qui depuis s'était toujours distingué par son esprit anti-autrichien. Il avait installé son quartier général au palais Borromeo, et avait pour aides-de-camp la jeunesse du club ; parmi ces derniers, plusieurs s'étaient formés, en Algérie, au métier des armes.

A l'exception de la rue principale, nommée le Corso, Milan est sillonné de ruelles qu'il est facile d'intercepter avec des barricades. L'emplacement de ces barricades

avait été réglé d'avance par un comité, et au premi coup de fusil, elles s'élevèrent avec une rapidité qui r laissa pas le temps d'en prévenir la construction. Tor Milan est parcouru par un réseau de canaux souterrain dont le plus important supporterait la comparaison ave la Cloaca major de Rome. Des dalles recouvrent les rui seaux qui y aboutissent, et il suffit d'enlever ces dall pour entraver complétement l'action de la cavalerie. Le gravois provenant de cette opération fournissent à l construction des barricades d'excellents matériaux, qu résistent même au canon. Sur les points les plus impor tants, des galeries, pratiquées à l'intérieur des maison reliaient les barricades, de manière à ce qu'elles pusser se couvrir et se soutenir mutuellement. Ajoutons qu toutes les fenêtres étaient abondamment pourvues d projectiles pesants, et on comprendra qu'on ne pouva s'engager dans un tel labyrinthe sans s'exposer à un mort presque certaine.

L'important pour la garnison était de ne pas laisse couper ses communications. Mais dès qu'on avait détru une barricade et passé outre, il s'en reconstruisait aussi tôt une autre. Dans ces rues étroites le soldat était expos à toutes les attaques; les insurgés tiraient par les soupi raux et par les jalousies, et comme ils se servaient presqu tous de coton-poudre, le soldat ne savait d'où lui vena la balle qui le frappait.

Les premières victimes furent des sentinelles isolées o des cavaliers d'ordonnance, que le peuple mit à mort ces actes portèrent à son comble, et dès le commencemer de la lutte, l'exaspération des troupes; aussi dans le maisons qu'ils furent obligés de prendre d'assaut, le soldats, voulant venger la mort de leurs camarade

sacrifièrent-ils quelquefois des innocents; mais que ce sang retombe sur la tête de ceux qui ont soulevé ces troubles, et non sur celle de Radetzky, qui resta toujours calme et compatissant; on lui amenait des centaines de prisonniers, et il rendait la liberté à ces malheureux, qui se voyaient déjà fusillés. Nous ne nous souvenons que d'un seul individu dont Radetzky ait ordonné la mort. Et quel était cet homme? un Milanais des plus exaltés? Non, c'était un ancien soldat du régiment Kaiser, morave de naissance, qui tenait à Milan une petite hôtellerie, visitée principalement par des soldats. Cet homme, qui maintenant tirait sur ses anciens camarades, avait ouvert sa maison à une bande de Suisses armés. Saisi les armes à la main et amené devant le feld-maréchal, celui-ci donna aussitôt l'ordre de le fusiller. Mais ce n'était pas un insurgé que punissait le feld-maréchal, c'était un ancien soldat autrichien qui trahissait ses frères.

L'Italie ne sait pas se contenir dans les bornes de la modération, et, toujours entraînée par ses passions, passe bien vite du courage et du patriotisme, à la haine et à la fureur de la vengeance. Aussi dans les nombreux récits des événements de Milan, a-t-on inventé les contes les plus absurdes, pour faire croire à la férocité de nos soldats, et pour exciter des sentiments de haine contre l'Autriche. Nous avons dit plus haut que les désordres partiels étaient inévitables; mais le feld-maréchal comprenait trop bien les dangers que couraient, dans ces circonstances, le moral et la discipline de l'armée, pour ne pas recommander à tous ses officiers de retenir la fureur du soldat. Nous nous souvenons d'avoir été témoins d'une scène qui montre combien la discipline peut faiblir dans de pareils moments. Quelques soldats entraînaient

devant le feld-maréchal deux insurgés assez bien mis
armés jusqu'aux dents; ils allaient les tuer sous ses yeu
lorsque l'adjudant-général les sépara, de la pointe de sc
épée, et leur fit observer qu'ils oubliaient les lois de
discipline et du respect qu'ils devaient à leurs supérieur
« Vous avez raison, dit un jeune soldat, mais ce
hommes viennent d'assassiner mon frère devant mo
— Pourquoi ne l'as-tu pas tué sur-le-champ. C'était to
droit alors; et tu as renoncé de toi-même à ce droit e
l'amenant prisonnier devant tes chefs, » répondit le géne
ral. Le soldat tendit en pleurant la main à l'adjudant
les deux insurgés étaient sauvés.

Sur tous les points dont nous n'étions pas encoi
maîtres, grondait le canon, destiné non pas à foudroye
les insurgés, qui restaient cachés dans les maisons, ma
à détruire les barricades; on entendait pétiller les coup
de fusil, auxquels se mêlaient les cris des femmes et de
enfants; tout cela n'était qu'un immense désordre, ur
lutte irrégulière, à laquelle il était impossible d'appliqu
les règles ordinaires de la stratégie.

Tel fut Milan pendant les deux premières heures. A c
moment Casati adressa au feld-maréchal plusieurs de
crets, signés du comte O'Donnel, prisonnier; l'un ordo
nait le désarmement du bataillon de police, et enjoigna
de donner ses armes à la garde nationale, un autre me
tait la gendarmerie sous les ordres du podestat, enfin u
troisième supprimait la direction générale de la police
en transmettait les attributions à la municipalité. Quar
O'Donnel eût été libre, ces ordonnances n'auraient e
aucune valeur, parce qu'elles outrepassaient ses pouvoir
Casati suppliait en outre le feld-maréchal de mettre fin
l'effusion du sang.

Radetzky répondit à cette impudente communication en déclarant l'état de siége. Il fit savoir au podestat qu'il n'y avait plus à Milan d'autre maître que lui, d'autre autorité que la sienne et celle des ses délégués, et que quiconque y résisterait se rendrait coupable de haute trahison. Il réclama la mise en liberté du comte O'Donnel.

L'inspecteur général de gendarmerie, feld-maréchal lieutenant Riwaira, quoique malade et dans son lit, avait immédiatement exécuté le décret d'O'Donnel. Le feld-maréchal, à cette nouvelle, lui écrivit qu'il le ferait enlever de son lit et condamner militairement, s'il ne rétractait pas aussitôt cette mesure ; il lui retira de plus son commandement.

Le combat, dans les rues, durait depuis six heures, lorsque le feld-maréchal donna l'ordre d'enlever le Broletto. Cette antique et massive construction, occupée par une grande quantité d'hommes armés, interceptait les communications avec les postes situés à l'intérieur de la ville, principalement avec la citadelle. Cette mission fut confiée au colonel Doll du régiment Paumgarten.

Il attaqua l'édifice de deux côtés, avec quatre compagnies et quelques canons. Mais le feu que les insurgés dirigeaient des fenêtres et l'étroitesse des rues ne permettaient pas de disposer convenablement l'artillerie, tandis que nos balles allaient s'aplatir inutilement sur la forte maçonnerie de ce bâtiment. Le combat durait depuis plusieurs heures ; le colonel voulut faire briser la porte par ses sapeurs ; mais ils furent presque tous tués ou blessés, sans y avoir réussi ; le colonel se décida alors à faire part au feld-maréchal de ces obstacles insurmontables. Radetzky attachait une grande importance à la possession de cet

édifice, plus au point de vue politique qu'au point de vue militaire, car c'était là que se tenait le comité insurrectionnel, il envoya un détachement d'artificiers avec une pièce de douze, avec ordre à l'officier qui les commandait de faire défoncer une boutique qui se trouvait en face de la porte, et d'y établir sa pièce. La porte ne résista pas longtemps, et Doll se précipita à l'intérieur avec ses braves soldats. On aurait eu le droit de s'attendre à des scènes sanglantes de la part de ces soldats exaspérés par une telle résistance ; il n'en fut rien, et il ne fut fait aucun mal aux insurgés qui rendirent les armes. On trouva au Broletto une ambulance parfaitement organisée, une presse et une grande quantité d'armes et de munitions. Environ deux cent cinquante prisonniers, dont plusieurs appartenaient aux premières familles de Milan, furent transférés au Castel ; Casati ne se trouvait malheureusement pas dans le nombre, soit qu'il ne fût pas en ce moment au Broletto, soit qu'il eût trouvé moyen de s'échapper par les toits. Le Castel regorgeait de prisonniers que les troupes y amenaient de tous les points de la ville ; qu'allait-on faire de tout cela? On manquait presque de vivres pour les troupes; fallait-il encore nourrir cette masse de prisonniers? Le feld-maréchal les fit tous relâcher, à l'exception de soixante-dix, qu'il garda comme otages et pour pouvoir les échanger plus tard contre les femmes, les enfants et les blessés autrichiens tombés entre les mains des Milanais. Lorsqu'il quitta la ville, il emmena ces prisonniers ; mais quelque temps après, le ministère libéral leur rendit la liberté, sans consulter le feld-maréchal.

Une pluie battante tomba presque sans discontinuer pendant ces cinq journées. La saison n'était pas assez avancée ; les nuits étaient froides, et les troupes étaient

obligées de bivouaquer : on comprend de combien la position de nos soldats était plus pénible que celle des insurgés bien abrités, bien soignés, bien nourris, réchauffés par d'abondantes libations, et, dès qu'ils se trouvaient pressés par nos soldats, trouvant un refuge assuré dans toutes les maisons.

La nuit vint mettre fin au combat; un calme relatif s'établit, interrompu sans cesse par un sourd frémissement, du milieu duquel s'élevait de temps à autre une détonation isolée. Le feld-maréchal s'était installé dans une petite chambre du Castel, entouré de son état-major et des officiers généraux qui se trouvaient à Milan sans commandement. Il vivait là, comme le soldat, d'une soupe au riz et d'un morceau de bœuf, ordinairement très-dur. Pendant six jours et six nuits, il ne quitta pas ses vêtements, et ne prit pas une heure de repos complet. Pour donner quelques instants de répit aux troupes, on les faisait rentrer alternativement dans le Castel; la réserve bivouaquait aux alentours ; les élégants carrosses qui avaient servi à la construction des barricades et que nos soldats rapportaient comme dépouilles opimes leur servaient à faire le feu autour duquel, le soir, ils se racontaient les événements de la journée. Car ces jours-là furent riches en épisodes de tout genre; nous n'en citerons que quelques-uns, seulement pour montrer le caractère de la lutte que le soldat avait à soutenir.

Un jeune officier du régiment Reisinger, presque un enfant, fils d'un brave général, le baron Swinburn, vint annoncer à l'adjudant-général qu'un certain nombre de soldats et de domestiques d'officiers étaient assiégés dans une maison, du côté de Custorcio, mais qu'ils étaient à bout de munitions, et que, la maison étant entourée de

tous côtés de barricades, on ne pouvait les sauver qu'en employant le canon. Avec l'assentiment du feld-maréchal, l'adjudant-général lui confia une pièce de douze, en l'en rendant responsable toutefois ; le jeune homme tint parole, il délivra les malheureux exténués de faim et de fatigue, et rapporta la pièce. Il perdit un pied à la bataille de Vicence.

Nous remarquâmes un chasseur qui attira notre attention par son immobilité : il paraissait guetter quelque chose : tout d'un coup un homme, sortant de derrière une cheminée, le coucha en joue ; au même moment le coup de carabine partit, et l'insurgé roula du haut du toit dans la rue.

Milan ne se doute pas de ce qu'elle dut, dans ces journées de meurtre et de trahison, à la douceur du feld-maréchal. S'il s'était laissé aller à sa juste indignation, il aurait pu renouveler la catastrophe de Barberousse ; car toute solide que soit Milan, elle a son côté faible que nous connaissions bien. Quoique le feld-maréchal manquât de l'artillerie de siége indispensable pour un bombardement, il possédait douze obusiers et une quantité assez considérable de fusées. Il eut un instant la pensée de réunir ces pièces et de foudroyer la ville, mais son cœur se refusa à ce moyen extrême, qui du reste n'aurait pas résolu la question. Il ne voulait pas détruire Milan, et tenait à conserver à l'empereur une ville qu'il espérait voir revenir de l'erreur fatale où l'avait plongée la fureur des démagogues. Dans la journée du 19, le combat continua avec un acharnement sans égal ; la garnison resta maîtresse de toutes ses positions. Mais elle était trop faible pour profiter des avantages qu'elle avait remportés. Le feld-maréchal résolut alors de dégarnir tout le pays, et de concen-

trer sur Milan les troupes disséminées en Lombardie ; on envoya en conséquence à toutes les garnisons l'ordre d'accourir à Milan. Mais ce fut alors qu'on put juger des progrès de l'insurrection. Toutes les routes étaient coupées, les ponts détruits, les villages barricadés; il était impossible de faire parvenir les ordres. On chercha d'autres moyens de communication, mais on ne trouva rien ; un seul ordre parvint à son adresse ; comment? c'est encore un problème pour nous. Par suite de cet ordre un bataillon du régiment archiduc Sigismond partit de Bergame non sans s'être battu en sortant de la ville. Son commandant, le lieutenant-colonel baron Schneider fut blessé et renversé de cheval; il fut remplacé par le brave colonel Heinzel, qui amena enfin ses troupes jusqu'à Milan ; ce bataillon était composé d'Italiens. Par la même raison qu'il ne pouvait leur envoyer d'ordres, le feld-maréchal ne pouvait recevoir aucune nouvelle des troupes ; il n'y avait plus à en douter, l'insurrection était générale.

L'alimentation de l'armée était devenue extrêmement difficile ; on ne pouvait se procurer dans la ville aucun moyen de subsistance. Les troupes, surtout celles qui se trouvaient dans l'intérieur de Milan, avaient épuisé leurs munitions, et celles qu'on leur envoyait risquaient de tomber entre les mains de l'insurrection. Les magasins à fourrages et les fours étaient situés dans des quartiers différents ; il fallait escorter chaque convoi, et sacrifier chaque fois un certain nombre de soldats. On parvint à se procurer de la viande à l'extérieur, mais à des conditions exorbitantes. Dans la situation où il se trouvait, chaque homme tué était une grande perte pour le feld-maréchal. Il prit alors le parti de rappeler toutes les troupes qui se trouvaient à l'intérieur, et de ne conserver que la posses-

sion du rempart et des portes. Milan n'était pas approvisionnée, nous le savions, et la partie nécessiteuse du peuple commençait à se plaindre de la faim. Renforcés des brigades Maurer et Strassoldo qui nous avaient rejoint avec deux batteries, nous étions assez forts pour repousser toute tentative de la part des insurgés, et pour bloquer sévèrement la ville. Il n'y avait guère d'inconvénient à évacuer l'intérieur de la ville ; si la populace commettait des ravages, Milan était assez riche pour les payer. L'exécution de cette mesure commença le soir; le matin, elle était entièrement terminée ; ce fut le général-major baron Rath, chargé de protéger la forteresse et la prison criminelle qui eut le plus à souffrir. Il réunit autour de lui la garde des Trabants et ce qui était resté fidèle de la maison du vice-roi, et ne parvint à rejoindre le rempart qu'après avoir essuyé de nombreuses pertes.

A peine l'évacuation était-elle terminée que la tempête révolutionnaire redoubla de fureur. Le drapeau tricolore fut arboré au sommet de la forteresse. Le gouvernement provisoire, qui était déjà organisé, se constitua officiellement ; il était ainsi composé : le podestat Casati, président, Borromeo, Durini, Litta, Giulini, Beretta, Guerrieri et Marco Creppi, membres. Ce dernier était un des prisonniers du Broletto auxquels le feld-maréchal avait rendu la liberté. On voit et on verra quel usage il en fit.

Le gouvernement provisoire prit une foule de mesures révolutionnaires ; il appela aux armes toute la population depuis vingt ans jusqu'à soixante, décréta la levée en masse, et fit une déclaration de guerre en forme à son gouvernement légitime. Les prêtres, armés jusqu'aux dents, parcouraient les rues, excitant le peuple à la résistance. L'archevêque vint, *in pontificalibus*, bénir les

barricades; c'est du moins ce qu'on nous a rapporté, et nous croyons ne pas avoir de démenti à redouter à ce sujet. On lâcha des petits ballons chargés d'appeler le pays à la défense de Milan. La portion de la ville la plus rapprochée des portes Comasina et de la Madona del Carmine, serrée de près par les troupes, et à court de vivres, avait arboré le drapeau blanc et envoyé une députation au feld-maréchal pour implorer sa clémence ; on rouvrit les boutiques, les soldats purent circuler librement, les barricades disparurent. Mais le gouvernement craignant que cet exemple ne se propageât, envoya dans ce quartier quelques centaines de ses émissaires étrangers, suisses pour la plupart, qui firent reprendre les armes aux habitants, et rétablirent le trouble qui commençait à se calmer.

Le feld-maréchal savait que le gouvernement provisoire s'était installé au palais Borromeo. Il eut un instant la pensée de le faire prisonnier. Mais le labyrinthe des petites rues qui entourent le palais n'aurait pas permis d'y faire arriver le canon, sans le secours duquel cette opération n'était pas praticable. Il dut se contenter de se fortifier dans l'occupation des portes et du rempart. La partie nord de la ville était défendue par le général-major Wohlgemuth, les parties sud et ouest par le général-major Clam Gallas. Le feld-maréchal et la réserve occupaient le Castel. Les insurgés ne tardèrent pas à vouloir s'emparer d'une des portes, afin de pouvoir communiquer avec l'extérieur ; ils choisirent, naturellement, celle par où ils espéraient voir entrer les auxiliaires piémontais ; mais ils échouèrent devant la résistance du comte Clam Gallas.

Le bataillon du régiment Sigismond, qui était venu de

Bergame, se distingua dans cet engagement où il repou:
vaillamment les insurgés à la baïonnette.

Le 20, le corps consulaire se rendit auprès de Radetzl
en grand uniforme, ce qui faisait un effet au moins o
ginal au milieu de la boue, de l'amas de canons et
caissons où se trouvait le feld-maréchal. Le consul fra
çais prit la parole et protesta au nom de son gouvern
ment contre les dommages qu'un bombardement pourr
causer à ses nationaux. Le feld-maréchal leur conseilla
se mettre en sûreté, eux et leurs nationaux, et leur
entendre que c'était à la ville de Milan de répondre pc
leurs propriétés. — Nous sommes aujourd'hui convainc
qu'il n'y avait pas alors dix Français établis à Mila
mais il s'y trouvait par contre une foule de *professeurs*
barricades et de volontaires. — Sur les instances c
consuls, le feld-maréchal consentit cependant à conclu
un armistice, qui suspendait les hostilités jusqu'à
qu'on eût reçu des instructions de Vienne. Mais Casa
informé sans doute de l'arrivée prochaine de Charle
Albert, s'y refusa, et le combat recommença avec u
nouvelle fureur, au bruit des innombrables cloches q
compte Milan. Et remercions le ciel qu'il en soit ai
advenu ! Quelles tristes instructions aurions-nous reçu
ministère qui gouvernait alors à Vienne !

Tandis que la lutte continuait à Milan, le feld-maréch
recevait les nouvelles les plus inquiétantes des deux bi
gades d'observation de la Suisse et du Piémont. Le ca
ton du Tessin rassemblait ses troupes, des volontair
armés inquiétaient la frontière. En Piémont, la hai
contre l'Autriche avait atteint son plus haut degré ; l
chefs des sociétés secrètes se préparaient à courir au s
cours de Milan ; les troupes se dirigeaient vers le Tessi

des corps-francs se formaient et avaient déjà passé la frontière sur plusieurs points. D'heure en heure, on apprenait de nouveaux progrès. Il fallait prendre une décision définitive ; la soumission de Milan qui, sans l'intervention de Charles-Albert aurait eu certainement lieu, demandait encore plusieurs jours, et il n'y a qu'une forte marche entre Milan et le Tessin. En supposant même que Charles-Albert eût attendu la soumission de Milan, le feld-maréchal n'aurait plus eu assez de munitions pour tenir tête à une nouvelle attaque. Il avait demandé au général commandant à Vérone un convoi de munitions ; mais ce convoi, nous l'apprîmes plus tard, était tombé, près de Brescia, aux mains des insurgés. Quoiqu'on n'eût pas de nouvelles du pays, on savait dans quel état il devait être, à en juger par ce qui se passait à Milan. Le feld-maréchal était surtout très-inquiet du sort des places-fortes, occupées par des garnisons faibles et nullement organisées sur le pied de guerre ; la Lombardie manquait de tous les éléments nécessaires à la guerre défensive que le feld-maréchal allait être obligé d'entreprendre. Chaque pas qu'il ferait en arrière augmenterait ses forces ; un plus long séjour à Milan les eût affaiblies. Il savait qu'il n'avait plus seulement affaire à Charles-Albert et la Lombardie soulevée, mais à l'Italie tout entière. Milan et son insurrection n'étaient plus qu'une circonstance secondaire ; s'y arrêter plus longtemps, c'eût été sacrifier l'armée et la monarchie à un maladroit point d'honneur.

Le feld-maréchal pensa d'abord à se porter sur l'Adda ; mais outre que cette ligne ne constitue pas une position militaire suffisante, les nouvelles qui lui parvinrent de l'intérieur du royaume lui firent abandonner ce projet. Il se décida à se retirer sur Vérone.

Ce fut le 22, au jour levant, que le maréchal passant devant le front de son régiment de hussards, fit part de cette résolution à son état-major; les ordres furent envoyés aux brigades d'observation Strassoldo et Maurer, qui arrivèrent, sans encombre, le soir même à Milan. On prit en même temps, aussi secrètement que possible, toutes les mesures nécessaires. Les généraux Clam et Wohlgemuth reçurent l'ordre de nettoyer les édifices d'où les insurgés pourraient inquiéter la marche des troupes. Ce qui préoccupait surtout le feld-maréchal, c'était le manque de moyens de transports; car il craignait de laisser ses blessés et ses malades aux mains de l'ennemi, et d'un autre côté, il ne pouvait emporter les objets de valeur appartenant à l'Etat, principalement la caisse centrale qui se trouvait au *Palazzo Marino*. Cette construction massive, solidement verrouillée, ne pouvait s'ouvrir qu'à l'aide du canon; tous les employés étaient en fuite ou cachés. Cette difficulté n'était certes pas insurmontable; mais une fois la caisse reconquise, où la placer? sur les fourgons de munition? c'était peut-être le seul moyen, mais dans les circonstances actuelles, le feld-maréchal tenait plus à ses cartouches qu'à l'argent. On se contenta de prendre à la Monnaie quatre ou cinq cent mille florins en lingots d'or et d'argent.

Vers le soir, les détachements qui se trouvaient dans les casernes situées près du rempart, quittèrent leurs positions; la surveillance de ces différents mouvements fut confiée au colonel comte Wratislaw, qui les fit exécuter avec une parfaite ponctualité.

La nuit venue, vers dix heures, les troupes rassemblées sur la place d'armes en cinq colonnes, se mirent en mouvement. Les brigades Wolhgemuth et Clam avaient

bravement accompli leur mission. Tous les bâtiments qui dominent le rempart, ainsi que le pâté de maisons voisin de la gare du chemin de fer, avaient été nettoyés, et quelques-uns brûlés. Les insurgés ne nous inquiétèrent presque pas, si ce n'est du côté de la porte Teneglia, où leur feu fut assez vif. Le capitaine Kussewich des grenadiers Rukawina y reçut une blessure mortelle.

L'avant-garde, ayant pris l'avance réglementaire, les autres colonnes se mirent en marche. A la tête de la troisième se trouvait Radetzky; le Castel et l'Arène restèrent occupés jusqu'à complet défilé des voitures contenant les familles des employés et des officiers, ainsi que des autres Allemands qui redoutaient les excès de la populace; les troupes qui se trouvaient sur ces deux points sortirent les dernières et furent chargées de protéger la retraite. L'armée sortit par la porte orientale, et contourna le rempart jusqu'à la porte *Romana*, où elle s'engagea sur la route. Le plus grand ordre n'avait cessé de présider à cet important mouvement. Les deux brigades Wohlgemuth et Clam rejoignirent bientôt le gros de l'armée; le général Clam fut chargé de commander l'arrière-garde.

Quand on réfléchit à la fatigue de ces troupes, exposées pendant cinq jours et cinq nuits à une pluie pénétrante, au feu meurtrier d'un ennemi invisible, n'ayant pris que quelques heures d'un sommeil interrompu par les alertes et le bruit de la cannonade, on ne peut s'empêcher d'admirer l'abnégation de cette armée, qui attendait patiemment, au milieu de ses souffrances, le jour de la victoire. Tout, du reste, ce jour-là, prenait un aspect lugubre. La nuit était sombre et froide; du haut des tours grondait le canon; la fusillade crépitait; l'incendie des maisons, les lueurs des barricades en flammes éclairaient au

loin la marche de nos troupes. Fier et calme dans le pı sentiment d'une prochaine victoire, le feld-maréchal c templa cette scène sinistre : « Nous nous reverrons bi tôt, » dit-il en jetant un dernier regard sur Milan.

La nouvelle de cette retraite, dont on ne comprenait pa sens, se répandit bien vite dans Milan. La joie la plus multueuse éclata, lorsqu'au lever du jour on s'aperçut c n'y avait plus un seul Autrichien dans la ville. Cris de v toire, cortéges triomphaux, ovations au gouvernement visoire, tout cela se mêlait pour produire un risible p mêle ; quant à poursuivre l'ennemi, on n'y pensa pas. retint prisonniers des vieilles femmes, des enfants et malades qui faisaient partie de la population allemande brave garde nationale n'eut pas honte de se mettre en tinelle à leurs portes, comme si, après la victoire, on vait avoir besoin de protéger ses ennemis. Un momen annonça que le feld-maréchal était ramené prisonnier comte Borromeo, à ce que l'on raconte, descendit m l'escalier du palais pour recevoir Radetzky, en cria Place au maréchal ! mais ce n'était qu'un faux bruit comte se trompait, et le feld-maréchal regagnait tranc lement avec 15,000 hommes et 50 canons la base de futures opérations. Le ministre de la guerre, Litta, éc aux curés et aux autorités locales, que l'ennemi était b et en fuite, et qu'il n'y avait plus qu'à anéantir les niers débris de ces hordes barbares, ce à quoi il les i tait, au nom de la patrie.

Lorsque la colonne commandée par le feld-marécha arrivée près de Melagnano, le chef de l'état-major g ral, colonel comte Wratislaw, accompagné du capit comte Castiglioni des chasseurs-impériaux, partit en a pour prendre les mesures nécessaires au logement

troupes. A peine étaient-ils entrés dans la ville, qu'on les entoura, et les emmena à la municipalité, où ils trouvèrent une foule d'hommes armés, qui, au milieu de menaces et d'insultes, leur signifièrent que le feld-maréchal eût à déposer les armes et à se rendre à discrétion, lui et toute son armée. Le colonel leur fit observer que leur conduite était insensée, et qu'ils exposaient la ville aux plus grands dangers; mais on ne l'écouta pas : les ordres du gouvernement provisoire et les discours de ses émissaires avaient si bien monté la tête à ces bonnes gens, qu'ils saisirent le colonel et son compagnon, et les enfermèrent dans la prison, d'où ils furent presque aussitôt tirés par leur geôlier, qui s'enfuit avec eux.

Lorsque le feld-maréchal apprit par son avant-garde ce qui venait de se passer à Melagnano, il perdit patience. En quelques minutes les boulets et les fusées eurent mis le feu à cette petite ville. Il ordonna aux chasseurs d'avant-garde d'y pénétrer, en leur permettant le pillage ; les insurgés ne purent opposer qu'une faible résistance. Les satellites du gouvernement provisoire prirent la fuite et abandonnèrent la portion innocente de la population à la merci de nos soldats ; le feld-maréchal fit bientôt cesser le pillage ; il y eut plusieurs maisons brûlées et quelques habitants de tués, principalement par les boulets. Les insurgés n'avaient pas pu couper le massif pont de pierre qui traverse le Lambro ; mais ils l'avaient fortement barricadé avec des pierres, des barres de fer et des poutres ; cette précaution tourna au détriment des habitants, car pendant qu'on enlevait à grande peine tous ces obstacles, le soldat affamé et altéré se répandit dans les boutiques, dans les caves et dans les boulangeries pour y faire ses provisions. La punition infligée à Melagnano porta ses

fruits. Le bruit se répandit dans tout le pays que cette ville avait été détruite de fond en comble, ce qui sema partout une juste épouvante. Nulle part on n'osa plus s'opposer à la marche des troupes. De Milan à Melagnano nous avions trouvé la route coupée de fossés et encombrée de barricades : à partir de Melagnano, nous ne rencontrâmes plus aucun obstacle ; les routes et les ponts étaient en parfait état, et s'il existait encore quelque barricade sur notre chemin, elle disparaissait à notre approche. Les villages donnaient sans résistance ce qui était nécessaire aux troupes, et, grâce à une sévère discipline, nous parcourûmes le pays comme en pleine paix

Les pertes éprouvées par le feld-maréchal pendant les journées de Milan ne furent pas assez importantes pour faire éprouver une diminution sensible à son armée ; sans attester absolument l'exactitude des chiffres que nous ne possédons que de mémoire, nous croyons cependant pouvoir affirmer que le nombre des morts s'éleva à 5 officiers, et 176 soldats, celui des blessés à environ 200, dont 30 officiers, celui des prisonniers à 150 ou 180. Les prisonniers provenaient principalement des détachements et des postes qui s'étaient trouvés trop faibles pour se défendre, comme, par exemple, le poste des bâtiments du génie, qui avait dû se rendre faute de munitions, le poste de l'hôpital, qui du reste n'en continua pas moins de garder cet établissement ; il faut ajouter à ce nombre quelques infirmiers et quelques domestiques d'officiers.

Milan a publié une liste des héros morts pour la liberté. Nous tenons cette liste pour un mensonge officiel. Quoique combattant presque toujours à l'abri, les Milanais ont dû faire des pertes assez considérables, car il faut tenir compte de ce qui se passait dans les maisons prises d'as-

saut, et si le soldat n'avait pas apporté dans cette lutte une grande modération, Milan compterait ses morts par milliers.

Des centaines de prisonniers furent relâchés par le feld-maréchal, sans compter ceux que l'humanité des officiers sauva d'une mort certaine.

Du reste, le mensonge était érigé en système chez nos ennemis. Nous allons donner en échantillon, pour l'édification de nos lecteurs, un bulletin qui fut répandu dans l'Italie entière à la suite de l'escarmouche de Goïto. Voici comment s'exprimait le gouvernement provisoire :

« L'armée autrichienne a cessé d'exister. Quarante mille prisonniers se sont courbés devant la grande épée de l'Italie. Radetzky a eu les deux jambes fracassées ; il a été attaché à la queue de son cheval, et traîné ainsi aux applaudissements de l'armée. Vérone s'est rendue, et l'on s'est emparé de tous les drapeaux, canons et bagages de l'ennemi. Le nombre des morts n'est pas encore connu. » Et ainsi de suite.

Cela vaut la peine de mentir. De mauvais plaisants ont eu la curiosité de compter le nombre d'hommes qu'avait perdus l'Autriche, tant en morts qu'en blessés, selon les bulletins révolutionnaires : ils sont arrivés à un chiffre de près de huit millions ! Pauvre Autriche, tu as versé beaucoup de sang, et de noble sang, dans cette guerre, mais tu n'as cependant pas souffert à ce point-là !

En revanche les troupes avaient éprouvé de grandes pertes quant aux bagages. Les officiers, y compris le feld-maréchal, n'avaient guère pu sauver que ce qu'ils avaient sur eux. On n'avait pas pensé à enlever des habitations, pendant les premières heures du combat, ce qui pouvait se transporter. Plus tard cela devint complétement impos-

sible. Et du reste, ce qu'on aurait sauvé, on n'aurait pu l'emporter faute de moyens de transport.

Les troupes avaient des effets et des équipements ne dans les casernes; comme la plupart ne purent y reto ner, ces objets furent perdus et le soldat dut entrer campagne avec des effets usés.

Le gouvernement provisoire s'empara de tous ces obj et ne se fit pas scrupule de les vendre aux enchères; il vrai que par la suite le produit de ces ventes fut rend l'armée ; mais tout ne se remplace pas par de l'argent plus d'un de nous perdit des objets auxquels il attacl une valeur inestimable.

Le feld-maréchal campa près de Melagnano ; le couvert sur ses flancs par les brigades Clam et Stassol il continua sa marche vers Lodi. On y avait organisé gouvernement provisoire; malgré cela l'archiduc Ern qui y commandait, avait conservé sa position et était t jours maître du pont sur l'Adda. La population parais animée de sentiments très-hostiles, mais la nouvelle châtiment infligé à Melagnano la calma. Le feld-ma chal entra dans Lodi sans être inquiété, et alla cam avec ses troupes au delà de l'Adda, après avoir occuper la ville par plusieurs bataillons.

Dans cette position le feld-maréchal pouvait attend pendant quelques jours, un renfort de six à sept m hommes, avec de l'artillerie, qui devait lui venir de Pa et Plaisance, de Brescia et de Créma. Nous ne conn sions pas encore les projets de Charles-Albert, et n voulions attendre à Lodi de nouveaux détails sur l' des provinces. C'est là qu'une douloureuse nouvelle v dissiper le peu d'espérance qui nous restait. Une le interceptée nous apprit la révolution et la perte

Venise. Nous pouvions à peine croire à cette nouvelle. Elle nous ouvrit, d'un seul coup, les yeux sur notre position.

Que toutes les villes de terre-ferme eussent suivi l'exemple de la capitale, cela devait fatalement arriver; mais Venise aux mains des insurgés, avec ses arsenaux, ses magasins, quelle force et que de ressources allait acquérir la révolution ! c'est ce qui ne pouvait échapper aux yeux les moins clairvoyants. Venise perdue, tout devenait possible. Le feld-maréchal continuait à ne pas recevoir de nouvelles des places fortes; son inquiétude était extrême, car les perdre c'était perdre l'Italie. Aussi resolut-il de continuer sans retard sa retraite sur Vérone.

Par Créma, Manerbio et Montechiari, il atteignit le Mincio. A Créma il releva la faible garnison de cette ville, où le major comte Goudenhoven, avec un détachement des dragons de Bavière avait prévenu l'insurrection, en faisant arrêter les principaux meneurs. Il y trouva aussi le prince Charles de Schwarzemberg et ce qui restait de la garnison de Brescia.

A Manerbio, le feld-maréchal apprit que Mantoue tenait encore, quoique réduite à la dernière extrémité. Il ordonna aussitôt au général Wohlgemuth de prendre sept bataillons et trois batteries, et de marcher en toute hâte sur Mantoue, en ne s'arrêtant que pour manger. L'arrivée inattendue de ces troupes devant Mantoue sauva cette ville importante de tout danger ultérieur. Ce ne fut qu'à Montechiari que nous reçûmes, par le lieutenant comte Pimodan, des chevau-légers de Windischgrœtz, la nouvelle officielle des événements survenus dans la Vénétie. Ce fut alors seulement que le feld-maréchal put juger

complétement sa situation. Il laissa une arrière-garde sur la ligne de la Chiese, amena le reste de ses troupes sur la rive gauche du Mincio, et partit seul pour Vérone, où il arriva le 2 avril.

Nous allons voir maintenant comment les choses s'étaient passées dans les différentes villes du royaume. Nous retrouvons partout la même marche. C'est d'abord une joie frénétique à la nouvelle des ordonnances de Vienne, puis, aidé par la faiblesse ou la trahison des autorités municipales, on réclame la formation de la garde nationale. Cette autorisation accordée, on voit se former une horde révolutionnaire, qui usurpe le pouvoir; ce n'est pas une garde nationale, c'est une prise d'armes générale. On cherche ensuite à s'emparer des officiers supérieurs; puis des barricades, des défections, et la lutte.

Il faut avouer que la position des commandants militaires était très-embarrassante. Leur action très-limitée et mal définie, les ordres sévères qu'ils avaient de n'employer les moyens violents qu'à la dernière extrémité, ne justifient sans doute pas, mais excusent au moins les chefs qui se sont laissé déborder par l'insurrection. L'énergie et la résolution que le feld-maréchal déploya à Milan ne peuvent pas être considérés comme un exemple auquel auraient dû se conformer les autres commandants; ce que le feld-maréchal, libre de toute responsabilité, pouvait entreprendre, un autre n'était pas maître de le faire. Le gouvernement autrichien n'est pas un gouvernement militaire; nulle part, excepté en Dalmatie, l'autorité militaire et l'autorité civile ne sont unies dans leur action; la rivalité est grande entre elles deux : l'autorité civile regarde l'autorité militaire comme son ennemie, et celle-ci se venge à sa manière du mépris de la pre-

mière. Ce sont là des défauts inhérents à l'organisation première, et que ne peuvent corriger les qualités des chefs.

Reprenons notre récit. A Plaisance, où se trouvait le régiment Rukawina, à Pavie, qu'occupait le régiment Giulay, l'ordre ne fut pas troublé. Les troupes se retirèrent sans être inquiétées.

Il n'en avait pas été de même à Côme. A Varese se trouvait le 10e bataillon de chasseurs, à Côme un bataillon-frontière de Warasdin, deux compagnies de Prohaska et un détachement des hussards de Radetzky. Ces troupes appartenaient à la brigade Strassoldo. Le brave et intelligent colonel Kopal reconnut tout de suite que sa position n'était pas tenable, et il se fraya un passage à travers les révoltés, et rejoignit avec le bataillon de chasseurs la brigade qui se trouvait à Saronno. Mais à Côme on tarda trop longtemps. A peine la révolution s'était-elle déclarée, que des milliers de volontaires bien armés, descendus du Tessin et de la Valteline, envahirent la ville. Le commandant du bataillon-frontière, major comte Millutinovic, à qui on avait fait perdre du temps, voulut se dégager avec son bataillon, mais il reçut à la cuisse une blessure dont il mourut quelques heures après. Le capitaine qui prit le commandement à sa place, considérant toute tentative comme inutile, fit rentrer les troupes à la caserne. Aussitôt les barricades s'élevèrent, les maisons se changèrent en forteresses, les fenêtres en meurtrières, la troupe n'avait pas autre chose à faire qu'à se rendre. Les deux compagnies de Prohaska, occupant une caserne dans les faubourgs, attendaient l'arrivée du bataillon pour se joindre à lui ; ne le voyant pas paraître, elles luttèrent seules avec une grande bravoure, mais

5

exténuées, affamées, et à bout de munitions, elles duren déposer également les armes. C'était là une grande pert pour l'armée, qui se trouvait privée de troupes excel lentes et dévouées. La brigade Strassoldo aurait san aucun doute pu délivrer la garnison de Côme, mais ell était retenue à son poste par les événements de Milan.

Bergame était occupé par un bataillon du régimen archiduc Sigismond, qui avait rejoint le feld-maréch devant Milan, et par le bataillon-frontière de Sluin resté seul pour garder la ville. Ce bataillon était frac tionné dans diverses casernes, et les insurgés faisaie tout leur possible pour l'empêcher de se concentrer cependant le commandant parvint à exécuter cet manœuvre, quitta la ville de nuit par un côté q n'était pas gardé, et rallia, aux environs de Montechiar trois escadrons de uhlans impériaux venant de Crémon avec lesquels il atteignit enfin Peschiera.

A Brescia, tout était préparé d'avance pour un soulèv ment, et lorsqu'arrivèrent les nouvelles de Milan, c demanda au feld-maréchal lieutenant prince de Schwa zenberg de faire mettre bas les armes à ses troupe Pour toute réponse Schwarzenberg fit tirer le canc d'alarme ; la fusillade commença aussitôt ; mais plusieu compagnies du troisième bataillon du régiment d'Hau witz étaient passées du côté de l'insurrection, en faisa prisonnier leur commandant, major baron Wimpfen. I lutte devenait désormais impossible; le prince emmena surplus du bataillon resté fidèle, et se dirigea par Orz novi sur Créma, où il rejoignit Radetzky. Ainsi q nous l'avons dit plus haut, le prince avait envoyé au fel maréchal un convoi de munitions dont il avait con l'escorte à une compagnie du régiment Hohenlohe et à

détachement de dragons de Bavière. Le convoi s'étant trouvé dans l'impossibilité de traverser le bourg de Santa-Eufemia, qu'interceptaient de solides barricades et une troupe nombreuse d'insurgés, se retira dans une fonderie abandonnée. Dès qu'il eut appris que la garnison de Brescia opérait sa retraite, il la rejoignit, sans être autrement inquiété. Deux compagnies du régiment Hohenlohe, qui occupaient la forteresse de Brescia, se retirèrent également sans encombre dans le Tyrol d'où elles furent plus tard dirigées sur l'armée.

A Crémone la garnison nous donna le spectacle d'une douloureuse catastrophe. Au moment critique, les deux bataillons du régiment archiduc Albert et le bataillon d'infanterie Ceccopieri qui composaient cette garnison, entraînés par quelques officiers, passèrent à l'insurrection. A la suite de cette honteuse trahison, une convention fut signée, qui permettait aux trois escadrons des uhlans impériaux, alors à Crémone, de se retirer sans être inquiétés, et qui abandonnait aux insurgés une batterie d'artillerie. Les officiers de ces trois bataillons, au nombre de soixante-dix, furent dirigés sur le Tyrol; mais à Desenzano ils furent arrêtés par des volontaires Brescians, qui ne se regardant pas liés par les conventions des Crémonais, leur enlevèrent leurs bagages et les conduisirent prisonniers à Brescia; les Piémontais qui vinrent ensuite à Brescia ne jugèrent pas convenable de délivrer ces officiers détenus si injustement; ils tenaient peut-être à ces otages.

Mais la ville la plus exposée c'était Mantoue, sans contredit. Cette importante forteresse avait, comme toutes les autres, subi les conséquences d'une paix de plus de trente années. On n'avait fait que les réparations indispensables

pour l'empêcher de tomber en ruines. Plusieurs ouvrag étaient restés inachevés. La plus grande partie du mat riel de guerre, depuis longtemps hors de service, n'ava pas été remplacé. Les approvisionnements manquaient. y avait des munitions en quantité suffisante, mais ell n'étaient pas toutes converties en cartouches, et se tro vaient dans des magasins à poudre disposés pour l temps de paix et situés à plus de deux lieues de la cit delle ; on manquait de chariots pour les transporter à l'i térieur. La garnison se composait de deux bataillons d régiment d'Haugwitz, du 6e bataillon de garnison, et deux escadrons des chevau-légers de Windischgraetz. C avait la quantité d'artilleurs indispensable pour servir ur vingtaine de pièces, et quelques hommes de troupes d génie. Le régiment d'Haugwitz était italien, le bataillc de garnison également. La fidélité de ces troupes était a moins problématique. Le régiment d'Haugwitz vena d'être complété avec des recrues de la province de Bre cia, qui se trouvaient en parenté de sang et de sentimen avec la population. L'extrême vigilance du colonel com Pergen et de ses officiers, ainsi que du commandant Wa nowich du 6e bataillon de garnison, avait cependar contenu jusqu'alors leurs troupes. Le commandant de l ville, général de cavalerie de Gorczkowsky, sentant le cô faible de sa position, recommandait la plus grande pru dence, et évitait toute espèce de conflit avec la populatio jusqu'à ce qu'il eût reçu les secours qu'il attendait, qu'il pût alors prendre l'offensive.

Comme partout, les troubles avaient commencé à Ma toue par des mutineries au sujet de la loterie et des ciga res. Le 18 mars, jour où les événements de Vienne furen connus, il y eut une grande démonstration au théâtre

on arbora la cocarde tricolore et l'on distribua secrètement des armes. Le lendemain le podestat comte d'Arco se mit à la tête d'un comité révolutionnaire qui s'attribua, sans autre forme, la direction des affaires.

Sur ces entrefaites on apprit que le régiment Ferdinand d'Este, venant de Modène et de Parme, et attendu avec anxiété par Gorcskowsky, était sur le point de passer le Pô. Aussitôt le comité révolutionnaire envoya de tous côtés des émissaires pour enlever les ponts, creuser les routes et interrompre la marche de ces troupes dont il redoutait l'arrivée. Gorcskowsky, de son côté, disposa son artillerie, abondamment pourvue de munitions, sur les remparts, les canons tournés vers la ville. Il ordonna la stricte exécution de l'état de siége, fit fermer les portes, rassembla le plus de troupes qu'il put dans la citadelle et en donna le commandement à l'excellent capitaine Mauler, du régiment d'Haugwitz.

Pendant les journées du 20 et du 21, le comité révolutionnaire fit travailler par ses émissaires l'esprit des troupes et répandre le bruit de l'entière destruction de l'armée de Radetzky. Le 21, les autorités politiques annoncèrent que l'archiduc vice-roi, en ce moment à Vérone, autorisait Mantoue à constituer un gouvernement provisoire et à former une garde nationale de 300 hommes. Les insurgés employèrent la nuit qui suivit cette déclaration à se procurer des armes, et à isoler la citadelle au moyen de barricades; ils établirent un dépôt d'armes à l'église Saint-André, qui fut elle-même fortement barricadée ; la maison de ville et plusieurs autres points étaient occupés par des centaines d'hommes armés. Une lutte sanglante paraissait inévitable. Le commandant de la forteresse envoya auprès du comité deux officiers pour deman-

der la destruction des barricades; en même temps les troupes gagnaient des positions assignées d'avance. La garnison et la population étaient face à face, attendant le signal. Les efforts de l'évêque parvinrent à calmer un peu cette dernière. Le commandant de l'artillerie, colonel Baader avait eu la bonne idée de répandre le bruit que tout un côté de la ville était miné; cela tint pendant quelque temps le peuple en respect. Le comité répondit à l'invitation du commandant par la sommation d'évacuer la forteresse et la ville ; le commandant repoussa avec hauteur et dédain cette insolente proposition.

En ce moment, le feld-maréchal archiduc Ferdinand, accompagnant la duchesse régnante de Modène, arriva à Mantoue. Les augustes voyageurs furent reçus par la garde nationale et conduits à la municipalité, où un comte Arrivabene eut l'impudence d'offrir sa protection à la duchesse et de lui assurer qu'il ne lui arriverait point de mal; à quoi elle répondit noblement; —*satis regaliter respondit,* dirait Tite-Live : — « Une Allemande ne connaît pas la peur. » Instruit de cela, le commandant Gorcskowsky se rendit aussitôt à la forteresse, accompagné seulement de deux officiers. Les fanatiques avaient l'occasion belle pour arrêter à la fois le commandant de la forteresse et les hauts personnages; quelques-uns même voulaient les mettre à mort, mais ils n'eurent pas l'assentiment de leurs compagnons; l'archiduchesse, escortée par la garde nationale, put gagner la citadelle, et Gorcskowski rentra à pied à travers la foule qui n'osa lui faire aucun mal ni s'opposer à son passage.

Le commandant, dont tout l'espoir résidait dans la prompte arrivée du régiment d'Este, envoya pendant la nuit un détachement, avec ordre d'aider ce régiment à pas-

ser le Pô. Le comité apprenant cela, redoubla d'activité dans ses préparatifs, tout en envoyant députation sur députation, pour tâcher d'amener la reddition de la forteresse. Ne pouvant rien obtenir de Gorcskowsky, on se décida à envoyer une députation au vice-roi, à Vérone ; ce qui n'empêcha pas le peuple de continuer à élever des barricades, principalement à la porte Ceresa, par où devait entrer le régiment d'Este. Cependant, à l'aide du détachement envoyé à sa rencontre, ce régiment avait pu rétablir le pont volant ; et tandis qu'on fortifiait la porte Ceresa, le colonel Castelliz tournait la ville, et entrait avec huit compagnies par la porte Pratelli. Cette manœuvre intimida le peuple, qui se dispersa, et ne fit rien pendant cette nuit.

Ce renfort ne faisait pas complétement disparaître le danger, car Mantoue compte trente mille habitants ; mais il améliorait sensiblement la situation du commandant. Peu rassuré sur l'esprit de la portion italienne de ses troupes, il reculait toujours devant un combat de carrefours. La commission envoyée à Vérone n'avait obtenu du vice-roi que cette réponse : qu'il laissait le commandant de la place libre d'agir selon son devoir et sa conscience. Le comité, interprétant ces paroles à son avantage, réitéra l'invitation de livrer la forteresse. Gorczkowsky répondit froidement qu'il n'avait reçu aucun ordre de ce genre, et qu'en tout cas, il refuserait de s'y soumettre ne dépendant que du feld-maréchal Radetzky , et qu'on ne lui enlèverait qu'avec la vie cette forteresse que lui avait confiée son empereur. Furieux d'être ainsi trompés dans leurs espérances, les démagogues se répandent dans la foule pour précipiter la collision; des ruisseaux de sang vont couler, lorsqu'on entend tout d'un coup

retentir au delà des portes le roulement des tambours c'est le régiment archiduc Ernest, envoyé en toute hâte pa: le feld-maréchal, qui entre dans Mantoue enseignes dé ployées. Mantoue est sauvée, et avec elle un des plus solides défenseurs de l'Empereur.

Le 31 mars, Wohlgemuth arriva avec six bataillons e trois batteries; les quelques démagogues qui ne s'étaien pas encore sauvés prirent la fuite comme les autres Gorcskowsky recueillait les fruits de sa fermeté.

Nous nous sommes étendus longuement sur les événements de Mantoue, parce qu'on est fier de pouvoir s'arrêter devant un exemple de fidélité, de bravoure et de fermeté, tel que celui qu'à donné à l'armée le général Gorcskowsky. Nous sommes malheureusement forcé maintenan d'opposer à ce tableau le spectacle non pas d'une trahison, mais d'une inexplicable faiblesse, qui cède dans de: circonstances où il n'aurait fallu pour triompher qu'un partie de l'énergie de Gorcskowsky.

L'importance militaire de Venise n'avait jamais échapp au feld-maréchal, et grâce à ses instances persévérantes on avait apporté de grandes améliorations dans le système de défense de cette ville. Plusieurs de ses ouvrage: étaient terminés, d'autres encore en construction, lorsqu la révolution éclata. Quoique ces travaux eussent été conçus plutôt au point d'une attaque extérieure que d'une attaque venant de l'intérieur, ils pouvaient cependant rendr de grands services même dans ce dernier cas; ainsi, pa exemple, les forts ne contenaient que peu de troupes, mai: ils possédaient une nombreuse artillerie. Le commandan de la place, feld-maréchal lieutenant comte Zichy, était u homme dont la fidélité se plaçait au-dessus de tout soupçon Il avait étudié le côté faible aussi bien que le côté fort de l

place, il possédait toute la confiance du feld-maréchal qui ne pouvait supposer qu'un tel homme manquât de résolution et de courage au moment du danger. Quelques temps auparavant, Radetzky lui avait écrit de ne pas hésiter un instant, et, à la première apparence de troubles, de déclarer immédiatement la ville et la forteresse en état de siége. Zichy avait lui-même l'intention de faire garder l'arsenal, qu'il considérait comme un point important ainsi que le bâtiment stationnaire, par des troupes plus sûres que l'infanterie de marine. Malheureusement le commandant n'exécuta pas la seconde de ces mesures. On a prétendu que Zichy s'était par là attiré le mécontentement de l'amiral, qui voyait là-dedans une atteinte à l'honneur de ses troupes. Si le commandant avait déclaré d'abord l'état de siége, l'amiral n'aurait eu aucune objection à faire, et dans tous les cas Zichy était libre de disposer ses troupes comme il le jugeait convenable, et dans des circonstances aussi graves, de petites jalousies comme celles-là ne devaient pas s'élever entre deux hommes qui, nous en sommes certain, étaient dévoués à l'Empereur.

Quand on connaît Venise, il est facile de comprendre que cette ville n'est pas faite pour une insurrection. A l'exception de la place Saint-Marc et de la Riva dei Schiavoni, il n'y a pas d'endroit sur lequel puisse se rassembler la foule. Une fois maître de ces deux points, il suffit d'en défendre les accès, et d'abandonner le peuple à lui-même dans le méandre de ruelles qui serpentent dans la ville : avec des canons sous les galeries du palais ducal, et sous celles des Procuraties neuves, où se trouve le siége du gouvernement, avec quelques chaloupes canonnières sur le grand canal, on rend toute insurrection impossible. Les forts pouvaient couper les vivres et l'eau à la ville ; la garnison intérieure

étant abondamment approvisionnée. Mais telle fut l'aveuglement des autorités, qu'on fit précisément le contraire de tout cela.

On ne peut nier que la garnison ne fût trop faible pour une place aussi importante; elle consistait en deux bataillons du régiment Kinsky, un bataillon frontière, un bataillon de grenadiers, un bataillon du régiment Wimpfen, avec le 5me bataillon de garnison, ce dernier employé au service de santé. Les grenadiers, le bataillon Wimpfen et le bataillon de garnison étaient italiens. En outre de ces troupes, il y avait encore un détachement d'artillerie et un de génie. On attendait de Trieste le régiment Furstenwærther.

La marine formait une division à part. On savait que cette troupe était animée d'un très-mauvais esprit: on avait commis la faute de la composer presque entièrement d'éléments italiens; ce n'était pas une marine autrichienne, c'était une marine vénitienne. Ses fréquentes relations avec le Levant la mettaient en rapport avec les réfugiés italiens. L'évasion des frères Bandiera, fils de l'amiral de ce nom, aurait dû ouvrir les yeux à l'autorité; mais la marine était commandée à ce moment par le vice-amiral marquis Paulucci, italien, qui faisait tous ses efforts pour dissimuler la profonde démoralisation de ses troupes, non par esprit de trahison, mais par vanité nationale et en même temps personnelle. L'amiral Martini, qui était, en 1848, à la tête de la marine, n'était pas marin et n'avait aucune influence sur ses subordonnés, qui le haïssaient comme étranger à leur nationalité et à leur métier.

En face de ces éléments, la position du commandant militaire était difficile, très-difficile, mais elle était tenable cependant.

A l'exception de la marine, il n'y eut pas de désertion. Une incompréhensible capitulation jeta les troupes italiennes, contre leur volonté, dans les bras de l'insurrection. Nous sommes convaincu que le soldat aurait rempli son devoir si on l'avait laissé faire. La trahison de la marine et quelque défections isolées n'auraient pas diminué les forces du commandant tellement qu'il ne pût réprimer cette faible insurrection.

Nous ne devons cependant point passer sous silence les faits qui peuvent, jusqu'à un certain point, excuser la faiblesse du gouverneur militaire. Nous avons dit que le régiment Furstenwærther lui était annoncé ; Zichy l'attendait et comptait dessus. Mais ce régiment fut retenu à Trieste, où des troubles s'étaient déclarés, et Zichy fut privé d'un secours avec lequel il aurait, sans doute, osé tenir Venise en respect. Une insurrection à Trieste, si elle est possible, ne peut avoir de conséquences graves. La population est composée, d'une façon à peu près égale, d'Allemands et d'Italiens ; c'est une ville ouverte et commandée par des hauteurs, d'où quelques canons peuvent la tenir en respect. Ce fut, au point de vue politique et militaire, une grande faute de retenir à Trieste le régiment Furstenwærther, faute qui pesa d'un poids terrible dans la balance des destinées du malheureux comte Zichy.

A Venise, la révolution suivit la même marche qu'à Milan ; c'était toujours la division de plus en plus marquée entre le peuple et les soldats, surtout les soldats Allemands. Manin et Tomaseo, les deux chefs de la révolution, avaient constitué une congrégation sur le modèle de celle de Milan ; Manin et Tomaseo furent arrêtés et soumis à une instruction criminelle, sous la prévention de tentatives révolutionnaires. Le 17 mars, aux premiers bruits des

événements de Vienne, le peuple s'assembla et réclama la mise en liberté des deux prisonniers; les autorités civiles eurent la faiblesse de l'accorder, et Manin, porté en triomphe sur les épaules de la foule, parut sur la place Saint-Marc, où il prononça un discours des plus violents. A ce moment l'intervention des troupes aurait suffi pour étouffer le germe de l'insurrection. Mais le lendemain les choses prirent un caractère plus agressif. Des rassemblements se formèrent sur la place Saint-Marc; des émissaires parcouraient les groupes, la ville retentissait de bruits et de clameurs; on demandait l'éloignement du régiment Kinsky, et l'organisation d'une garde civique. Le cardinal-patriarche essaya vainement d'exhorter la foule, sa voix fut méconnue. Une patrouille fut insultée par le peuple, qui voulut la désarmer et lui jeta des plâtras; à ce moment survint une forte patrouille du régiment Kinsky, qu'on voulut également désarmer; elle dut faire usage de ses armes; plusieurs émeutiers furent tués, plusieurs blessés; le peuple prit la fuite et se dispersa dans toutes les directions. L'alarme fut donnée à la garnison, et les troupes allèrent occuper leurs positions. C'était à ce moment que le commandant devait déclarer la ville en état de siége, et établir son quartier général au palais ducal, au lieu de rester dans sa résidence du Campo san Stéfano, trop éloignée du centre de l'action. Au lieu de cela, il resta dans une funeste indécision, avec le gouverneur civil, comte Palffy, dont le pouvoir aurait dû cesser dès ces premiers événements. Une nombreuse députation se rendit auprès des gouverneurs, qui eurent la faiblesse de la recevoir. Elle se plaignit des actes de violence qui venaient d'être commis, et déclara que l'éloignement des troupes pourrait seul calmer le peuple. Zichy tombe

dans le piége, consigne les troupes allemandes dans leurs casernes, tandis qu'il laisse aux troupes italiennes la liberté d'aller fraterniser avec les habitants. La garnison brûlait d'indignation, mais elle obéit.

Pour compléter ces concessions, on autorisa l'armement de plusieurs centaines d'habitants, dont on ne précisa pas le nombre, et qui durent faire dans la ville le service de sûreté à la place de la garnison. Zichy signa tout cela.

On croyait avoir obtenu à ce prix le maintien de l'ordre, lorsque vers onze heures du soir un bateau à vapeur arriva, apportant la nouvelle officielle des concessions accordées à son peuple par l'Empereur. Alors la décoration change encore une fois ; une joie bruyante circule dans les rues, on embrasse les soldats, on va chercher à sa caserne la musique de la marine, qui dut, malgré une pluie battante, jouer presque toute la nuit sur la place Saint-Marc ; on arbore partout la cocarde tricolore, qui du reste s'était déjà montrée les jours précédents. Zichy et Palffy, endormis dans une profonde sécurité, ne s'apercevaient pas quelle trahison se cachait sous ces démonstrations de joie.

Le 20, les meneurs apprirent que Milan était soulevé : redoublement de joie, encouragée du reste par l'attitude passive de la garnison qui continue à être consignée. Le 21, une députation se rend auprès des deux gouverneurs, et demande que la compagnie du bataillon-frontière, chargée de garder les bâtiments du gouvernement, se retire, la présence de ces troupes étrangères pouvant produire un mauvais effet sur l'esprit du peuple. Palffy plus clairvoyant que Zichy comprit alors où on voulait en venir, et résigna ses pouvoirs entre les mains de ce der-

nier. Depuis quand un gouverneur a-t-il le droit transmettre ses fonctions à un autre fonctionnaire? acte aurait été régulier si l'état de siége avait été p clamé; mais dans les circonstances présentes, c'était t simplement, de la part de Palffy, abandonner un poste q ne se sentait plus la force de défendre, en rejetant sur autre la responsabilité de cet abandon.

Zichy eut la faiblesse d'accorder ce que demandai garde nationale. Les soldats se retirèrent frémiss d'indignation, et laissèrent cinquante hommes, devaient partager le service avec cinquante gardes nat naux; mais ils furent bientôt remplacés par des grenadi italiens. Tout n'était cependant pas perdu, et, par un a de vigueur le commandant aurait pu sortir de cette sit tion. Le 22, les ouvriers de l'arsenal se révoltèrent assassinèrent le colonel Marinovich, que son intégrit son dévouement à son souverain désignaient à leurs cou Cet acte sanglant, commis sous les yeux du poste l'arsenal, fut le signal du soulèvement définitif. Man escorté de nombreux gardes nationaux, se rendit à l'ar nal, où se trouvait l'amiral Martini. Les officiers de ga veulent lui interdire l'entrée, les soldats leur refus obéissance, et le commandant du bataillon de marine blessé par ses hommes; Martini, furieux, est obligé céder devant la force et de se rendre prisonnier. C serait-il arrivé, si l'arsenal avait été gardé par des trou allemandes?

Tandis que ces scènes se passaient à l'arsenal, Aves s'était rendu auprès du commandant militaire, qui s'é enfin établi aux Procuraties neuves, mais qui gardé, n plus par des troupes fidèles mais par la garde nation n'était plus guère qu'un prisonnier. Après une discussi

qui dura deux heures, Zichy signa une capitulation, qui livrait Venise à une misérable population, tandis que les troupes, enfermées dans les casernes, n'attendaient qu'un ordre pour tomber sur ces héros improvisés. Il en coûta à l'Autriche, pour reconquérir cette ville, plusieurs millions et vingt mille soldats.

La république était constituée. La proclamation suivante se chargea de l'apprendre au peuple :

« VIVE VENISE ! VIVE L'ITALIE !

» Citoyens,

» La victoire est à nous sans effusion de sang. Le gouvernement militaire de l'Autriche n'existe plus. Honneur à notre brave garde nationale. Les soussignés, vos concitoyens, ont négocié ce traité. Un gouvernement provisoire va être institué, auquel les soussignés remettront immédiatement l'administration des affaires. Un supplément extraordinaire à la *Gazette nationale* fera connaître les divers articles du traité. *Vive Venise!*

» *Signé :* GIOVANNI CORRER, LUIGI MICHIEL, DATAIGO MEDINE, PIETRO FABRIS, FRANCESCO AVESANI, ANGELO MENGALDO, LEONE PINCHERLE. »

Voici ce que contenait la capitulation :

« Son Excellence le comte Louis Palffy, gouverneur des Provinces Vénitiennes', sur les remontrances de Son Excellence le comte Jean Correr, podestat de Venise, des assesseurs de la municipalité et des citoyens qui se sont joints à eux, reconnaissant que l'effusion du sang ne peut être évitée qu'aux conditions ci-dessous énoncées,

a invité son excellence le comte Ferdinand Zichy, con mandant militaire de la ville et de la forteresse, entre l mains duquel il a remis tous ses pouvoirs, à faire tout les concessions nécessaires pour sauver des horreurs c la guerre et de la destruction cette ville pour laquelle professe le plus grand dévouement. En conséquence, comte Zichy et les soussignés sont convenus de ce q suit :

» 1° Dès ce moment, les pouvoirs civil et militai tant sur terre que sur mer, sont dévolus au gouvern ment provisoire ; en attendant l'organisation de ce de nier, ils sont confiés aux soussignés ;

» 2° Le régiment Kinsky, les Croates, les troupes d'a tillerie et de génie devront évacuer la ville et les fort les troupes italiennes resteront à Venise avec leurs off ciers ;

» 3° Le matériel de guerre de toute sorte sera acqu à Venise;

» 4° Les troupes seront transportées par mer à Triest aussi promptement que possible ;

» 5° Les familles des officiers et des soldats qui vo dront rejoindre l'armée seront protégées par le gouve nement provisoire, qui leur procurera les moyens transport ;

» 6° Il sera fourni caution à tous les employés civil italiens ou non, pour leurs personnes, leurs familles leurs propriétés ;

» 7° Son excellence le comte Zichy donne sa parc d'honneur qu'il restera le dernier à Venise, afin de su veiller l'exécution de toutes ces mesures. Un bâtimen vapeur sera mis à la disposition de Son Excellence po lui, sa suite et les soldats retardataires ;

» 8° Aucune caisse ne sera enlevée ; on n'en tirera que les sommes nécessaires pour la solde et pour couvrir les frais de transport. Il sera avancé trois mois de solde. — Expédié en double original.

» *Signé :* Comte ZICHY, feld-maréchal-lieutenant, commandant de la ville et de la forteresse.

» Dr FRANCESCO BELTRANE, *témoin ;*
» ANTONIO MUZARI, *témoin.* »

Cette convention était parfaitement nulle et ne liait personne, car Zichy avait outrepassé ses pouvoirs. Si la garnison a reconnu ce traité honteux et ne s'est pas séparée de son chef, c'est par un excessif respect de la discipline et de la subordination; dans cette circonstance, la désobéissance était presque un devoir. Les villes de terre ferme de la province de Venise suivirent, comme on le pense bien, l'exemple de la capitale ; dans l'état des choses, ce n'était plus qu'une question secondaire.

La plupart des petites garnisons, Trévise, Udine et Palmanova étaient formées de bataillons italiens; elles passèrent ouvertement à l'insurrection. Quelques compagnies de bataillons frontières et quelques détachements de cavalerie purent regagner le territoire allemand et contribuèrent à la formation du corps de réserve de Nugent. Huit compagnies du régiment d'Este qui se trouvaient à Modène, purent franchir le Pô et atteindre Mantoue ; mais quatre autres compagnies de ce même régiment, en garnison à Parme, ainsi qu'un escadron des hussards de Reuss, ne réussirent pas à traverser le Pô. Ils durent conclure une capitulation par suite de laquelle

ils furent envoyés, partie dans les Etats Romains, partie à Fiume. Et maintenant, revenons à Vérone.

Le 17, l'archiduc vice-roi arriva à Vérone en même temps qu'on y recevait les nouvelles de Vienne. Ce furent là les mêmes démonstrations que partout : députations demandant la formation d'une garde nationale et l'évacuation des forts. Le feld-maréchal-lieutenant Gerhardi s'y étant refusé net, l'insurrection devint imminente, et ne fut contenue que par la ferme attitude des troupes et la terreur inspirée par l'artillerie que le commandant fit déployer devant la forteresse. Le vice-roi quitta la ville ; heureusement d'Aspre arriva avec le deuxième corps d'armée, et vint camper dans Vérone et dans les environs. Ce renfort maintint la ville en respect et conserva à l'Empereur une population de soixante ou soixante-dix mille habitants.

A Padoue, le voisinage de Venise avait amené les choses à un tel point de gravité, que d'Aspre allait donner le signal du combat, lorsqu'il apprit ce qui se passait à Vérone. Sans perdre un instant, il conclut avec la municipalité une espèce de convention ; puis, abandonnant à leur sort Padoue, Vicence et les autres villes de la province, il courut avec ses troupes sur Vérone, où il opéra sa jonction avec le feld-maréchal. La conduite de d'Aspre est au-dessus de tout éloge ; ce général avait compris immédiatement sa position et celle du feld-maréchal ; il avait senti que tout dépendait de la prompte réunion des deux corps d'armée sous Vérone, base de toutes les opérations.

Maintenant le militaire était seul maître. Il n'y avait plus de fonctionnaires politiques. La révolution les avait ou gagnés ou mis en fuite. Il fallait reconquérir le pays. Il était indifférent qu'une ville ouverte tombât entre les

mains de la révolution. Le seul devoir des généraux était de conserver le point central, qui devait servir de base à toutes les opérations à venir. Si Venise avait tenu comme Mantoue et comme les autres places fortes, le feld-maréchal fût tombé sur Charles-Albert avant qu'il eût eu le temps de concentrer ses forces sur le Mincio, et l'eût anéanti; c'était notre plan, et la malheureuse catastrophe de Venise vint le détruire.

L'Italie considérait sa cause comme gagnée; si l'Autriche triompha, elle le dut à la fermeté et à la perspicacité du feld-maréchal, à la fidélité inébranlable de ses troupes qui passèrent sans transition d'une paix de trente années à une guerre terrible, de la place d'armes au champ de bataille, et s'y comportèrent comme des troupes aguerries par de nombreuses campagnes.

Le drapeau tricolore flottait partout. L'Italie, si riche en poètes, chanta sur tous les tons sa victoire, la fuite de Radetzky et la dispersion de ses troupes. Mais tandis que l'Italie célébrait sa délivrance au milieu des fêtes, des processions et des ovations, le vieux lion aiguisait ses griffes dans sa tanière de Vérone, d'où il allait bientôt sortir, la crinière au vent.

A Milan, un gouvernement provisoire s'était organisé; il en avait été de même dans toutes les autres villes. Mais Milan voulait conserver sa suprématie, et l'on vit se déclarer bientôt la jalousie traditionnelle des villes italiennes lorsque le gouvernement provisoire de Milan s'adjoignit des députés de toutes les villes du royaume. Mazzini accourut à Milan pour arrêter l'élan de l'opinion pour le Piémont, car il n'entrait pas dans ses projets de faire Charles-Albert roi d'Italie; il voulait s'en servir comme d'un instrument pour assurer sa propre puissance.

Ne la trouvant pas encore assez solidement établie, commença à semer l'agitation dans l'agitation. En mêr temps que Mazzini arrivait à Milan, la princesse Belgi joso, à la tête d'une troupe rassemblée à Naples, fais son entrée dans la capitale de la Lombardie. La princes était républicaine, et la majorité des Milanais monarcl que; ce qui fit qu'elle fut peu goûtée par la populatio La Sémiramis communiste ne voulait pas d'un roi ; au se garda-t-elle bien d'aller combattre à côté de Charle Albert. Elle se contenta d'exercer son courage dans hôpitaux.

Aux armes ! aux armes ! c'était le cri qui volait de vi en ville et de village en village. Partout s'allumait guerre sainte ; on *se croisait* au cri de *Dieu le veut;* dicule imitation d'un passé romanesque ! A Padoue, Pise, à Pavie, s'organisent des bataillons francs au quels se joignent des volontaires Mantouans. Florenc Rome, Naples se déclarent contre l'Autriche. Partout arrache l'écusson impérial de l'hôtel de nos ambas deurs : on le brise, on le traîne dans la boue. En T cane, l'armée régulière part avec les volontaires ; nc les retrouverons bientôt à Curtatone.

A Rome surtout l'excitation était à son comble. Le pa avait enfin ouvert les yeux ; dans une remarquable al cution, il déclara à ses cardinaux qu'il ne voulait pas guerre avec l'Autriche, et que le chef de l'Eglise ne po vait pas faire couler le sang de ses enfants. A partir de moment Pie IX cessa d'être l'idole de l'Italie. Mazzini av tiré de lui tout ce qu'il en voulait, et maintenant il l bandonnait à lui-même, dans l'impossibilité de rétal son autorité, car si Mazzini excelle à détruire, il e comme tous les siens, incapable de reconstruire.

Ce fut bien contre son gré que le roi de Naples entra dans la ligue contre l'Autriche ; affaibli par l'insurrection sicilienne, il ne pouvait résister à la pression du parti révolutionnaire. Quinze mille hommes de troupes et un détachement de marine reçurent l'ordre de partir ; les premiers pour grossir l'armée de la Croix; les seconds devaient se joindre à la flotte sarde, chargée de ruiner le commerce de l'Autriche dans l'Adriatique, et de soutenir Venise révoltée.

Albion elle-même, l'orgueilleuse Albion, la plus ancienne et la plus fidèle alliée de l'Autriche, ne rougit pas d'envoyer ses pairs prêcher la propagande révolutionnaire. Lord Minto parcourut officiellement l'Italie, saluant partout la liberté italienne, et prêtant à la révolution l'appui moral de l'Angleterre. Angleterre, tu joues là un jeu dangereux ! les mers qui t'entourent ne te défendront pas plus que les autres de la révolution !

De graves soucis, d'importants travaux attendaient le feld-maréchal à Vérone. Son premier acte fut de déclarer la mise en état de siége de tout le royaume, et d'ordonner le désarmement général. A Vérone la garde nationale établie par le vice-roi existait encore. Le feld-maréchal ne la supprima pas, il se contenta de la réduire à l'effectif primitivement fixé et la mit sous les ordres directs du commandant de la place. Les braves patriotes vinrent bientôt d'eux-mêmes déposer leurs armes, avouant naïvement qu'ils ne tenaient pas le moins du monde à aller se battre.

Le feld-maréchal établit ensuite son armée sur le pied de guerre. Cette dernière mesure n'était pas d'une exécution facile ; l'armée ne possédait pas les éléments nécessaires. Heureusement les munitions ne manquaient pas ; mais elles n'étaient pas en état d'être employées ; aussitôt

on se mit à fabriquer des milliers de cartouches. On co: centra les approvisionnements de tout genre dans les fo teresses.

Ce qui manquait le plus, c'étaient les troupes d'artill rie. On fut obligé de choisir des hommes dans les dive régiments d'infanterie, et de les instruire au service d pièces. Radetzky établit un magasin général à Vérone, y organisa une intendance générale. On mit en réquisitic toutes les ressources du pays; maigres ressources, c: les environs de Vérone sont stériles et ne produisent rie de ce qui est nécessaire à l'entretien d'une armée.

Quatre ou cinq cent mille florins, rapportés de Mila et quelques faibles sommes sauvées par les autres gén raux, étaient tout le numéraire dont pouvait disposer feld-maréchal, pour entretenir une armée de 40 à 50,0(hommes. Le comte Latour, l'infortunée victime des jou nées d'octobre, était alors ministre de la guerre; il fit to ce qu'il put pour envoyer au feld-maréchal ce dont il ava besoin: mais pas plus qu'en Italie, on n'était à Vienı préparé à ces événements, et le ministre avait à lutt contre des collègues hostiles, ne désirant que l'anéantiss ment de la monarchie et la chute de la dynastie. La diff culté des communications avec la capitale de l'empi aggravait encore la situation du feld-maréchal. La seu voie qui fût restée libre était le Tyrol; mais les chemi étaient impraticables, les moyens de transports lents, co teux et dangereux; cette voie risquait en outre à tout m ment d'être interceptée par un mouvement de l'enne sur le lac de Garda. C'étaient là de dures épreuves pour u vieillard de quatre-vingt-un ans. Nous nous rappelo l'avoir vu souvent la tête dans ses mains, morne et abatt Lorsqu'il voyait entrer l'intendant général, avec quel

anxiété il l'interrogeait sur ce qui restait d'approvisionnements. La plupart des hommes qui ne voient dans une guerre que des marches et des batailles, ne se doutent pas de l'énorme fardeau qui pèse sur un général en chef, et des innombrables besoins d'une grande armée. Ceux-là qui ont vu de près tous ces détails peuvent à peine comprendre comment le feld-maréchal ne succomba pas aux mille obstacles qu'il rencontrait à chaque pas. Mais il avait confiance; lui et ses soldats regardaient l'avenir avec assurance, et lorsque nous rentrâmes à Milan, chacun disait n'avoir jamais douté que cela ne dût pas arriver.

L'armement de Vérone et les travaux de défense avançaient rapidement sous la direction du feld-maréchal. A Mantoue le général Gorczkowsky déployait une égale activité. Des centaines de bûcherons abattaient les importantes plantations qui se trouvaient dans la zône de servitude des fortifications. On reprit les manœuvres sur le lac, qu'on avait négligées depuis longtemps. Nuit et jour on travaillait à construire des palissades, à placer sur les remparts des canons et des obusiers. On fit de nombreuses commandes de bestiaux. Mantoue fait un important commerce de grains et de riz; ce commerce est presque exclusivement concentré entre les mains des juifs. Le général, sans interdire l'importation, sut prendre des mesures qui assuraient l'alimentation de la population. Enfin, avant que Charles-Albert n'apparût, Mantoue était à l'abri de tout danger.

La place de Peschiera est petite, et sa situation était trop mauvaise, au point de vue militaire, pour qu'on eût le temps de l'améliorer. La population est peu importante, et la garnison n'ayant rien à craindre de ce côté, put, sous les ordres du commandant feld-maréchal-lieutenant

baron de Rath, exécuter les travaux indispensables. Aussi, lorsque Charles-Albert, arrivé sous les murs de cette place, somma assez cavalièrement le commandant de se rendre, celui-ci se trouva-t-il en état de rejeter noblement toute offre de capitulation. Pendant que Charles-Albert attendait l'arrivée de son parc de siége, le commandant avait de son côté le temps de se procurer ce qui lui manquait ; mais ce à quoi il ne pouvait pas suppléer c'était à l'absence d'approvisionnements. Quoique manquant de magasins, de moyens de transports et de temps, le feld-maréchal résolut de faire envoyer de Mantoue à Peschiera des approvisionnements pour quelques mois. Mais ce ravitaillement ne put malheureusement s'opérer en une seule fois, et l'ennemi ayant pris position à Sommacampagna entre le feld-maréchal et Peschiera, les communications furent forcément interrompues. Il restait encore, il est vrai, la voie du Tyrol avec lequel on était en relation par les bateaux à vapeur du lac de Garda ; mais cette voie pouvait être d'un moment à l'autre interceptée par un mouvement de l'arrière-garde piémontaise sur Lonato. Peschiera ne reçut des approvisionnements que pour quarante jours ; elle fut dégagée juste au moment où ils allaient être épuisés.

Avant d'entrer dans le récit des opérations de la campagne, jetons un coup d'œil sur les forces auxquelles allaient avoir affaire Radetzky et la poignée de braves qui se serraient autour de lui.

L'armée piémontaise se compose de la garde et de la ligne. La garde comptait quatre régiments de grenadiers et deux bataillons de chasseurs. La ligne, dix-huit régiments d'infanterie, six de cavalerie, un bataillon de sapeurs, une compagnie de mineurs soutenue d'un bataillon

de marine ; toutes ces troupes prirent part à la guerre. Le bataillon de *bersaglieri* était un corps à part, dont l'effectif fut considérablement augmenté pendant la campagne. Ces troupes formaient neuf brigades d'infanterie, une de la garde, deux de cavalerie. Une brigade se composait de deux régiments, un régiment de trois bataillons. En comptant en moyenne mille hommes par bataillon, cela faisait 54,000 hommes d'infanterie, en ajoutant 6,000 hommes pour la garde, les bersaglieri et le bataillon de marine, on a un effectif de soixante mille fantassins.

Chaque régiment comptait cinq escadrons ; en mettant 800 hommes par régiment, on avait une cavalerie forte de 4,800 chevaux.

En appelant la réserve on pouvait porter l'infanterie à 100,000 hommes.

Quoique son plan fût depuis longtemps concerté, le Piémont n'était pas complétement préparé à la guerre, ses troupes n'étaient pas concentrées ; au premier moment, Charles-Albert n'avait sur le Tessin que de 40 à 45,000 hommes ; puis les troupes se rassemblant de jour en jour, il put, vers le milieu d'avril, disposer d'au moins 60,000 hommes.

L'artillerie comptait cent pièces de canons, réparties en batteries de huit pièces. L'instruction de cette arme est excellente, les officiers sont instruits, le matériel en très-bon état; le calibre est supérieur à celui de l'artillerie autrichienne : ses pièces sont de 8 et de 16, tandis que les nôtres ne sont que de 6 et de 12. L'artillerie piémontaise tire vite et juste.

La cavalerie est bien montée; les hommes du premier rang sont armés de lances. L'usage de cette arme exige une grande habileté; nous ne savons pas si l'armée pié-

montaise a beaucoup à se louer de cette disposition ; lance est l'arme la plus ancienne, et sa supériorité encore discutée ; terrible pour l'attaque, elle ne vaut ri pour la mêlée.

L'armée piémontaise, quoique bien organisée en gén ral, avait cependant ses côtés défectueux. Le service d vivres s'y faisait mal, au moins au dire du général Bav quoique ce général n'ait pas craint de sacrifier à sa van personnelle l'honneur des siens, et même celui de son r nous pouvons garantir la justesse de son assertion à sujet. Au milieu du plus riche pays du monde on souffr de la faim, et souvent les manœuvres éprouvaient d retards préjudiciables, parce que le soldat n'avait pas re sa nourriture. Le roi, qui voulait se concilier l'amour d Italiens, épargnait le pays au détriment de ses soldat mauvais principe, car le soldat mal nourri devient pillar et c'est ce qui arriva. Le roi n'avait rien à attendre gouvernement provisoire, qui se contentait de lui envoy des députations, et qui, au lieu de lui fournir des su sides, dissipait au hasard les impôts, dont il écrasait pays. Ce ne fut qu'en juin qu'on parvint à former u division lombarde, sous le lieutenant-général Perro cette division ne se battit pas pendant la campagne 1848. Nous avons eu à nous battre avec toutes les variét de la race Italienne, excepté avec les Lombards. Ce prouve que nos déserteurs n'allaient pas grossir les ran de l'ennemi, et qu'ils se dispersaient pour rentrer da leurs foyers. Charles-Albert forma bien également u division lombarde, mais elle ne se composait guère que conscrits nouvellement appelés au service.

L'armée entière était divisée en deux corps, qui partageaient en deux divisions. A la tête du premi

corps était le lieutenant général Bava, à la tête du second le lieutenant-général Sonnaz. Une division de réserve était sous les ordres du duc de Savoie, prince royal. Le roi s'était réservé le commandement supérieur. Le lieutenant-général Salasco était à la tête de l'état major général, le lieutenant-général Franzini, ministre de la guerre, remplissait auprès du roi les fonctions de quartier-maître général.

C'était un prince militaire que Charles-Albert, c'est-à-dire qu'il aimait les batailles, et qu'il possédait ce courage personnel héréditaire dans sa maison. Mais de là au génie d'une général d'armée, il y a loin. On peut parfaitement appliquer à Charles-Albert ce que disait Voltaire de Charles XII : « Il n'était point Alexandre, mais il eût été son premier soldat. » Charles-Albert était très-religieux, il avait mis ses étendards sous la protection spéciale de la Vierge. Ce n'est pas nous qui plaisanterons ces pratiques dévotes ; mais le temps n'est plus où des archanges descendent du ciel en brandissant leurs glaives flamboyants, où les saints viennent se mettre à la tête des armées. Le roi était d'une taille au-dessus de la moyenne ; l'impression qu'il laissait n'était pas favorable. Sa physionomie était froide et immobile, son attitude fière et sévère. Il était mieux à cheval qu'à pied, car c'était un solide et hardi cavalier. Il aurait été beau, cuirassé d'acier, monté sur un haut coursier, à la tête d'une compagnie de vaillants chevaliers ; mais les qualités nécessaires à un général moderne, il ne les possédait pas : il n'avait ni le coup-d'œil, ni la résolution, ni la fermeté, ni la confiance en soi-même.

Charles-Albert et son armée étaient le noyau autour duquel se groupaient les contingents du reste de l'Italie.

Naples envoya 15,000 auxiliaires bien organisés, comm dés par Pepe ; le roi avait eu la prudence de conser l'élite de son armée : la garde et les régiments suisses leur dut le salut de sa couronne dans la journée 15 mai. Aux Napolitains s'étaient joints 17,000 Romai ce contingent comprenait 5,000 Suisses avec huit cano troupe excellente, qui se battit parfaitement : ses ch lui firent jouer plus tard un rôle indigne d'elle ; les trou du pape se composaient en outre de deux bataillons grenadiers, deux de chasseurs, et cinq de fusiliers a leurs batteries, et 700 de ces dragons du Pape, renomı pour leur admirable tenue ; ces troupes se renforçai partout des légions des *Crociati*. On dirait qu'il re encore quelques gouttes du sang latin dans la r Romaine actuelle, car nous la considérons comme la p guerrière de l'Italie ; il aurait suffi d'une main fe pour faire d'excellents soldats de ces hommes gâtés m heureusement par une longue indiscipline et une barb morale.

Comptons en outre les Toscans, au nombre de 6 à 7,0 La plupart des gouvernements qui s'étaient succédé Toscane, obéissent à la loi de Machiavel. — *Princi principini, soldati, canonni, principi, principini, lazzi, giardini* — avaient de plus en plus négligé l'arn de sorte que le Toscan passait pour un détestable sol Les volontaires de Livourne, et les bataillons des étudi de Pise se joignirent à eux.

Le nombre des auxiliaires de Parme et de Mod pouvait s'élever à 4,000 hommes. Les premiers ava été formés par des officiers et des sous-officiers au chiens ; ils ne laissaient donc rien à désirer comme truction ; mais leur esprit s'était gâté, depuis qu'

mort de l'archiduchesse Marie-Louise, les officiers autrichiens avaient quitté Parme ; ces troupes abandonnèrent leur duc, fils de Marie-Louise, qui fut retenu longtemps prisonnier par les Milanais. Les Modénais forcés, par suite du départ de leur souverain, de suivre l'entraînement général et de se joindre à l'armée piémontaise, restèrent toujours séparés de la révolution, et saisirent la première occasion pour rentrer dans le devoir.

En estimant à 40 ou 50,000 hommes la masse de ces alliés, celle de l'armée lombardo-piémontaise à 50,000 hommes, on peut compter que le feld-maréchal allait, au commencement de mai, se trouver en présence d'un effectif de près de 100,000 hommes. Nous avons dit plus haut que les troupes du feld-maréchal s'élevaient à 75,000 hommes, mais il faut en défalquer les corps qui ne viennent pas sur le champ de bataille ; de sorte qu'en mettant de côté la gendarmerie, la police, une brigade, qui fut, comme nous le verrons tout à l'heure, envoyée dans le Tyrol dès le commencement de la campagne, et près de 20,000 hommes enlevés par la capitulation ou la désertion, le feld-maréchal, après sa jonction avec le deuxième corps d'armée, ne comptait guère que 45 ou 50,000 hommes. Si nous retirons de ce dernier nombre 15,000 hommes au moins, nécessaires à la défense des forteresses, il ne reste en définitive que de 30 à 40,000 hommes de troupes effectives, sur la fidélité et sur le courage desquelles on pouvait compter.

Le feld-maréchal attendait, de la part de Charles-Albert, un mouvement en avant, à la suite duquel il comptait prendre hardiment l'offensive; voici, en effet, ce qu'il écrivait au ministre de la guerre : « J'aurai, sous peu, rassemblé quarante mille hommes; je livrerai alors à

Charles-Albert un combat décisif, probablement sur les hauteurs de Villafranca. » Mais les nouvelles de Vienne se succédaient de plus en plus déplorables. Les concessions qu'avait faites le gouvernement n'avaient servi qu'à encourager l'audace du parti révolutionnaire; une catastrophe était imminente. Dans ces circonstances, le feld-maréchal ne voulut pas abandonner le sort de la monarchie aux hasards d'une bataille, et il résolut de n'en venir aux mains que lorsqu'on oserait l'attaquer dans les retranchements de Vérone; là, il compléterait l'organisation de son armée, et pourrait attendre la réserve amenée par Nugent qui devait, d'après ses calculs, arriver le 6 ou le 8 mai. Au reste, une victoire n'aurait pas présenté des avantages suffisants : le feld-maréchal était beaucoup trop faible pour prendre l'offensive tant qu'une armée de cinquante mille hommes pouvait inquiéter ses derrières et ses flancs. Heureusement, Charles-Albert resta immobile sur le Mincio, et laissa au feld-maréchal le temps de préparer l'exécution de son plan.

Radetzky avait laissé à Chiese, comme nous l'avons dit, une arrière-garde, qui s'était concentrée à l'approche des colonnes piémontaises et gardait le Mincio avec des forces très-inférieures. La ligne du Mincio est très-importante, surtout pour celui qui en possède les deux extrémités, Mantoue et Peschiera. Mais elle a ses inconvénients. Le fleuve n'a ni la largeur, ni la profondeur convenables pour constituer une ligne de défense suffisante. Les deux rives ne sont presque nulle part de niveau. Il ne devait donc pas entrer dans les projets du feld-maréchal de distraire de sa petite armée les troupes nécessaires à conserver cette ligne; selon lui, Vérone

devait la remplacer. Le moment était venu de démontrer, par la pratique, l'importance qu'il accordait en théorie à cette place forte. Les troupes reçurent donc l'ordre, dans le cas d'une démonstration de l'ennemi, de ne se défendre que faiblement et de se replier sur Vérone.

L'état du Tyrol inspirait quelque inquiétude au feld-maréchal. Le pays était dégarni de troupes. Une brigade, commandée par Lichnowsky, se tenait dans le Voralberg pour observer la Suisse, et ne pouvait, par conséquent, être amenée dans le sud. On savait que Charles-Albert s'efforçait d'empêcher tout rapprochement entre l'Autriche et la Suisse, où la haute-main appartenait en ce moment au parti démocratique et dont on avait tout à craindre. L'organisation militaire locale du Tyrol avait été complétement négligée, comme partout, pendant les dernières années de paix. Les compagnies n'étaient pas constituées et on manquait d'armes. On ne pouvait donc pas compter que les chasseurs tyroliens pussent être amenés en temps opportun sur la frontière italienne.

Le feld-maréchal était certain que Charles-Albert ne tenterait pas d'envahir le Tyrol; il y eût trouvé ses fourches caudines. Mais les hordes irrégulières, qu'il n'aurait pas opposées à une armée véritable, il pouvait les jeter dans le Tyrol et intercepter par le désordre qu'elles y apporteraient la seule voie par laquelle le feld-maréchal pouvait encore communiquer avec la monarchie; ces appréhensions se justifiaient par le mauvais esprit que montrait le Tyrol méridional, tout prêt à faire cause commune avec les révolutionnaires. A Trente, on manifestait ouvertement le désir de se réunir à l'Italie; on avait envoyé une députation au gouvernement provisoire de Milan; on arbora les trois couleurs italiennes, et on

se mit en devoir d'élever des barricades. La garnison était trop faible pour s'opposer à ces démonstrations. Les familles de la noblesse, presque toutes d'origine allemande, étaient à la tête du parti révolutionnaire. Nous leur épargnerons la honte de les nommer. Un convoi, destiné au régiment archiduc Victor d'Este, alors dans le Voralberg, ayant trouvé le pays de Trente dans une grande agitation, n'osa pas continuer sa route et rentra dans la Vénétie.

Le feld-maréchal, craignant pour la sécurité de ses communications, envoya le colonel baron Zobel, officier brave et résolu, avec une faible brigade. Lorsqu'il arriva à Trente, la révolution était sur le point d'éclater; on n'attendait plus qu'un renfort de Brescians, promis par le gouvernement provisoire. Zobel s'enferma dans la forteresse, tourna les canons contre la ville et déclara qu'à la moindre tentative insurrectionnelle, il y mettrait le feu et la livrerait au pillage; il fit en même temps arrêter les principaux chefs révolutionnaires, qu'il envoya en otages à Vérone. Les habitants, isolés par un cordon que le colonel avait établi le long de la frontière, ne se sentant pas soutenus par la partie allemande du pays, cédèrent à l'intimidation; d'un autre côté, le mauvais accueil fait à la députation envoyée à Milan amena bientôt les mécontents à rentrer dans le devoir. Le ministère de Vienne fit relâcher peu après les otages de Trente, comme il avait fait de ceux de Milan.

Les choses prirent alors une toute autre tournure dans le Tyrol. Le feld-maréchal-lieutenant baron Welden organisa en personne la défense. L'archiduc Jean dirigea l'armement du pays; l'archiduc vice-roi, qui se trouvait à Botzen, se joignit au feld-maréchal pour appeler les

Tyroliens à la défense de leurs frontières. A leur voix, le vieil esprit national se réveilla, et en peu de temps, soixante compagnies de chasseurs se trouvèrent organisées : le feld-maréchal avait eu raison d'avoir confiance dans les montagnards du Tyrol.

Peu après notre départ de Milan, les Piémontais avaient traversé le Tessin en deux colonnes : l'une, sous le général Bes, se dirigea sur Brescia par Milan ; l'autre, sous le général Bava, devait aller à Crémone en passant par Pavie et Lodi. C'est à la suite de cette dernière colonne, que le 29 mars, le roi Charles-Albert passa le Tessin. Ces troupes n'étaient que la tête de son armée ; le reste était en arrière à quelques étapes de distance.

Bava a décrit avec emphase la marche triomphale des sauveurs qui venaient délivrer les malheureux Lombards du joug des barbares. Mais plus tard, nous le verrons avouer que les sympathies de la Lombardie n'étaient pas aux Piémontais, et qu'il leur était très-difficile d'obtenir des renseignements sur nos mouvements.

A Crémone, le 4 avril, le roi tint un conseil de guerre, où l'on résolut, d'après l'avis de Bava, — à ce qu'il assure — de tourner Mantoue avec le gros de l'armée, pour éviter les hauteurs de Montechiari et de Ghedi, et échapper ainsi à la cavalerie autrichienne. On comptait qu'un simple coup de main suffirait pour enlever Mantoue ; Bava pense que cela aurait eu lieu, sans l'intervention de l'évêque, qui conseilla de proposer à Radetzky la reddition de la forteresse.

Si cette assertion est exacte, il faut avouer que les partisans de Charles-Albert étaient bien naïfs pour supposer Radetzky capable d'accéder à une pareille proposition. Bava aurait mieux fait de mettre en ligne de compte Gor-

czkowsky et sa brave garnison; c'aurait été un raisonnement plus digne d'un militaire.

Gorczkowsky, instruit de l'arrivée des Piémontais, voulut être éclairé sur leurs forces et leur position; il envoya à cet effet, du côté de Marcaria, le colonel Benedek de Gyulai-infanterie avec un bataillon de ce régiment, une compagnie de chasseurs impériaux, et un peloton de uhlans.

Marcaria était occupé par un bataillon de la brigade d'Aoste, une compagnie de bersaglieri, et quatre canons. Le reste de la brigade était campé au-delà du fleuve. La seconde brigade était à San-Martino. Sur la route était placé un poste de cavalerie, chevaux au piquet, gardé par deux vedettes. Nos chasseurs, obligés de s'avancer à découvert, tirèrent quelques coups de fusils sur les cavaliers ennemis; les vedettes se replièrent précipitamment, les autres cavaliers se troublèrent, et donnèrent le temps d'accourir à nos uhlans, qui firent prisonniers ceux qui ne purent se sauver: le désordre était tel parmi les Piémontais, que plusieurs soldats firent feu sur les leurs. Un coup de canon tiré par l'ennemi donna enfin l'alarme au quartier-général. Un second coup de canon donna à un bataillon et à un régiment de cavalerie le signal de s'écarter, probablement pour laisser au reste de l'armée la place nécessaire pour se déployer, car on se croyait attaqué par toute la cavalerie autrichienne. Benedek, qui naturellement ne se doutait pas de cette erreur, reconnaissant au roulement des chariots que l'endroit était fortement occupé, et l'ennemi muni d'une forte artillerie, ne poussa pas plus loin sa reconnaissance et se retira. C'est ainsi que s'engagèrent les hostilités entre les deux armées. Cela se passait au centre de l'armée piémontaise. Sur l'aile gauche, les avant-postes ayant aperçu une troupe de pai-

sibles garçons meuniers, tirèrent sur eux, les prenant pour des autrichiens.

Ces alertes sont communes au début d'une guerre, et ne jettent aucun discrédit sur la valeur d'une armée. Si Bava avait eu la discrétion de les passer sous silence, personne n'aurait songé à rappeler ces scènes risibles.

Le 7, le roi transporta son quartier-général à Castiglione, et donna l'ordre à ses colonnes de s'avancer vers le Mincio sur toute la ligne. Du côté des autrichiens, Wohlgemuth se trouvait avec sa brigade près de Goïto, le général Rath à Valeggio, Strassoldo à Monzambano, le reste de l'armée avec l'état-major à Villafranca.

Wohlgemuth avait fait occuper Goïto par une compagnie du quatrième bataillon de chasseurs impériaux. Un bataillon de Gradiscas se trouvait à Pozzolo, le surplus du bataillon de chasseurs, un bataillon Oguliner, deux escadrons des hussards de Radetzky et quatre canons, étaient placés sur la rive gauche du Mincio. Vers dix heures l'ennemi se montra ; il était précédé d'un cordon de bersaglieri en tirailleurs, soutenu par deux bataillons Regina, et en seconde ligne par quatre autres bataillons en colonnes. A quelque distance on apercevait une autre colonne : c'était la seconde brigade d'Aoste. Il était clair, même pour un général moins expérimenté que Wohlgemuth, qu'il ne fallait pas penser à livrer un combat en règle contre de telles forces.

Cependant la lutte s'engagea vivement à Goïto entre les troupes d'avant-garde ; une compagnie de chasseurs soutint pendant quatre heures l'effort d'au moins cinq mille hommes ; l'ennemi tenta trois fois l'assaut, et fut repoussé trois fois ; il essaya de passer le fleuve à gué pour tourner ensuite le bourg ; mais une volée de mitraille le força

de reculer. Alors l'artillerie ennemie, composée de seize pièces, se déploya ; nos quatre canons ne pouvaient, comme on le pense bien, lutter contre un pareil feu. Wohlgemuth donna à ses chasseurs l'ordre de la retraite ; mais ceux-ci étaient engagés avec tant d'acharnement qu'ils ne purent obéir immédiatement, et le pont sauta avant que tous eussent pu passer. Plusieurs durent se rendre, les autres atteignirent Pozzolo, où ils trouvèrent des barques pour traverser la rivière. Ce fut un artilleur qui mit le feu à la mine, l'humidité ayant mis la mèche hors de service. Le tablier seul du pont ayant sauté, une certaine quantité de bersaglieri, se glissant sur les parapets, passèrent la rivière et vinrent inquiéter notre brigade, qui rentra lentement à Mantoue.

Un bulletin pompeux, où l'on décorait cet engagement du titre de bataille, annonça cette victoire à l'Italie.

Nous eûmes dans ce combat trois officiers tués ; le capitaine Knezich, et deux petits fils d'André Hofer, le héros du Tyrol, et trois officiers blessés ; la troupe compta dix-sept morts, trente-cinq blessés, et soixante-huit prisonniers ou disparus ; l'ennemi eut trois officiers tués ; le brave colonel de la Marmora fut blessé grièvement, ainsi que le colonel Maccoranie du Real-Navi ; nous ne savons pas quelles ont été les pertes de la troupe.

Bava s'établit à Goïto, où il fit construire une tête de pont, et poussa ses avant-postes dans la direction de Mantoue jusqu'à Sacca ; c'est là que le rejoignit plus tard la seconde division de son corps d'armée, ainsi que toutes les classes de la réserve qu'on avait rappelées, ce qui augmenta considérablement le corps de Bava ; ce ne fut que deux jours après le combat de Goïto qu'arrivèrent sur le Mincio les premières colonnes de l'aile gauche piémon-

taise, commandée par le général-lieutenant comte Broglio, et composée des brigades de Savoie et de Savone.

Du côté de Valeggio, où nous avions pour nous les avantages du terrain, on se contenta d'échanger quelques coups de canon. Mais à Monzambano, faiblement gardé par Strassoldo, l'ennemi se présenta avec des forces supérieures. De ce côté le terrain était tellement avantageux pour les Piémontais, que Strassoldo ne songea pas à disputer à l'ennemi la possession de Monzambano. Il passa la rive gauche du Mincio, et se retira sur les hauteurs de Brentina, qui forment la corde d'un arc décrit par la rivière, et regardant l'ouest. Broglio vint occuper alors Monzambano, rétablit les ponts, et traversa le Mincio avec une partie de ses troupes. Il tenta de chasser Strassoldo de sa position, mais malgré ses forces supérieures, il fut rudement repoussé.

Wratislaw, instruit de ces événements, vit qu'il n'y avait plus à disputer la ligne du Mincio; il concentra ses troupes à Villafranca, où il attendit les ordres du feld-maréchal. Radetzky approuva sa conduite, et ordonna la retraite sur Vérone, où les troupes rentrèrent le 10, sans avoir été inquiétées.

Nous avons donné plus haut les raisons qui déterminèrent le feld-maréchal à ne vouloir accepter de combat, entre le Mincio et l'Adige, que s'il y était forcé par l'ennemi. C'est donc à tort qu'on a prétendu que le feld-maréchal craignait une intervention de la France dans les affaires d'Italie. Il savait bien qu'une pareille démarche de la part de la France, aurait amené inévitablement une guerre européenne, qu'elle était loin de désirer; il ne pensait pas non plus que la France eût intérêt à faire du Piémont une grande puissance; la France eût oublié son histoire, si elle avait adopté cette politique.

Les bulletins mensongers répandus en profusion et la présence de Charles-Albert sur le Mincio, avaient fini par persuader aux Italiens que l'armée autrichienne était dispersée, et Radetzky en fuite, au point qu'on se préoccupait déjà de se partager l'immense butin dont on allait être bientôt maître. De tous côtés des masses de *Crociati* s'avançaient sur Vérone, ravageant partout le pays et diminuant ainsi le rayon d'approvisionnement de la place. Aussi le feld-maréchal résolut-il d'en finir avec eux. Pendant qu'on se battait à Goïto, Radetzky envoya le général-major comte Frédéric de Lichtenstein avec quelques troupes, à Montebello, où se trouvaient des *Crociati* vénitiens et padouans, avec ordre de les exterminer s'ils résistaient. Lichtenstein rencontra en route pour Montebello une colonne commandée par le major Martini du régiment Haugwitz ; il se dirigea alors vers Sorio, où se trouvait le gros de l'ennemi. Le combat ne fut pas long. Martini enleva les ponts de Chiampo, où il prit deux canons, et entra dans Montebello ; des coups de fusils ayant été tirés des fenêtres, il fit mettre la ville au pillage. Lichtenstein éprouva une résistance plus sérieuse, mais dont il eut bien vite triomphé. Il prit également deux canons et chassa vigoureusement l'ennemi dans la direction de Vicence. Nous eûmes un homme tué et neuf blessés. L'ennemi laissa soixante à quatre-vingts hommes sur le terrain ; on ramena à Vérone un grand nombre de prisonniers ; ces hommes avaient l'air de bandits bien plutôt que de soldats, mais ils portaient tous la croix rouge. On n'a jamais si tristement honoré le symbole du christianisme.

On avait donné une leçon aux volontaires vénitiens, il fallait en donner une aux volontaires lombards. Les généraux milanais improvisés, qui s'étaient joints à l'état-ma-

jor piémontais, commençaient à devenir à charge au roi; décidé à s'en débarrasser, il leur annonça qu'il projetait un coup de main contre Peschiera, et qu'il les chargeait de compléter cette attaque par une diversion. Le bataillon Manara, composé de Gênois, de Milanais, et de Suisses, s'embarqua à Salo — ils étaient restés maîtres du bateau à vapeur du lac — et se rendit à Bardolino. Sur la route qui en longeant le lac mène à Castelnovo, se trouve la poudrière de la forteresse de Peschiera ; le manque de temps et de moyens de transports n'avaient pas permis de vider entièrement ce magasin que gardait un détachement d'un bataillon-frontière. Le poste se laissa surprendre, et fut fait prisonnier ; les volontaires embarquèrent ce qui restait de munitions dans la poudrière ; le corps principal s'établit à Castelnovo où il se barricada solidement : Castelnovo se trouvant sur la grande route de Vérone à Peschiera, il résultait de cette occupation l'interruption des communications entre Peschiera et l'armée.

Le feld-maréchal instruit de cet événement, résolut de châtier les auteurs de cet audacieux coup de main. Il donna l'ordre au général-major comte Wilhelm Taxis — tué plus tard à Vicence — de chasser l'ennemi de cette position. Le 11 avril ce général partit pour Castelnovo avec un bataillon Piret, deux compagnies Haugwitz commandées par le capitaine Mauler, quelques canons et obusiers et une *division* de cavalerie. Les compagnies Haugwitz enlevèrent résolument les barricades qui obstruaient l'entrée de la ville; le bataillon Piret les suivit, et malgré le feu dirigé des fenêtres sur nos troupes, Castelnovo fut bientôt en notre pouvoir, incendiée par nos fusées, et livrée au pillage. Le soldat exaspéré frappa indistinctement volontaires et habitants; le nombre des morts s'éleva à

plus de quatre cents, parmi lesquels il y eut sans doute des victimes innocentes ; mais la responsabilité de ces malheurs revient en grande partie aux prêtres qui excitaient les habitants à la résistance, et combattaient à leur tête pour leur donner l'exemple ; les soldats tuèrent, entre autres, un prêtre déjà âgé qui, réfugié dans son église, sonnait des pieds le tocsin, et fusillait en même temps les nôtres à travers les fenêtres du clocher. La cavalerie ramena une certaine quantité de volontaires qui avaient essayé de s'enfuir. Ceux qui réussirent à s'échapper regagnèrent le bateau, et traversèrent de nouveau le lac. Nous n'eûmes que quatre hommes hors de combat. Taxis passa la nuit à Castelnovo et rentra le lendemain à Vérone, avec une masse de prisonniers. Pendant ce temps Charles-Albert dirigeait, de la rive droite du Mincio, une canonnade inoffensive sur Peschiera.

L'armée de Charles-Albert se renforçait de jour en jour; non-seulement les divisions se complétaient, mais le nombre des corps francs augmentait à tout instant; ces troupes indisciplinées commençaient à fatiguer le roi. Elles étaient orgueilleuses, exigeantes, et le roi craignait, avec raison, qu'elles ne fussent de mauvais exemple à son armée. Au jour du combat elles étaient inutiles, et même dangereuses. Il résolut de leur donner une destination qui lui permît de les éloigner de lui. Nous avons vu que Trente comptait être soutenue du côté de l'Italie. Charles-Albert imagina d'envoyer ses corps francs dans le Tyrol méridional, où ils trouveraient une guerre plus en rapport avec leurs goûts et leurs habitudes que la guerre en plaine. Cette idée était bonne, mais le roi commit la faute de ne pas leur donner quelques mille hommes de troupes régulières avec quelques canons et un bon général. L'opération

fut assez heureuse ; l'ennemi atteignit Trente et souleva une partie du Tyrol méridional; cela ne réussit pas comme on l'espérait, à faire quitter au feld-maréchal sa position de Vérone ; mais il fut obligé de détacher un corps de dix mille hommes dans le Tyrol, dans la crainte de voir intercepter ses communications, et c'était chose grave pour lui de diminuer ainsi son effectif.

Ces hordes étaient commandées par Allemandi, un archi-révolutionnaire, que le roi connaissait depuis 1820, et dont il se méfiait. Ce fut là sans doute la cause pour laquelle le roi tint à l'éloigner de son armée ; car, bien qu'il eût fait cause commune avec la révolution, Charles-Albert n'en restait pas moins absolutiste au fond du cœur, et il comptait bien, la guerre finie, se liquider d'avec elle.

Les troupes destinées au Tyrol se divisaient en bataillons, désignés par les noms de leurs chefs : Arcioni, Beretta, Longhena, Manara, Thannberg, Sedabondi, et Vecani. Le mouvement commença ; Longhena ouvrait la marche. Parti de Brescia, il longea le lac d'Idro, franchit le 9 avril la frontière du Tyrol, et vint occuper Condino dans les Judicaries. Les bataillons Arcioni et Sedabondi le suivirent à un jour de distance. Un détachement de ce dernier bataillon prit possession du passage du Val-Ledro. Le 16, trois cent cinquante hommes du bataillon Manara, échappés au désastre de Castelnovo, rallièrent les forces concentrées à Condino.

Une fraction de volontaires passant par le Val Camonica, traversa le Tonal, et vint par le Sulzberg se fondre avec une centaine d'hommes du bataillon Longhena commandés par un nommé Scotti.

Nous avons dit que les femmes se retrouvaient partout, dans cette révolution. On raconte qu'une comtesse Palla-

vicini — d'autres disent Beltrami — accompagnait l'armée du Tyrol, suivie, comme dans l'ancien temps, de cent soixante chevaliers : elle avait amené son piano, pour exciter ses paladins au combat en leur chantant : *Sul campo della gloria !*

Ce mouvement sur le Tyrol eut tout l'aspect d'une marche triomphale ; on ne rencontrait aucune résistance, et le paysan, pour échapper au pillage, arborait les trois couleurs, et donnait tout ce qu'il possédait. Le 17 avril, les colonnes étant réunies, on occupa toute la ligne depuis Cles jusqu'au lac de Garde, et on songea alors à se concentrer à Trente. La force totale des troupes s'élevait à environ 4,000 hommes.

Mais pendant ce temps, les choses avaient changé de face dans le Tyrol. Welden avait établi son quartier général à Trente, et utilisant les anciennes murailles de la ville, l'avait mise en état de défense ; il avait rappelé auprès de lui les troupes qui se trouvaient dans le Tyrol, notamment le régiment de Bade-Infanterie et le 3e bataillon de chasseurs ; il ne laissa au dehors que le régiment italien Victor d'Este, destiné à surveiller la frontière suisse.

Ainsi préparé, Welden résolut de prendre l'offensive. Riva, située au sommet du lac de Garde, était encore occupée par nos troupes : il s'y trouvait une compagnie de chasseurs impériaux et une compagnie du régiment Charles Schwarzenberg. Le 18 avril, une colonne d'insurgés, forte de 600 hommes se présenta devant Riva, venant de la vallée de la Sarca. Le commandant de la ville alla au devant des insurgés avec ses deux compagnies, prit une position bien protégée auprès de Vannone, et les reçut avec une fusillade si vive, que les Italiens prirent la fuite sans presque tirer un coup de fusil.

De son côté, Welden avait commencé son mouvement offensif. Il dirigea une colonne sur Stenico en passant par Cadine, et une autre sur Cles. Arcioni était à Stenico; à la nouvelle de notre approche, il écrivit à Manara, qui se trouvait à quelques lieues en arrière, le suppliant de venir à son secours. Lorque Manara arriva, il trouva les troupes d'Arcioni complétement désorganisées; il tenta de rétablir quelqu'ordre, et prit position avec une compagnie de chasseurs francs et une compagnie de volontaires de Crémone, pour attendre l'ennemi. Les volontaires, trempés par une pluie battante, se réfugièrent dans les maisons; en ce moment on annonça l'arrivée des Autrichiens. Manara essaya d'opposer à nos troupes un cordon de tirailleurs, mais la pluie ne leur permettait pas de se servir de leurs armes; le major Scharinger, entra au pas de charge dans le village; l'ennemi prit la fuite dans un extrême désorde, et ne s'arrêta qu'à Condino. Les nôtres restèrent à Stenico.

La colonne d'insurgés qui s'était avancée jusqu'à Cles ne fut pas plus heureuse. A l'approche du colonel Melczer du régiment Schwarzenberg, que suivaient quelques compagnies de chasseurs et du régiment de Bade-Infanterie, soutenues d'une compagnie de chasseurs tyroliens, Scotti prit la fuite et retrogada jusqu'à Malé, où il se renforça des volontaires de Breno et de Lovere. Disposant alors de 500 combattants il fit sonner le tocsin et l'alarme, dans l'espoir de faire prendre les armes à la population. Mais son espoir fut déçu; le pays ne voulait pas se mêler à la question italienne. Melczer resta un jour à Cles pour désarmer ce village. Le 20 il marcha sur Malé; Scotti sortit à sa rencontre; mais le feu de deux pièces de canon porta le désordre parmi les siens, et se voyant pris en flanc, il se retira rapidement sur Demoro.

L'invasion du Tyrol était donc maintenant une tentative avortée. Les volontaires reprenaient le chemin par où ils étaient venus, et repassaient la frontière italienne. Les prisonniers furent envoyés à Trente. Parmi eux se trouvaient dix-sept déserteurs des régiments Geppert et Haugwitz, encore revêtus de leur uniforme; le colonel Zobel les fit fusiller. Le feld-maréchal, qui ne voulait pas que cette guerre prît un caractère de cruauté et d'acharnement, défendit par la suite qu'on fusillât les prisonniers, même les déserteurs, et restreignit l'application de cette mesure extrême aux individus convaincus d'espionnage.

L'ennemi tenta encore, le 21, une attaque sur Riva; il fut repoussé avec perte : Welden fit occuper par des détachements suffisants Malé, Stenico et Riva, et rassembla entre Trente et Roveredo ses troupes dispersées dans la montagne; de ce point, non seulement il couvrait le flanc droit de Radetzky, mais il pouvait encore soutenir ses opérations offensives, en s'avançant vers Monte Baldo.

Telle fut la triste issue de l'invasion des volontaires Lombards dans le Tyrol. Un ouragan de plaintes s'éleva contre Allemandi, qui s'était tenu tranquille à Rocca d'Anfo avec la réserve; on le traita de traître. Ce mot : *tradimento* est passé chez le Lombard à l'état d'idée fixe. Il ressemble en cela au Carthaginois qui faisait crucifier ses généraux vaincus. Charles-Albert ne fut pas plus heureux qu'Allemandi; lui aussi fut poursuivi du mot : *tradimento,* lorsque vaincu, outragé par la populace, il quitta Milan.

Le gouvernement provisoire envoya un ordre d'après lequel les volontaires revenant du Tyrol devaient se rendre à Brescia et à Bergame, pour y être réunis aux troupes régulières. Mais ne sentant que peu de goût pour

la discipline sévère des armées, ils rentrèrent chez eux pour la plupart. Allemandi fut arrêté à Brescia et conduit à Milan, heureusement pour lui, car la population l'aurait certainement mis à mort.

Pour ce qui est de l'armée principale piémontaise elle n'avait pas encore été inquiétée. On pouvait croire à l'état-major du roi que le royaume et la royauté seraient conquis sans qu'il fût besoin de tirer l'épée.

On comptait sur la trahison et la désertion. Nous verrons bientôt que c'était par ce moyen que Charles-Albert espérait devenir maître de Mantoue et de Vérone; on avait la même idée au sujet de Peschiera qu'on croyait, au quartier général piémontais, occupée presque exclusivement par des Italiens n'attendant que l'occasion pour livrer la forteresse, et on pensait qu'il suffirait d'un coup de main pour s'en emparer. Dans ce but le roi avait fait construire un épaulement sur les hauteurs situées sur la droite du Mincio; le 13, un feu violent, produit par vingt grosses pièces et huit obusiers, s'ouvrit sur Peschiera; la brigade Bes, formée en colonne, à l'abri du feu de la place, se tenait prête à livrer l'assaut. Mais toute cette canonnade ne fit aucun mal à la forteresse; une lunette avancée fut seule endommagée; la place, au contraire, répondit si vigoureusement que le roi comprit bientôt que l'assaut n'était pas possible. Il fit cesser le feu et envoya sommer le commandant de se rendre; cette proposition fut repoussée énergiquement, comme on le pense bien. A partir de ce moment nous cessâmes d'entendre à Vérone cette canonnade dont nous ne nous expliquions pas le sens. Ajoutons qu'il résulte de cela que l'armée Piémontaise était bien mal servie par ses espions, car autrement elle aurait su que la garnison de Peschiera

consistait en un unique bataillon-frontière, et qu'il ne se trouvait pas un seul Italien dans cette troupe.

Sans se laisser décourager par l'insuccès de Peschiera, Charles-Albert résolut de répéter la même tentative devant Mantoue. Pour dissimuler autant que possible le côté ridicule de cette entreprise, il annonça qu'il s'agissait d'une simple reconnaissance, motivée par les réclamations des habitants des environs, qui se plaignaient de voir toutes leurs subsistances enlevées pour l'approvisionnement de la forteresse. Le vrai motif était qu'on attendait tout de la trahison des Mantouans. On espérait qu'à l'aspect d'un rassemblement de troupes aussi imposant, les habitants prendraient les armes et livreraient la forteresse aux mains de l'ennemi. Les intelligences dans la ville ne manquaient pas. Le théâtre était décoré pompeusement, parceque l'on comptait que le roi devait arriver le soir à Mantoue. Gorczkowsky, ayant appris cela, fit enlever toutes les bougies destinées à l'illumination, et les mit à la disposition de l'hôpital. On raconte que Charles-Albert avait annoncé aux nombreux courtisans qui suivaient le quartier général, qu'il allait leur montrer comment on prend une forteresse avec de la cavalerie.

Pour exécuter cette étrange manœuvre, on avait attiré le corps de Bava presque entier, c'est-à-dire dix-huit bataillons, deux régiments de cavalerie et trois batteries. Les régiments de cavalerie de Nice et d'Aoste formaient la tête. Ils devaient se diriger d'abord vers Montanara, puis faire une conversion à gauche et prendre l'ennemi en flanc, tandis que l'infanterie attaquerait de front et franchirait le fossé formé au-devant de la ville par l'Osone. Cette idée de faire manœuvrer la cavalerie dans le terrain du monde le plus coupé, où l'on ne peut faire cent

pas sans rencontrer un obstacle sérieux, indique ou qu'on n'avait aucune connaissance du terrain, ce qui n'est guère admissible, ou qu'on voulait en imposer à la garnison par je ne sais quelle bravade. Tout cela, du reste, c'était bien combattre les moulins à vent; car il était évident que l'Osone n'était défendu que par quelques faibles postes. C'est ce qui était, en effet, et à l'approche de troupes aussi nombreuses, ces postes se retirèrent sur les glacis de la forteresse. Gorczkowsky, instruit de la marche en avant de l'ennemi, s'était rendu à la lunette Belfiore, et observait, le cigare à la bouche, cette démonstration dont il ne comprenait pas le sens. En ce moment, la cavalerie piémontaise exécuta son mouvement de conversion et s'élança hardiment sur la lunette. Gorczkowsky la laissa s'approcher à portée de canon, et lui envoya une si violente décharge de mitraille qu'elle se dispersa comme par enchantement. Pendant ce temps, l'ennemi déploya plusieurs bataillons d'infanterie sur la contrescarpe. Profitant des excavations qu'on n'avait pas eu le temps de combler et de quelques pans de murs restés debout, les bersaglieri se rapprochèrent de la lunette, tandis que du village de Gli-Angeli, fortement occupé par l'infanterie ennemie soutenue d'une batterie, on dirigeait sur la lunette une fusillade inutile. Gorczkowsky envoya alors le long du lac une compagnie du régiment Guylai et une demi-batterie à cheval qui démontèrent une pièce à l'ennemi, et repoussèrent quelques détachements qui s'étaient approchés du lac. L'ennemi abandonna sa position et se retira hors de portée de canon. Le roi vint en personne caracoler sur la route, examina pendant quelques instants la forteresse et s'en retourna. C'est ainsi qu'échoua le projet qu'on avait fait

de prendre Mantoue avec de la cavalerie. A cette
sion, Bava fait la remarque la plus convaincante
notre cause, et qui montre que l'esprit de révo
n'existait pas chez le peuple.

« Dans cette circonstance, dit-il, nous pûmes voi
la population était froide et ne montrait aucun en
siasme pour la cause de l'Italie, qu'elle se ralliait a
traire aux Allemands, dont, du reste, elle n'avait
ment à se plaindre. Cette découverte, aussi triste q
tendue, sans altérer notre dévouement à la sainte
de l'indépendance, nous éclaira sur les difficulté
nous rencontrerions en poursuivant la victoire. »

Le 21, la division auxiliaire toscane rejoignit les tr
du roi. Elle se composait de 5,000 hommes d'infa
et de 200 cavaliers, avec une batterie de huit pièc
ces troupes s'étaient joints des volontaires, parmi les
on remarquait le corps des étudiants de Pise, sou
ordres de leur professeur, le célèbre Montanelli. U
tachement de 250 Napolitains, conduits par un c
Raffaele Scala, renforçait les troupes toscanes. On
porte qu'en partant, Scala demanda au roi : « Que d
dire aux Lombards de la part de Votre Majesté ? » à
le roi aurait répondu : « Dites-leur que je suis p
courir à leur secours avec toutes mes troupes, et à
battre pour eux à côté de mon dernier grenadier. »

Si ces paroles du roi sont exactes, il faut avoue
les révolutionnaires ont eu bien tort de se conduir
vers lui comme ils l'ont fait.

Les auxiliaires de Modène furent réunis à cette
sion ; le roi leur confia la position de l'Osone, q
fortifier ; nous les y retrouverons bientôt.

Tous ces renforts avaient porté le corps de Bava

fectif d'au moins 30,000 hommes. Le cercle des forces ennemies se resserrait de plus en plus autour du feld-maréchal enfermé dans Vérone ; au point de vue stratégique, il ne s'en inquiétait guère : c'était même un avantage, car cela lui permettait de concentrer ses opérations ; mais son plus grand souci était dans la difficulté toujours croissante de se procurer des subsistances ; les transports attendus du Tyrol n'avaient pu se frayer un chemin, et le feld-maréchal en était réduit aux ressources du pays pour alimenter ses chevaux. On comprend avec quelle anxiété il suivait la marche du corps d'armée de réserve que lui amenait Nugent, à l'arrivée duquel il allait prendre l'offensive.

Cependant, les forces romaines et napolitaines s'avançaient vers le Pô ; le pape protesta solennellement contre un tel acte ; il interdit même à ses troupes toute démonstration hostile contre l'Autriche ; mais les ministres ne se préoccupaient pas des ordres de leur prince, et l'armée romaine continua sa marche. Un officier piémontais, Durando, prit le commandement de ces dernières troupes. Son premier acte fut d'adresser à ses soldats un ordre du jour emphatique, que le pape désapprouva hautement, car Durando n'avait aucun pouvoir pour se présenter comme exécuteur des volontés du chef de l'Eglise.

Cette guerre improvisée abonda en épisodes comiques. Le commandant de Ferrare, lieutenant-colonel comte Kuehn, s'était retiré dans la forteresse à l'explosion de la révolution et avait notifié aux habitants qu'il détruirait la ville de fond en comble, si l'on se permettait la moindre tentative hostile contre ses troupes. Lorsque Durando arriva à Ferrare, il rencontra un détachement de soldats, qui, sous l'escorte de quelques hommes armés, faisaient

paisiblement leurs provisions. Il demanda avec étc
ment la raison de cette sécurité ; on lui montra les
siers rangés le long du palais ducal ; force lui f
respecter cette situation qui n'était ni la paix ni la gu
et qui se maintint jusqu'à la fin des hostilités dans
ville, la plus malveillante peut-être de toute l'Italie.

Une colonne, commandée par le révolutionnaire
beccari, après avoir ravagé le territoire modénais
avoir propagé l'insurrection, avait traversé le Pô et s
établie dans le château de Bevilacqua, bâti dans le
moyen-âge et situé à quatre milles de la forteres
Legnano ; de ce point elle se livrait à une guer
partisans et inquiétait nos transports. Le feld-mar
ne pouvant supporter qu'une troupe de volontair
maintînt si audacieusement presque sous les canons
de nos forteresses, le colonel Heinzel, du régimen
chiduc-Sigismond, reçut l'ordre de les détruire. L
sard voulut qu'en ce moment même on nous ap
la *Gazette de Venise*. Elle contenait une lettre de la
tesse Bevilacqua, adressée aux chefs de la répul
de Venise, où elle mettait à la disposition de la répul
son château avec tout ce qu'il contenait, ajoutant q
déposait cette offrande sur l'autel de la patrie. Ce
colonel Heinzel qui fut chargé de recevoir l'offrand
triotique.

Après une marche de nuit, il apparut sous les mu
château. Aux premières fusées lancées, les insurg
rent saisis d'épouvante et s'enfuirent jusqu'au Pô,
regarder derrière eux. Le château et une partie d
lage furent brûlés ; on ne réserva qu'un approvisi
ment considérable de riz qui arriva fort à propos
remplacer le nôtre, presque épuisé.

Une autre bande de volontaires, venue de Governolo, s'était établie à Castellaro, où elle arrêtait les courriers et interceptait les communications directes entre Mantoue et Vérone. Gorczkowsky envoya un fort détachement commandé par le major Martiniz, des chasseurs impériaux, pour les déloger. Le 23, au matin, nos troupes tombèrent à l'improviste sur les insurgés, qu'elles eurent bientôt mis en déroute. A Governolo, un détachement de troupes modénaises, soutenu d'une batterie et de nombreux volontaires mantouans, avait pris une forte position défendue par des tranchées et des barricades. La possession de ce point étant très-importante par rapport à la place de Mantoue, Gorczkowsky y dirigea, dans la nuit du 23 au 24, le colonel Castellitz, du régiment François-Charles-Infanterie, avec une *division* de cavalerie et une batterie. Nos troupes enlevèrent successivement cinq barricades; mais nous fûmes bientôt obligés de reculer, l'artillerie ennemie occupant une position très-avantageuse, où elle pouvait manœuvrer à l'aise, tandis que la nôtre se trouvait resserrée sur une étroite chaussée. Il y avait bien un pont à l'entrée du village, mais il était défendu par la mitraille ennemie; après des prodiges de courage personnel, le colonel Castellitz se vit forcé de battre en retraite. On voit que ces bandes de volontaires avaient quelquefois leur utilité et pouvaient rendre quelques services à l'armée piémontaise, en interrompant les communications entre les places fortes et en entravant leur approvisionnement; mais cela ne compensait pas les embarras qu'elles lui apportaient, coûtant trois fois plus cher que les troupes régulières et trompant les calculs des généraux qui comptaient sur elles.

A la suite de notre retraite sur Vérone, Charles-Albert

s'était déployé sur les deux rives du Mincio. Son aile droite, sous Bava, s'étendait jusqu'à Curtatone, et se reliait, à Valeggio et à Mozambano, au général Sonnaz qui formait l'aile gauche, s'appuyant au lac de Garde. A ce moment l'armée piémontaise devait s'élever à environ 60,000 hommes, la plus grande partie de ses réserves et des auxiliaires de tous pays l'ayant ralliée. Nous avons indiqué déjà les raisons qui empêchaient le feld-maréchal de prendre l'offensive, et l'avaient affermi dans la résolution de ne livrer aucun combat décisif. Il ne lui était pas possible de communiquer avec la réserve que Nugent était en train de former, il ne savait pas quand celui-ci commencerait ses opérations, et par conséquent à quelle époque ils opéreraient leur jonction. Les nouvelles qu'on recevait de l'intérieur de la monarchie se suivaient de plus en plus affligeantes. Il est facile de se rendre compte de la position douloureuse du feld-maréchal vis-à-vis d'une armée grandissant tous les jours, libre de tous ses mouvements, et ayant à sa disposition toutes les ressources de la riche Italie. Ce système de temporisation, auquel était réduit le feld-maréchal était tellement en opposition avec son caractère, que nous l'admirions volontiers plus à cette époque qu'au moment où il s'élança enfin sur ses ennemis. Les rares instants de liberté que lui laissaient ses graves occupations, il les passait tantôt au milieu de ses troupes, qui reprenaient courage et patience à l'aspect calme et assuré de leur chef aimé, tantôt il allait se promener au val Pantena, et entouré des officiers de son état-major, étendu sur le gazon, il leur enviait en riant l'insouciance et la gaîté de la jeunesse. Nous sommes sûrs qu'il s'est souvenu longtemps de ces heures d'abandon, car quelques instants de repos, dans de pareilles circons-

tances, valent mieux que bien des jours de plaisir d'une vie tranquille.

Charles-Albert n'en paraissait pas moins redouter un combat décisif, ou au moins ne marchait à son but qu'avec une extrême prudence; mais cette prudence avait une tout autre raison que celle du feld-maréchal. Il trouvait plus sûr de s'en remettre pour l'accomplissement de ses projets à la trahison des Lombards qu'aux chances incertaines d'une bataille. En relation directe avec les démagogues de l'Autriche et de la Hongrie, il espérait être débarrassé sans coup férir de son redoutable adversaire.

Avant de consolider sa position sur le Mincio, le roi entreprit deux grandes reconnaissances, pour s'assurer qu'il ne se heurterait pas contre l'armée du feld-maréchal. Le général Sonnaz traversa le Mincio le 23, avec douze bataillons et une brigade de cavalerie, et tandis qu'il examinait avec l'infanterie les hauteurs de Montevento ainsi que les collines voisines, la cavalerie s'avançait vers Villafranca. Le roi suivit en personne le mouvement de l'infanterie, puis se dirigea par Custozza vers Villafranca, où les rapports des chefs de corps lui apprirent qu'on n'avait été nullement inquiété par l'ennemi, et que Radetzky n'avait pas bougé de ses retranchements de Vérone. Le roi fit alors rentrer les troupes à leurs premières positions.

Une semblable reconnaissance fut exécutée le 23, du côté de Mantoue par le duc de Savoie, et amena un résultat analogue.

Charles-Albert, ainsi convaincu de l'immobilité de ses adversaires, se décida alors à exécuter un mouvement offensif. Le 26, il fit traverser le fleuve sur tous les points à son armée. Bava s'avança jusqu'à Villafranca, où il mit une forte garnison, et occupa Custozza et Sommacampa-

gna, tandis que Sonnaz poussait de Sona à Castelnovo et Santa-Giustina, en se tenant toujours appuyé sur le lac de Garde. Le duc de Savoie, resta un peu en arrière avec la réserve et vint camper à Oliosi. Par suite de ces mouvements Peschiera était cernée, ses communications avec le feld-maréchal coupées, et le roi n'attendait plus que son parc de siége pour commencer un siége en règle.

A deux lieues environ au-dessus de Vérone, sur la rive droite de l'Adige se trouve une localité nommée Pastrengo. Ce point est d'une importance incontestable car il commande la position de Peschiera et celle de Rivoli. Entouré par un amphithéâtre de hauteurs, il forme une tête de pont naturelle. Ces hauteurs étant suffisamment garnies, la position peut être considérée comme imprenable. Au-dessus de Pastrengo l'Adige tourne à droite en formant presque un angle droit. Les troupes qui seraient obligées d'abandonner cette position, et de passer sur la rive gauche, se trouveraient dans une situation extrêmement critique. L'armée autrichienne a toujours considéré cette position sans issue comme très-hasardée, car elle est en outre fort difficile à soutenir, la forteresse de Peschiera n'étant pas assez importante, sa garnison étant trop faible pour inquiéter les derrières de l'ennemi qui s'avancerait sur Pastrengo.

On résolut cependant, à la nouvelle du mouvement de l'armée piémontaise, d'occuper cette position; on espérait surtout pouvoir de là tendre la main à la forteresse. La brigade Wohlgemuth reçut l'ordre d'aller s'établir à Pastrengo ; la brigade Taxis fut placée à Bussolengo pour la soutenir. Cette brigade couvrait en effet Pastrengo, mais elle était de son côté tenue en échec par les Piémontais solidement établis à Santa-Giustina. Un peu au-dessus de

Pastrengo, on jeta un pont sur l'Adige, afin d'assurer le passage de la brigade sur la rive gauche.

Le 28, Charles-Albert fit bloquer Peschiera par la brigade de Pignerol; l'armée s'avança jusqu'aux premières des hauteurs qui avoisinent la ville, et le roi établit son quartier-général à Sommacampagna. On laissa une garnison suffisante à Villafranca et à la tête du pont de Goïto. Le général Bes, qui se trouvait à l'extrême aile gauche, voyant les hauteurs de Pastengo et de Cola occupées par les troupes de Wohlgemuth, n'attendit pas l'arrivée de ses renforts, et courut sur elles : il fut repoussé d'une façon sanglante, et si la faiblesse de Wohlgemuth n'avait pas forcé ce général de renoncer à ses avantages, cet engagement aurait eu sans doute de grands résultats. Bes laissa un grand nombre de morts et de blessés sur le terrain. Wohlgemuth sentit bien que, malgré ce succès, la position n'était pas tenable avec le peu de troupes dont il disposait; il demanda instamment du renfort au feld-maréchal, qui lui envoya pendant la nuit la brigade archiduc Sigismond. Il y avait donc le 29, deux brigades réunies à Pastrengo, sous le commandement du feld-maréchal lieutenant Wocher.

La situation devenait dangereuse pour le roi ; pour que le siége de Peschiera réussît, il ne devait pas laisser l'ennemi prendre une position aussi menaçante. Il résolut donc d'attaquer avec toutes ses troupes. Le 29, vers dix heures du matin, le lieutenant-général Broglio s'avança avec sa division de Santa-Giustina sur Pastrengo. Ce mouvement fut prévenu par Wohlgemuth qui lui-même prit l'offensive. Il poussa jusqu'à Santa-Giustina, où il trouva la brigade Taxis chaudement engagée ; mais l'inégalité de forces était trop grande, il ne put poursuivre sa

marche, et alla reprendre, sans être inquiété par l'ennemi, la position qu'il avait quittée le matin.

Ces engagements partiels et sans résultats, où de chaque côté on commettait des fautes, confirmèrent le roi dans son projet de charger le deuxième corps tout entier, sous le commandement direct de Sonnaz, et avec l'appui d'une grande partie de la réserve, d'enlever Pastrengo. Wocher y avait concentré sa division. Le mouvement commença vers neuf heures du matin. Le général Broglio s'avança le premier : on lui avait adjoint le régiment de Savone et un millier de volontaires parmesans, mais l'artillerie autrichienne, avantageusement placée, le reçut si cruellement, qu'il dut retrograder pour attendre l'arrivée de son aile gauche. Le lieutenant-général Federici, qui la commandait, arriva sur le terrain vers onze heures. Derrière ses bersaglieri, qui engagèrent aussitôt le combat avec nos tirailleurs, se trouvait une batterie de douze pièces, qui pendant trois heures nous envoya une canonnade meurtrière ; son infanterie disposée en colonnes, se composait de la brigade de Piémont, de 150 volontaires de Plaisance, 200 de Pavie, et 200 étudiants de Turin. A sa droite, et le reliant à Broglio se trouvait la brigade Coni, détachée de la réserve, ayant derrière elle la cavalerie avec la brigade de la garde. Trente mille contre six mille n'était pas une proportion acceptable. Wocher reconnut l'impossibilité de se maintenir dans ses positions et ordonna la retraite qui s'effectua vers trois heures; on traversa le pont sans trop de peine, et on le fit sauter ensuite. Le colonel Zobel, descendu en toute hâte du Tyrol avec un bataillon de chasseurs impériaux pour faire une diversion sur les derrières de l'ennemi, arriva trop tard ; heureusement le pont n'était pas encore détruit, et il put

rejoindre Wocher. L'ennemi ne nous poursuivit pas ; sans cela nos pertes auraient été grandes ; il lui aurait été facile au moyen de son artillerie de détruire le pont, et les troupes acculées au fleuve auraient été obligées de se rendre.

Des deux côtés on s'était vaillamment battu. Cette action nous coûta 500 ou 600 hommes tués ou blessés, parmi lesquels plusieurs braves officiers. Un détachement du régiment Piret, s'étant engagé trop avant dans la ligne ennemie, fut fait prisonnier. Les pertes des Piémontais durent s'élever au moins à 500 hommes.

Au moment de notre retraite le roi se trouvait auprès du général Féderici ; voyant les Autrichiens se retirer, il partit à leur poursuite avec un détachement d'environ deux cents cavaliers, lorsqu'il tomba dans une embuscade, destinée sans doute à protéger notre retraite, et reçut à une centaine de pas une décharge qui dispersa une partie de sa suite ; le roi calme et impassible arrêta son cheval, tira son épée et envoya l'ordre à un bataillon de Piémont et à une compagnie de Coni de marcher en avant et de poursuivre vivement l'ennemi.

Le commandant de la forteresse de Peschiera entendant gronder le canon et la fusillade autour de lui, ouvrit un feu violent contre les troupes qui l'investissaient et risqua une sortie avec deux compagnies ; mais il fut bientôt ramené dans la forteresse.

C'est ainsi que se termina cet engagement de Pastrengo, qui avait duré trois jours, et où nous fûmes bien justement punis de nous être obstinés à tenir une position aussi périlleuse, et nullement abritée. Le feld-maréchal, qui dès le commencement ne s'était pas fait illusion sur la situation dangereuse de sa division, avait reconnu,

d'après les rapports qui lui arrivaient d'instant en instant, que l'issue du combat n'était pas douteuse.

Dans le but de soulager un peu cette division, il s'était décidé de faire une démonstration vers les hauteurs de Sona et de Santa-Giustina, et était sorti de Vérone en plein jour avec ses troupes, divisées en cinq colonnes. L'ennemi, qui distinguait parfaitement le feld-maréchal courant avec sa suite sur la route de Castelnovo, ne douta point qu'un engagement sérieux allait avoir lieu. Tout se mit en mouvement, et nous remarquâmes quelque désordre dans les manœuvres de l'ennemi. Nos batteries ouvrirent contre les hauteurs un feu très-vif, auquel répondit aussitôt l'artillerie. Il est probable que si nous avions voulu attaquer cette position, faiblement défendue à ce moment, nous aurions gravement embarrassé nos adversaires, mais il n'entrait pas dans le plan du feld-maréchal de s'engager dans un combat qui aurait pu se transformer en une bataille décisive. Son intention était de soulager la division exposée à Pastrengo, et si les Piémontais ne poursuivirent pas cette division, ce fut évidemment parce qu'ils étaient inquiétés par le mouvement du feld-maréchal; en effet, celui-ci en continuant sa marche vers Santa-Giustina et Sandria, aurait pu fort bien les acculer aux canons de Peschiera.

Le but étant atteint, le feld-maréchal donna l'ordre de la retraite, et sans être inquiété par l'ennemi, rentra à Vérone, où il rappela également la brigade établie à Bussolengo. L'ennemi ayant tenté quelques démonstrations près de Bussolengo dans le but de passer l'Adige, la division Wocher dut rester sur la rive gauche du fleuve, pour garder le défilé de Parona; elle se reliait, par des postes d'observation, aux troupes du Tyrol méridional.

Depuis le châtiment infligé aux volontaires, l'ordre avait régné dans le Tyrol et les Italiens n'occupaient plus que quelques points, depuis Tione jusqu'à Storo; Welden résolut de les en chasser. Les renforts qu'il attendait du haut Tyrol étaient arrivés. Il décida qu'on s'avancerait en deux colonnes; l'une sous le lieutenant-colonel Signorini, commandant du 3e bataillon de chasseurs, suivit la ligne de Tione à Storo ; l'autre, sous le lieutenant-colonel Pechy, partit de Riva, se dirigeant également sur Storo. Les Italiens, renforcés d'un bataillon de ligne nouvellement formé et décoré du titre de Légion de la Mort, coururent hardiment au devant de Signorini. Pour donner à Pechy le temps d'arriver, Signorini rétrogada jusqu'à Condino. Pechy ne se fit pas attendre ; il attaqua Storo par le flanc droit, tandis que Signorini reprenait l'offensive. Quoique renforcé encore de deux détachements conduits par Beretta et Grotti, l'ennemi se dispersa et courut vers le pont de Caffaro, qu'il barricada, puis s'enferma dans le château de Lodrone, situé au-delà de la rivière.

Par suite du passage de la division Wocher sur la rive gauche de l'Adige, la position de Rivoli se trouvait découverte. Ce point, peu important par lui-même, l'était beaucoup en ce moment, pour nous, qui nous trouvions à Vérone. En effet, à cet endroit la vallée de l'Adige est resserrée entre deux murailles de hauteur, de sorte que, du plateau de Rivoli, on commande complétement la route située sur la rive gauche. Cette route était la seule par laquelle nous pussions communiquer avec l'intérieur, et tout ce qui nous en arrivait venait par là ; tant que nous ne nous ouvririons pas une autre voie, nous devions conserver celle-là à tout prix. Le feld-maréchal lieutenant Welden reconnaissant le danger causé par le départ de

la division Wocher, fit occuper, dans la mesure de ses forces, cette position, et assura à Peri le passage du fleuve. A Volargne se trouvait le colonel Zobel, qui s'y était retiré après l'affaire du 30.

Soit que Charles-Albert voulût, en attaquant la position de Rivoli, détourner seulement notre attention d'un mouvement important, soit qu'il espérât s'en rendre maître facilement, vu la faiblesse des forces de Welden, toujours est-il qu'il tenta un coup de main contre cette position. Le 4 mai, le régiment de Piémont, soutenu d'une batterie, s'avança vers Lazise, où il s'adjoignit quelques milliers de volontaires qui avaient traversé le lac de Garde. Le 5 vers midi, ce corps, composé d'environ 6,000 hommes, commença son mouvement sur Rivoli, ses tirailleurs déployés en demi cercle s'avançant vers l'Adige; il traversa un ruisseau nommé le Tasso, et se mit en devoir de gravir le plateau. Bientôt le combat s'engagea entre nos avant-postes et l'ennemi. Les nôtres se sentant inférieurs en nombre retrogadèrent jusqu'à Rivoli, où les poursuivit l'ennemi. Mais alors quelques compagnies de Schwarzenberg et de Bade-Infanterie, accompagnées d'une demi-batterie de fusées, prenant l'offensive, tombèrent sur les Piémontais; cette attaque inattendue força non-seulement l'ennemi de s'arrêter, mais il dut repasser le Tasso et renoncer à son projet d'enlever Rivoli. Le combat ne s'était pas étendu sur la ligne principale des deux armées, l'extrémité seule avait été engagée.

Enhardi par son heureux passage du Mincio, et par les succès de Pastrengo, se voyant à la tête d'une armée qui chaque jour augmentait en nombre, tandis que la mort, les blessures et les maladies affaiblissaient celle de ses adversaires, recevant d'excellentes nouvelles de l'in-

surrection viennoise, qui forçait l'empereur à se réfugier dans le Tyrol, Charles-Albert, dans la persuasion que rien ne serait plus facile que de nous chasser de Vérone, résolut d'en finir par une attaque décisive. Le roi entretenait des relations suivies avec les mécontents de Vérone, qui lui avaient promis que la population se soulèverait du moment que l'armée piémontaise apparaîtrait devant les remparts. Le succès était considéré comme assuré. Bava dans ses mémoires et à la tribune, le ministre de la guerre Franzini, l'ont avoué franchement. Nous, de notre côté, nous avions nos raisons pour nous méfier des dispositions politiques des Véronais, et nous avions pris nos précautions à cet égard. Le feld-maréchal déclara dans une proclamation laconique, qu'à la moindre tentative hostile des habitants contre les troupes, il ferait bombarder la ville par les forts, et en ferait un amas de ruines. Nous ne doutons pas que malgré sa douceur habituelle, le feld-maréchal n'eût, en cette circonstance, mis ses menaces à exécution.

Vérone n'est pas précisément une forteresse ; c'est cependant plus qu'un camp retranché, car ses fortifications sont permanentes. Derrière ses remparts, garnis de plus de trois cents canons, nous étions assurés de ne pas être forcés par nos adversaires ; car Charles-Albert n'était pas un Suwarow, et les Piémontais ne sont pas des Russes. Ce que nous avions à craindre, c'était qu'on cherchât à investir la place ; dans ce cas, le feld-maréchal se serait décidé à livrer une grande bataille. Mais l'ennemi nous évita la peine d'aller au-devant de lui : il vint nous chercher.

Vérone est situé sur une espèce de plateau borné, à une bonne portée de canon, par une dépression de terrain

assez escarpée, de forme demi-circulaire, et qui marquait sans doute, à une époque reculée, le lit de l'Adige. Cette dépression commence à Chievo pour se terminer à Tombetta. Sur ce parcours se trouvent les villages de Croce-Bianca, de San-Massimo et de Sainte-Lucie. A partir de ce dernier village, le ravin s'abaisse peu à peu pour venir mourir au bord du fleuve. Deux grandes routes le traversent : l'une, celle de Milan, passe par Croce-Bianca; l'autre, celle de Mantoue, par Sainte-Lucie. Cet accident de terrain, très-avantageux au cas d'une attaque contre la ville, puisqu'il lui ferme ses débouchés, n'était pas fortifié à cette époque, et une armée qui, après une bataille, aurait repoussé nos troupes dans la ville, aurait pu s'y retrancher et déployer toutes ses forces offensives contre Vérone.

D'après les projets primitifs de fortification, ce rideau était rendu inoffensif par un fort qu'on devait construire à San-Catarina, sur le bord de l'Adige, et par plusieurs redoutes placées à Tombetta et à Sainte-Lucie, sous la protection desquels la garnison pouvait, non-seulement déboucher en toute sûreté par la Porta-Nuova, mais encore passer facilement l'Adige et prendre l'ennemi en flanc et en queue. Mais à cette époque, on avait déclaré tous ces travaux de fortification superflus. Ces économies auraient bien pu amener la perte de la bataille de Sainte-Lucie et la chute de la monarchie; les quelques coups de bêche qu'on avait économisés deux ans auparavant, l'Autriche allait les payer du plus pur de son sang; si ces travaux avaient été exécutés, la bataille de Sainte-Lucie n'aurait même pas été possible.

Ce ravin, qui s'étend de Chievo à Tombetta, est trop étendu pour que le feld-maréchal pût le garnir de troupes. On avait seulement installé de l'artillerie sur les points

les plus importants et pratiqué de nombreux abattis ; ces espèces d'avant-postes formaient une section de cercle dont chaque extrémité s'appuyait sur l'Adige. Le reste de l'armée était campé sous les canons de la forteresse ou établi dans la ville même.

Le feld-maréchal ne pensait pas être attaqué dans sa position ; cependant, cette hypothèse avait été discutée. Plusieurs voix s'étaient élevées dans son conseil, prétendant qu'on pouvait se renfermer dans la forteresse sans accepter la bataille ; mais le feld-maréchal n'était pas de cet avis ; il aurait sacrifié jusqu'au dernier homme de son armée plutôt que de laisser dire que l'ennemi avait tenu un seul jour devant Vérone.

Le sol, autour de Vérone, est d'une stérilité qu'ont pu vaincre à peine la patience des cultivateurs italiens et le soleil de l'Italie. Avec la masse de cailloux qu'ils ont dû remuer pour trouver un peu de terre végétale, les habitants ont élevé des espèces de chaussées de pierre qui forment comme un labyrinthe s'étendant en tous sens. Ce terrain ainsi entrecoupé, est couvert de mûriers qui, brisant toutes les lignes visuelles, doivent causer de grands embarras aux deux parties. L'avantage en ce cas était cependant pour nous : nous étions les attaqués, les Piémontais les attaquants; ils avaient besoin d'espace pour manœuvrer et ils en étaient empêchés par ces chaussées, tandis que ces mêmes chaussées étaient pour nous d'excellents parapets. De Chievo à Sainte-Lucie, une bonne route suit le ravin et forme, pour ainsi dire, la ligne de circonvallation de Vérone; tandis qu'au moyen de cette route nous pouvons faire circuler nos troupes et notre artillerie, envoyer nos ordres sur tous les points de notre position, l'ennemi est dans l'impossibilité de faire

aucun mouvement de flanc, et ses aides-de-camp se perdent dans le labyrinthe des chaussées. Sans ces avantages naturels, la position n'aurait pas été tenable pour nous, vis-à-vis d'un ennemi aussi supérieur en nombre.

D'après les positions qu'occupait actuellement l'armée ennemie, on peut déduire facilement le mouvement qu'elle eut à faire pour se rendre devant Vérone. Par les routes qui descendent des hauteurs de Sommacampagna et de Sona, le deuxième corps, commandé par le lieutenant-général Sonnaz, devait arriver sur notre front, tandis que le premier corps, sous Bava, venant de Villafranca et de Custozza, occuperait Sainte-Lucie sur notre gauche. L'ennemi avait bien compris que ce dernier point était la clé de la position, car, ainsi qu'on le verra bientôt, il y avait concentré cinq brigades.

Le commandement supérieur de l'armée piémontaise avait été remis entre les mains du général Bava. Le roi lui avait simplement donné l'ordre de prendre toutes les dispositions nécessaires à l'attaque. Lorsqu'il arriva à Sommacampagna, où tous les lieutenants-généraux avaient été convoqués, et qu'il s'apprêta à leur indiquer toutes ses dispositions, le ministre de la guerre Franzini tira de sa poche d'autres ordres sur le même sujet, en en exigeant l'exécution au nom du roi. La transcription et l'expédition de ces pièces fort détaillées prit tant de temps que les chefs de corps les reçurent au moment où les troupes commençaient à se mettre en mouvement, ce qui amena un malencontreux désordre dans la marche des colonnes. C'est du moins ce que rapporte Bava, qui profite de cette occasion pour se plaindre de la perpétuelle immixtion de Franzini dans le commandement supérieur dont lui, Bava, était seul investi : sans aucun doute, Bava

dit Franzini, pour ne pas dire le roi. La vérité est que le roi, défiant à l'endroit de son aptitude stratégique, avait remis le commandement supérieur entre les mains de Bava, sans cependant s'interdire le droit de donner tel ordre qui lui conviendrait.

Notre 1er corps d'armée ne se composait que de deux brigades, les brigades Wohlgemuth et archiduc-Sigismond étant restées dans la vallée de l'Adige. Il formait notre aile gauche et occupait Tombetta avec la brigade Clam, et Sainte-Lucie avec la brigade Strassoldo. La brigade Clam était forte de 3 bataillons, 2 escadrons et 6 canons; celle de Strassoldo comptait 2 bataillons, 2 escadrons et 6 canons.

A San-Massimo commençait le 2e corps; cette ville était gardée par la brigade Gyulai, composée de 3 bataillons, 2 escadrons et 6 canons. — Au centre de ce corps, auprès de Croce-Bianca, se trouvait le commandant de corps, feld-maréchal-lieutenant d'Aspre en personne, avec la brigade Frédéric Lichtenstein, consistant en 3 bataillons 1/4, 3 escadrons et 18 canons.

L'extrême droite était formée par la brigade Wilhelm Taxis; elle comportait 3 bataillons, 2 escadrons et 6 canons.

Une réserve de cavalerie sous le général baron Simbschen, forte de 5 escadrons et de 6 canons, se tenait sur les glacis de la forteresse.

Dans le courant de la bataille, on détacha des corps occupant Vérone, 3 bataillons 2/3 et 6 canons destinés à renforcer l'aile gauche; notre force totale était donc de 17 bataillons 5/6, 16 escadrons et 54 canons, c'est-à-dire à peine 16,000 hommes, dont on peut défalquer la cavalerie qui ne prit, pour ainsi dire, aucune part à l'action.

Le 6 mai, à six heures du matin, l'armée piémontaise, forte de 45 à 50,000 hommes et de 66 canons, était sous les armes; une heure après, le centre et l'aile gauche commencèrent leur mouvement. L'aile droite ne reçut ses instructions que vers sept heures; aussi n'arriva-t-elle que plus tard sur le champ de bataille.

Au bout d'une heure, la division d'Arvillars assaillit nos avant-postes; nos tirailleurs se retirèrent lentement; l'ennemi déploya alors les deux brigades d'Acqui et Casale, avec l'artillerie sur le front, la cavalerie et les tirailleurs aux ailes; le combat devint général sur ce point : l'artillerie agissait énergiquement des deux côtés, mais l'ennemi n'avançait pas.

Au premier moment, on avait pris cela pour une affaire d'avant-postes; mais les nouvelles arrivant de tous côtés montrèrent qu'il s'agissait d'un engagement sérieux. Les troupes qui se trouvaient encore en ville coururent à leurs positions; le feld-maréchal monta à cheval et se rendit à la Porta-Nuova. Dans la ville régnait une agitation extrême. Moitié par curiosité, moitié dans l'espoir d'assister au triomphe des Piémontais, les habitants étaient tous descendus dans les rues. Le feld-maréchal traversa tranquillement la foule, mais donna l'ordre à des patrouilles de dissiper les rassemblements et d'inviter les habitants à rentrer chez eux.

Cependant, le roi et Bava étaient arrivés à Sainte-Lucie, avec les brigades d'Aoste et Régina, suivies à quelque distance par la réserve. La seconde division manquait; mais, comme l'aile gauche avait déjà engagé l'action, Bava ne voulut pas attendre plus longtemps et donna l'ordre d'attaquer. Un bataillon archiduc Sigismond et le 10e bataillon de chasseurs défendaient Sainte-Lucie; le

bataillon de grenadiers d'Anthon, placé un peu en arrière, leur servait de réserve. C'est en cet endroit que se livra le combat le plus remarquable de toute la campagne. Pendant trois heures, ces braves troupes se défendirent avec un héroïsme contre lequel échouèrent toutes les attaques. Deux compagnies du 10e bataillon de chasseurs occupaient le cimetière; de partout l'on voyait le brave colonel Copal, bien reconnaissable à son cheval blanc comme la neige, exciter ses hommes à la résistance. L'ennemi lança la brigade de la garde contre le cimetière; elle l'envahit d'abord, puis fut repoussée avec perte et se retira en désordre au milieu de la brigade Régina, qui s'était fourvoyée de ce côté au lieu de se diriger à sa droite. Si nous avions été en état de prendre l'offensive, l'occasion était belle pour remporter un succès éclatant; mais deux bataillons contre trois brigades, la proportion était trop inégale; nous dûmes nous contenter d'avoir conservé notre position.

Il pouvait être environ une heure, lorsque la seconde division du second corps, sous Ferrari, arriva de Villafranca. Bava, averti de ce mouvement par celui de la brigade Bevilacqua, renouvela son attaque; il n'était plus possible de conserver Sainte-Lucie, et Copal, avec ses chasseurs, abandonna le cimetière; l'ennemi se mit à sa poursuite, mais il fut repoussé par les grenadiers d'Anthon, qui se jetèrent sur lui au cri de : *A la baïonnette!*

La brigade Clam n'avait été jusqu'alors que faiblement attaquée; mais Sainte-Lucie perdue, son flanc droit se trouvait découvert et elle dut également se retirer vers la Rotonde.

Le feld-maréchal, qui observait ces événements, envoya par son second adjudant-général, lieutenant-colonel

Schlitter, l'ordre au feld-maréchal-lieutenant comte Wratislaw d'échelonner la brigade Clam de manière à prendre Sainte-Lucie en flanc ; il fit en même temps sortir de la forteresse un bataillon Geppert et deux compagnies Prohaska destinés à renforcer Clam. Celui-ci laissa un bataillon pour se couvrir du côté de Tombetta, et avec le reste de sa brigade et les troupes qu'on venait de lui envoyer, exécuta avec rapidité et habileté le mouvement prescrit.

Pendant ce temps la deuxième division, celle du comte Broglio, était arrivée en ligne à l'aile gauche de l'ennemi, et réunie à celle de d'Arvillars, attaquait vigoureusement d'Aspre dans ses positions de San-Massimo et de Croce-Bianca ; mais leurs efforts échouèrent devant l'inébranlable résistance d'Aspre et de ses troupes ; l'ennemi tenta alors un assaut général, mais une batterie cachée vomit sur lui une mitraille meurtrière et lui fit perdre contenance ; une colonne — que nous croyons être un régiment de la brigade de Savone — prit la fuite, et poursuivie de près par les nôtres, rompit la ligne ennemie. Cet événement découvrit l'aile gauche des troupes piémontaises qui se trouvaient à Sainte-Lucie ; de ce côté, les choses commençaient à prendre une autre tournure. Dès que la brigade Clam eut terminé le mouvement indiqué plus haut, Wratislaw donna l'ordre d'une attaque générale ; l'ennemi nous reçut avec une fusillade telle que nous n'en avons jamais entendue.

Le lieutenant-colonel Leutzendorf, commandant le bataillon Geppert, le général baron Salis, chambellan de l'archiduc Sigismond, qui s'était joint volontairement à nos troupes, furent frappés à la tête du bataillon Geppert. Il n'était pas possible d'avancer, et Wratislaw envoya en

toute hâte annoncer qu'il lui était impossible de s'emparer de Sainte-Lucie si on ne lui envoyait pas du renfort. On peut dire qu'à ce moment le feld-maréchal jouait sa dernière carte. Il expédia à Wratislaw les seules troupes qui lui restassent : quatre compagnies des grenadiers Weiler, le reste du régiment Sigismond et une batterie de 12, avec l'ordre de renouveler l'attaque ; il ne donna cet ordre qu'après s'être assuré qu'avec ces renforts on pourrait reprendre Sainte-Lucie sans trop verser de sang.

En ce moment, on apprit à Sainte-Lucie la défaite de l'aile gauche ennemie ; les troupes piémontaises reçurent aussitôt l'ordre de la retraite. Ce mouvement s'exécuta péniblement ; sur ce point, où se trouvaient accumulées près de cinq brigades, régnait un grand désordre. Si nous avions connu ces circonstances et si nous avions eu assez de troupes pour sacrifier quelques hommes de plus, nous aurions pu reprendre Sainte-Lucie et causer des pertes considérables à l'ennemi. Les Piémontais se retirèrent par les routes qu'ils avaient prises pour venir ; l'extrême fatigue de nos troupes qui étaient restées toute la journée sans manger sous un feu terrible, ne nous permit pas de les poursuivre bien énergiquement; cependant, nos tirailleurs inquiétèrent quelques colonnes assez sérieusement. Ce terrain coupé, qui nous avait si bien aidé, sauva aussi les Piémontais, car nous ne pûmes voir tout le désordre qui régnait chez eux. L'ennemi regagna les positions qu'il occupait le matin. Nous, nous campâmes sur le champ de bataille.

Des deux côtés on s'était battu avec une grande bravoure. Les Piémontais ne se lassaient pas d'attaquer, les nôtres de leur opposer une imperturbable défensive. Le roi lui-même, au commencement de l'affaire de Sainte-

Lucie, se trouvait au milieu des troupes les animant de son exemple; puis il se rendit à la villa Fenelone, située en arrière de Sainte-Lucie, autour de laquelle il fit ensevelir sous ses yeux quelques officiers de son état-major tués en combattant, dirigeant de temps en temps sa lunette sur Vérone, dans l'espoir d'y voir se déclarer le mouvement insurrectionnel qu'on lui avait promis. Les traits de courage et d'abnégation ne manquèrent pas. Le commandant du régiment François-Charles, colonel Pottornay, a le bras emporté par un boulet; il se dirige au pas vers le feld-maréchal-lieutenant d'Aspre, et lui dit simplement: « J'ai l'honneur d'informer votre excellence que je viens d'avoir le bras droit emporté, et que je me vois forcé de quitter le champ de bataille. » Cela n'est-il pas digne de Sparte? La défense de Sainte-Lucie, par la brigade Strassoldo, est un de ces faits d'armes dont peut s'enorgueillir une armée. Douze compagnies y soutinrent pendant trois heures l'effort de trois et ensuite de cinq brigades.

La journée de Sainte-Lucie est du nombre de celles où le génie d'un chef d'armée n'a rien à faire, et où tout est remis à l'intrépidité du soldat. La nature du terrain et la faiblesse numérique de nos troupes ne nous permettaient pas les mouvements stratégiques. Il fallait vaincre ou mourir: nous vainquîmes. Pour les uns et pour les autres les pertes furent considérables. De notre côté elles s'élevèrent à environ 500 hommes. Au nombre des officiers se trouvaient, comme nous l'avons dit, le général baron Salis, et le lieutenant-colonel Leutzendorf. Les Piémontais portent le nombre de leurs morts à 98, parmi lesquels le colonel Caccia et plusieurs officiers supérieurs et de l'état-major, celui de leurs blessés à six cent cin-

quante-neuf hommes. Le nombre des morts dut être évidemment supérieur au chiffre indiqué. Lorsque le lendemain matin le feld-maréchal visita le champ de bataille, le terrain était encore encombré de cadavres, quoiqu'on en eût déjà enterré un assez grand nombre. Par la masse d'ustensiles de cuisine, de trompettes, de tambours, d'épaulettes, de shakos, d'armes et de manteaux qui jonchaient le champ de bataille, on put se rendre compte du désordre de la retraite.

En cette circonstance nous fûmes témoins d'un fait étrange : les blessés piémontais qu'on transportait à l'hôpital de Vérone suppliaient qu'on ne les privât pas de la vue. Nous finîmes par comprendre que pour exciter ces malheureux on leur avait fait croire que nous étions dans l'habitude d'arracher les yeux à nos prisonniers. Le feld-maréchal écrivit plus tard au ministre de la guerre piémontais au sujet de ces ridicules manœuvres. On ne lui répondit pas ; c'est le cas, sans doute d'appliquer le proverbe: qui ne dit mot consent. Radetzky se rendit à l'hôpital, consola ces malheureux et donna des ordres pour qu'ils fussent traités avec le même soin que nos soldats. Dans le butin on trouva une assez grande quantité de masques ; un cadavre piémontais portait un déguisement représentant un diable. Dans quel but cette mascarade ? le Diable, en l'honneur de qui on avait fabriqué cette garde robe, le sait sans doute. On suppose qu'à l'aide de ces oripeaux on avait voulu terrifier les Croates. Nous ne savons pas si les Croates craignent le Diable, mais nous pouvons assurer que ce singulier butin amusa beaucoup nos soldats ; nous aimons à croire qu'il n'avait pas non plus d'autre destination chez les Piémontais.

On n'a jamais apprécié le combat de Sainte-Lucie

comme il le méritait. Quant à nous, nous le considérons comme l'action la plus glorieuse et la plus féconde en résultats de toute la guerre. Il marque le moment où la fortune, qui jusqu'alors avait favorisé le roi, accomplit son évolution. Il ébranla l'assurance de l'armée Piémontaise, et fut pour le roi le présage des difficultés contre lesquelles il allait se heurter. Il mit au grand jour la supériorité morale de notre armée, sa discipline, son amour et son attachement à l'empereur et à la patrie, de sorte que pas un de nos soldats ne doutait du triomphe final de notre cause.

Les malheurs de la patrie avaient forcé plusieurs membres de la famille impériale à venir chercher dans les rangs de l'armée d'Italie une place digne d'eux. Parmi eux se trouvait l'archiduc François-Joseph. C'est encore une des particularités du combat de Sainte-Lucie, que l'empereur actuel de l'Autriche y ait gagné ses éperons. Le jeune prince, qui ignorait alors les destinées que lui réservait la fortune, parcourait paisiblement le champ de bataille au milieu d'une pluie de balles, si bien que les deux commandants de corps vinrent le supplier de ne pas exposer ainsi sa personne. L'archiduc Albert se trouvait, sans commandement il est vrai, à Sainte-Lucie, où il se distingua par sa bravoure. Un an plus tard il réalisa, sur le champ de bataille de Novare, les espérances qu'il avait données à Sainte-Lucie.

Pour ne pas interrompre le récit des événements qui eurent lieu autour de Vérone, nous avons laissé de côté ce qui s'était passé à Venise et dans la Vénétie, après la malheureuse capitulation de Zichy. Avant de terminer cette première partie, il est nécessaire de revenir sur ce que nous avons omis. On avait commencé la révolution

au nom de l'unité de l'Italie, et le premier acte de Manin fut de proclamer la république. Cela devait éclairer Charles-Albert sur ce qu'il avait à attendre de ses alliés. Et du reste pouvait-on croire vraisemblable que le pape, que le roi de Naples, que le grand duc de Toscane seconderaient, dans l'exécution de ses projets, le prince ambitieux que ses amis de Milan proclamaient déjà seul roi de l'Italie? La domination si décriée de l'Autriche, n'avait certes jamais porté si haut ses regards. Plus d'une fois elle avait raffermi le trône chancelant de ces divers souverains. N'était-il pas plus naturel qu'ils se ralliassent à une forte puissance, qui les protégeait, bien plutôt que de s'abaisser au rang de vassaux d'un petit roi, uniquement parce qu'il était prince Italien. La brillante Naples, Rome la ville éternelle, l'artistique Florence pouvaient-elles accepter pour maîtresse Turin, qui n'est rien de tout cela? L'Italie aurait oublié son passé, oublié l'esprit de son peuple, si elle y avait consenti.

Manin, orateur habile, mais manquant complétement des qualités de l'organisateur et de l'administrateur, licencia les troupes italiennes laissées à sa disposition, sans doute parce qu'elles ne lui inspiraient pas grande confiance; ces hommes rentrèrent presque tous dans leurs foyers. Il avait trouvé des millions dans les caisses, d'immenses approvisionnements dans les magasins. Tout cela fut bientôt gaspillé. Ce qu'une sage administration avait mis des années à amasser, Manin, ébloui, le dissipa en quelques semaines. Le rétablissement de la république était une indigne comédie, au moyen de laquelle il abusa la crédulité des Vénitiens. Le lion de Saint-Marc a beau étendre ses ailes sur sa colonne de marbre, il ne reprendra plus son vol, pas plus que le Capitole n'enverra ses pro-

consuls gouverner les peuples et les souverains vaincus. Tout ce qu'on pouvait faire pour Venise déchue, l'Autriche l'a fait ; quant à devenir une capitale de la Haute-Italie, ou le siége d'une république, Venise ne doit plus y penser. Ou Manin sacrifiait Venise à son ambition sans bornes, ou bien il n'était qu'un idéologue absurde. La suite des événements prouve que la première de ces suppositions était la juste. La longue résistance de Venise, alors que tout espoir d'une issue heureuse avait disparu, montre que cette malheureuse ville combattait pour la gloire d'un seul homme. Dieu préserve les peuples de tels patriotes !

Charles-Albert avait envoyé à Venise, dans la personne du général de La Marmora, un excellent soldat et un conseiller sûr, qui devait aider Manin à organiser une force militaire. Mais il paraît que ce général ne fut pas goûté par Manin, car nous le voyons peu de temps après commander une division sous Durando. La Marmora fut remplacé par Pepe.

Lorsque éclata la révolution le général Zucchi se trouvait encore détenu comme prisonnier d'Etat dans la forteresse, où il était traité avec beaucoup d'égards. On lui confia l'organisation des forces de la république. Sa conduite ultérieure montra qu'il n'avait accepté cette mission que contre sa volonté. On sait qu'il avait prédit la malheureuse fin de la république, la triste contenance que ferait la garde nationale en face des Autrichiens. Appelé plus tard par le Pape pour commander ses troupes, il lui resta fidèle, et repoussa énergiquement les hordes de Garibaldi.

Zucchi organisa tant bien que mal une force active de 11,000 hommes, parmi lesquels environ 3,000 hommes de nos troupes ; le reste composé de volontaires et de gardes nationaux. Lui-même se retira dans la forteresse

de Palmanova, avec 4,000 hommes. Il envoya 1,000 hommes de renfort à Udine, qui devait se défendre elle-même. Il jeta le reste de ses troupes dans la montagne, occupa les défilés, barricada et creusa les routes, enfin prépara une foule d'obstacles à la marche de la réserve de Nugent. Les capitulations de Palmanova et de Venise avaient laissé suffisamment de canons à la révolution ; mais on manquait d'artilleurs. Charles-Albert en ayant été instruit, envoya à Zucchi une compagnie de canonniers piémontais.

La formation d'un corps d'armée autrichien de réserve était décidée bien avant l'explosion de la révolution; mais tant qu'on crut le danger éloigné, on ne s'en occupa que très-négligemment, toujours par raison d'économie. Lorsque survinrent les événements de mars, on n'osa pas retirer les troupes des villes où elles se trouvaient et tandis que le feld-maréchal défendait désespérément Vérone, la réserve ne se formait pas. Plus cette situation se prolongeait, plus la jonction de Radetzky et de la réserve devenait problématique : la révolution faisait de nouveaux progrès en Vénétie; Durando s'avançait sur le Pô, suivi d'un corps de bonnes troupes Napolitaines. Si la réunion de ses troupes s'exécutait heureusement, les opérations de la réserve rencontreraient des obstacles insurmontables. Aussi le feld-maréchal regardait-il toujours du côté de l'Isonzo.

Ce ne fut que vers le milieu d'avril que le rassemblement de ces troupes fut assez avancé pour qu'il fût possible de commencer les opérations.

Ce corps était formé de toutes sortes d'éléments. Il se composait de quelques régiments de ligne et surtout de bataillons-frontière. Plusieurs de ces bataillons n'étaient

que des détachements destinés primitivement à compléter les corps désorganisés à la suite des capitulations de Trévise et de Venise.

La force totale de cette réserve était d'environ 22,000 hommes, 1,800 chevaux et 12 batteries, avec quelques obusiers. Ce qui lui manquait surtout, c'étaient les transports. L'artillerie était attelée d'une manière défectueuse; les bagages et les approvisionnements étaient transportés sur des chariots requis.

Le commandement était confié à un général expérimenté, familiarisé avec le terrain italien, le feld-zeugmeister Nugent. S'il avait attendu la complète organisation de ses troupes, il n'aurait pas été en état avant le commencement de mai. Mais il comprit qu'il y avait une nécessité impérieuse à empêcher par sa rapidité la jonction des troupes ennemies et la consolidation de la révolution; le 16 avril, avec seulement 13,000 hommes, il se dirigea vers l'Isonzo.

Charles-Albert avait donné ordre à Durando, qui venait d'atteindre le Pô, d'accélérer sa marche sur la Piave pour arrêter la marche de Nugent et entraver, si cela était possible, sa jonction avec Radetzky. L'armée de Durando se partageait en trois divisions. La première, commandée directement par Durando, comprenait les régiments suisses et les dragons du pape, formant 5 à 6,000 hommes. Dans son état-major se trouvaient des nobles, des peintres, des poètes, mais pas un militaire. La deuxième division, sous La Marmora, comptait huit bataillons, des *crociati* et des étudiants de toutes les villes d'Italie, plus une compagnie franche, sous le Ferrarais Morti. La troisième division était sous les ordres de Ferrari; elle se composait de quatre bataillons de troupes de

ligne du pape et de six bataillons de légionnaires romains. Tout cela représentait une force de 16 à 18,000 hommes. En y ajoutant les troupes rassemblées par Zucchi, on peut compter que Nugent allait avoir en face de lui 28 à 30,000 combattants, sans compter les Napolitains.

Une légion italienne vint plus tard se joindre à eux à Trévise. Cette légion, formée à Paris par le général Antonini, se composait en grande partie de Polonais et de Français; ce corps suivit son chef à Venise, où l'appela Manin pour lui confier le commandement de cette place.

Après avoir passé l'Isonzo, Nugent envoya la brigade Félix Schwarzemberg contre Palmanova, tandis qu'il prit avec la colonne principale la direction d'Udine. Zucchi, instruit du passage de Nugent à Visco, courut au devant de lui; mais après un engagement très-vif, il fut forcé de rentrer à Palmanova; le village de Visco devint la proie des flammes. Le 19, Nugent établit son quartier-général à Cusignocco. Il somma Udine de se rendre. La ville, bien défendue par des murailles du moyen-âge, solidement barricadée, refusa. Le 21, il ouvrit un feu d'obusiers et de mitraille qui épouvanta les habitants; la ville capitula à des conditions si humbles que les troupes qui s'y trouvaient déposèrent leurs chefs, s'en choisirent d'autres à leur goût et se retirèrent au fort Osoppo, situé à peu de distance de la ville. Le chef de l'état-major général autrichien colonel baron Smola, accompagné de quelques officiers, s'étant imprudemment avancé pour parlementer avec des troupes ignorantes des usages de la guerre, fut reçu par une décharge de mitraille, qui tua deux de ses officiers et lui enleva à lui-même un pied.

Le ministère d'alors avait jugé convenable d'envoyer au quartier-général de Nugent un commissaire muni des

pouvoirs les plus étendus ; il avait la mission ingrate de rétablir la paix. Ce commissaire était le comte Hartig, qui devait connaître les Italiens, ayant été longtemps gouverneur de la Lombardie. Mais il n'avait vu que des Italiens tranquilles et soumis aux lois, tandis qu'aujourd'hui il se trouvait en face d'Italiens révoltés et exaltés par des succès qu'ils croyaient durables et assurés. La proclamation qu'il adressa aux Milanais fut reçue avec ironie, car la population devinait derrière cela la faiblesse de notre gouvernement et ne s'en montrait que plus impudente dans ses exigences. Le feld-maréchal ne pouvait tolérer cela ; il voulait bien être humain et généreux, mais non pas faible. Il fit part de ses sentiments à l'endroit de cette mission au comte Hartig, avec lequel, du reste, il était lié d'amitié ; et cette malencontreuse démarche de notre ministère n'eut pas d'autres suites.

Le 23, Nugent entra à Udine, et le 24, l'avant-garde, sous le général Schulzig, atteignit Codroïpo.

Une colonne, commandée par le général Culoz et se dirigeant par la vallée de la Fella, trouva le défilé de Pontafel occupé par les insurgés, les ponts coupés, les routes bouleversées. Elle dut employer l'artillerie pour s'ouvrir un passage. Le colonel baron Gorizzutti, de l'état-major, fut blessé grièvement dans cette affaire. Le 23, le défilé était libre et les communications avec les provinces situées en arrière rétablies.

Le passage du Tagliamento, ce torrent si célèbre dans les annales militaires, nous occasionna quelque retard. L'ennemi avait non-seulement coupé tous les ponts, mais encore brûlé tous les bois de construction. Notre matériel de pont, traîné par des bœufs, n'arriva que le 25. Le 27, les pionniers parvinrent à établir le pont, que Schulzig traversa le même jour.

Le feld-zeugmeister avait formé à Trieste une flottille de bateaux à rames, qui suivait sur la côte les mouvements de l'armée ; cette flottille transportait une partie de nos approvisionnements, et Nugent comptait s'en servir avec avantage lorsqu'on bloquerait Venise. Mais la nécessité d'être toujours en communication avec elle paralysait les mouvements de l'armée ; et, du reste, la flottille des lagunes, que les Vénitiens avaient conservée, pouvait à tout moment se mettre à sa poursuite. Aussi dut-on bientôt renoncer à cette combinaison.

Le 30, Nugent établit son quartier-général à Pordenone; l'avant-garde s'avança jusqu'à Sacile.

Durando n'avait amené sur la Piave qu'une partie de ses colonnes; le surplus était resté en arrière. Peut-être aurions-nous pu, en forçant nos marches, profiter de ce moment pour traverser la Piave; mais notre quartier-général n'arriva que le 3 mai à Conegliano, et l'ennemi avait eu le temps de rassembler ses troupes, de détruire les ponts et de prendre position sur la rive opposée.

Dans le but d'avoir son flanc droit couvert pour traverser la Piave, le feld-zeugmeister voulut s'assurer de la possession de Bellune, où se trouve un pont de pierre; il y envoya deux petites colonnes. Ces troupes ayant éprouvé de la résistance, on leur envoya le général Culoz avec sa brigade, et le 5, nous étions maîtres de Bellune.

Nugent ne voulut pas se hasarder, à cause de l'insuffisance de son pont, à traverser le fleuve en face de l'ennemi. Il alla rejoindre Culoz à Bellune, laissant en arrière la brigade Schulzig pour masquer son mouvement. Cette remarquable manœuvre s'exécutait au moment où le feld-maréchal livrait le combat de Sainte-Lucie.

Nugent laissa son bagage sur la Piave, où le général-major prince Edmond Schwarzemberg amena bientôt trois bataillons-frontière pour renforcer Schulzig. Ces troupes furent placées sous le commandement du feld-maréchal-lieutenant comte Schaffgotsche.

—

DEUXIÈME PARTIE

—

DEPUIS LA BATAILLE DE SAINTE-LUCIE JUSQU'A L'ARMISTICE DE MILAN

(6 mai - 9 août 1848)

La fusion. — *L'escadre piémontaise arrive dans l'Adriatique. — La flotte autrichienne se retire à Trieste où l'amiral piémontais n'ose pas l'attaquer. — Tentative insurrectionnelle à Naples, réprimée le 15 mai par le roi. — Le roi de Naples rappelle ses troupes et sa flotte. — Pepe passe à Venise. — Charles-Albert commence le siége de Peschiera. — Travaux de défense à Vérone. — Nugent rencontre à Feltre les troupes de Durando. — Affaire d'Onigo. — Les généraux autrichiens se décident à amener sans retard la réserve à Vérone. — Thurn remplace Nugent dans le commandement du corps de réserve. — Arrivée devant Vicence, Thurn le laisse derrière lui, et, le 22, donne la main aux avant-postes de Radetzky. — Retour sur Vicence. — L'attaque ne réussit pas. — Le 25 mai, le corps de réserve entre à Vérone. — L'armée entière marche sur Mantoue pour tourner l'aile droite piémontaise. — Les Toscans de Laugier battus à Curtatone. — Le 2e corps autrichien rencontre l'armée piémontaise à Goïto. — Combat de Goïto. — Trois illustres blessés. — D'Aspre et le comte Cipriani. — Peschiera se rend aux Piémontais. — — L'armée autrichienne abandonne ses positions et passe l'Adige. — — Attaque et capitulation de Vicence. — Deux ministres blessés devant Vicence. — Les belles vicentines. — La capitulation de Vicence entraîne la soumission de tout le pays de terre ferme. — L'armée retourne à Vérone. — Charles-Albert s'empare de Rivoli. — Charles-Albert et les délégués du gouvernement provisoire; l'acte de fusion. — Les Piémontais proposent à Gorczkowsky de leur vendre Mantoue. — La médiation anglaise repoussée par le gouvernement provisoire. — Radetzky reçoit l'or-*

dre de proposer un armistice. — Il s'y refuse, et envoie à Vienne le prince F. Schwarzemberg. — Reddition de Peschiera. — Lichtenstein à Ferrare. — Les Autrichiens chassent Sonnaz de Rivoli. — Radetzky se décide à attaquer le roi à Sommacampagna. — Désastre de la brigade Simbschen. — Combat de Sommacampagna. — Déroute de Charles-Albert à Volta. — La Marmora au camp de Radetzky. — Le roi propose un armistice que refuse Radetzky. — L'Assemblée nationale de Vienne refuse de voter des remerciements à l'armée d'Italie. — Marche des Autrichiens sur Milan. — Radetzky reçoit la grande croix de l'ordre de Sainte-Thérèse. — Le malaga des émigrés. — Sir Ralph Abercombry et le feld diplomate prince Schwarzemberg. — Un mauvais dîner. — Radetzky sous les murs de Milan. — Charles-Albert veut livrer une dernière bataille pour sauver Milan. — Charles-Albert et le parti révolutionnaire. — Tradimento ! — *Scènes du palais Grepi. — Le duc de Gênes. — Les Piémontais abandonnent Milan. — Rentrée des Autrichiens. — Armistice du 9 août. — Manin et les vieilles lois vénitiennes. — Venise se réunit au Piémont. — Les commissaires royaux chassés de Venise et la république rétablie.* — L'Italia farà de se.

Ici s'ouvre une nouvelle ère dans la révolution. C'est le commencement de l'agitation au sujet de la *fusion*. On désignait sous ce titre la réunion, réclamée par les populations, des provinces Lombardo-Vénitiennes et des duchés de Parme et de Modène avec le Piémont. Cette fusion avait pour ennemis Mazzini à Milan et Manin à Venise ; ceux-là voulaient la république pure et simple.

Cette opposition, nous le verrons plus tard, ne réussit pas à empêcher la généralisation de l'idée de la fusion ; mais elle divisa les forces, et donna le coup mortel à l'unité du mouvement.

Lorsque l'Autriche, poussée à bout par les manœuvres insurrectionnelles de la Galicie dont Cracovie était le centre et voyant son territoire menacé par les forces révolutionnaires, se décida à incorporer à ses Etats le territoire de Cracovie — et cela avec l'assentiment des puissances protectrices — il s'éleva Dieu sait quelle tempête

de plaintes et de récriminations contre cette conduite. L'Angleterre, surtout, intervint comme garante des traités de 1815. Dans le Parlement on tonna contre l'envahissante Autriche, qu'en sa qualité de puissance de premier ordre, on ne pouvait laisser augmenter ainsi son territoire, et troubler la paix intérieure de ses Etats. Mais lorsque le Piémont tentait d'enlever à l'Autriche un royaume, lorsque Charles-Albert incorporait à ses Etats ceux de deux princes souverains d'Italie, lorsque, sans se préoccuper des conséquences, il déliait les peuples de l'obéissance à leurs maîtres, lord Palmerston encourageait autrement que par ses paroles l'accomplissement de la fusion, et ce qu'on aurait puni de la corde en Angleterre, il le proclamait légal sur le continent.

Jamais, dans le cours de l'histoire, on n'a vu qu'une puissance envahissant le territoire ennemi, le considère comme sien tant que la propriété ne lui en a pas été assurée par un traité de paix. La révolution italienne imagina un nouveau droit des gens, qui se rapprochait bien de cette barbarie où l'on reprochait à l'Autriche d'avoir plongé l'Italie. C'est un bonheur pour le Piémont que nous soyons restés des barbares, et que nous n'ayons pas suivi après la bataille de Novare le droit des gens inauguré par la moderne Italie.

Dans le courant de mai, l'escadre piémontaise sous le commandement d'Albini parut dans l'Adriatique où se trouvait déjà une division de la flotte napolitaine. Notre flotte était complètement désorganisée, soit par la désertion, soit par la nécessité où l'on avait été d'éloigner la plus grande partie des équipages composés presque exclusivement de Vénitiens, et d'ailleurs, même sans ces circonstances, la flotte autrichienne n'était pas capable de

livrer bataille aux forces combinées du Piémont et des Deux-Siciles. Elle se trouvait à la voile sur les côtes du Frioul lorsque l'ennemi s'approcha. Favorisé par le vent et la nuit, le commandant de l'escadre fit prendre ses voiliers à la remorque par ses vapeurs, et alla se ranger sous la protection des batteries de Trieste.

Presqu'en même temps Albini se présentait devant Trieste. Mais il n'osa attaquer ni la flotte, ni la ville. On a prétendu que la Sardaigne s'était laissé intimider par les menaces de l'Assemblée nationale de Francfort et les représentations des consuls étrangers. Il est possible que l'Angleterre, dont le commerce se trouvait très-engagé à Trieste, suivit dans cette ville une autre politique qu'à Milan. Ce qui nous paraît plus vraisemblable, c'est qu'Albini fut retenu par les préparatifs de défense énergique du feld-maréchal lieutenant comte Gyulai.

La flotte d'Albini n'était pas assez forte pour attaquer Trieste, d'autant plus que les forces napolitaines lui auraient sans aucun doute refusé leur concours pour une telle entreprise. Mais pour Venise l'apparition de cette flotte était d'un incalculable avantage. Elle allait recevoir vivres, renforts et munitions, sans que nous pussions nous y opposer : aussi longtemps que l'ennemi resterait maître de la mer, toute attaque contre Venise était impraticable.

Déjà l'unité de l'Italie avait coûté la Sicile au roi de Naples. Il venait de fournir un corps auxiliaire qui s'avançait sur le Pô, il avait donné à son peuple une constitution à laquelle il devait solennellement prêter serment le 15 mai, devant les chambres réunies. Tous les préparatifs étaient faits. Mais les adeptes de Mazzini, ne trouvant pas à leur goût cette constitution monarchique, résolurent

de troubler la cérémonie de la prestation de serment et en cas de succès de chasser le roi et de proclamer la république. Une cohue d'agitateurs, descendue des Abruzzes et de la Calabre, remplissait Naples. C'était sur eux et sur la majorité de la garde nationale que comptaient les meneurs, tandis qu'il ne restait au roi que les lazzaroni.

On sema la confusion dans la ville au moyen de fausses nouvelles et de bruits alarmants. Dès le 14, on élevait des barricades; les soldats les détruisirent sans rencontrer d'opposition, et on put croire un instant que les choses se passeraient sans qu'on en vînt aux mains. Le roi avait pris toutes ses précautions; la garde et les suisses se tenaient sous les armes. Tout-à-coup la multitude devient menaçante; on tire des fenêtres sur la troupe. Le combat était engagé. Le roi qui avait reculé devant l'effusion du sang, et qui jusqu'alors avait montré une grande longanimité, comprit enfin que sa couronne et sa dynastie étaient en péril; il ordonna de réprimer l'attaque avec toute l'énergie possible. Les insurgés opposèrent une vigoureuse résistance, secondés par la topographie de la ville; mais ils ne purent lutter longtemps contre la bravoure de la garde et des suisses. Le palais Gravina, un des plus beaux de Naples, défendu par 300 calabrais, fut réduit en cendres; et au bout de six heures d'une lutte acharnée et sanglante, l'armée royale resta maîtresse du terrain. Aussitôt après cette victoire, le roi enjoignit à sa flotte de revenir, ainsi qu'à ses troupes dont il arracha le commandement à Pepe pour le donner à Stradella. Les colonnes qui étaient arrivées jusqu'au Pô et que commandait Pepe en personne s'ameutèrent. La population de Bologne voulut s'opposer à la retraite des troupes. A Florence les équipages de Stradella furent mis en pièces.

Pepe usurpa le commandement qu'on venait de lui enlever; malgré cela la plus grande partie des troupes obéit aux ordres du roi, et Pepe emmenant avec lui 1,500 à 2,000 hommes, passa à Venise, pour y prendre le commandement supérieur des troupes.

La victoire du roi dans les rues de Naples valait autant qu'une victoire qu'aurait remportée Radetzky sur les rives du Pô. La retraite des troupes napolitaines délivrait le feld-maréchal d'un ennemi sérieux, et ne laissait sur le Pô que des hordes indisciplinées, composées en majeure partie de Romains, et qui n'avaient plus d'importance du moment qu'elles étaient privées de leur meilleur appui. La victoire que nous remportâmes plus tard à Vicence nous aurait coûté bien plus cher si les troupes romaines et napolitaines avaient été encore réunies. L'alliance du roi de Naples, pour être négative, n'en était pas moins efficace pour nous.

La victoire que Charles-Albert avait espéré remporter sous Vérone s'était changée en un échec; mais il comptait sur des événements plus heureux qui activeraient la fusion et rétabliraient son crédit et son prestige auprès des populations et des cabinets étrangers, sachant bien que le droit est toujours du côté de celui qui réussit. Jusqu'alors les bulletins enthousiastes se succédaient sans interruption, on ne se lassait pas d'illuminer les villes. Le jour finit cependant par se faire pour les gens clairvoyants. Charles-Albert était toujours immobile sur le Mincio; Radetzky, dans sa forteresse de Vérone, devenait menaçant.

Le parc de siége des Piémontais étant arrivé, le roi commença définitivement le siége de Peschiera. Nous entendions à Vérone gronder le tonnerre de l'artillerie; pour délivrer Peschiera il fallait une bataille générale, et en

venir aux mains au moment où nous allions recevoir nos renforts, aurait été une faute grossière de notre part. Le feld-maréchal envoyait courrier sur courrier au corps de réserve, pour lui dire de hâter sa marche. Mais la jonction rencontrait à tous moments des obstacles imprévus.

Le siége de Peschiera n'était pas le plus grand des soucis qui accablaient le feld-maréchal. Les ressources qu'il pouvait tirer du faible rayon d'approvisionnement de Vérone étaient épuisées. Les provisions qu'il avait accumulées dans cette ville diminuaient de jour en jour, et on pouvait prévoir le moment où la garnison se trouverait dans une aussi affreuse situation que celle de Peschiera. Malgré cela, le feld-maréchal voulait attendre jusqu'au dernier moment, jusqu'à la dernière extrémité, l'arrivée de Nugent, plutôt que de prendre l'offensive.

Le combat de Sainte-Lucie avait débarrassé le feld-maréchal de toute inquiétude à l'endroit de la possession de Vérone. Mais comme dans aucun cas il ne pouvait disposer d'assez de troupes pour garnir fortement la ville, il résolut d'en compléter le système de défense. Il fit construire par ses soldats une série de redoutes, garnies de pièces de 16, et formant un rideau complet au-devant de Vérone, qui fut dès lors à l'abri de toute atteinte.

Une seconde entreprise, moins importante que la première, fut l'établissement d'une petite flotille sur le lac de Garde. Nous avons vu que le bateau à vapeur était tombé entre les mains des insurgés, qui par ce moyen étaient maîtres du lac. Pour remplacer le bateau à vapeur on fit construire à Riva une certaine quantité de barques canonnières. Mais ces embarcations, manœuvrées à la rame, par des hommes ne connaissant pas le lac, ne pouvaient rendre aucun service. Ce fut, en fin de compte, une inutile dépense d'argent et de temps.

Nous avons quitté Nugent au moment de son mouvement de flanc sur Bellune ; reprenons le fil de notre récit, et suivons la marche du corps de réserve jusqu'à sa jonction avec l'armée principale.

Nugent était entré le 7 mai à Bellune. Culoz, avec l'avant-garde, s'avança jusqu'à Feltre. Le général prince Félix Schwarzemberg resta à Capo di Ponte, pour protéger l'armée contre les montagnards soulevés ; il détacha une division sur Longarone, où se trouvaient quelques insurgés.

Les forces ennemies étaient divisées, et l'indépendance de leurs mouvements prouvait qu'elles manquaient d'une direction supérieure. Durando se trouvait à Montebelluna, faisant face à Feltre ; les divisions Ferrari et La Marmora étaient sans doute échelonnées sur la route de Trévise.

Lorsque Durando apprit que Culoz marchait sur Feltre il alla jusqu'à Quero au-devant du général autrichien, mais à mesure que l'armée autrichienne avançait il se retira vers Bassano, où il entra le 8. Non-seulement cette étrange manœuvre divisait tout-à-fait les forces ennemies, mais encore elle laissait Ferrari seul exposé à tout l'effort de Nugent. Le 8, Culoz tomba sur les deux compagnies franches de Mosti, placées en avant-postes à Onigo ; il les en chassa, et elles se replièrent sur la seconde légion romaine ; Ferrari voulut alors prendre l'offensive, et rejeter Culoz dans le défilé. Le combat s'ouvrit par une charge de dragons du pape, qui se jetèrent résolument sur nos troupes, mais furent mis en désordre par une grêle de grenades. L'engagement devint bientôt général et dura plusieurs heures, mais se voyant pressé en flanc par la brigade Félix Schwarzemberg, qui l'avait tourné, Ferrari

se retira sur Montebelluna. Les Romains avaient perdu environ 140 hommes dans ce combat. Nous ne savons à quel chiffre s'élevèrent nos pertes. L'ennemi effectua sa retraite en désordre, et nos bataillons-frontière firent de nombreux prisonniers, principalement parmi les dragons du Pape, brave troupe, du reste.

Pendant ce temps, le feld-maréchal-lieutenant Schaffgotsche s'occupait de rétablir à Ponte della Priula, les ponts de la Piave. Une batterie romaine ayant tenté de s'opposer à cette opération, deux batteries autrichiennes de 12 l'eurent bientôt réduite au silence. Le lieutenant-colonel baron Karg, de Kinsky-infanterie, perdit la vie dans cette affaire. Le passage de la Piave par Schaffgotsche força Ferrari à se retirer sur Trévise, où il entra dans la nuit du 9 au 10, affaibli par la fuite de plusieurs milliers de volontaires qui retournèrent dans leurs foyers. Durando, qui avait repris sa marche en avant, s'établit de nouveau à Bassano.

Ferrari espérait trouver l'avant-garde que commandait Schulzig isolée, et la battre facilement. Il fit le 11 une sortie qui fut repoussée d'une façon sanglante. Nous ne savons ce qu'était devenu La Marmora et ses troupes, car il ne se trouvait pas à un conseil de guerre tenu à Trévise par les généraux ennemis, à la suite duquel on décida d'abandonner cette ville, garnie d'une bonne enceinte bastionnée, à ses propres forces. On n'y laissa qu'un corps de 3,500 volontaires romains : le reste des troupes marcha sur Feltre. On comptait probablement sur l'arrivée du corps napolitain, lequel, joint à Durando, aurait renforcé Trévise, capable de tenir quelque temps sans ce secours.

Après la retraite de Ferrari, Nugent avait concentré

toutes ses troupes à Visnadello. C'est là qu'il reçut les premières dépêches du feld-maréchal, où celui-ci lui représentait que le centre de nos opérations militaires était Vérone, l'objet, l'armée du roi campée sur les hauteurs de Sommacampagna, et qu'après la défaite de cette armée, le reste tomberait de soi-même, sans difficultés pour nous. Il le pressait d'activer la jonction et de sacrifier toute autre opération à celle-là.

Nugent, dont l'idée première paraît avoir été de soumettre complètement la Vénétie, d'en chasser l'ennemi et d'assurer ainsi les communications avec la monarchie, ne voulut pas se rendre à ces instances sans avoir consulté d'abord ses généraux. Le 16 mars, il réunit un conseil de guerre et posa l'alternative ou de continuer la soumission de la Vénétie et d'aller ensuite rejoindre le feld-maréchal, ou d'opérer la jonction dans le plus bref délai. Les généraux opinèrent tous pour ce dernier avis, et le feld-maréchal-lieutenant comte Thurn fit observer qu'avec cinq bataillons laissés sur la Piave sous le feld-maréchal-lieutenant Sturmer, et une certaine quantité de détachements assez considérables qui se trouvaient dans la montagne, on pouvait fort bien former une seconde réserve, qui eût suffi pour maintenir le pays de terre-ferme de la Vénétie. Aucune résolution définitive n'ayant été prise à ce conseil on en tint un second, que présida le comte Thurn, Nugent étant malade. Les généraux reproduisirent leur sentiment qu'on devait courir au secours du feld-maréchal. Thurn transmit le résultat de cette seconde séance à Nugent, et comme l'état de santé de ce dernier s'aggravait, le commandement fut remis au doyen d'âge, au comte Thurn lui même. Dans la nuit du 17 au 18 arriva une seconde dépêche du feld-maréchal,

et s'il y avait eu encore quelque objection à faire, elle était de nature à la dissiper. Thurn résolut de partir immédiatement. Ce mouvement n'était pas du reste sans danger, et ne pouvait réussir qu'à la condition d'être exécuté avec énergie et rapidité. On n'avait pas encore connaissance des derniers événements de Naples, et l'on croyait avoir à compter avec le corps auxiliaire Napolitain. Il fallait traverser un pays insurgé, mener à sa suite des transports lentement traînés par des bœufs, laisser l'ennemi en arrière, sans savoir ce qu'on rencontrerait devant soi. Le point capital était de construire aussi rapidement que possible, à Fontaniva, un pont sur la Brenta, pour être assuré du passage de ce fleuve.

Pour ne pas être retardé par la nécessité de faire la cuisine, et à cause du mauvais temps, les troupes reçurent l'ordre de se munir de vivres froids. La tête du pont de la Piave fut garnie de dix compagnies et de huit canons. Pour masquer la marche on laissa aux avant-postes deux compagnies du Banat, et un escadron des uhlans archiduc Charles, avec ordre de ne se retirer que le 20, et par le pont de Ponte Priula.

Le 18, à huit heures du soir, les troupes se mirent en marche; il faisait un temps épouvantable; les routes s'étaient changées en torrents.

Le 19, au matin, on atteignit Castelfranco. Le major Münchausen, qui occupait Citadella, en partit aussitôt au galop avec deux escadrons et deux batteries à cheval, pour Fontaniva, où il dispersa, après quelques coups de canon, les insurgés qui occupaient le pont; des fascines avaient été disposées de manière à ce qu'il suffît d'une étincelle pour le mettre en cendres.

Après une marche de vingt heures, le corps de réserve vint camper sur la rive de la Brenta.

Le 20, il marcha vers Vicence. On trouva la ville si bien occupée par l'ennemi qu'on ne pouvait espérer de s'en emparer par un coup de main; on ne voulait cependant pas s'y arrêter n'ayant pas les moyens d'y laisser une garnison.

L'abandon de Trévise avait valu à Ferrari la disgrâce du gouvernement provisoire; on le rappela à Venise, et ce qui restait de ses troupes fut adjoint au corps de Durando qui se trouvait en ce moment entre Trévise et Mestre. Ayant appris la marche de Thurn sur Vicence, Durando se mit en route le 20 pour Padoue.

La situation de Vicence et la nature du terrain qui l'environne sont extrêmement favorables aux opérations militaires. L'art des ingénieurs avait su parfaitement tirer parti de tous ces avantages, et Vicence, sans être une forteresse, pouvait être considérée comme une place forte. En outre de sa garde nationale, elle était défendue par plusieurs milliers de Crociati vénitiens et de gardes nationaux romains.

Le 20, un coup de main hardiment mené nous aurait peut-être rendus maîtres de Vicence; le 21, cela n'était plus possible; car, le matin, le général Antonini arrivait de Venise par le chemin de fer avec mille hommes des meilleures troupes vénitiennes, suivi bientôt de Durando amenant toute sa division. Quel avantage aurions-nous tiré de ce coup de main? Le corps de réserve aurait été obligé de laisser une forte garnison dans la ville, ce qui l'aurait affaibli, et cette garnison, isolée au milieu d'une population fanatique, serrée entre les 5,000 Suisses de Durando et les troupes d'Antonini, aurait couru les plus grands périls.

Arrivé le 20 à Lisiera, Thurn envoya aussitôt la divi-

sion Félix Schwarzemberg à Vicence. Schwarzemberg trouva les faubourgs garnis de canons et de nombreux tirailleurs. La lutte s'engagea avec vivacité. Le lieutenant-colonel comte Zichy, des uhlans Charles, mourut frappé d'une balle à la tête au moment où il encourageait ses hommes de sa parole et de son exemple. On canonna la ville; quelques maisons furent incendiées, mais le combat cessa à la nuit.

Le 21, le corps continua sa marche; et, tournant la ville et la laissant à gauche, il reprit à Olmo la route de Vérone. La brigade Schulzig était placée le long du faubourg de Santa-Lucia, pour marquer et couvrir au besoin le mouvement des troupes. Cette marche de flanc, exécutée à travers d'étroits sentiers, était très-pénible et très-difficile, et la grande quantité des bagages qui suivaient rendait périlleuse la situation de la brigade Schulzig qui devait former l'arrière-garde. Malgré cela, le mouvement s'exécuta heureusement et l'armée vint camper à Tavernelle. Cependant, les précautions qu'on avait prises n'empêchèrent pas Antonini d'apercevoir les bagages et les centaines de têtes de bétail qui défilaient près d'Olmo sur la grande route; il sortit avec une partie de ses volontaires et quelques compagnies de voltigeurs suisses; mais, grâce à une batterie habilement placée et démasquée à propos, Schulzig les repoussa énergiquement. Antonini eut un bras enlevé, et les troupes intimidées rentrèrent dans la ville.

Le 22, Thurn continua son mouvement jusqu'à Santo-Bonifacio, sans être inquiété par l'ennemi. C'est là qu'il rencontra les avant-postes de l'armée principale; la jonction était effectuée.

A peine arrivé à Santo-Bonifacio, Thurn reçut l'ordre

de retourner sur ses pas et de renouveler la tentative contre Vicence. On lui accordait deux jours, trois au plus pour cette expédition, avec la recommandation d'épargner le sang des troupes.

Il se remit en route le 23, dans la nuit, laissant son bagage à Santo-Bonifacio. La pluie entravait encore sa marche. Les ponts sur la Dioma, que l'on avait détruits, durent être rétablis presque sous le feu de l'ennemi. Les troupes triomphèrent de tous ces obstacles. L'attaque de front fut confiée à la brigade Suplicatz, l'attaque de gauche — c'est à-dire du nord — à la brigade Schulzig; la brigade Félix Schwarzemberg formait la réserve. Mais l'effort principal devait porter sur le Monte-Berico; le colonel comte Thun, avec deux bataillons archiduc-Charles et deux compagnies de chasseurs, était chargé de ce dernier mouvement; l'escarpement de cette côte ne permettant pas le passage à l'artillerie, on lui donna une certaine quantité de fusées portées par des hommes. La brigade de front commença l'attaque; elle avança malgré la résistance de l'ennemi qui lui avait opposé une espèce de retranchement garni de deux canons; elle enleva cet obstacle, s'empara du faubourg de Santo-Felice, et poussa jusqu'aux portes de la ville. Alors on amena l'artillerie, et pendant plusieurs heures, on accabla la ville d'obus et de mitraille, sans pouvoir en entamer les massives constructions. On attendait toujours l'attaque du Monte-Berico, lorsqu'on reçut la nouvelle que le colonel Thun ne pouvait exécuter son mouvement : l'ennemi avait barré un ruisseau nommé le Redone, de sorte que toute la vallée était sous l'eau; et le terrain étant entrecoupé d'une masse de fossés, il était impossible de traverser à gué. Thun dut renoncer à son expédition et

retourner à Santo-Bonifacio. Quelles qu'aient été les raisons qui dictèrent cette expédition à l'état-major-général autrichien, c'était là une grande faute. Le corps de réserve était exténué; il avait besoin de prendre quelques jours de repos pour s'apprêter à l'énergique offensive que le feld-maréchal allait lui demander. On sacrifia inutilement des hommes, on perdit trois jours précieux, on retarda notre mouvement sur Mantoue et on laissa Peschiera tomber entre les mains de l'ennemi; c'était se montrer inconséquent avec soi-même. On avait réclamé avec insistance la réunion de ce corps de réserve au corps principal; et au moment où il arrivait au but, on le chargeait d'une expédition parfaitement inutile et nullement profitable.

Le 25 mai, le corps de réserve entra à Vérone. Les forces du feld-maréchal se trouvaient dès lors augmentées de près de 19,000 hommes d'excellentes troupes. Les amers jours d'épreuve étaient passés; Radetzky pouvait maintenant sortir de ce rôle passif, si incompatible avec son génie et son caractère, où l'avait jusqu'alors réduit la force des choses. Il pouvait maintenant poursuivre cet adversaire qu'il n'avait jusque-là cessé d'éviter.

L'armée reçut une nouvelle organisation. Elle fut divisée en deux corps d'armée et un corps de réserve. Le corps de Nugent fut incorporé dans ces trois, et les troupes qui avaient le plus souffert et qui avaient le plus besoin de repos formèrent la garnison proprement dite de Vérone.

Le 1er corps d'armée, commandé par le feld-maréchal-lieutenant comte Wratislaw, comptait 15 bataillons, 8 escadrons, 36 canons; le tout divisé en quatre brigades.

Le 2e corps était placé sous les ordres du feld-maréchal-

lieutenant baron d'Aspre, et se composait de 17 bataillons, 8 escadrons, 36 canons; il était également divisé en quatre brigades.

Le corps de réserve, confié au feld-maréchal-lieutenant de Wocher, consistait en 11 bataillons, 28 escadrons, 79 canons, formant trois brigades d'infanterie et deux de cavalerie; il faut y ajouter l'artillerie de réserve tout entière et les équipages de pont.

Le premier objet de notre mouvement offensif devait être de délivrer Peschiera. Cette place n'est pas importante en elle-même, mais elle fait partie d'un système de forteresses qui commande le pays entre l'Adige et le Mincio. C'est le point d'appui de cette ligne sur le lac de Garde, où prend naissance le Mincio.

Il importait au point de vue politique, autant qu'au point de vue tactique et stratégique, que nous fussions complétement maîtres de cette forteresse. Charles-Albert avait osé mettre le siége devant Peschiera presque sous nos yeux. Le manque d'approvisionnements avait réduit la ville à l'extrémité. C'eût été un signe évident de faiblesse que de laisser tomber cette place aux mains de l'ennemi sans rien faire pour la délivrer.

Nous avons vu plus haut que l'ennemi occupait une position très-étendue depuis Mantoue jusqu'aux hauteurs de Rivoli; on comprend que cette ligne ne pouvait être également forte sur tous les points. Nous avions deux moyens d'entamer nos opérations offensives. L'un, le plus court et le plus direct, consistait à attaquer l'ennemi sur son front; mais sans compter que nous tenions les hauteurs de Sona et de Santa-Giustinia, où nous voyions travailler l'ennemi, pour plus fortes qu'elles ne l'étaient réellement, il était évident que la plus grande partie des

forces piémontaises devaient se trouver sur ce point pour protéger le siége de Peschiera.

Le second moyen était un mouvement de flanc sur Mantoue. Cette opération nous amenait sur le derrière de l'ennemi, et si elle réussissait, pouvait avoir de grands résultats; mais elle demandait du temps, et Peschiera en était réduite aux dernières extrémités; d'un autre côté, nous ne pouvions deviner que cette ville capitulerait au moment où nous allions arriver pour la secourir. — Le temps est précieux à la guerre : une heure perdue peut causer la perte d'une bataille, et une bataille perdue décide du sort d'un peuple et d'un empire.

Le feld-maréchal, toujours avare du sang de ses soldats, se décida pour le mouvement vers Mantoue.

Une marche de flanc, exécutée en face d'une armée ennemie, est une entreprise hardie; nous possédions, il est vrai, l'avantage d'avoir notre droite couverte par Vérone, notre gauche par Mantoue, et notre centre par un terrain coupé en tous sens. On prit en outre toutes les mesures pour tenir autant que possible notre mouvement caché.

Le 27 mars, à neuf heures du soir, le feld-maréchal était à cheval à Tombetta. On avait laissé tous les bagages à Vérone, afin de rendre les colonnes aussi mobiles que possible. Le feld-maréchal, pour donner l'exemple à sa suite, n'emportait qu'un simple porte-manteau placé sur son cheval et une unique chemise de rechange; les princes qui l'accompagnaient n'étaient pas mieux montés.

Pour masquer à l'ennemi la marche de nos troupes, la brigade Schulzig occupa les avant-postes : elle fut relevée ensuite par la garnison de Vérone. Le mouvement commença vers dix heures. On marcha dans l'ordre sui-

vant : le 1er corps prit par Tomba, Trevenzuolo et Castelbelforte, où il s'arrêta pour manger, et passant par Boschetto, atteignit Mantoue où il entra le 28, à deux heures et demie. Ce corps formait notre extrême droite et était protégé sur sa droite par de petites colonnes. Le 2e corps suivit la grande route d'Isola della Scala, puis tourna à droite par Torre Ponte Pasharo vers Castellaro où il mangea, et reprenant la route de poste de Legnano à Mantoue, arriva dans cette ville vers sept heures du soir. Les brigades d'infanterie Maurer et Rath appartenant à la réserve, ainsi que les équipages de pont et l'artillerie de réserve, suivirent le même itinéraire et rejoignirent le 2e corps à Sorga. La troisième colonne, composée de la division de cavalerie de réserve, passa par Tombetta, Bovolone et Nogara, où elle prit son repas; à Nogara, elle prit la route de poste et continua sa marche vers Mantoue, où elle n'arriva que dans la nuit du 29, à cause du grand circuit qu'elle avait dû faire. L'armée campa sur les glacis et dans les rues de Mantoue, où Gorczkowsky avait pris toutes les mesures nécessaires pour la bien recevoir. On ne laissa à Vérone que le feld-maréchal-lieutenant Weigelsperg avec 4,000 hommes.

Une magnifique nuit de printemps favorisait ce hardi mouvement. Le roulement de nos nombreux fourgons ébranlait l'air comme le grondement du tonnerre. A une distance rapprochée brillaient les feux des bivouacs de l'ennemi, dont nous longions les avant-postes à une bonne portée de canon. Calme et dispos, Radetzky s'avançait à la tête du second corps d'armée, ayant à ses côtés le futur souverain de l'Autriche. Par intervalles, un coup de feu lointain échangé entre nos patrouilles et les avant-

postes ennemis, troublait le calme de la nuit. Tandis que nous marchions, allègres et causant gaiement, Charles-Albert, quoiqu'il ne se doutât pas de ce qui se passait à côté de lui, jetant un regard inquiet sur son armée, sondait sans doute l'avenir, qui lui réservait une fin si tragique et si inattendue.

Notre marche était restée complétement inconnue à l'ennemi. Ce ne fut que le 28 que le général marquis Bevilacqua, qui commandait à Villafranca, annonça à Bava que pendant la nuit de fortes colonnes ennemies avaient passé par Isola della Scala et autres lieux avoisinants, paraissant se diriger sur Mantoue. Bava en donna avis au général toscan qui se trouvait à Curtatone; il lui assura que l'ennemi n'était fort que de 6 à 8,000 hommes et lui donna l'ordre de l'attaquer; en cas d'échec, il devait se replier sur Goïto et pouvait, dans tous les cas, compter sur un renfort important. Mais le renfort ne fut pas envoyé et Laugier, abandonné à ses propres forces, fut presque anéanti.

Nous avons dit que la division auxiliaire toscane, accrue des Napolitains et de quelques autres troupes, se trouvait à Curtatone et à Osone. Elle s'y était retranchée derrière des ouvrages solides, ayant son aile gauche appuyée au lac de Mantoue, son aile droite à Montanara. Ces troupes devaient donc être les premières exposées lorsque nous marcherions sur l'ennemi. Cette position était, par conséquent, d'une haute importance pour l'armée piémontaise, et c'était une faute grossière de n'y laisser que des troupes auxiliaires sans réserve pour les soutenir. Il est vrai que nos adversaires avaient été surpris à l'improviste; il était cependant possible, jusqu'au milieu de la journée du 29, d'envoyer 10,000 hommes au secours de Laugier.

Une fois arrivé à Mantoue, le feld-maréchal, aidé des renseignements recueillis par Gorczkowsky, prit toutes les dispositions nécessaires pour commencer l'attaque le lendemain. Le 29, les troupes mangèrent de bonne heure et se mirent en marche vers dix heures.

La division Félix-Schwarzemberg, composée des brigades Benedek et Wohlgemuth, partit sur la route conduisant directement à Curtatone; Benedek en tête, Wohlgemuth formant réserve.

La division Charles-Schwarzemberg, composée des brigades Clam et Strassoldo, se dirigea sur Montanara, à gauche de la première division. Clam était en avant, Strassoldo suivait en réserve, à gauche de cette colonne. Le prince Frédéric Lichtenstein, appartenant au second corps, prit sa direction vers Buscoldo, situé sur l'Osone; il devait s'assurer des moyens de passer cette rivière et couvrir le flanc gauche du premier corps, ou bien, selon les événements, opérer sur le flanc et sur les derrières de l'ennemi.

Benedek, une fois arrivé près de Curtatone, déploya ses troupes à droite et à gauche de la route, et trouvant inutile de perdre du temps et du monde à tirailler, il fit ses préparatifs pour enlever d'assaut le village. L'artillerie rencontra quelques obstacles; il fallut construire sur chaque côté de la route des ponts sur les fossés remplis d'eau. Grâce à l'activité de nos pionniers, l'artillerie put bientôt prendre position et ouvrir un feu violent contre les retranchements; les boulets ne firent que peu d'effet contre les solides parapets; mais les grenades et les fusées jetèrent chez l'ennemi un trouble qui se changea bientôt en désordre, une fusée ayant fait sauter un fourgon chargé de poudre. A ce moment, le général Fé-

lix Schwarzemberg et le colonel Benedek descendirent de cheval et se mirent à la tête de leurs troupes pour les mener à l'assaut. Contre toute attente, les Toscans tinrent bon et nous repoussèrent deux fois de suite. Le colonel Doll, commandant le régiment Paumgarten, fut plus heureux. Il s'empara d'un groupe de maisons situé entre le lac de Mantoue et le retranchement de Curtatone, ce qui permit de mener à bien un troisième assaut. La brigade Wohlgemuth était, pendant ce temps, accourue au secours de Benedek, de sorte que l'engagement reprit avec une nouvelle vivacité. A gauche le major Lilia, du régiment Paumgarten; à droite le major Seiffert, du régiment Gyulai, et en front le capitaine comte Neipperg avec un bataillon-frontière Oguliner, attaquèrent simultanément les retranchements. L'ennemi s'enfuit en grand désordre dans la direction de Goïto. La ligne de Curtatone était rompue et l'avantage du combat assuré pour nous, quoiqu'on se battît encore vivement à l'aile droite.

Une fois maître de Curtatone, Benedek se dirigea vers la gauche pour déblayer complètement la ligne ennemie, et Wohlgemuth avec ses chasseurs et ses hussards se mit à la poursuite des fuyards. Le chef d'escadron Ahsbahs, des uhlans impériaux, soutenu d'un détachement de chasseurs et de Croates, parvint à s'emparer d'un bataillon qui s'enfuyait de Montanara. Pendant ce temps, le combat avait également commencé à Montanara. Clam l'attaqua de front et de flanc, mais là aussi deux assauts furent repoussés. Il fit alors jeter des fusées dans le village, et le colonel baron Reischech, à la tête de ses deux bataillons Prohaska, soutenu de deux compagnies Hohenlohe, put enfin y entrer et s'y installer. Le prince Frédéric Lichtenstein, qui n'avait pas rencontré l'ennemi,

courut à Montanara, laissant en arrière, pour se couvrir, quelques *divisions* de cavalerie. L'ennemi avait placé sa réserve en dehors de Montanara; c'est sur elle que tomba Lichtenstein. Les Toscans, croyant probablement n'avoir affaire qu'à un faible détachement, s'établirent dans des fermes avoisinantes où ils se défendirent vaillamment, mais les troupes de Lichtenstein arrivant successivement, l'ennemi fut cerné de toutes parts, et dut mettre bas les armes.

Nous eûmes, dans les différents engagements de cette journée, 8 officiers et 85 hommes tués, 28 officiers et 191 hommes blessés, et 63 hommes disparus. Nous ne connaissons pas exactement les pertes de l'ennemi, mais sa courageuse résistance dut lui coûter cher. On lui prit 4 officiers d'état-major et 59 officiers supérieurs, 2,000 hommes, 5 canons, et 5 caissons de munitions. Les débris des troupes ennemies s'enfuirent vers Gazzoldo et Goïto, dans un tel désordre, que Laugier leur général fut renversé par ses propres cavaliers. Craignant que la panique ne gagnât ses troupes, Bava envoya tout ce monde à Brescia.

En voyant cette ligne de Curtatone occupée par nos troupes et les divisions auxiliaires anéanties, Charles-Albert ne pouvait plus avoir de doute à l'endroit de nos projets, et devait bien reconnaître qu'il n'avait pas affaire à un simple détachement mais bien à l'armée autrichienne tout entière. La nouvelle de ces événements porta le trouble et l'inquiétude chez l'ennemi, qui voyait ses magasins situés sur le Mincio gravement exposés, ses derrières fortement compromis. Goïto n'était occupé, tout au plus, que par un régiment, et si nous avions porté sur Goïto le 2ᵉ corps, qui à l'exception de Lichtenstein, ne fut

pas engagé, nous nous serions sans aucun doute emparés de ce point, et nous aurions peut-être forcé le roi à retirer ses troupes sur Brescia en abandonnant tous ses magasins. Peschiera ne se serait pas rendue, et ne nous aurait pas forcé de modifier notre plan comme cela eut lieu. Il faut dire du reste que nous n'étions que très-imparfaitement renseignés sur les forces et sur les positions de l'ennemi, ce qui nous obligeait à n'agir qu'avec une grande circonspection.

Pour masquer son mouvement de flanc sur Mantoue, le feld-maréchal avait ordonné au colonel Zobel qui se trouvait à Rivoli d'entreprendre une démonstration contre l'aile gauche de l'ennemi. Le 28, Zobel, renversant les troupes qui se trouvaient devant lui, s'empara de Bardolino, malgré la vive résistance des habitants, y bivouaqua, et le lendemain s'avança jusqu'à Lazise; mais là, il se heurta contre une force de beaucoup supérieure, et il dut se retirer le soir, après avoir perdu 92 hommes dont deux capitaines; mais la démonstration avait produit son effet. Les Piémontais, qui tenaient beaucoup à conserver leurs positions de ce côté, portèrent toute leur attention vers le mouvement de Zobel; le roi était resté à Sommacampagna, et ne quitta cet endroit qu'à la nouvelle de la défaite des Toscans. On avait donc parfaitement réussi à mettre l'ennemi dans l'incertitude et l'hésitation.

Après le succès de Curtatone, l'armée campa partie sur le champ de bataille, partie à Mantoue. Benedek, chargé de l'avant-garde, campa à Rivalta.

Le 30, au matin, l'armée divisée en deux colonnes, commença son second mouvement offensif, compliqué d'un mouvement de conversion à droite. Le 1er corps, suivi à quelque distance par le corps de réserve, prit la

route de Goïto. Le 2ᵉ se dirigea vers Ceresara par Castelluchio. La direction donnée à cette dernière colonne était évidemment défectueuse. Notre but était de surprendre l'armée royale, et nous devions par conséquent nous trouver toujours prêts à combattre avec toutes nos forces; cela ne nous était pas possible, puisque nous avions avancé notre aile gauche à ce point et que nous en étions complètement séparés.

On a affirmé qu'il n'entrait pas dans notre plan de nous emparer de Goïto ; cette assertion nous paraît au moins risquée ; Goïto était pour nous une position de la plus haute importance ; nous devions nous en rendre maîtres à tout prix, et c'eût été de notre part une faute grave de négliger l'occasion de le faire. Mais ce que nous ne pouvions pas supposer, c'était que Goïto fût occupé aussi fortement qu'il l'était réellement. Nous espérions en attaquant Goïto faire descendre le roi des hauteurs et l'attirer dans la plaine, où notre cavalerie l'aurait certainement mis en déroute.

Bava avait réussi à concentrer le 30, près de Goïto, son corps d'armée presque entier ; tandis que le roi avec le reste de ses troupes occupait la position bien fortifiée de Volta. Bava s'était placé aussi bien que possible. Sa gauche s'appuyait sur le Mincio, où elle était parfaitement couverte par Goïto, mais son aile droite ne reposait sur rien ; il essaya d'y remédier en la disposant dans l'ordre échelonné. Il est vrai que le roi la préservait par son mouvement sur Volta; mais si notre 2ᵉ corps arrivait à temps de Ceresara, Bava était mis en pièces avant que le roi eût pu descendre des hauteurs. De notre côté deux fautes furent commises : nous tînmes Bava pour plus faible, et le roi pour plus fort qu'ils n'étaient ; de sorte

que l'on attaqua l'un trop à la hâte et sans être en nombre, tandis qu'on s'en laissait imposer par le second, qui n'avait auprès de lui que neuf bataillons.

Benedek, qui commandait l'avant-garde, dès qu'il arriva en vue de Goïto, rangea ses troupes en bataille. Nous n'avions jusque là rencontré que de faibles détachements de cavalerie qui se repliaient à notre approche, quand soudain, vers quatre heures de l'après-midi, au détour de la route, la tête de nos colonnes fut saluée par une violente décharge d'artillerie. De notre côté on répondit par le feu d'une batterie de 12, d'une de 6 et d'une demi-batterie de fusées; mais la supériorité de l'artillerie ennemie nous indiqua qu'il n'y avait pas à douter que ce point ne fût très-fortement gardé. Dès lors l'engagement prit un caractère plus sérieux; Wohlgemuth, qui suivait Benedek, reçut l'ordre de se porter à gauche et de seconder l'attaque de ce dernier; par suite de la difficulté du terrain, ce mouvement se fit avec lenteur; pendant ce temps Benedek soutenait un combat acharné : voyant son flanc droit poussé vers le Mincio il jeta un bataillon à droite de la route, ce qui non-seulement mit un obstacle aux tentatives de l'ennemi, mais encore le ramena dans Goïto.

Cependant Wohlgemuth était entré en ligne, ayant à sa gauche la brigade Strassoldo, destinée à attaquer l'aile droite de l'ennemi, du côté de Gabbi. Wohlgemuth franchit le rideau qui protége Goïto, fit fléchir le premier rang de l'ennemi, et s'empara de plusieurs habitations; mais Benedek, affaibli par la lutte sanglante qu'il venait de livrer, n'était plus en état de soutenir efficacement Wohlgemuth. L'ennemi eut le temps de faire avancer son second rang, et Wohlgemuth se vit réduit à renoncer à

ses avantages. La même chose arrivait à Strassoldo, il avait enfoncé le premier rang, l'ennemi avait réussi à reformer le second, et il ne put non plus profiter de ses avantages.

La brigade Clam, qui se trouvait derrière Benedek et formait sa réserve, lui avait envoyé quelques bataillons. Nous espérions à tout moment qu'au bruit du canon le valeureux d'Aspre allait arriver et déboucher sur le flanc droit de l'ennemi ; mais au lieu de cela on vint annoncer que ses troupes étaient harassées, et ne pouvaient plus avancer. Nous apprîmes plus tard la vraie raison de ce refus. Une horrible attaque de goutte empêchait le général de monter à cheval ; et il ne voulait pas que ses troupes allassent sans lui au combat. Pourquoi alors ne pas se faire porter sur le champ de bataille, comme autrefois Torstenson?

Sur ces entrefaites, la nuit était venue ; le combat continuait sans que le sort se décidât: le feld-maréchal le fit cesser dans l'intention de le recommencer le lendemain, avec ses forces réunies.

Nous perdîmes dans cette journée 2 officiers et 65 hommes; le nombre des blessés s'éleva à 19 officiers, dont un général et 311 hommes. Le général prince Félix Schwarzemberg fut blessé au bras en avant de sa division. Le colonel Doll et le lieutenant-colonel Freisauf eurent l'un le bras droit, l'autre le bras gauche emporté par un boulet. Freisauf mourut peu après de sa blessure. Le major prince Wilhelm Bentheim, du régiment Hohenlohe, fut gravement blessé au pied et fait prisonnier. Il fut tué plus tard devant Venise. Des deux côtés on s'était battu avec acharnement. Le roi reçut un éclat d'obus, et le duc de Savoie, prince royal, fut atteint d'un coup de feu à la cuisse.

Les Piémontais décorèrent ce combat du titre de bataille de Goïto et s'attribuèrent la victoire; ce n'était autre chose qu'un combat engagé trop légèrement de notre part, et resté indécis. Nous nous étions battus 12,000 contre 20,000, tandis que nous aurions dû mettre 30,000 hommes en ligne. Nous restâmes trois jours sur le champ de bataille sans que l'ennemi essayât de nous en chasser. Nous verrons tout à l'heure pourquoi nous ne renouvelâmes pas notre attaque.

Le combat terminé, la brigade Maurer prit le service des avant-postes. Le 1[er] corps d'armée s'établit autour de Sacca et de Setto-Fratti; le second resta dans ses positions. Le feld-maréchal le rappela plus tard auprès de lui, dans le cas où on aurait osé l'attaquer; il établit son quartier général à Rivalta, où était campé le corps de réserve.

Une quantité de petits détachements, placés sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant prince Edmond Schwarzemberg se répandirent sur les hauteurs, semant la crainte et l'incertitude dans le pays, car outre qu'ils inspiraient à l'ennemi des inquiétudes au sujet de ses communications, ils donnaient à penser que le feld-maréchal allait continuer d'avancer avec toute son armée; c'est aux menaces de ces détachements qu'il faut attribuer en grande partie l'immobilité de l'ennemi après le combat de Goïto.

Les rapports pompeux que Bava répandit dans le monde entier à la suite de ce combat, donnèrent lieu à un malentendu assez comique. Laugier, qui se trouvait à Guidizzolo avec les débris échappés au désastre de Curtatone, crut, d'après le bulletin de Goïto, l'armée autrichienne entièrement dissoute. Trompé par les mouvements de la cavalerie, il prit notre 2[e] corps d'armée pour un dé-

tachement coupé et envoya son adjudant, le comte Léonino Cipriani, avec ordre de faire mettre bas les armes à nos troupes. Le jeune comte ayant négligé les formalités d'usage, fut arrêté aux avant-postes, et amené devant d'Aspre. Le général, en proie à son attaque de goutte, prit mal la chose, et donna l'ordre de pendre le jeune lion comme espion ; sur les instances du comte, d'Aspre consentit cependant à l'envoyer au quartier général. Le comte Cipriani s'étant recommandé de plusieurs personnes en honneur auprès du feld-maréchal, celui-ci lui rendit aussitôt la liberté.

Tandis que le feld-maréchal faisait toutes ses dispositions pour reprendre l'offensive, la pluie survint, si violente, que pendant les trois jours qu'elle dura elle détrempa et couvrit entièrement le terrain bas et spongieux où nous nous trouvions; les chevaux avaient de l'eau jusqu'au ventre et risquaient de se noyer dans les fossés; notre mouvement n'était plus possible. La troupe supporta admirablement cette épreuve et montra ce dont est capable une armée bien disciplinée. La prévoyance de Gorczkowsky nous rendit de grands services dans cette circonstance; il avait précédemment organisé une petite flottille sur le lac; grâce à elle nous pûmes transporter facilement nos malades et nos blessés à Mantoue, et en rapporter les approvisionnements et les subsistances nécessaires. L'ennemi, placé sur un terrain élevé et sablonneux, en souffrit beaucoup moins que nous.

Cependant le siége de Peschiera avançait tous les jours. L'artillerie de l'ennemi avait fait beaucoup de dégâts dans l'intérieur de la ville; cependant il n'osait pas entreprendre l'assaut des ouvrages extérieurs, réduits au silence; l'enceinte principale était à peu près intacte, et le

feld-maréchal lieutenant Rath aurait pu tenir encore longtemps, s'il n'eût pas manqué de vivres. Le roi, instruit de cette circonstance, fit sommer la forteresse après un violent bombardement. Le commandant, espérant toujours qu'on allait le délivrer, essaya de gagner du temps ; il proposa des conditions que le duc de Gênes, qui dirigeait le siége ne voulut pas prendre sur lui d'accepter. Il courut lui-même au quartier général de Valeggio, il arriva au moment où nous attaquions Goïto. Le ministre de la guerre Franzini lui démontra la nécessité de prendre à tout prix possession de Peschiera, et le conduisit à une tour d'où la vue embrassait le terrain, en lui montrant la fumée qui enveloppait Goïto. Le duc faisait toujours des objections; Franzini, en a qualité de ministre responsable, lui ordonna de signer la capitulation telle que la proposait Rath, et c'est ainsi que nous perdîmes Peschiera au moment où nous allions la délivrer. Nous avions espéré que le bruit du canon se serait entendu à Peschiera, et aurait instruit le commandant de notre approche ; mais le vent était contraire, et Rath n'eut connaissance de notre offensive que lorsqu'il était trop tard.

Pendant que le feld-maréchal s'apprêtait à réitérer avec toutes ses forces l'attaque de Goïto, un parlementaire vint lui annoncer la capitulation et la reddition de Peschiera. On comprend le mécontentement que causa cette nouvelle au feld-maréchal ; car le but principal de son attaque offensive était manqué.

Maintenant la question se posait de savoir si nous devions continuer notre marche en avant, et livrer au roi un combat décisif, ou bien si nous devions retourner en arrière et tomber sur les troupes romaines, pour soumettre la Vénétie.

Le feld-maréchal se décida pour ce dernier plan, avec raison à notre avis. L'opération qui va suivre est une des plus belles et des plus savantes que puisse citer l'histoire militaire.

En supposant que nous ayons battu le roi, nous étions trop faibles pour tirer de grands avantages de ce succès; cette faiblesse ne nous permettait pas de nous éloigner de notre base d'opérations. Nous aurions été obligés de laisser un corps considérable à Vérone, pour nous assurer la conservation de ce point, autant que pour couvrir nos derrières. Au contraire, un coup violent, frappé contre les troupes romaines, nous rendait maîtres du pays de terre ferme de la Vénétie, nous ouvrait une foule de ressources, nous permettait de nous relier directement à l'intérieur de la monarchie, et les événements de Vienne nous faisaient un devoir de rétablir à tout prix nos communications avec la capitale. Pouvions-nous savoir à quoi nous serions peut-être appelés?

Dans la nuit du 3 au 4 juin, l'armée abandonna ses positions de Sacca et de Rivalta. Les trois brigades d'infanterie de la réserve se placèrent à Curtatone; elles devaient former l'arrière-garde. L'ennemi ne nous poursuivit pas. Nous allons rapporter ici ce que Bava a dit de ce mouvement :

« Nous poursuivîmes l'ennemi, — nous ne vîmes pas la figure d'un seul soldat piémontais — jusqu'à la chaussée qui conduit de Curtatone à Montanara, et dans cette marche, nous pûmes nous convaincre qu'il n'avait rien négligé pour se fortifier dans sa position ; on trouva plus de trente mille arbres abattus, partout des barricades destinées à protéger son artillerie, toutes les maisons et les villas crénelées, et cependant malgré ces travaux effectués

en quatre jours et quatre nuits, grâce à une remarquable activité, l'ennemi ne se fit pas scrupule d'abandonner sa position sans tenter le sort d'un combat. Il fit bien, du reste, car la victoire de Goïto avait mis à son comble l'enthousiasme de nos soldats, et comme sa ligne était trop allongée, nous étions assurés du succès. »

Puisque l'on était assuré du succès pourquoi nous laissa-t-on terminer ces immenses travaux de défense ? Bava continue :

« Sa Majesté, à la tête d'une colonne, poursuivit l'ennemi jusqu'à Nostra Signora delle Grazie, dont les habitants s'étaient presque tous enfuis ; il rentra le soir même à son quartier-général de Valeggio.

» Delle Grazie possède une église remarquable, qui renferme une suite de groupes en cire, représentant les hauts faits de la maison de Gonzague. Sa Majesté aurait voulu la visiter ; mais il fut impossible d'en trouver les clefs. On apprit plus tard que l'ennemi, en se retirant, y avait enfermé plus de cent prisonniers et blessés, circonstance que nous cachaient soigneusement les habitants, tant était grande leur terreur et en même temps *leur attachement à la cause de l'Empereur*. »

Nous n'avons jamais eu connaissance de ce détail et nous n'y ajoutons que très peu de foi, car nous avions le temps et les moyens de transporter à Mantoue nos blessés et nos prisonniers. Mais en tout cas la dernière remarque du général ennemi subsiste.

L'armée se reposa un jour à Mantoue, elle en avait besoin après ces quatre journées passées dans la boue et dans l'eau. Le roi, de son côté, ramena toutes ses troupes dans leurs cantonnements primitifs.

Dans l'Italie, la joie était à son comble. La prise de

Peschiera, la victoire de Goïto, c'en était assez pour exciter un enthousiasme général. — On ne parlait pas des auxiliaires qu'on avait laissé écraser à Curtatone. — A Milan, à Venise et partout on illumina ; le parti de la fusion gagnait du terrain. Pendant ce temps-là, nous marchions silencieusement à notre but, très-contents qu'on nous considérât comme une armée anéantie, qui n'avait plus qu'à se réfugier derrière les remparts de Vérone.

Le 5, l'armée partit pour Sanguinetto.

La faiblesse de la garnison de Vérone, le mauvais esprit de ses habitants ne laissaient pas que d'inspirer quelques inquiétudes au feld-maréchal. L'ennemi, en apprenant notre départ, pouvait tenter contre ce point une attaque qui, menée avec hardiesse, aurait fort bien pu réussir. Radetzky voulant se mettre à l'abri de toute surprise de ce côté renvoya à Vérone la majeure partie du corps de réserve avec la cavalerie de réserve. L'ennemi trompé par ce mouvement, se confirma dans l'idée que notre armée tout entière rentrait dans Vérone. Puis lorsqu'il apprit que nous avions passé l'Adige à Legnano, il crut que nous nous retranchions sur la rive gauche de ce fleuve pour nous préserver d'une attaque de flanc.

A Sanguinetto, l'archiduc François-Joseph nous quitta; des dépêches pressantes le rappelaient en Bohême; l'armée le vit partir avec regret, elle aurait voulu qu'il restât témoin de sa bravoure et de son abnégation.

Le 6, le 1er et le 2me corps marchèrent sur Montagnana; ils arrivèrent le 8 à Barbarano, et le 9 à Longara. Le 10, on décida d'attaquer Vicence. Pendant que nous nous avancions, une colonne, forte d'environ 5,000 hommes commandés par le général Culoz, sortait de Vérone; passant par Montebello, où elle prit son repas, et par Bren-

dola, elle vint camper le 9 à Arcugnano; en suivant ce chemin elle réussit à éviter les inondations qui avaient tant gêné le colonel Thun, lors de l'attaque de Vicence.

L'ennemi avait eu le temps de mettre Vicence en état de défense, et d'habiles ingénieurs en avaient fait un point très-fort.

La ville s'étend au pied d'une suite de hauteurs nommées les Monte-Berici, au sommet desquelles se trouvent l'église et le couvent de la Madonna del Monte reliés à la ville par une longue colonnade. Deux fortes redoutes, garnies de lourdes pièces de canon, gardaient la crête par laquelle on accède au couvent. Sur une cime aiguë, nommée Bella-Vista, on avait construit un blockhaus. La pente qui conduit de la Madonna del Monte à la ville est très-escarpée. Une foule de jardins et de villas garnissent ce paysage vraiment édénique. La défense était aisée, tandis que l'attaque avait à surmonter de nombreux et importants obstacles.

Les avenues qui descendent des hauteurs à la ville étaient hérissées de barricades solidement construites et capables de résister à la plus grosse artillerie. Les maisons sur lesquelles elles s'appuyaient étaient appropriées à la défense. Des centaines de barricades, disposées d'après un système ingénieux, coupaient la ville en tous sens. L'entrée de la route de Vérone était défendue par une espèce de fort, d'ouvrage de terre à deux étages, qui nous rappela celui que décrit César à l'occasion du siége de Marseille. Lorsque le feld-maréchal voulut entrer dans une des maisons situées en dehors de la ville pour y établir son quartier, il ne put réussir à en forcer l'entrée; il fallut une nuit entière pour parvenir à s'y introduire. C'était une entreprise hasardée que de tenter de s'empa-

rer d'une ville si bien fortifiée; il fallait des troupes aussi solides et aussi braves que les nôtres pour y réussir.

Nous avons vu que Durando s'était jeté dans Vicence avec deux divisions; ce qui, réuni à la légion d'Antonini, aux troupes de volontaires de toute origine et à la garde nationale de Vicence, formait un effectif de 17 à 18,000 hommes. C'était à peu près ce que nous avions calculé.

Le 10, nos colonnes furent disposées autour de la ville formant un demi-cercle assez développé. Sur les hauteurs qui formaient l'extrême gauche se plaça Culoz, avec sa division renforcée de plusieurs bataillons. A sa droite venait la brigade Clam, puis la brigade Strassoldo et ensuite la brigade Wohlgemuth; à côté de cette dernière se trouvaient les brigades Frédéric Lichtenstein et Wilhelm Taxis, formant l'extrême droite. Les brigades Simbschen et Gyulai, ainsi que la brigade de cavalerie de Schaffgotsche, étaient placées en arrière, formant la réserve.

L'attaque devait commencer à dix heures; mais pendant la nuit le général Culoz avait envoyé le colonel Hahne, du régiment Latour, avec un bataillon vers Santa-Margherita, pour balayer les obstacles qui auraient pu arrêter la marche de la colonne. Hahne dut détruire plusieurs barricades et combler de nombreux fossés. Santa-Margherita et la villa Rombaldo, qu'on avait transformée en fort, furent enlevées avec énergie; l'ennemi, chassé de ces positions, se réfugia dans le blockhaus construit sur le pic de Bella-Vista. Hahne envoya sur ce point quelques volées de mitraille et des fusées, et mit le désordre dans la redoute encombrée de monde; deux compagnies Oguliner profitèrent de ce moment pour enlever d'assaut la redoute, et mirent le feu au blockhaus. Le

bruit de la canonnade et la lueur de cet incendie nous firent croire que l'attaque avait commencé avant l'heure ; il n'était encore que six heures du matin. Mais le feld-maréchal ne voulant pas que Culoz s'engageât avant le reste de l'armée, lui envoya un aide-de-camp avec ordre de cesser le feu et de s'en tenir aux avantages qu'il venait d'obtenir.

Vers huit heures, le feld-maréchal monta à cheval et arriva bientôt sur le terrain ; ayant reçu l'avis que toutes les colonnes avaient bien pris leurs positions il donna le signal de l'attaque. Il s'était placé sur une hauteur, vis-à-vis du Monte-Berico, d'où il embrassait toute la ligne de ses troupes et pouvait diriger directement le combat. La lutte commença à l'aile gauche, et bientôt toute la ligne fut en feu. Culoz amena ses batteries en face des retranchements ennemis, couvrit son front avec des tirailleurs du 10e bataillon de chasseurs et plaça ses troupes, formées en colonnes, à gauche derrière la cime de Bella-Vista, de manière à dissimuler ces forces à l'ennemi. Le Monte-Berico était occupé par environ 2,000 Suisses et 6,000 volontaires. La canonnade commença à tonner des deux côtés.

Nous avons vu de chaudes journées, mais nous n'en avons pas vu où les colonnes aient marché à l'assaut avec autant d'ensemble et de régularité. On aurait cru assister à une manœuvre.

La canonnade et les feux de tirailleurs duraient depuis plusieurs heures au Monte-Berico sans amener de résultat, les adversaires se trouvant séparés par une espèce de ravin. Mais les brigades Clam et Wohlgemuth s'étant avancées sur les deux rives du Bacchiglione, Clam lança de la mitraille et des fusées sur la Rotonda, un des chefs-

d'œuvre de Palladio, qu'occupait l'ennemi, et réduisit bientôt son artillerie au silence; il s'empara alors de la Rotonda. Wohlgemuth, qui marchait parallèlement à Clam, passa par-dessus la voie du chemin de fer, s'empara des maisons de la Porta-Lupia et se réunit à Clam. Par suite de ce mouvement, l'ennemi était débordé dans sa position de Monte-Berico; mais il n'en était pas encore chassé.

Pendant ce temps, les choses prenaient une autre tournure du côté de Culoz. Les Suisses, ignorant les forces de leur adversaire, prirent l'offensive, et disposés en colonnes, s'élancèrent au pas de charge sur notre batterie de 12. Culoz les laissa approcher jusqu'à environ cinquante pas; il démasqua alors sa batterie et les reçut avec de la mitraille; en même temps, le 10e bataillon de chasseurs qui attendait l'arme au pied un peu en arrière, arriva conduit par son brave chef le colonel Kopal, et repoussa vivement les Suisses. Les régiments Latour et Reisinger suivirent l'exemple de leurs camarades et achevèrent de chasser les Suisses de la position. Les chasseurs poursuivirent leur succès et s'avancèrent jusqu'à un retranchement d'où l'ennemi ne pouvait tirer, les Suisses se trouvant entre les nôtres et ses canons; nos soldats entrèrent dans le retranchement pêle-mêle avec les Suisses et s'en emparèrent sans résistance. Au moment où Kopal gravissait l'escarpement à la tête de ses hommes, il reçut une balle dans le bras. Il mourut quelques jours après des suites de l'amputation. L'armée perdit en lui un de ses plus braves soldats. Le colonel Hahne fut blessé et eut son cheval tué sous lui : il n'en resta pas moins à pied à la tête de ses troupes.

L'effort se porta alors sur la Madonna del Monte, mais

le désordre était trop grand chez l'ennemi pour que ce lieu fût défendu convenablement. Le couvent fut pris par les nôtres ; on se battit jusque dans l'église ; les prêtres prirent part au combat; plusieurs furent tués; il y en eut, si nous ne nous trompons, sept fait prisonniers auxquels le feld-maréchal rendit la liberté. Les Suisses se retirèrent par la longue colonnade qui mène à la ville, sans cesser d'échanger une vive fusillade avec leurs adversaires. Nous n'avons jusqu'à présent parlé que des Suisses, car nous n'avons pas eu connaissance de la part qu'ont pu prendre les autres troupes à ce mémorable combat.

Lorsque le feu eut cessé, le feld-maréchal courut à la position qu'on venait de conquérir. Le champ de bataille était couvert de morts et de blessés. Suisses, chasseurs, fantassins de Latour et de Reisinger étaient entassés pêle-mêle comme s'ils eussent combattu pour une même cause et dans les mêmes rangs. L'artillerie était restée en place, et les chevaux encore attelés, gisaient morts à côté des pièces. Devant nous s'étendait cette belle cité, si richement dotée par le génie de Palladio; un désordre extrême régnait dans les rues de la ville; en voyant cela, nous nous demandions : Que se passerait-il si on lançait sur cette foule nos 30,000 hommes altérés par la victoire?

L'attaque à l'aile droite avait été également couronnée de succès, quoique la nature du terrain ne lui donnât pas la même importance qu'à l'aile gauche. La brigade Lichtenstein, qui se trouvait à la droite de Wohlgemuth, s'était partagée en deux colonnes dont l'une, sous le colonel comte Torok, attaqua la Porta-Padova, tandis que la seconde, commandée par Lichtenstein en personne, se dirigeait vers la partie de la ville située entre la Porta-Padova et le faubourg de Santa-Lucia.

Torok se dirigea contre la porte, chassant devant lui les tirailleurs ennemis; nos batteries firent feu, mais sans avantage pour nos troupes. Vers le soir, le colonel voulut s'emparer de quelques maisons situées près de la porte, mais il fut arrêté par un abattis assez considérable et par un large fossé. Lichtenstein trouva dès ses premiers pas une barricade garnie de canons appuyée par une maison solidement occupée par l'ennemi; la canonnade s'engagea sans amener rien de décisif; à la fin, le 8e bataillon de chasseurs, sous la direction du colonel Poschacher, saisissant un instant favorable, se jeta contre la maison et s'en rendit maître; l'ennemi se replia sur sa seconde ligne. Vers le soir, Lichtenstein voulut rompre également cette ligne. Le colonel Cavanagh, du régiment François-Charles, s'élança à la tête d'un bataillon de son régiment, mais il rencontra un fossé profond : une décharge de mitraille l'étendit mort, et Lichtenstein dut renoncer à cette tentative.

Nous n'avons jamais vu, dans aucun temps, employer les mortiers comme pièces de campagne. Le feld-maréchal, qui s'était convaincu de l'inefficacité des pièces ordinaires de campagne contre les murailles massives des villes italiennes, avait pris le parti de ne faire aucun mouvement offensif, sans emmener avec lui un certain nombre de mortiers. Le directeur de l'artillerie colonel baron Swortnik fut envoyé au secours de la brigade de Lichtenstein avec quatre mortiers; au bout de deux heures, la batterie ouvrit son feu et jeta une centaine de bombes dans la ville.

La brigade Taxis, qui formait l'extrême droite, s'était avancée contre le faubourg de Santa-Lucia; mais elle rencontra plusieurs barricades pourvues de canons et

couvertes par plusieurs groupes de maisons, principalement par le séminaire. L'artillerie de la brigade ne paraissant pas suffisante pour enlever cet obstacle, on amena une batterie de 12; les maisons ne purent résister longtemps, nos troupes s'y logèrent et chassèrent facilement l'ennemi de derrière les barricades.

La nuit vint mettre fin au combat et empêcher Taxis de profiter de ses avantages. Le général comte Taxis, qui était resté avec le plus grand sang-froid au milieu du feu le plus violent, fut atteint à la poitrine et expira peu après.

C'est ainsi que se termina la journée de Vicence.

La position n'était plus tenable pour l'ennemi, qui se voyait poursuivi jusque dans ses derniers retranchements. Devant toutes ses portes se tenaient nos colonnes faisant leurs préparatifs d'assaut. Des hauteurs de la Madonna, nous pouvions faire pleuvoir sur la ville une grêle de bombes, de fusées et d'obus, si elle nous opposait la moindre résistance. L'issue du combat ne pouvait plus être douteuse, en supposant que l'ennemi le laissât se continuer jusqu'à ses dernières conséquences. Après avoir pris les dispositions nécessaires pour le combat du lendemain, le feld-maréchal rentra à son quartier-général. Déjà, vers le déclin du jour, pendant l'action, on avait vu flotter le drapeau blanc sur plusieurs points : il avait été, il est vrai, remplacé presque aussitôt par le drapeau rouge. Ce furent les gardes nationaux vicentins qui s'opposèrent à la première de ces démonstrations; mais Durando, en vieux soldat qu'il était, jugea que la situation était trop difficile; les seules troupes qui lui restassent étaient les Suisses, qui s'étaient vaillamment battus pour l'honneur à la défense du Monte-Berico, mais qui sen-

taient qu'ils étaient là contre la volonté du Pape et qu'ils servaient d'instruments aux complots d'un ministère révolutionnaire avec lequel ils ne s'étaient jamais engagés. Durando négocia et envoya dans la nuit des parlementaires aux avant-postes. Une capitulation eut lieu; l'article principal stipulait que Durando se retirerait de l'autre côté du Pô avec toutes ses troupes et s'engagerait à ne plus porter de trois mois les armes contre l'Autriche. Ces deux conditions parurent suffisantes au feld-maréchal qui accepta sans difficulté la capitulation telle que la proposait Durando. Quoiqu'il fût sans inquiétude pour Vérone, il lui tardait d'y revenir pour attaquer définitivement le roi; la fortune tournait : Charles-Albert n'avait pas fait un pas en avant, et nous lui avions enlevé ses Romains et ses Toscans. D'un autre côté, Radetzky ne voulait pas exposer Vicence aux horreurs d'un bombardement et d'une prise d'assaut; c'est pourquoi il se montra conciliant à l'égard de la capitulation, comptant bien que dans trois mois le différend serait vidé entre lui et Charles-Albert.

La perte totale que nous éprouvâmes devant Vicence fut de 672 hommes; dans le nombre on comptait le général comte Taxis, le colonel Kopal, tous deux morts des suites de leurs blessures; le colonel baron Kavanagh, tué roide, le colonel baron Reischach, blessé au pied; le chef d'escadron, prince Rodolphe de Lichtenstein, attaché comme volontaire à l'état-major du feld-maréchal-lieutenant d'Aspre, reçut un éclat d'obus à la tête et mourut en quelques heures de cette blessure qui avait paru d'abord insignifiante. C'était le plus jeune d'une famille qui se trouve toujours là où on peut mourir ou être blessé pour le trône et la patrie.

Le chiffre des pertes de l'ennemi ne nous est pas connu, mais il dut être considérable. Les Suisses, à eux seuls, perdirent 600 hommes. D'Azeglio, qui fut plus tard président du cabinet piémontais, fut blessé au bras. Bizarre rencontre des événements ! Les deux ministres présidents des cabinets belligérants furent blessés dans la même bataille, et de la même façon. On n'a pas souvent vu des ministres se battre ; les révolutions ont seules le privilége de nous montrer de ces étrangetés.

Le 11, Durando commença son mouvement de retraite. Le feld-maréchal se tint à quelque distance de la route, il ne voulait pas se poser en vainqueur en face d'un ennemi tombé. Le spectacle de cette retraite était du reste fort curieux. Nos troupes se trouvaient campées de chaque côté de la route sur laquelle passait l'ennemi. Les Suisses marchaient en tête, ils avaient bonne tenue, mais paraissaient exténués. Nos soldats leur reprochaient de faire cause commune avec un peuple qu'ils haïssaient autant que nous, et de se battre, eux allemands, contre leurs frères allemands. On en vit plusieurs arracher avec dépit la croix rouge, signe distinctif de l'armée révolutionnaire, et la fouler aux pieds. Derrière eux, venait une foule de volontaires de toutes les villes italiennes, dans les accoutrements les plus pittoresques, défilant d'un pas aussi fier que s'ils descendaient du Capitole. Au milieu d'eux se trouvait un prêtre, le célèbre P. Gavazzi, réglant son pas sur la musique, majestueux comme Moïse. Puis venaient de nombreuses amazones en costumes du moyen-âge, parmi lesquelles nos hussards reconnaissaient plus d'une vieille connaissance, et auxquelles ils reprochaient en plaisantant leur infidélité. Mais ce que nos soldats ne pouvaient supporter c'était de voir un *Crociato* affublé d'une giberne

ou d'une carabine autrichienne; en dépit de la capitulation ils le forçaient à les abandonner. Puis vinrent les troupes de ligne romaines, qui paraissaient assez satisfaites de retourner chez elles, et en dernier lieu, un agréable essaim de femmes et de maîtresses d'officiers, pauvres vicentines qui pleuraient en quittant leur patrie. Quoiqu'il n'entre pas dans nos goûts de nous moquer des malheureux, surtout de ceux qui partent pour l'exil, nous ne pûmes nous empêcher de rire à la vue de cette comique défilade. Nous invitâmes ces dames à rester, leur assurant qu'il ne leur serait fait aucun mal, et qu'elles seraient traitées avec tous les égards dus à leur sexe; mais elles aimaient mieux l'exil que d'avoir à supporter la vue des barbares vainqueurs : *Catoni potius moriundum*. Peut-être aussi préféraient-elles suivre les beaux et élégants Romains, que de rester avec les Croates dont la toilette laissait beaucoup à désirer en ce moment.

L'évacuation devait être terminée à midi; mais comme l'interminable file continuait à se dérouler sur la route, le feld-maréchal s'avança au milieu des voitures de bagages, et n'arrêta son cheval que lorsque arriva l'arrière-garde formée par les dragons du pape. Ces hommes superbes, à la tête classique, à la barbe noire, montés sur de beaux chevaux, et revêtus d'un costume élégant, faisaient un contraste comique avec notre mise fort négligée. En passant devant le feld-maréchal ils firent le salut militaire, jetant un regard curieux sur ce petit homme, qu'ils avaient reconnu et distingué aussitôt au milieu de son nombreux entourage.

La ville était silencieuse et déserte, elle portait des traces nombreuses des bombes et des obus que nous y avions jetés. Nous eûmes bien de la peine à gagner, au milieu

d'un labyrinthe de barricades, l'hôtellerie qui devait nous servir provisoirement de gîte.

Les deux corps d'armée campèrent dans la ville, et le soir même Culoz repartit pour Vérone.

Jusqu'à ce moment, le drapeau tricolore n'avait pas cessé de flotter sur la tour principale, et l'on n'avait pas eu le temps de s'occuper de ce détail. Le général Wohlgemuth qui se trouvait sur la grande place au milieu d'une foule d'officiers, fit enlever ce drapeau, et parut quelques minutes après en haut de la tour, agitant la bannière impériale. Une immense clameur accompagnée par les musiques de plusieurs régiments, salua l'aigle impérial qui revenait au nid ; des milliers de voix entonnèrent l'hymne national. C'était un bien beau moment : nous ne pouvons pas nous le rappeler sans une profonde émotion.

Combien en reste-t-il encore dans les rangs de l'armée de ceux dont le cœur battait alors si violemment pour l'Empereur et la patrie ! Wohlgemuth lui-même, l'auteur de cette scène improvisée, a été touché de la pâle main de la mort. L'histoire passe vite sur les armées et sur les trônes ; mais le souvenir reste.

Le lendemain, au matin, le feld-maréchal quitta Vicence pour retourner à Vérone. Il était immédiatement suivi par le premier corps d'armée. Le deuxième dut rester quelque temps encore à Vicence et détacha la brigade Simbschen sur Schio afin d'assurer les communications avec le Tyrol par le Val Arsa, car, comme nous le verrons plus tard, l'ennemi avait, en notre absence, occupé Rivoli et intercepté nos communications de ce côté.

Les conséquences de la prise de Vicence furent considérables. Padoue se soumit sans résistance à d'Aspre. 3,000 volontaires qui se trouvaient à Trévise furent com-

pris dans la capitulation de Durando, et se hatèrent de regagner le Pô ; la ville ainsi abandonnée à elle-même se rendit à Welden à qui l'on venait de confier le commandement du second corps de réserve. A partir de ce moment, les embarras qui jusqu'alors avaient entravé tous nos plans n'existaient plus. Les fertiles provinces de Vicence, de Padoue, la Polesine, nous fournissaient en abondance ce dont nous avions besoin pour l'entretien de l'armée ; bientôt nos magasins se remplirent, et au lieu de la misère, nous eûmes le superflu.

Aux yeux de l'état-major piémontais, la conduite du feld-maréchal après Goïto écartait toute idée d'une manœuvre quelconque. L'ennemi était persuadé que nous étions rentrés tout simplement à Vérone. Mais lorsque vers le 8, il eut connaissance de notre mouvement, il commença à se douter que nous nous dirigions sur Vicence ; mais il se consola en pensant que Vicence était bien fortifiée et à l'abri d'un coup de main. Enfin le 11, un aide-de-camp de Durando parvint avec beaucoup de difficulté au quartier-général, et vint confirmer la nouvelle de notre mouvement, assurant en outre que Durando pouvait tenir au moins huit jours. On se prépara alors à délivrer Vicence au moyen d'une démonstration contre Vérone ; on répéta à peu près exactement les dispositions qu'on avait prises lors de l'affaire de Sainte-Lucie. Une certaine quantité de Véronais avaient promis de se jeter sur la garnison ; mais lorsque vint le moment de l'exécution le courage leur manqua, et Charles-Albert se vit encore une fois trahi par ses partisans. Les rapports officiels autrichiens ont posé l'hypothèse que le roi avait l'intention de traverser l'Adige à Albaredo. Nous tenons cette hypothèse pour invraisemblable : c'eût été une folie que de se

placer ainsi entre le feld-maréchal et Vérone. Nous avons du reste pour nous l'autorité de Bava, qui affirme qu'on avait purement et simplement en vue d'attaquer Vérone.

Les troupes revenant de Vicence prenaient leur repas, lorsque le feld-maréchal reçut la nouvelle que de nombreuses troupes se massaient sur les hauteurs, et que, d'après le bruit des chariots, on supposait que l'ennemi menait ses équipages de pont à Albaredo pour passer l'Adige. En même temps nous entendions un feu violent de tirailleurs dans la direction de Sainte-Lucie et de Tomba. Le feld-maréchal monta aussitôt à cheval ; les soldats interrompirent leur repas, remirent le sac sur le dos et marchèrent à l'ennemi. Celui-ci qui comptait n'avoir affaire qu'à une faible troupe reconnut aussitôt son erreur. Dans le même moment le roi reçut la nouvelle de la reddition de Vicence et de la capitulation de Durando ; il donna l'ordre de la retraite, le feu cessa aux avant-postes ; de la tour d'observation de Vérone, on nous envoya dire que l'ennemi se retirait sur tous les points. Le feld-maréchal fit rentrer enfin dans la ville ses troupes exténuées. Ce fut là tout ce que fit le roi pour délivrer Vicence.

Le gouvernement provisoire de Milan n'admit pas la capitulation de Vicence, il la déclara nulle, délia les siens des obligations qu'elle leur imposait, et les invita à reprendre les armes. Le feld-maréchal fit répondre, par l'organe de la gazette de Vérone, que quiconque enfreindrait la capitulation serait mis à mort, non pas comme soldat mais comme malfaiteur.

Le colonel Zobel, qui, ainsi que nous l'avons vu, s'était retiré à Cavagion, après les engagements de Bardolino et de Lazise, trouvant cette position trop exposée se replia

sur Rivoli. Il y resta jusqu'au 9 juin, sans être inquiété. Pendant que nous marchions sur Vicence, alors que l'ennemi nous croyait enfermés dans Vérone, Charles-Albert résolut de profiter de notre inexactitude pour s'emparer de la position de Rivoli. Le 9, une masse de troupes huit fois supérieure au corps de Zobel marcha sur Rivoli, conduite par le roi en personne. Zobel qui s'aperçut de ce mouvement et qui ne voulait pas s'exposer à un pareil effort dans la position allongée qu'il occupait, en prit une autre disposée en demi cercle autour de Rivoli. Comme il avait eu soin d'embarrasser les abords de cette ville, au moyen de fossés, de barricades et d'abattis, l'ennemi ne put s'avancer que lentement et mal soutenu par son artillerie; Zobel en profita pour effectuer sa retraite en bon ordre, sous la protection de ses tirailleurs. L'ennemi était donc maître de Rivoli. Il est vraiment comique de lire les raisons pour lesquelles on tenait tant à s'emparer de ce point; c'est à croire que de la possession de Rivoli dépendait le sort de l'Italie. Napoléon s'y est battu parce qu'il s'y trouvait par hasard; s'il était arrivé deux heures plus tard sur le terrain, il se serait peut-être battu à Castelnovo et ce serait cet endroit qui serait devenu la position classique d'où aurait dépendu le sort de l'Italie. A la nouvelle de la prise de Rivoli, les journaux français affirmèrent gravement qu'à partir de ce jour l'Italie était perdue pour l'Autriche. Tout cela nous divertissait extrêmement, car au moment où Rivoli tombait aux mains des ennemis, ce point perdait pour nous toute son importance, puisque nous nous assurions une communication bien plus sûre avec le Tyrol par le val Arsa.

En revenant de son expédition de Rivoli, Charles-Albert trouva à Garda, à la villa Alberti, Casati, Beretta et

Creppi, le premier, président, les deux autres, membres du gouvernement provisoire de Milan ; ils lui apportaient l'acte de la fusion. Plus tard cet acte rencontra à Venise, chez Manin, une résistance désespérée. En Lombardie on avait ouvert dans le peuple des registres en faveur de la fusion. Nous ne voulons pas rapporter les moyens indignes, les intimidations qu'on employa pour se procurer des signatures, en trompant impudemment un peuple ignorant. A Venise ce fut l'Assemblée nationale, et non pas le vote de la population, qui proclama l'adhésion à la fusion.

Nous comprenons qu'un souverain agisse au nom du droit de conquête, et s'appuie sur son épée victorieuse. Cela fut et cela sera toujours ; mais qu'un roi accepte une couronne de pareilles mains et au moyen de pareilles manœuvres, nous avouons que cela est au-dessus de notre compréhension. En quoi cet acte révolutionnaire pouvait-il servir à Charles-Albert ? Ne comprenait-il pas que ces mains qui lui donnaient la couronne acquéraient par cela même le droit de la lui ôter ? S'il était vainqueur, un Casati ou un Creppi ne pouvait pas la lui disputer, son armée ne l'aurait pas souffert. Mais s'il était vaincu, comme cela arriva, à quoi lui aurait servi de s'abaisser de la sorte, de s'allier ainsi à des émeutiers et à des traîtres ? Selon nous la fusion n'était qu'un leurre, qu'un moyen de plus destiné à nous faire verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour reconquérir la couronne de fer.

A la suite de la prise de Vicence, les opérations des deux armées éprouvèrent un temps d'arrêt.

Les pertes que le feld-maréchal avaient essuyées, soit à la suite de ces différents combats, soit par le fait de la

maladie, étaient assez nombreuses, et il lui était difficile de réunir en ce moment plus de 40,000 hommes de forces actives, pour entamer de nouvelles opérations. L'armée avait besoin d'un repos qu'il lui était facile de trouver à Vérone. On prit une foule de mesures d'administration. On organisa les ressources qui arrivaient de l'intérieur de l'empire par le val Arsa ; les magasins se remplirent de nouveau. Le territoire vénitien, complétement abandonné à lui-même depuis le commencement de la révolution, fut réorganisé et un gouvernement régulier y fonctionna de nouveau.

L'armée proprement dite fut également l'objet de mesures diverses. On donna au feld-maréchal-lieutenant Welden le commandement du nouveau corps de réserve, rassemblé sur l'Isonzo; le commandement des troupes du Tyrol passa au feld-maréchal-lieutenant Thurn. Les renforts et les compléments des régiments arrivaient successivement pour combler les vides occasionnés par les combats et par les marches. Les chaussures des troupes était en très-mauvais état. Quel militaire ne sait que ces détails donnent à un chef d'armée plus de mal et de tracas que la rédaction d'un plan d'opérations ?

Cette fois Radetzky voulait laisser l'ennemi prendre l'initiative, car ses alliés impatients le forceraient bientôt à agir. Radetzky avait la conviction que toutes les fois qu'il tendrait un piége à Charles-Albert, le roi y tomberait aussitôt.

Son attention et son activité se dirigèrent surtout sur l'achèvement des travaux de fortification commencés à Vérone. Du matin au soir des milliers d'hommes y étaient occupés. Le feld-maréchal voulait n'avoir, dans aucun cas, d'inquiétudes relativement à ce point capital. Nous

avons vu plus haut que les Piémontais avaient toujours des intelligences dans Vérone, et conservaient l'espérance de se rendre maîtres de cette ville au moyen d'une trahison. Il en était de même à Mantoue où le roi entretenait des intelligences, par l'intermédiaire du comte Borromeo. On offrit un demi million à Gorczkowsky pour qu'il livrât au moins un des ouvrages de la place : on lui représentait pour le convaincre qu'il appartenait à un peuple qui avait combattu pour la liberté. Comme si les Polonais avaient quelque chose de commun avec la trahison ! Comment pouvait-on supposer qu'une proposition si blessante pour le sentiment national pût éveiller chez un homme d'honneur autre chose que le mépris.

Nous ne disons pas cela pour vanter la probité de l'austère Gorczkowsky, ce serait grossier ; nous voulons seulement montrer quelle importance Charles-Albert attachait à la possession d'une forteresse, et en effet manquant d'un pareil soutien à quoi lui servaient les avantages qu'il venait de remporter? Mais un demi million pour un beau royaume, c'était n'être pas généreux !

Les tentatives pacifiques du comte Hartig avaient été fort mal reçues par le gouvernement de Milan ; mais notre ministère n'avait pas encore amassé assez de honte sur la malheureuse Autriche ; il entama, par l'intermédiaire de notre ennemi le plus acharné, lord Palmerston, des négociations qui dépassèrent ce qu'une couronne et un peuple peuvent se permettre d'indignités. Cette fois le gouvernement de Milan rendit un grand service au nôtre ; il repoussa ces ouvertures et sauva ainsi l'honneur de l'Autriche.

Par suite de ces négociations, le feld-maréchal reçut d'Innsbrück l'ordre de proposer un armistice à Charles-

Albert, dans le but de faciliter les négociations qui avaient lieu à Londres. Un boulet de trente-six, qui fût tombé à ses pieds, lui eût semblé la colombe de l'arche, auprès de ce malheureux message. A la réception de cette dépêche un combat s'éleva dans l'âme du vieux soldat entre l'obéissance à ses supérieurs et son amour pour la patrie et pour l'Empereur. Il trempa sa plume pour écrire à Charles-Albert et écrivit à l'Empereur. Il lui représentait l'inopportunité de cette mesure, lui assurait une victoire prochaine et le suppliait d'accepter sa démission. Puis il envoya chercher le général Félix Schwarzenberg, encore fort souffrant de sa blessure reçue à Goïto, et le pria de porter lui-même cette lettre à l'Empereur, et de réclamer lui aussi, qui connaissait la situation, le retrait de la mesure ordonnée. Schwarzenberg réussit.

Ce n'est pas notre affaire d'entreprendre l'éloge d'un premier ministre, mais c'est autant au soldat qu'à l'homme d'Etat que nous dûmes la réussite de cette démarche ; au soldat qui, après avoir versé son sang pour l'Autriche, acceptait de son chef une mission difficile, et de laquelle dépendait l'existence de la monarchie. Le feld-maréchal avait remporté une victoire qui valait mieux que Custozza.

Grâce aux efforts de l'infortuné Latour, qui paya plus tard de sa vie son dévouement à l'empire, l'armée put recevoir des renforts importants, de manière que Welden se trouva bientôt à la tête d'un corps assez considérable, non-seulement pour soumettre complétement la Vénétie, et bloquer Venise du côté de la terre-ferme, mais encore pour envoyer au feld-maréchal une douzaine de mille hommes. Le moment suprême arrivait.

Le roi n'avait pas bougé de sa position. Il ne se produi-

sait rien de saillant sur le front des deux armées ; le journal des opérations de l'armée n'avait à enregistrer que des escarmouches sans importance et sans conséquences.

Les forces considérables que le roi avait employées pour s'emparer de Rivoli, pouvaient faire supposer que le Tyrol attirait son attention ; quoiqu'une démonstration contre le Tyrol ne fût guère supposable de la part du roi, nous ne devions pas oublier que l'empereur, chassé de sa capitale par l'anarchie, avait dû venir chercher un asile dans les montagnes du Tyrol. C'était notre devoir de veiller à ce que sa retraite ne fût pas inquiétée par un ennemi extérieur. Ces considérations avaient décidé le feld-maréchal à laisser la brigade Simbschen pour garder la route de Roveredo par le Val Arsa et à la mettre sous les ordres du comte Thurn, qui à partir du 15 juin avait pris le commandement de la division Lichnowsky transformée en troisième corps d'armée.

La perte de Rivoli avait entraîné celle de la Madona della Corona. La possession de cette dernière position était indispensable aux futures opérations offensives du feld-maréchal. Comme on la supposait faiblement occupée par l'ennemi, on chargea le colonel Zobel de s'en rendre maître. Zobel partit d'Avio avec huit compagnies et trois détachements de fuséens, pendant que le colonel Melczer partait de Brentonico avec quatre compagnies et deux canons. Mais au lieu d'un point mal gardé, on rencontra une ligne de tirailleurs soutenue par une réserve considérable. Les nôtres se jetèrent hardiment sur l'ennemi, mais ils furent repoussés avec non moins d'énergie ; Zobel voyant que l'ennemi s'apprêtait à attaquer notre aile droite, et reconnaissant qu'il avait affaire à des forces beaucoup trop supérieures, donna l'ordre de la retraite,

qui s'opéra dans le meilleur ordre, et reprit ses positions premières.

Cette tentative manquée nous prouva que l'ennemi se maintenait en force à Rivoli, et nous confirma dans la crainte d'une attaque contre le Tyrol méridional. Aussi Thurn fit-il fortifier la vallée de l'Adige sur les deux rives du fleuve auprès de Castel San-Pietro, et pour empêcher qu'on ne tournât cette position, il s'installa solidement au château de Besseno, et construisit un ouvrage assez considérable dans la vallée de Nomi, sur la rive droite. On construisit en outre trois redoutes au défilé de Saint-Giacomo, et on creusa des espèces de retranchements le long de notre front. Sur la route de Roveredo se trouve une élévation de terrain nommée Piano delle Fugazze ; on y établit un fort blockhaus, garni d'infanterie et d'artillerie.

Telles étaient les précautions prises pour garder notre aile droite, et pour empêcher toute invasion dans le Tyrol.

L'ennemi ne devait pas penser à s'établir sur la rive gauche de l'Adige. Le 26 il hasarda une tentative dans ce but ; deux compagnies passèrent en bac le fleuve à Ceraïno ; au moment où elles s'apprêtaient à gravir l'escarpement de la rive, elles furent repoussées énergiquement par la brigade Culoz.

Le 1er juillet, le duc de Savoie, à la tête de 4,000 hommes, entreprit une attaque sérieuse sur les deux rives du fleuve, ayant fait passer à Ceraïno un détachement sur la rive gauche. Le combat s'engagea, et paraissait devoir devenir sérieux, mais le duc de Savoie ne voulut pas le continuer et se décida bientôt à battre en retraite.

L'ennemi avait construit des fortifications autour du monument élevé sous Napoléon sur le champ de bataille

de Rivoli, et sur un plateau situé un peu au-dessus; il avait installé quelques canons qui inquiétaient nos troupes établies dans la vallée. Nous parvînmes, à grand renfort d'hommes et de bœufs, à amener sur le Monte-Pastillo une pièce de 16 et un obusier de 7 qui imposèrent silence à l'artillerie de l'ennemi, et ce qui est plus important, le firent descendre des hauteurs de Rivoli ; une batterie de fusées, amenée par le comte Thurn, acheva l'œuvre commencée, et l'ennemi dut évacuer complètement cette position.

Les tentatives répétées de Charles-Albert contre les débouchés du Tyrol, indiquaient que le roi avait l'intention de se maintenir fermement dans ses positions, et qu'il voulait rester en communication avec ses partisans de Trente, ou bien inquiéter le feld-maréchal et attirer ses forces de ce côté. Mais comme ce n'est pas dans les montagnes qu'on livre une bataille décisive, le feld-maréchal ne se laissa pas détourner de son plan par ces démonstrations. Avec une petite quantité de troupes régulières, aidées de la brave milice du pays, Radetzky était en état de repousser toute aggression de ce côté ; et si le roi avait eu l'imprudence de s'engager avec de nombreuses troupes dans la montagne, il aurait certainement rencontré un échec grave.

Pendant ce temps, les plans du feld-maréchal marchaient vers leur accomplissement. Palmanova s'était rendue le 24 ; cette reddition nous procurait une assez grande quantité de matériel d'artillerie, et rendait disponibles les troupes employées à bloquer la ville. Le feld-maréchal rappela du Tyrol la brigade Simbschen et attira à Vérone le 2e corps, qui ne laissa à Vicence qu'une garnison de 2,000 hommes.

Vers le 12 juillet toute l'armée se trouva de nouveau rassemblée sous Vérone.

Les 12,000 hommes que Welden avait envoyés au feld-maréchal, reçurent la dénomination de 4e corps d'armée, et furent placés à Legnano, derrière l'Adige ; ils y étaient également le 12.

L'armée se trouvait donc à peu près comme au 27 mai, lors de sa marche de flanc sur Mantoue ; son effectif était de 50,000 hommes en chiffres ronds.

Il y avait deux manières d'entamer les opérations : soit par un mouvement offensif sur le front ennemi, soit par une nouvelle marche de flanc sur Mantoue, pour le tourner. Peschiera se trouvant entre les mains de l'ennemi, devait rester en dehors de nos combinaisons.

Une attaque de front présentait de grands avantages. Si elle réussissait, nous brisions le centre de l'ennemi, nous séparions l'aile droite de l'aile gauche et nous les battions toutes deux isolément. Nous avions à craindre, il est vrai, les hauteurs que nous croyions inaccessibles.

La seconde opération n'eût été que la répétition d'un mouvement déjà exécuté heureusement ; mais une bonne idée perd son prix à être redite. Nous aurions été obligés de nous affaiblir, par la nécessité de laisser une forte garnison à Vérone, car il eût été dangereux d'abandonner ce point comme nous l'avions fait en mai.

Les opinions étaient partagées au quartier-général autrichien. Cependant la majorité penchait pour le mouvement par Mantoue ; c'est ce qui semblait résulter des mesures prises.

Le corps assemblé à Legnano était commandé par Culoz et se composait des brigades Degenfeld, Draskowich et François Lichtenstein ; la brigade Benedek, alors à

Mantoue, devait venir l'augmenter lorsque notre mouvement commencerait.

Culoz reçut l'ordre de se diriger sur Mantoue avec les brigades Degenfeld et Draskowich ; la brigade Lichtenstein reçut une autre destination ; elle devait plus tard rejoindre son corps à Mantoue.

La mission de Culoz consistait à empêcher, par sa jonction avec Mantoue, l'ennemi d'occuper de nouveau Curtatone, la possession de ce point étant indispensable pour notre futur mouvement offensif.

Nous avons vu que la citadelle de Ferrare avait conclu avec la ville un traité par lequel les troupes avaient la liberté de venir faire leurs provisions en ville. Mais après la capitulation de Vicence, quelques bataillons romains, avec deux compagnies de Suisses, accrus plus tard d'un bataillon piémontais, étaient arrivés à Ferrare, et l'on s'était considéré comme délié de ces obligations. Le feld-maréchal, craignant qu'on ne cernât la citadelle, envoya le prince François Lichtenstein avec 5,000 hommes et de l'artillerie, pour approvisionner la citadelle. Cette brigade partit dans la nuit du 12 au 13 juillet, passa le Pô en trois colonnes, à Ficcarolo, Occhiobello et Polisella, et apparut tout d'un coup le 14 à midi devant Ferrare, à la grande joie de la citadelle. L'ennemi avait manifesté l'intention de résister ; mais à l'approche de nos colonnes, il prit la fuite, à l'exception des compagnies suisses.

Le prince conclut un nouveau traité avec la ville, qui s'engagea à approvisionner la citadelle pour deux mois et à prendre soin de nos hôpitaux et de nos malades. Après avoir assuré l'exécution de ces arrangements, le prince repassa le Pô le 15.

Après la tentative manquée contre Vérone et le retour

de l'armée royale à ses anciennes positions, les derniers lambeaux des auxiliaires napolitains rappelés par leur roi avaient abandonné l'armée piémontaise. Les troupes modénaises s'étaient dissoutes à Bozzolo et étaient en grande partie rentrées dans leur patrie. Les Toscans restaient inactifs à Brescia, où, comme dit Bava, ils avaient trouvé une nouvelle Capoue ; ces pertes avaient été réparées par de nouveaux renforts, consistant en douze bataillons de réserve, composés partie de Piémontais, partie de Lombards ; mais ces troupes, à peine vêtues et mal armées, ne pouvaient pas rendre de grands services ; on attendait, en outre, douze autres bataillons lombards commandés par le lieutenant-général Perron : ces renforts étaient évalués à environ 36,000 hommes.

Le roi, poussé par son ministère et d'après les conseils de ses généraux, s'arrêta au projet de s'emparer de Mantoue.

Nous disons s'emparer, car bloquer ou assiéger ne serait pas juste. Ce projet avait été imaginé par Bava ; il ne le jugeait exécutable qu'à la condition d'abandonner Rivoli et de concentrer toutes les troupes sur un même point; mais la fascination exercée par le nom de Rivoli, empêcha qu'on ne prît cette dernière mesure. En tous cas, vouloir assiéger Mantoue en face de l'armée du feld-maréchal, c'était une idée extravagante : les forces et les moyens de Charles-Albert ne le permettaient pas. La bloquer était également inutile, car Gorcskowsky avait au moins pour sept mois de vivres, et il eût suffi de quinze jours dans cette saison, la plus chaude et la plus malsaine de l'année, pour envoyer à l'hôpital la moitié du corps assiégeant : un Italien ne devait pas ignorer cela.

Comme on ne pouvait pas se décider à abandonner Ri-

voli, on résolut de se borner à bloquer Mantoue sur la rive droite du Mincio; à cet effet, on dirigea de ce côté la division Ferrer et la division lombarde de Perron.

Le 13, la division Ferrer partit de Goïto, et passant par Sacca et Belfiore, vint s'établir devant le bassin d'inondation, s'étendant dans la direction de Cerese; les Lombards, retardés dans leur marche, n'arrivèrent que le lendemain en face du fort Pietole. Le roi en personne suivit ce mouvement, et afin de pouvoir faire passer la division Ferrer sur la rive gauche du fleuve, il envoya la brigade Casale avec un bataillon de chasseurs francs pour soutenir les Lombards qui resteraient sur la rive droite. Il revint le soir à Roverbella, où il avait établi son quartier-général. A son retour, il apprit à Bava que Lichtenstein avait traversé le Pô, nouvelle que lui avait annoncée le commissaire piémontais de Modène; ce fonctionnaire était inquiet du mouvement de réaction que pouvait amener l'apparition de nos troupes.

Bava se chargea de diriger une expédition contre Lichtenstein; il partit le lendemain 14, pour Borgoforte, avec la brigade Regina, deux compagnies de Bersaglieri, le régiment de cavalerie de Gênes et seize canons; mais il n'avait pas encore commencé ses préparatifs pour traverser le Pô, qu'il apprit que Lichtenstein était déjà repassé sur la rive gauche.

Après l'affaire de Curtatone, les troupes ennemies qui se trouvaient à Governolo avaient cru prudent d'abandonner ce point; Gorczkowsky l'avait fait occuper par trois compagnies du 2e régiment du Banat, avec quatre canons. Bava, revenant de son expédition manquée contre Lichtenstein, pensa que la possession de Governolo se rattachait essentiellement au blocus de Mantoue; il char-

gea une compagnie de Bersaglieri de descendre le Pô, sur un bateau ponté, pour tourner Governolo en passant sur la rive gauche du Mincio, tandis que lui, avec toutes ses forces, l'attaquerait sur la rive droite. De Saint-Nicolo il détacha le général Trotti sur Bagnolo-San-Vito avec un régiment, trois escadrons et quatre canons; quant à lui, il se dirigea avec le reste de ses troupes sur Governolo. Trotti rencontra le premier nos tirailleurs; Bava arriva bientôt et lança trois bataillons avec toute son artillerie. Les nôtres, écrasés par le nombre, durent abandonner ce point qu'ils avaient bravement défendu jusqu'à la fin. Bava ne trouvant pas la masse de ses troupes suffisante contre trois compagnies, attendit l'arrivée des Bersaglieri qui descendaient le Pô; ce renfort arrivé, il s'empara du pont, que nous ne pûmes lui disputer longtemps, à cause de la supériorité de son artillerie. Le major Rukawina, qui commandait les trois compagnies, se retira en masse de Governolo pour opérer sa retraite sur Mantoue, harcelé par la cavalerie ennemie; il n'y eut guère que la moitié de nos braves soldats qui rentra à Mantoue. Le major Rukawina fut blessé et tomba entre les mains de l'ennemi avec environ 300 des siens. Deux de nos canons furent sauvés, les deux autres avaient été démontés et tous les chevaux tués. Gorczkowsky avait aussitôt envoyé de Mantoue le colonel Draskowich avec trois bataillons, mais il arriva trop tard et rentra à Mantoue sans s'être battu. La seule faute des nôtres fut d'avoir accepté le combat contre des forces si inégales et de ne pas s'être immédiatement repliés sur Mantoue.

Le général Bava déclare que ce combat est un des faits de guerre les plus brillants qu'il connaisse. Brillant, en effet, mais pour les trois compagnies qui, attaquées par

9,000 hommes commandés par un général en chef, résistèrent héroïquement pendant plusieurs heures et ne laissèrent entre les mains de l'ennemi que des morts et des blessés. Ce combat était brillant pour Bava, comme les Thermopyles le furent pour Xerxès.

D'après tous ces événements, qui se passaient autour de Mantoue, Gorczkowsky ne pouvait plus douter de l'intention qu'avait Charles-Albert de bloquer cette ville, ni ignorer que ses communications avec le feld-maréchal n'étaient plus libres.

La brigade du prince Lichtenstein, divisée en deux colonnes, l'une passant par Legnano et Nogara, et l'autre par Massa et Ostiglia, devait se rassembler à Governolo. Elle serait ensuite partie de là pour prendre en flanc et en arrière les troupes assiégeantes qui s'étendaient jusqu'à Cérésaa, tandis que la forteresse dirigerait une sortie sur le front. Mais avant que ce plan pût être mis à exécution, était survenue l'affaire de Governolo, qui rendait impossible la jonction des deux colonnes sur ce point. Lichtenstein, qui était accouru seul de Legnano à Mantoue pour s'entendre avec Gorczkowsky au sujet de cette opération, se trouva séparé de ses troupes par un mouvement que l'ennemi fit sur Molinella, et échoua dans les tentatives réitérées qu'il fit pour les rejoindre. Le feld-maréchal en ayant été instruit, envoya le général Simbschen prendre le commandement de cette brigade. Il paraît que l'ennemi n'occupait pas Castellaro, et qu'il n'avait interrompu les communications entre Legnano et Mantoue que par de fortes patrouilles, car la brigade Lichtenstein n'éprouva aucune résistance et put regagner Mantoue sans être inquiétée.

Depuis quelques jours déjà, on avait remarqué à Vé-

rone que les troupes ennemies diminuaient vis-à-vis de notre front; cette particularité, jointe aux nouvelles que nous donnait Gorczkowsky des mouvements des Piémontais sur Mantoue, nous confirma dans l'idée que l'ennemi dirigeait le gros de ses forces contre cette ville. Aussitôt on donna contre-ordre au 2e corps d'armée qui devait retourner à Mantoue, ainsi qu'au 1er et à la réserve qui devaient s'y rendre également par étapes. Le feld-maréchal suspendit tout envoi de troupes sur Mantoue, et résolut d'attaquer l'ennemi dans ses positions de Sona et de Sommacampagna, projet qu'il exécuta d'une manière aussi rapide que brillante. Par suite de ce nouveau plan, nous cessions d'être en relation avec Mantoue, puisque nous laissions volontairement interrompre nos communications; c'est à cause de cela que Gorczkowsky ne put pas seconder notre attaque aussi efficacement qu'il l'aurait voulu et qu'il l'aurait pu, soit en nous envoyant deux de ses brigades, soit en faisant une diversion sur Marmirolo, ou en tombant sur la légion lombarde dont la déroute eût été un jeu d'enfant pour nos troupes aguerries.

Mais avant d'entreprendre le récit des combats de l'armée principale, il nous reste à rapporter les événements qui se passaient dans le Tyrol.

Il était naturellement indispensable que Radetzky, soit qu'il attaquât l'ennemi à l'aile droite, soit qu'il l'attaquât au centre, occupât et retînt les forces piémontaises du côté de Rivoli. Le comte Thurn reçut, le 19, l'ordre d'enlever la position de Rivoli; on ne lui avait pas désigné précisément de jour, mais on calculait qu'il n'aurait guère concentré toutes ses troupes que le 23, jour où nous devions nous-mêmes commencer notre mouvement. Thurn annonça qu'il attaquerait le 22.

Ce fut dans l'intervalle du 19 au 22 que survint la modification au plan primitif, rendue nécessaire par les mouvements de l'ennemi sur Mantoue. On ne jugea pas nécessaire d'envoyer de nouveaux ordres à Thurn ni de lui faire part du nouveau plan, le jour où nous devions prendre l'offensive n'étant pas changé, et son mouvement restant connexe au nôtre.

La position de Rivoli n'est attaquable du côté du Tyrol que par deux points, par le Monte Baldo, et par la vallée de l'Adige, c'est-à-dire par les défilés d'Inconale et de Preabocco.

Pour arriver au Monte Baldo il faut gravir des sentiers rocailleux qui rendent presque impossible le transport des engins de guerre; un bon marcheur, habitué aux montagnes, met dix à douze heures pour atteindre le sommet.

Une attaque par la vallée de l'Adige est à peu près impossible si l'ennemi — comme c'était le cas — est maître des hauteurs, d'où il peut écraser son adversaire sous des blocs de rochers. On ne peut donc réussir par cette dernière voie que si l'on est parvenu à chasser l'ennemi des hauteurs qui commandent le défilé. Les troupes dont Thurn disposait pour cette entreprise se montaient à 6,000 hommes, avec dix-sept canons, dont une batterie d'obusiers de montagne, et trois de fusées.

La colonne principale, que conduisait le comte Thurn en personne, gravit la Monte Baldo; la colonne auxiliaire, sous le feld-maréchal-lieutenant comte Lichnowsky avec le général Mattis en sous-ordre, passa par la vallée. La première colonne comptait 3,884 hommes, la seconde 1,338. Le surplus resta à Roveredo.

La colonne principale avait eu à lutter contre de grandes

difficultés ; elle campa, le 21, au sommet de la montagne. Avant d'attaquer Rivoli ou devait d'abord s'emparer de la position de Spiazzi ou de la Madona della Corona. A cet effet on se partagea en trois colonnes ; la première, formant l'aile droite, commandée par le major Nissel avec 1,687 hommes et six canons ; la seconde, formant le centre, sous le lieutenant Hohenbruck, avec 1,121 hommes et trois canons ; la troisième, à l'aile gauche, sous le colonel Zobel, forte de 1,076 hommes et de trois canons ; les troupes commencèrent à descendre vers deux heures et demie. A cinq heures on était en présence de l'ennemi, qui avait pris au sud de Ferrara une position solide, mais un peu trop étendue relativement à ses forces ; il avait sur ce point environ 1,000 hommes et plusieurs pièces de montagne ; le gros des troupes piémontaises se trouvait concentré sur la route de Ferrara à Fraine.

L'ennemi avait commis la faute de ne pas rendre impraticable le sentier qui conduisait à son aile gauche. C'était justement sur ce point que Thurn voulait diriger son effort, parce qu'une fois qu'il en serait maître il se trouvait à l'abri de toute attaque.

La première colonne s'avança d'abord. On opposa aux canons de l'ennemi les fusées et les obusiers, qui eurent bientôt balayé le terrain. La tête de colonne, composée de volontaires viennois et de chasseurs, escalada, sous un feu violent, les précipices abruptes, se jeta sur l'ennemi, et le poussa à la baïonnette sur le plateau supérieur. Avant que les secours envoyés pour le soutenir ne fussent arrivés, les braves viennois et les chasseurs étaient maîtres de la position. Les chasseurs tyroliens, qui se trouvaient à l'extrême droite s'étaient égarés et ne purent, à leur grand regret, prendre une part active à cette action.

Les autres colonnes suivirent le chemin que venaient de leur ouvrir leurs hardis camarades, et l'ennemi se retira sur Rivoli sans opposer une plus longue résistance.

Les troupes harassées se reposèrent quelques instants sur les hauteurs qu'elles venaient de conquérir. Une colonne composée de trois compagnies partit dans la direction de Spiazzi pour prendre l'ennemi par derrière, et faciliter à la colonne venue par la vallée le débouché par le défilé d'Incanale.

Nous interrompons un moment ce récit pour enregistrer une circonstance qui fait honneur à l'esprit chevaleresque de l'armée piémontaise. Sur le contrefort, situé au sud de Spiazzi, nos troupes trouvèrent une colonne de pierre soigneusement dressée, sur laquelle se trouvait l'inscription suivante: « Au brave capitaine autrichien Stiber, le 14e régiment piémontais, » et au-dessous la date de sa mort. Le capitaine Stiber, de Bade-infanterie, gravement blessé le 18 juin, avait été fait prisonnier et avait succombé à ses blessures au bout de peu de jours.

Thurn continuant à descendre, arriva enfin à Spiazzi, dans la plaine.

On entendait gronder le canon du côté de Monte Pastello, et on espérait que l'ennemi serait bientôt obligé de laisser libre le défilé d'Incanale ; en effet, il ne tarda pas à abandonner les retranchements inférieurs, et dut remonter sur les hauteurs où se trouvait le monument. Nos troupes, qui arrivaient des régions alpestres encore couvertes de neige, se trouvant tout d'un coup saisies par la chaleur accablante du soleil italien, étaient exténuées, d'autant plus qu'elle manquaient de vivres, les bêtes de somme n'ayant pas été amenées à la suite des colonnes. Il était nécessaire de profiter du moment de trouble causé

à l'ennemi par la perte de la position de Spiazzi, si on voulait ne pas rencontrer une résistance sérieuse à Rivoli. On occupa, sans éprouver de résistance, les hauteurs boisées qui forment un amphithéâtre autour de Rivoli, et on mit quelques compagnies d'observation dans la vallée de Caprino.

L'ennemi s'était retranché en masse dans sa position de Rivoli.

Notre attaque eut lieu dans l'ordre suivant. On envoya sur la gauche quelques compagnies de chasseurs, pour se mettre en communication avec la colonne qui allait déboucher de la vallée de l'Adige. A notre centre, sur la chaussée, se trouvait un bataillon du régiment Louis avec une batterie d'obusiers; l'aile droite était formée par trois compagnies du régiment Wellington. La troisième colonne restait en réserve pour couvrir notre flanc du côté de Ceredello. On reconnut bientôt que le défilé d'Incanale était encore rendu presque impraticable par l'ennemi qui y avait placé deux canons habilement disposés. Un feu violent de tirailleurs ne tarda pas à s'engager sur ce point.

Sur notre front, l'ennemi se présenta avec environ 3,000 hommes soutenus par six canons, auxquels répondirent nos fusées ; mais l'éloignement en diminuait l'effet. Les Piémontais qui avaient observé tous nos mouvements, et qui venaient de recevoir d'Affi un renfort important prirent eux-mêmes l'offensive. Ils se jetèrent sur le bataillon Wellington, qui les repoussa. En même temps on aperçut une colonne dans la direction de Lezuane, qui s'apprêtait à nous tourner ; nous allions donc avoir 5,000 hommes sur les bras. La prudence nous commandait de nous contenter de rester sur la défensive ; nous opérâmes

un mouvement en arrière, en faisant passer le premier rang derrière le second. L'ennemi tenta encore de nous tourner, mais il se heurta contre la réserve, qui le repoussa énergiquement.

La colonne commandée par Lichnowsky était arrivée vers une heure par Preabocco et avait gravi les hauteurs du Monte Pastello ; les mouvements de l'ennemi sur notre aile droite ayant obligé Thurn à reculer un peu son centre, Lichnowsky n'osa pas se hasarder dans la plaine, et se contenta de s'installer dans le défilé d'Incanale.

Quel ne fut pas l'étonnement des nôtres, lorsque le lendemain on s'aperçut que l'ennemi avait complétement abandonné sa position de Rivoli, et qu'on apprit qu'il s'était retiré partie sur Peschiera, partie vers le lac de Garde, où il avait trouvé des bateaux pour passer à l'autre bord.

On n'a pas encore pu trouver la raison de cette retraite du général Sonnaz. Elle ne pouvait être occasionnée par le mouvement du feld-maréchal contre Sona et Sommacampagna, puisque ce mouvement n'eut lieu que bien après la retraite de Rivoli. L'hypothèse la plus admissible est que le bruit courait dans toute l'armée piémontaise que Thurn n'était que l'avant-garde d'un corps d'armée de 25,000 hommes arrivant immédiatement derrière lui. Mais ce n'était pas encore là une raison suffisante pour battre en retraite, car la position de Rivoli est tenable contre des forces très-supérieures.

Rivoli était donc à nous. Dans la nuit du 24 le corps de Thurn reçut l'ordre de partir le 25 pour Cavalcaselle, et d'aller remplacer devant Peschiera la brigade Edmond-Schwarzenberg rappelée à son corps.

Le nouveau plan de Radetzky avait besoin d'être exé-

cuté sur-le-champ. L'ennemi s'était découvert, comme on dit en escrime, on ne pouvait assez se hâter d'en profiter. Il pouvait d'un moment à l'autre reconnaître la gravité de la faute qu'il commettait en allongeant sa ligne outre mesure et en dégarnissant son centre. Saisir rapidement les fautes de son adversaire et en tirer rapidement parti, c'est là le génie d'un chef d'armée. Dans toutes les guerres il y a un bon moment, et celui qui le laisse passer sans saisir l'occasion ne tarde pas à en être cruellement puni.

Sans perdre un instant, le feld-maréchal décida que les opérations commenceraient le 23, sans remise. Afin que l'ennemi ne pût avoir connaissance de nos projets, tous les préparatifs se firent dans le plus grand secret, et on veilla strictement à ce qu'aucun habitant n'allât aux avant-postes. Tout contrevenant devait être immédiatement fusillé. L'armée tout entière devait se mettre en mouvement dès une heure du matin, afin qu'au lever du jour nous fussions en position sur tous les points. Il est évident que sans les contre-temps imprévus qui suivirent notre attaque on aurait complètement réussi, car l'ennemi, que nous avions laissé si longtemps tranquille, ne pouvait supposer que nous aurions l'audace de gravir ces hauteurs d'où son artillerie pouvait nous foudroyer.

A la nuit tombante toute l'armée était prête, les colonnes organisées, lorsque survint une pluie telle qu'on n'en voit que sous les tropiques. La terre tremblait au grondement du tonnerre, la nuit, épaisse à ne pas voir à un pas devant soi, était illuminée par intervalles par des éclairs aveuglants. Les chemins étaient convertis en torrents. C'eût été s'exposer à de graves désordres que de se mettre en route par un tel temps.

Le troupes durent faire halte, et essuyer la tempête ;

mais leur ardeur et leur bonne humeur ne les abandonnaient pas, car le jour était arrivé, qui allait mettre un terme à leur inactivité. Radetzky, qui devait monter à cheval à une heure, rentra chez lui, et selon son habitude, demandait à tous ceux qui entraient des nouvelles du temps. « Voilà un mauvais début, dit-il à un de ses officiers, en frappant du pied. — Au contraire, excellent, répondit celui-ci, je le considère comme très-bon. — Donnez m'en donc la raison, je vous prie. — C'est tout simple, Dieu veut frapper notre ennemi de cécité. Il ne nous attend pas aujourd'hui. — En effet, c'était une nuit à ne pas mettre un chien dehors, comme on dit vulgairement. Un général romain, craignant la colère des dieux, n'aurait pas voulu marcher au combat ce jour là. Mais Radetzky, homme religieux, savait que Dieu protége les causes justes ; au petit jour, la pluie ayant à peu près cessé, il monta à cheval, et se rendit à San Massimo.

Nous n'avions pas de données exactes relativement aux forces de notre adversaire, nous le tenions pour plus fort qu'il ne l'était réellement. Le lieutenant-général Sonnaz qui commandait toute la ligne jusqu'à Rivoli, ne paraît pas avoir eu plus de trois brigades, une partie de ses troupes avec la cavalerie et les auxiliaires ayant été attirée à l'aile droite pour couvrir le blocus de Mantoue. Les 5 ou 6,000 hommes qui s'étaient battus la veille contre Thurn s'étaient repliés pendant la nuit, mais n'avaient pas repris leurs premières positions ; ils s'étaient dirigés les uns sur Peschiera, les autres sur la rive droite du Mincio. Sonnaz n'avait pas plus de 12 à 14,000 hommes de Santa-Giustina à Sommacampagna. Nous lui étions de beaucoup supérieurs, puisque notre effectif était d'au moins 40,000 hommes. Mais il occupait une position très-

forte qui n'était pas, il est vrai, fortifiée selon les règles de l'art, mais d'après les méthodes confuses mises à la mode par la révolution, qui avaient au moins, contre nous, l'avantage de l'imprévu. Les routes étaient coupées par des fossés, les murs et les bâtiments de quelque solidité percés de meurtrières, toutes les entrées de villages barricadées, et quelques points importants défendus par des redoutes retranchées. D'excellentes routes stratégiques mènent à ces hauteurs; mais en même temps qu'elles facilitent l'attaque, elles facilitent la défense, en ce qu'on peut les balayer avec des feux rasants. Au bout du compte l'ennemi nous était très-inférieur en nombre, — et c'est ce que nous ne savions pas — mais il était maître d'une position qu'on ne pouvait conquérir qu'à force d'énergie et de bravoure. Nous pouvions réussir le jour même, le lendemain c'eût été plus difficile, car non-seulement l'ennemi aurait renforcé son front, mais nous aurions eu notre flanc gauche attaqué par le roi, ainsi que cela eut lieu le 25.

Notre aile gauche était formée par le 1er corps, la droite par le 2e, au centre se touvait la réserve prête à soutenir l'une ou l'autre des deux ailes, selon les circonstances. L'attaque principale devait être donnée par l'aile gauche, tandis que l'aile droite ferait une feinte destinée à retenir l'ennemi. Mais l'ardeur des troupes ne permit d'exécuter ces dispositions qu'à moitié, la feinte de l'aile droite dégénera en un combat sérieux, et la ligne ennemie fut rompue simultanément sur tous les points.

Dès que l'eau se fut un peu écoulée, nos troupes s'ébranlèrent. Par instants, les nuages s'écartaient, et le soleil italien venait sécher nos vêtements trempés, et rechauffer le courage de ceux-là dont plus d'un sentait ses rayons pour la dernière fois.

Vers 6 heures, nos têtes de colonnes débouchèrent en face des positions ennemies et les feux des tirailleurs éclatèrent bientôt sur toute la ligne. L'artillerie ne tarda pas à donner ; elle avait de notre côté la supériorité du nombre, du côté de l'ennemi la supériorité de la position.

Le colonel comte Pergen qui commandait par interim la brigade Gyulai gagnait du terrain ; ses troupes gravirent lentement les terrasses couvertes de vignes et d'arbres de toutes sortes ; puis lorsqu'elles furent assez près, elles s'élancèrent hardiment sur l'ennemi. On vit les soldats du régiment hongrois archiduc Ernest, arracher des meurtrières les fusils de l'ennemi pour y placer les leurs ; on ne pouvait résister à une pareille attaque. Sona était en notre possession ; à gauche de Sona, se trouve une cime, nommée Montebello, et à certaine distance, en arrière et encore plus à gauche, l'église de la Madona del Monte. Ces deux points furent attaqués par la brigade Frédéric Lichtenstein, qui s'en empara après une vigoureuse résistance ; le 9e bataillon de chasseurs s'y distingua sous son brave colonel Weiss ; c'est là que fut pris le général piémontais Menthon. Tandis que la division Wimpfen, composée des brigades Lichtenstein et Gyulai conquérait ses avantages, la division Schaffgotsche en était également venue aux mains. La brigade Edmond Schwarzenberg, suivie d'une brigade de cavalerie sous le général-major Schaffgotsche, attaqua Santa-Giustina ; une colonne secondaire se dirigea sur Sandra par Bussolengo. Le général voyant que les Piémontais ne se défendaient plus que faiblement, donna l'ordre d'attaquer sérieusement, il s'empara de Santa-Giustina, et poursuivit l'ennemi, qui se réfugia à Osteria del Bosco.

La brigade Lichtenstein le poursuivit également jusqu'à

San-Giorgio-in-Salice; arrivé là, il essaya de résister encore, mais entouré de tous les côtés, il reprit sa course, poursuivi par une *division* de cavalerie commandée par le chef d'escadron comte Wrbna des hussards de Reuss, qui lui prit une centaine d'hommes avec plusieurs officiers. Le 2e corps, vainqueur sur tous les points, s'avança jusqu'à Castelnovo, où se rassemblèrent toutes ses colonnes.

Tandis que l'attaque d'Aspre était couronnée de succès, le combat avait pris des proportions plus sérieuses à l'aile gauche. Le 1er corps, retardé un peu par l'orage de la nuit, ne parut que vers sept heures devant les positions de Sommacampagna. L'ennemi avait placé sur ce point, le plus important de son aile droite, 3,000 hommes au moins, avec une artillerie considérable; il était en outre relié à Villafranca, endroit bien fortifié et occupé par les débris des Toscans. Au pied de la colline se trouvaient plusieurs fermes et bâtiments massifs bien gardés par l'ennemi. Ce fut là que commença le feu des tirailleurs. L'ennemi risqua alors un mouvement offensif à son aile gauche et repoussa nos tirailleurs. Mais à mesure que nos troupes, arrivant successivement, étendaient notre ligne et menaçaient de tourner l'aile gauche de l'ennemi, celui-ci évacuait peu à peu les bâtiments qu'il occupait et finit par concentrer sa défense à Sommacampagna. Tandis que la brigade Wohlgemuth attaquait de front cette position, la brigade Suplicatz la tournait à droite, soutenues toutes deux par Strassoldo, formant la réserve; Wratislaw donna alors l'ordre d'un assaut général. Sur tous les points nos troupes s'élancèrent, et si l'ennemi avait retardé d'un instant sa retraite, il aurait été certainement obligé de déposer les armes, car il était

cerné de tous côtés. Trois brigades étaient entrées en même temps dans Sommacampagna, et s'y trouvaient pêle-mêle; le désordre fut tel un instant parmi les nôtres, qu'on dut faire sortir les troupes de ce village pour les remettre en ordre. De pareils accidents sont communs dans ces circonstances. Nous nous rappelons l'indescriptible pêle-mêle qui régnait à Gross-Aspem pendant la bataille de ce nom, lorsque nous nous emparâmes la première fois de ce point, et que plusieurs régiments s'y pressaient en même temps. Si le vaincu savait ce qui se passe chez le vainqueur, il lui serait souvent facile de lui arracher la victoire, car dans ces moments-là la voix des chefs n'est plus écoutée, et le lien de la subordination et de la discipline est entièrement relâché.

Après avoir rappelé la brigade Lichtenstein, qui se trouvait à San-Giorgio-in-Salice, le 1er corps s'avança jusqu'à Oliosi, où il rejoignit le 2e corps et poussa ses avant-postes jusqu'au Mincio.

La brigade Clam, qui formait avec la brigade de cavalerie archiduc Ernest l'extrême aile gauche, était arrivée le matin à Ganfardine, et voyant Sommacampagna enlevé par les nôtres, avait gravi les hauteurs de Custozza dont elle s'était emparée sans coup férir. L'archiduc Ernest resta avec sa cavalerie entre Vérone et Villafranca. Le feld-maréchal, qui avait suivi les mouvements de la brigade Lichtenstein, établit son quartier-général à San-Giorgio-in-Salice, où vint camper le corps de réserve.

Nous étions donc maîtres de ces positions menaçantes du haut desquelles l'ennemi avait dû jeter bien souvent des regards d'envie sur Vérone. Son centre était brisé; son aile droite, séparée de son aile gauche, ne pouvait la rejoindre qu'à travers des détours et des obstacles in-

surmontables. Nous tendions presque la main au corps du Tyrol. Notre adversaire n'était pas encore vaincu; il disposait encore de forces considérables, mais sa situation n'était pas loin d'être désespérée. En quelques heures, il avait perdu toutes ses belles positions depuis Rivoli jusqu'au Mincio. Son second corps était défait, démoralisé, désorganisé. Le premier corps, engagé dans les marais de Mantoue, demandait plusieurs jours pour se mettre en mouvement; si l'ennemi se dirigeait vers Custozza, comme il le fit en effet, il avait derrière lui Mantoue et sa forte garnison, et se trouvait exposé à être acculé dans l'angle formé par le confluent du Pô et du Mincio. D'après le résultat de cette journée, il est clair que nous avions commis une grande faute en laissant à Legnano, au lieu de les concentrer à Vérone, les 12,000 hommes envoyés par Welden. Avec ce corps, nous aurions pu attaquer Villafranca qui, défendue par les Toscans démoralisés par leur défaite de Curtatone, ne nous aurait pas opposé grande résistance. Charles-Albert n'aurait pas pu réunir ses troupes sur ce point : nous aurions occupé en même temps Goïto et Valeggio; nous ne savons si, après cela, les Piémontais auraient pu arriver jusqu'à l'Oglio.

Nous continuions de n'avoir que des renseignements très-imparfaits sur les forces de nos adversaires. Nous ne savions pas au juste ce qu'était devenu le reste du corps de Sonnaz. Il était important, dans ces circonstances, que le feld-maréchal se plaçât à cheval sur le Mincio, afin de pouvoir opérer sur les deux rives suivant les mouvements de l'ennemi. Il n'était pas vraisemblablement supposable que l'ennemi, après avoir perdu sa position de Custozza, pensât à livrer une seconde bataille

de ce côté du Mincio. Le roi, qui connaissait nos forces, devait bien penser que c'était avec toutes ses troupes que le feld-maréchal avait pris l'offensive, et Radetzky occupant les hauteurs de Custozza avec toute son armée, comment le roi aurait-il pu avoir l'idée de l'en chasser sans son second corps et avec une partie seulement du premier? Le maladroit blocus de Mantoue avait causé une telle incertitude et une telle irrégularité dans les opérations de l'armée ennemie, que la bataille de Custozza était pour elle un coup de désespoir; on sentait la nécessité d'agir, et on agit précisément du côté où l'on n'aurait dû rien faire. Cependant, pour être prêt à tout événement, le feld-maréchal fit faire, dès le 23, les préparatifs nécessaires pour jeter un pont à Salionze.

Le 24, au matin, la brigade Haradauer, du corps de réserve, se rendit à Salionze; Wohlgemuth, qui s'y trouvait, se retira à sa gauche et prit position sur les hauteurs de Prentino, en face de Mozambano. On commença à établir le pont, sous la protection d'une forte artillerie. L'ennemi essaya de répondre à notre feu, mais le sien fut bientôt dominé; la brigade Haradauer traversa alors le fleuve, et tandis qu'un bataillon du Banat prenait l'ennemi en flanc, le régiment Wocher l'attaquait de front et le poussait de position en position jusqu'à Ponti, où se trouvait une batterie ennemie; une compagnie du régiment Wocher se jeta dessus à la baïonnette, prit trois canons et un caisson de munitions; le lieutenant-colonel baron Feldegg et le lieutenant Frohlich tournèrent immédiatement ces canons contre l'ennemi qui tentait de les reprendre, et fut ainsi repoussé par sa propre artillerie.

Pendant que cela se passait à Salionze, Wohlgemuth

avait dirigé un simulacre d'attaque contre Monzambano. L'ennemi, croyant à un engagement sérieux, détruisit le pont et abandonna le village. Wohlgemuth fit rétablir le pont, traversa le fleuve, rejoignit Haradauer et se dirigea avec lui vers Borghetto, en face de Valeggio. Le feld-maréchal, qui avait pendant ce temps exécuté une reconnaissance vers le Monte-Vento, reçut en cet endroit la nouvelle de ces événements, et apprit en outre que l'ennemi, fort de deux bataillons, avait quitté Valeggio à notre approche; il ordonna alors à Strassoldo de laisser seulement quatre compagnies du 10e bataillon de chasseurs à Monte-Vento, et d'aller occuper Valeggio avec le reste de sa brigade. A une heure très-avancée de la soirée, l'ennemi fit une démonstration de cavalerie qui fut repoussée par les hussards de Radetzky; un bataillon d'Hohenlohe fut envoyé dans la soirée à Valeggio pour renforcer Strassoldo.

Le roi se trouvait à Marmirolo où il avait transporté son quartier-général placé auparavant à Roverbella, lorsqu'il reçut les premières nouvelles du désastre de son second corps d'armée. Mais ce n'était qu'un bruit : le rapport officiel de Sonnaz n'était pas encore arrivé. Il réunit aussitôt toutes ses troupes disponibles et courut à Villafranca. Bava, qui après son expédition de Governolo, s'était arrêté à Mantoue pour inspecter le corps chargé du blocus, y apprit la défaite du second corps. Il prit immédiatement les dispositions nécessaires pour assurer la possession de Goïto et rappela la brigade Régina qu'il avait laissée à Governolo; mais il ne put arriver à temps pour sauver Valeggio, que le général Faa-di-Bruno, ne se trouvant pas assez fort avec deux bataillons, avait abandonné à l'approche de nos troupes. Strassoldo avait occupé im-

médiatement Valeggio avec sa brigade, et se trouvait relié à Wohlgemuth.

De son côté Radetzky avait fait jeter un pont entre Pastrengo et Ponti, pour assurer à nos troupes une retraite sur la rive gauche, dans le cas où un mouvement général en avant de l'ennemi nous aurait forcés à nous retirer sur Vérone. Il était occupé à ces différents préparatifs lorsqu'on vint lui annoncer l'échec essuyé le 24 par la brigade Simbschen.

Nous avons vu que cette brigade, revenant de son expédition sur Ferrare, s'apprêtait à marcher sur Governolo, lorsque l'ennemi s'avançant sur elle l'avait forcée de se replier sur Sanguinetto où le général Simbschen avait pris le commandement à la place du prince François Lichtenstein rappelé personnellemont à Mantoue. Le 22 elle avait reçu l'ordre de marcher, en passant par Isola della Scala ou par Villafontana, sur Isolata, où elle devait arriver le 24, puis d'aller à Sommacampagna remplir le vide laissé par la brigade Clam, dirigée sur Valeggio.

Cette marche de flanc était extrêmement périlleuse, s'opérant aussi près des positions ennemies. Ce que l'armée entière avait pu faire, une brigade isolée n'en était pas capable. La punition de cette faute ne se fit pas attendre. Nous nous souvenons qu'on était inquiet au quartier-général autrichien du sort de cette brigade. Le 24 à midi, comme on n'en avait encore reçu aucune nouvelle, Radetzky envoya à Sommacampagna un de ses officiers d'ordonnance, le lieutenant comte Troyer. Celui-ci nous ayant annoncé que la brigade avait atteint les hauteurs de Sommacampagna, nos inquiétudes se dissipèrent, car dès lors, elle était reliée à l'armée, et pouvait être soutenue en cas d'attaque.

Nous ferons observer ici que nous avions trop négligé notre aile gauche, et qu'uniquement préoccupés de l'idée que l'ennemi nous attendait sur la rive droite du Mincio, nous n'avions accordé que peu d'attention à la position de Villafranca. Notre cavalerie, dont l'affaire était de couvrir notre flanc gauche, était trop éloignée ; il est vrai que l'ennemi n'aurait pas eu la hardiesse de rien tenter contre nos derrières ; il se serait exposé à être pris en flanc par la garnison de Vérone.

La brigade Simbschen, forte d'environ 6,000 hommes, partit de Sanguinetto le 22 à huit heures du soir, et essuya en route l'orage qui contrariait notre sortie de Vérone. Le 23, au matin, elle entra à Villafontana, où les troupes mangèrent, mais il paraît que les vivres avaient été détériorés par la pluie de la nuit, et qu'on ne laissa pas aux soldats un temps suffisant pour leur repas. Le même jour elle atteignit Butta-Pietra, et entra le 24, à midi, à Sommacampagna, exténuée par la chaleur et par cette marche pénible. Comme ce n'était pas l'heure du repas, les soldats harassés, allèrent chercher du vin dans les caves du village ; les hommes du régiment prince Emile, surtout, se laissèrent aller à boire au delà de toute mesure et de toute prudence, et cet excès apporta le désordre dans la marche suivante.

Vers une heure de l'après-midi le général avec la première section de sa brigade, c'est-à-dire avec 2 bataillons de Haynau-infanterie, deux escadrons de uhlans et une demi batterie, s'avança vers Custozza pour y prendre la position du général Clam, lequel devait se reporter sur Valeggio ; Clam exécuta son mouvement sans rencontrer de résistance. La seconde section de la brigade Simbschen, formée de 2 bataillons prince Emile, 2 bataillons Nugent,

4 bataillon du Banat et une demi batterie, ne se mit en marche que vers quatre heures. La brigade se trouvait ainsi divisée. Nous ne connaissons pas la raison de ce retard, mais il est évident que cette séparation fut la cause du malheur arrivé à cette brigade. La seconde section ne connaissait pas le chemin, et les chefs se trouvaient tout désorientés dans ce labyrinthe de collines ; la tête de colonne se trompa, et au lieu de prendre la route de Custozza prit celle de Villafranca ; on s'aperçut bientôt de cette erreur, mais la contre-marche qui s'en suivit, fit perdre au moins une demi heure. On venait de rejoindre la bonne route, lorsqu'on signala l'arrière-garde ennemie.

Vers trois heures de l'après-midi, Charles-Albert était parti de Villafranca avec 4 brigades, celle de la garde, et celles d'Aoste, de Piémont, et de Cuneo, couvertes en flanc par une division de cavalerie, pour attaquer les positions de Custozza, de val Staffalo et de Sommacampagna. La garde, sous le duc de Savoie, formait le flanc du côté de Custozza, Cunéo était au centre, le duc de Gênes à l'aile droite avec la brigade de Piémont ; la brigade d'Aoste, située en arrière de l'aile gauche, formait réserve. Le tout s'élevait à au moins 25,000 hommes. Il paraît que le mouvement de flanc de la brigade Simbschen avait échappé à l'attention de l'ennemi, et que ce fut un effet du hasard que cette brigade rencontrât l'armée ennemie.

Les Piémontais marchaient en quatre colonnes, se dirigeant vers les hauteurs, et suivant la dépression de terrain par où passe la route de San-Giorgio-in-Salice, et qui sépare les hauteurs de Custozza de celles de Sommacampagna. C'était justement ce point que la séparation de la brigade Simbschen avait laissé inoccupé. La *division*

de uhlans, qui se trouvait seule, se retira sur San-Giorgio-in-Salice. La tête de la brigade venait d'atteindre Custozza, et Clam était parti, lorsque l'engagement commença. Le régiment Haynau combattit vaillamment et garda sa position; mais plusieurs bataillons de la brigade piémontaise Cunéo prirent cette demie brigade par le flanc gauche et menacèrent ses derrières; le général, qui se trouvait à la tête de cette section, donna alors l'ordre de la retraite sur San-Giorgio-in-Salice.

Le régiment prince Emile était encore en marche lorsque l'on en vint aux mains; il avait déjà gravi à moitié les hauteurs, lorsqu'il fut atteint par l'ennemi. Après un moment d'hésitation le combat s'engagea. L'ennemi commença par tourner l'aile droite du régiment, tandis que de nouvelles troupes arrivaient successivement sur le champ de bataille. On essaya de s'opposer à cette manœuvre en étendant notre front et en déployant en tirailleurs, sur l'aile droite, jusqu'à neuf compagnies; l'ennemi rompit plusieurs fois notre ligne, non sans être cruellement repoussé par nos baïonnettes. L'exemple des officiers, parmi lesquels se distinguait le lieutenant-colonel Sunstenau, exaltait le courage de nos soldats. Le combat durait depuis plusieurs heures et les munitions commençaient à manquer. En ce moment le lieutenannt-colonel Sunstenau, qui venait de se faire panser une grave blessure, revint sur le terrain, se mit à la tête d'une demi compagnie, encore en bon ordre, et se jeta sur la réserve piémontaise; la lutte allait s'engager corps à corps, lorsqu'une décharge ennemie vint renverser de cheval Sunstenau, qui tomba percé de plusieurs balles. Découragés par la mort du chef, qui les avait animés jusqu'alors, sans munitions, sans officiers — ils étaient

tous morts ou blessés — nos soldats durent battre en retraite; le colonel du régiment, colonel Bolza, était parti pendant le combat pour Sommacampagna, afin de savoir ce qui s'y passait : Sommacampagna venait d'être abandonnée par le régiment Nugent; lorsqu'il voulut revenir il se trouva séparé de ses troupes par la brigade de Piémont, et il ne put les rejoindre que lorsqu'elles étaient en pleine retraite. On comprend qu'une troupe, qui s'était ainsi déployée en tirailleurs, ne pouvait pas se masser pour opérer sa retraite. Complétement désorientés dans ce terrain irrégulier, les uns regagnèrent Vérone, les autres se dirigèrent vers Sommacampagna, ne sachant pas que le pont était entre les mains de l'ennemi, et ils furent faits prisonniers. Dans cet engagement le régiment prince Emile eut trois officiers tués et dix blessés, près de 1,000 hommes tombèrent aux mains de l'ennemi. Les Piémontais, exaltés par ce succès, crurent avoir battu l'aile gauche tout entière du feld-maréchal; ils ne savaient pas qu'ils n'avaient eu affaire qu'à une brigade isolée, qui ne pouvait évidemment pas résister à un corps d'armée.

Le feld-maréchal savait qu'on aurait fort bien pu éviter ce malheur ; il n'en fut que plus contrarié d'avoir perdu cette belle et forte brigade. D'après tous ces événements et tous ces mouvements, il était clair que l'ennemi comptait livrer le lendemain une bataille décisive. L'heure si longtemps attendue du dénouement approchait.

Par suite de la défaite de la brigade Simbschen, nous avions perdu toute cette ligne importante de hauteurs, s'étendant depuis Sommacampagna jusqu'à Custozza. L'ennemi occupait solidement le Monte-Torno et Godio, et était par conséquent maître de la vallée. S'il attaquait

dans cette direction, notre centre était enfoncé, et notre 1[er] corps séparé du 2[e]. Il fallait donc que ce dernier corps reprît ces positions à n'importe quel prix. Il reçut l'ordre de venir de Castelnovo ; la brigade Edmond Schwarzenberg resta en arrière pour attendre le 3[e] corps venant du Tyrol; elle devait rejoindre son corps immédiatement après. La brigade Gyulai fut envoyée en avant pour s'emparer de Godio ; mais elle trouva ce point si fortement occupé, qu'elle dut se replier sur San-Giorgio-in-Salice, et attendre l'arrivée du 2[e] corps.

Pendant que le 2[e] corps était chargé de prendre si énergiquement l'offensive, la nature des choses commandait que le 1[er] restât sur la défensive, tant que la conduite du 2[e] corps n'exigerait pas qu'on prît de nouvelles dispositions. La brigade Wohlgemuth se trouvait à Valeggio avec la brigade Strassoldo ; elle avait laissé quelques détachements à Borghetto. La brigade Clam resta dans sa position primitive, ayant en arrière de son aile gauche la brigade Suplicatz en réserve.

Tout ce qui se trouvait au-delà du Mincio fut rappelé sur la rive gauche, et on ne laissa que quelques bataillons à Mozambano et à Salionze.

Le corps de réserve était à Oliosi et à San Rocco di Palazzuolo. C'est dans cette position, suffisamment concentrée, que nous attendions le combat.

Le commandement de Vérone avait été confié au feld-maréchal lieutenant Haynau.

Radetzky ne pouvait pas laisser à Vérone une garnison proportionnée au nombre des habitants ; il fallait donc suppléer à la faiblesse de la garnison par l'énergie de son chef. Le feld-maréchal avait demandé avec insistance au ministre de la guerre, le général Haynau pour comman-

der à Vérone, et l'avait obtenu non sans difficulté. Ce général qui s'est fait un nom dans cette guerre, était d'un caractère assez peu traitable ; mais Radetzky le connaissait et Haynau avait pour ce dernier un tel respect que le feld-maréchal lui avait accordé toute sa confiance, confiance dont Haynau se montra digne par les services qu'il rendit à l'empereur et à l'armée, pendant la guerre d'Italie. Haynau avait l'ordre d'envoyer à Castelnovo, pour renforcer le 3ᵉ corps, une brigade formée à Vérone sous le commandement du colonel Perin, du régiment Reisinger. Mais du haut de l'observatoire de Vérone, Haynau avait vu le désastre de la brigade Simbschen ; comprenant l'extrême importance de Sommacampagna que nous venions de perdre, il envoya la brigade Perin, composée de 2 bataillons Reisinger, 2 bataillons de volontaires viennois, d'une batterie de fusées, et d'une *division* de cavalerie, à Sommacampagna, au lieu de la diriger sur Castelnovo, avec ordre d'attaquer cette position dès que le bruit de notre mousqueterie lui indiquerait que nous aurions commencé l'attaque. Cette habile résolution fut pour beaucoup dans le succès du lendemain.

Tels étaient les préparatifs faits par nous en prévision d'un combat imminent. De son côté, Charles-Albert fit camper ses troupes sur le terrain, et retourna à Villafranca, où il fut bientôt rejoint par Bava. La vue du millier de prisonniers qu'on nous avait faits, et d'un drapeau qu'on avait enlevé, avait donné au quartier-général piémontais une telle opinion de sa supériorité qu'il ne doutait pas un instant de l'heureuse issue du combat prochain. Ce fut en ce moment que le roi reçut le rapport de Sonnaz, où ce général annonçait qu'il se trouvait devant Peschiera, et qu'il s'apprêtait à marcher sur Salionze et

Borghetto. Il paraît que notre passage du Mincio près de Salionze le força de changer son itinéraire, car il se dirigea sur Volta où il resta sans prendre part à la bataille.

On attachait, du côté de l'ennemi, un grand prix à la possession de Valeggio, car on espérait de ce point pouvoir donner la main au second corps; en conséquence, voici le plan qu'on imagina. Le duc de Gênes devait partir de Sommacampagna et de Beretara à six heures du matin, et marcher vers Oliosi. Le duc de Savoie avec les brigades de la garde et Cunéo devait quitter à la même heure Custozza, et gagner les hauteurs de Guastalla vis-à-vis de Salionze. Le roi, en personne, accompagné de Bava, devait s'emparer de Valeggio avec la brigade d'Aoste. Ce plan indique que l'on ne connaissait nullement nos positions, et il semblerait que l'on nous croyait faisant toujours face au Mincio, et que l'on avait pris la brigade Simbschen pour une arrière-garde; il serait difficile de s'expliquer autrement l'idée fixe où l'on était de nous tourner.

La bataille de Custozza fut une bataille offensive de la part des deux armées, avec cette différence que les Piémontais furent ensuite obligés de se mettre sur la défensive.

Le soleil se leva le 25 avec tout l'éclat d'un soleil méridional, nous promettant une belle, mais chaude journée. Dans le courant du jour la chaleur s'éleva jusqu'à 30 dégrés, et le soldat, marchant avec armes et bagages, était aussi baigné par la sueur qu'il l'avait été par la pluie deux jours auparavant. Nous perdîmes par l'effet de cette chaleur une assez grande quantité d'hommes, principalement dans le régiment Furstenwarther, arrivé le jour même de Castelnovo. L'ennemi ne fut pas plus heureux

quoique ses troupes se composassent d'Italiens qui devaient être accoutumés à leur climat natal.

Le combat commença à notre aile gauche. Vers huit heures le roi parut avec la brigade d'Aoste devant Valeggio, mais il fut si violemment salué par notre artillerie qu'il dut s'arrêter. En voyant le vieux château garni de canons, il comprit qu'il avait affaire à une force assez considérable, tandis qu'un feu d'artillerie dirigé sur son flanc droit lui indiquait que nous occupions solidement les hauteurs qui mènent à Custozza. Le roi fit faire halte à ses troupes, et les plaça un peu en dehors de notre feu, pour attendre les deux ducs qui devaient arriver par les hauteurs. Mais au lieu de renforts attendus, on reçut du duc de Savoie l'avis que son front était arrêté par une masse considérable de troupes. Le duc de Gênes qui devait commencer son mouvement à six heures du matin, ne s'était mis en marche qu'à dix heures, ses troupes n'ayant reçu leurs vivres que très-tard. Bava attribue à ces retards la perte de la bataille ; il a tort, si le duc de Gênes avait commencé son mouvement plus tôt, il était pris en queue par le 2e corps tout entier, suivi du 3e en réserve, et en front par la réserve se trouvant à Oliosi ; il aurait été probablement obligé de mettre bas les armes avec toute sa division ; ce retard le sauva, et l'empêcha au moins de perdre sa ligne de retraite.

Tandis que le combat commencé à l'aile droite était ainsi suspendu, la lutte n'en était que plus chaude sur les hauteurs de Sommacampagna. La brigade Gyulai, qui se trouvait à San-Giorgio-in-Salice, reçut l'ordre de marcher sur Sommacampagna divisée en trois colonnes. Le feu commença vers onze heures. Le feld-maréchal arrivait en même temps à San-Giorgio-in-Salice. Une colonne de la

brigade Gyulai s'était assurée des éminences de Sona et de Madonna del Monte, et avançait sans encombre; les deux autres colonnes éprouvaient une vigoureuse résistance, mais n'en gagnaient pas moins du terrain; on allait atteindre le sommet de la montagne, lorsqu'un violent feu d'artillerie et de mousqueterie annonça l'intervention, à l'est de la montagne, de la brigade Perin, dont la brigade Gyulai ignorait la présence. Cette brigade avait eu beaucoup de peine à arriver à son poste, ayant eu à traverser un terrain plat, sur lequel elle était exposée en plein aux feux rasants et à la mousqueterie de l'ennemi.

A ce moment critique on s'aperçut que l'intervalle entre les brigades Giulai et Perin était trop grand; il fallut faire halte un instant, afin de former une nouvelle colonne destinée à relier les deux brigades. Cette manœuvre fut exécutée avec rapidité. Le moment était venu d'un assaut général. Pour gravir ces hauteurs, sous un soleil ardent, sous un feu violent auquel nous ne pouvions répondre que faiblement, il fallait à nos soldats, qui tombaient littéralement de fatigue, une force de volonté admirable, qu'excitait encore l'exemple entraînant de leurs chefs. Les hauteurs étaient enfin escaladées; l'ennemi se réfugia dans le village, et s'installa dans des maisons crénelées d'où il essaya de se défendre. Le 2e bataillon de volontaires Viennois, se dirigeant par la gauche, s'empara des premières maisons, et l'ennemi se voyant cerné de tous côtés, cessa de combattre et se retira sur les sommets de Beretera. Mais il ne fallait pas qu'il conservât non plus cette position. La brigade Frédéric Lichtenstein qui formait la seconde ligne, et se tenait derrière la brigade Gyulai dont elle couvrait l'aile droite, reçut l'ordre de s'emparer de Beretara. Le 2e bataillon Kaiset et le

9e bataillon de chasseurs, soutenus du régiment François-Charles, s'avançait vers ces hauteurs, lorsque l'ennemi, renforcé sans doute des troupes retirées de Sommacampagna, tomba tout d'un coup sur l'aile droite de la brigade. Lichtenstein se vit obligé de faire reculer cette aile ; dans ce moment le feld-maréchal entrait à Zerbare ; il se dirigea vers les cordons de tirailleurs et adressa aux soldats quelques mots d'éloge qui furent accueillis par des cris de joie ; mais pendant ce temps les bersaglieri s'étaient approchés à une faible distance, et Lichtenstein pria Radetzky de ne pas s'exposer ainsi au danger ; le feld-maréchal regagna Zerbare, d'où il observa le combat pendant quelque temps, puis les obus ennemis atteignant encore cet endroit, il alla se placer sur la route entre la brigade Lichtenstein et la brigade Kerpan, placée à droite de la précédente.

Lichtenstein ramena bientôt ses hommes contre l'ennemi qui regagnait du terrain ; il se jeta sur lui à la baïonnette, le repoussa dans Beretara et prit possession des hauteurs de Pelizza. La lutte cessa pendant quelques instants, puis le régiment François-Charles s'élança de nouveau, et enleva enfin Beretera. L'ennemi céda jusqu'à Casa del Sole où il s'arrêta et déploya son artillerie. Comme les nôtres hésitaient à attaquer cette position, l'ennemi prit l'offensive et nous ramena jusqu'à Beretara ; mais il fut de nouveau reçu par le régiment François-Charles ; nous installâmes une batterie presqu'au milieu de nos tirailleurs, pour nous mettre à l'abri d'un second mouvement offensif. Au Monte Boscone l'ennemi opposait une résistance désespérée, et Lichtenstein avait déjà envoyé dire au feld-maréchal qu'il ne pourrait se rendre maître sans renforts de cette position. Les renforts

n'étaient pas loin ; les deux brigades Perin et Gyulai s'avançaient victorieuses, par le plateau, vers le Monte Boscone. Le major Mayer commandant le régiment archiduc François-Charles, profita de ce moment, se jeta sur Casa del Sole et en chassa les Piémontais qui s'enfuirent en toute hâte vers Villafranca ; l'ennemi perdit beaucoup d'hommes faits prisonniers, ainsi que des bagages, entre autres le trésor des princes de Gênes ; nous vîmes entre les mains de nos soldats beaucoup d'objets aux armes du duc. A partir de ce moment le sort de la journée était décidé, car, si bravement que tînt encore le duc de Gênes à Godio, il ne pouvait résister à l'attaque réunie de cinq brigades.

La brigade Lichtenstein se dirigea en ligne droite sur Godio, suivie par la brigade Kerpan. Le feld-maréchal avait quelque crainte que l'ennemi ne tînt bon sur ce point faiblement occupé par les nôtres ; il se rapprocha donc de Guastalla, pour être présent en cas d'un événement quelconque. Kerpan trouva sur son chemin une masse assez considérable de troupes ennemies, qui couronnaient les hauteurs de Godio. Il la fit attaquer par le régiment de Sluina, qui fut bientôt maître de ce point ; l'ennemi revint en force, mais il fut de nouveau repoussé. Le régiment de Sluina étant exténué, et l'ennemi ayant amené de nouvelles batteries et de nouvelles troupes, le régiment Kinsky, qui était jusqu'alors resté en réserve vint en ligne. La lutte se continuait, indécise, lorsqu'arriva la brigade Edmond Schwarzenberg, venant de Castelnovo. Elle avait laissé en route près du tiers de ses hommes, accablés par la chaleur, mais ceux qui restaient n'en étaient que plus vaillants ; on avait placé derrière, la brigade Kerpan, pour lui donner une heure de repos;

mais la résistance de l'ennemi au Monte Godio se prolongeant, on dut faire avancer cette brigade presque aussitôt. La vue de ces troupes fraîches découragea l'ennemi. Il se retira sur Custozza où il essaya de prendre position, mais dominé par notre artillerie, poussé par nos troupes, il abandonna ce dernier point et se dirigea vers Villafranca.

Nous avons vu que l'ennemi s'était présenté vers huit heures devant Valeggio, mais qu'il s'était reporté en arrière, pour attendre l'arrivée des deux ducs. A midi le combat était général sur toute la ligne de Sommacampagna à Valeggio. Au quartier-général piémontais on comptait sur l'apparition du second corps d'armée à Borghetto ; aussi s'en tenait-on à un simulacre contre Valeggio, on ne devait agir avec énergie qu'à l'arrivée de Sonnaz; mais on apprit bientôt que Sonnaz ne pourrait pas être là avant six heures, ce qui, du reste, n'eut même pas lieu, car Sonnaz ne parut pas. Si Bava avait tort de compter sur ce corps affaibli et démoralisé, on ne s'explique cependant pas comment Sonnaz, entendant gronder le canon tout autour de lui, resta immobile à Volta. Il est vrai que nous avions envoyé sur ce point trois compagnies d'infanterie et un escadron de hussards qui ouvrirent contre l'ennemi un vif feu de tirailleurs; Sonnaz prit sans doute cette simple patrouille pour l'avant-garde d'un corps important.

Il paraît que l'ennemi n'eut connaissance de la présence de la brigade Clam à Valeggio qu'en éprouvant l'effet de son artillerie sur son flanc droit. Le duc de Gênes devait nécessairement tomber sur cette brigade en arrivant d'Oliosi. Nous n'avions pas prévu qu'on pût attaquer notre centre; c'était de notre part une grande faute de négliger

de remplir le vide qui allait se produire par suite de l'envoi de la demi-brigade Simbschen dans la vallée de la Tione. L'ennemi profitant de cette faute dirigea vers la vallée de la Tione la brigade de la garde et une partie de celle d'Aoste, qui s'établirent du même coup sur le Monte Mamaor. Le comte Clam voyant son aile gauche menacée d'être entourée, fit un changement de front à gauche en arrière, tandis que le commandant de corps comte Wratislaw envoyait pour soutenir Clam une partie de la brigade Suplicatz. Un combat violent s'engagea, pendant lequel l'ennemi ouvrit contre nous un feu de trois batteries, qui malgré sa position avantageuse ne put éteindre le nôtre. Le Mont Mamaor fut enfin pris, et une colonne ennemie qui se dirigeait vers le Mont Venti, fut repoussée par le 10e bataillon de chasseurs qui occupait ce point; le duc de Savoie, qui s'était bravement battu, instruit de la défaite de son aile droite, suspendit l'attaque, et couvert par un régiment de la garde se retira en bon ordre vers Villafranca.

Sur les hauteurs de Probiano se trouvait campée en désordre une masse d'environ 10,000 hommes, probablement des troupes du duc de Gênes. Le colonel Wyss, des Uhlans-Charles, arrivant de Valeggio avec deux *divisions* et quelques canons, se présenta subitement sur ce point; cette apparition jeta un tel désordre dans ces troupes qu'il eût suffi d'une brigade et de quelques batteries pour les mettre complètement en déroute.

La nuit était venue, le combat tirait à sa fin, la fusillade se tut peu à peu, et le soldat harassé campa sur le terrain même où il venait de se battre. Cela était peu important pour l'infanterie; mais notre cavalerie, qui n'avait presque pas souffert, aurait pu être employée utilement en ce mo-

ment. Nous envoyâmes cependant plusieurs détachements sous les colonels Wyss et comte Stadion, qui poursuivirent l'ennemi, lui firent quelques prisonniers et portèrent le désordre dans ses colonnes en retraite, mais ces détachements étaient trop faibles pour rien faire d'important, et le roi put effectuer sans danger sa retraite sur Goïto où il trouva le corps de Sonnaz, la brigade Regina et plusieurs autres détachements de troupes fraîches.

La lutte étant décidément terminée, Radetzky, qui était resté toute la journée exposé à la chaleur et à la poussière, rentra à son quartier-général d'Alzarea. Lorsque le lendemain matin 26, on vint lui annoncer que l'ennemi avait quitté Villafranca et était disparu des hauteurs, il courut à Valeggio, où il rassembla les commandants de corps, et on prit les dispositions suivantes pour poursuivre l'ennemi.

Le 1er corps eut l'ordre de passer le Mincio à Monzambano et de marcher sur Castiglione delle Stiviere en passant par Pozzolengo.

Le 2e corps devait se diriger sur Guidizzolo par Valeggio et Volta.

Le corps de réserve traverserait le Mincio à Salionze et irait compléter le blocus de Peschiera.

Cette manœuvre avait un défaut capital : c'était de dépasser beaucoup trop les ailes de l'ennemi ; il en résultait un dangereux fractionnement de nos troupes ; elle ne peut réussir que lorsque l'ennemi est en pleine déroute et se trouve dans l'impossibilité de faire volte-face. Ce n'était pas le cas de Charles-Albert. Il avait la division de réserve de Ferrer, la division lombarde de Perron, le 17e régiment et plusieurs autres fractions de corps, toutes ces troupes encore intactes, et accru de Sonnaz, il était

en état de livrer une seconde bataille. Cette préférence qui nous portait à nous renforcer sur l'aile droite, était basée sur ce que nous supposions que l'ennemi opérerait sa retraite par Castiglione, Montechiari et Ghedi, et nous ne voulions pas arriver avant lui à Castiglione. Mais il n'était pas vraisemblable que l'ennemi nous livrât ainsi son aile droite à découvert, tandis qu'il avait libre devant lui la route de Crémone, ville où se trouvaient ses magasins, ses hôpitaux, ses approvisionnements ; dans ce cas, c'était nous qui avions notre aile gauche exposée.

Cependant notre armée se mit en mouvement pour exécuter les dispositions indiquées plus haut ; mais le 2e corps perdit du temps à faire sa cuisine, et son avant-garde, sous les ordres du prince Frédéric Lichtenstein, ne parut à Volta que vers six heures du soir. Soit que le roi eût le projet de s'établir sur les hauteurs de Volta-Cavriano et de Solferino, et de risquer une nouvelle bataille, soit qu'il voulût simplement couvrir sa retraite, toujours est-il qu'il avait donné au général Sonnaz, parti avec lui le matin de Volta, l'ordre de retourner sur ce point, et de s'en emparer si cela était possible.

Il était environ six heures lorsque la tête de notre colonne atteignit Volta. Sur la route de Goïto, sur le revers opposé de la montagne, on aperçut bientôt un nuage noir de poussière, qui annonçait la marche d'une colonne importante, se rapprochant rapidement de Volta. Le prince Lichstenstein porta immédiatement les premières troupes de notre avant-garde, c'est-à-dire le 9me bataillon de chasseurs et deux canons, à l'entrée du village, il eut ainsi l'avantage d'occuper avant l'ennemi les points les plus importants. A peine avait-il terminé ces dispositions indispensables que l'ennemi ouvrit un feu violent

contre Volta. Le 2me bataillon Kaiser et un bataillon François-Charles arrivèrent bientôt au secours de leurs camarades, mais notre petit nombre ne nous permettait pas de couvrir suffisamment notre flanc gauche.

Soutenu par une artillerie composée de seize canons, l'ennemi portait son effort non seulement sur notre front mais encore sur notre flanc gauche ; il prolongea alors son aile droite vers Sottomoncone et Lucone, menaçant avec ses tirailleurs les derrières de notre brigade. Le combat durait depuis près de trois heures, lorque la brigade Kerpan arriva enfin sur le terrain. L'ennemi avait fait assez de progrès pour occuper dans Volta même plusieurs pâtés de maisons d'où il pouvait tirer à couvert sur les troupes à mesure qu'elles arrivaient. On envoya alors le régiment Kinsky et un bataillon de Sluina contre ces maisons, ils les prirent d'assaut et rejetèrent enfin l'ennemi des hauteurs. On fit une centaine de prisonniers, presque tous Savoyards.

L'ennemi voyant échouer ses tentatives contre notre flanc gauche, ne s'en rejeta qu'avec plus d'impétuosité sur notre flanc droit. Favorisé par la nuit, qui commençait à venir, et par la disposition du terrain qui s'élève en terrasse, il réussit à s'emparer des issues de Volta du côté de Guidizzolo, s'installa dans les maisons, et secondé par les habitants, qui enhardis par l'obscurité prirent largement part au combat, essaya de se rouvrir un chemin à travers la ville. Sonnaz venait de recevoir des renforts considérables, la brigade Regina toute entière, le 17me régiment d'infanterie, et deux régiments de cavalerie ; mais rien ne pouvait triompher de l'inébranlable résistance des nôtres. On en vint bientôt à se battre corps à corps, ennemis et amis ne se reconnaissaient pas dans

les ténèbres, et des deux côtés on se battait avec un acharnement féroce. On trouva un chasseur et un Savoyard qui s'étaient enfoncés l'un à l'autre leur baïonnette dans le corps, étendus côte à côte dans le calme de la mort. Le jour arriva enfin, et le soleil vint éclairer ce terrible pêle-mêle. Une partie des brigades Kerpan et Schwarzenberg étaient entrées successivement dans Volta ; la brigade Gyulai était restée au dehors, en réserve. Il y avait eu des deux côtés près de cinq brigades entassées dans cet endroit ; aussi ne peut-on se faire une idée du chaos qui régnait parmi les troupes après ce combat nocturne. Le lever du jour permit de rétablir un peu d'ordre, et le combat recommença aussitôt. L'ennemi, qui s'était renforcé, ainsi que nous l'avons dit, renouvela son attaque sur notre aile gauche. D'Aspre avait eu la précaution d'envoyer la brigade Perin, avec douze pièces, à Valeggio, où était Radetzky ; on n'avait mis sur ce point que quatre compagnies de grenadiers, formant la garde du feld-maréchal, que celui-ci avait dirigées sur Volta dès qu'il avait appris ce qui s'y passait. On ne pouvait pas savoir si l'ennemi ne repasserait pas le Mincio, et ne tenterait pas une attaque sur ce point important.

Toutes les tentatives de l'ennemi, sur notre aile gauche, échouèrent devant la bravoure des soldats et la fermeté des généraux. Le colonel comte Pergen avec un bataillon de son régiment, soutenu d'une colonne du régiment de Sluina, conduite par le major Molineri, décida du sort de ce combat; l'ennemi était définitivement repoussé des hauteurs. Il renonça à toute nouvelle tentative, et se retira lentement sur Goïto. Notre cavalerie le poursuivit vivement, ce qui donna lieu à de beaux engagements ; les deux régiments de cavalerie piémontais, envoyés comme

renforts à Sonnaz et qui protégeaient sa retraite, se montrèrent dignes de lutter avec notre brave cavalerie. Telle fut l'issue du dernier effort tenté par Charles-Albert pour reconquérir ses positions sur le Mincio. Mais ce dernier effort avait plutôt l'air d'un ordre donné dans un moment d'exaspération que d'un plan raisonné. Si l'on réussit à remporter quelques avantages sur Lichtenstein, on aurait fort bien pu arriver au moment où le premier corps tout entier aurait dû se présenter devant Volta, sans compter que deux autres corps devaient passer à droite et à gauche de ce point. Ce combat acheva de démoraliser l'armée du roi. Jusque là ses troupes s'étaient bien battues, plusieurs fois le plateau de la balance avait penché vers elles, leur honneur de soldat était intact; les pertes matérielles étaient minimes; la retraite sur Goïto n'avait rien d'une fuite; ce combat meurtrier découragea complétement les troupes; la retraite se continua dans un désordre, qui dans des proportions plus restreintes rappelait la retraite de Russie.

Radetzky était rentré à son quartier-général d'Alzarea, avec l'intention de le quitter le soir même pour s'établir à Valeggio. Il attendit jusqu'au soir les rapports, surtout ceux qui devaient venir de Volta; ne recevant rien, il pensa que l'on s'était rendu maître de ce point, sans événements remarquables. Il commençait à goûter quelques instants de repos, lorsque entre deux et trois heures du matin entra l'officier porteur de la nouvelle du combat de Volta. Cet officier étant tombé dans le train des équipages de pont et de l'artillerie de réserve, avait dû faire presque tout le chemin à pied, au péril de sa vie. Radetzky envoya immédiatement l'ordre au 1er corps et au corps de réserve de se porter sans retard sur Volta. Le jour se levait; il

monta à cheval et se rendit à Valeggio, là il apprit que l'ennemi avait battu en pleine retraite, car pendant que notre cavalerie le harcelait, les têtes de colonnes du 1er corps étaient apparues sur les hauteurs de Cavriana, celles du corps de réserve à l'entrée même de Volta; l'armée se trouvait donc réunie tout entière sur ce point.

Après la déplorable issue de l'affaire de Volta, Charles-Albert rassembla ses généraux en conseil de guerre autour du lit où le consumaient la fièvre et l'épuisement, reçut leurs rapports sur l'état des troupes et leur demanda ce qu'il y avait à faire. Tous furent d'avis qu'il fallait gagner du temps afin de pouvoir réorganiser l'armée, et dans ce but, proposer un armistice. On ne voulait que gagner du temps, cela est clair comme le jour, et nous ne devions accepter cette proposition qu'à la condition qu'on nous enverrait des négociateurs pourvus de pleins pouvoirs. On choisit pour négocier cet armistice les généraux Bes, Rossi et le colonel d'artillerie Della-Marmora; ce dernier nous était bien connu, il était en relation avec les officiers les plus distingués de notre armée, et Radetzky l'avait toujours traité fort bien et fort amicalement. Il a rendu un service signalé à sa patrie en soumettant Gênes soulevée après la bataille de Novare.

Le feld-maréchal était en train de prendre ses dispositions pour continuer la poursuite de l'ennemi, lorsqu'on lui annonça l'arrivée à Volta des négociateurs de Charles-Albert. Il les envoya à son quartier-maître général, le général prince Félix Schwarzenberg. L'ennemi proposait la ligne de l'Oglio, se doutant bien que cette offre serait repoussée et que nous y répondrions par une contre-proposition. La ligne de l'Oglio que, du reste, dans ce mo-

ment notre aile gauche, principalement la garnison de Mantoue devait avoir franchie, fut rejetée; le prince posa la ligne de l'Adda, puis l'évacuation de Venise, de Peschiera, de Rocca-d'Anfo et de Pizzighettone, ainsi que de Modène et de Parme, la retraite de la flotte, la levée du blocus de Trieste, et enfin la mise en liberté et le renvoi immédiat au quartier-général autrichien de tous les officiers et employés retenus illégalement.

On ne put se résoudre à accepter ces conditions, et c'était bien sur quoi nous comptions dans le camp autrichien.

Ce fut une grande faute de la part de Charles-Albert de ne pas accepter cet armistice, si dur qu'il semblât. Du temps gagné, pour lui c'était tout. Mais le point d'honneur passa cette fois encore avant la raison et la prudence.

Nous aussi, notre honneur y gagnait; car sans avoir déposé les armes nous allions replanter notre bannière sur les remparts de Milan, et bientôt l'ennemi aurait disparu du sol lombard. On nous fit attendre le plus longtemps possible la réponse négative à nos propositions; elle arriva le 28 au matin; l'ennemi avait gagné vingt-quatre heures, qu'il employa à accélérer et à organiser sa retraite. Lorsque nous entrâmes à Volta, nous vîmes du haut de la terrasse de l'église, au loin et à l'horizon, de longues trainées de poussière, qui marquaient la marche des dernières colonnes ennemies se dirigeant vers Crémone.

Vers midi, l'armée Autrichienne, ne trouvant plus d'ennemis en face d'elle, quitta Volta et partit, le 1er corps pour Piubega, le 2e pour Gazzoldo, la réserve pour Rodigo. Le quartier général fut établi à Gazzoldo. Le colonel Wiss, des uhlans impériaux, reçut l'ordre de couvrir le flanc droit de l'armée.

Le feld-maréchal avait galopé en avant, et accompagné de quelques généraux et suivi de quelques ordonnances, il arriva à Gazzoldo au moment où les derniers cavaliers Piémontais quittaient le village.

Jusqu'alors nous n'avions pas une idée bien exacte de l'état de l'armée piémontaise. Elle s'était bravement battue dans cette série de combats qui suivit notre départ de Vérone. Elle avait commencé sa retraite en assez bon ordre. Le nombre des trophées que nous avions conquis n'était pas en rapport avec les immenses avantages que nous avions remportés. Nous croyions donc avoir affaire à une armée en retraite, mais bien organisée. Ce ne fut qu'arrivé sur la route de Goïto que nous pûmes nous rendre compte de la démoralisation de cette armée. Nous n'avions pas besoin d'éclaireurs pour nous renseigner sur la marche de l'ennemi; la route était marquée par des milliers de sacs, d'épaulettes, de shakos, de pompons et de débris d'armes. Les paysans s'étaient amusés à en faire des pyramides. Pour des yeux habitués à la discipline et à la régularité militaires, c'étaient là des symptômes évidents que si cette armée continuait à être poursuivie, elle était dissoute; c'est ce qui arriva.

Nous avions souvent fait la remarque que nous n'avions jamais vu de drapeaux dans les rangs de nos ennemis; dans un fourgon que nous prîmes, nous trouvâmes une collection de treize drapeaux. Il paraît qu'on craignait de les perdre et qu'on trouvait plus prudent de les enfermer !

Si l'on veut savoir comment les choses se passaient à Vienne à cette époque, il suffit de dire que ces drapeaux, envoyés par le feld-maréchal, furent déposés dans un coin obscur, d'où l'on avait sans doute l'intention de les

renvoyer généreusement à l'ennemi, comme on lui avait déjà renvoyé des otages. Il y avait alors à Vienne une assemblée dont les prétentions étaient de conduire les destinées du pays et de lui donner des lois nouvelles.

Le lendemain d'une de nos victoires, un membre, mû par un sentiment patriotique, proposa de vous voter, à vous soldats et à votre digne chef, des remerciements au nom de la patrie. On repoussa la proposition, parce que vous combattiez cette anarchie qu'ils appelaient liberté ! Etonnez-vous ensuite que ces drapeaux, achetés si cher de votre sang, que Vienne eût contemplé naguère avec orgueil, soient traités maintenant par elle en marchandise prohibée !

Le feld-maréchal avait composé un 4e corps d'armée avec les brigades François Lichtenstein, Benedek, Draskowich et Degenfeld, se trouvant à Mantoue ; il en avait confié le commandement au feld-maréchal-lieutenant comte Thurn, et avait donné le troisième corps, qui bloquait Peschiera, au feld-maréchal-lieutenant baron Haynau.

Comme nos communications avec Mantoue se trouvaient interrompues au moment où fut combiné notre mouvement offensif, il en résulte que la garnison de cette ville n'avait pu prendre part à nos opérations ; cependant le 25, un détachement envoyé en reconnaissance du côté de Roverbella, eut un engagement avec le 18e régiment piémontais. Maintenant que le blocus était levé, il était inutile de garder dans Mantoue des forces qui venaient fort à propos réparer nos pertes et soutenir notre marche en avant.

Le 29, l'armée reprit son mouvement. Le 1er corps alla à Casalromano, le 2e à Canetto. L'ennemi avait laissé

intacts les ponts sur l'Oglio; ils furent aussitôt occupés, et des patrouilles de reconnaissance envoyées dans tous les sens au delà du fleuve. Le corps de réserve et le quartier-général s'établirent à Acquanegra. Le 4e corps se dirigea de Mantoue sur Marcaria; le colonel Benedek, avec l'avant-garde, s'avança jusqu'à Pozzolo.

Le 30, le 1er corps passa l'Oglio sur des pontons à Isola-Dovarese, et suivit la grande route de Crémone. Le 2e corps et la réserve traversèrent le fleuve à Canetto.

A Ca-de-Mari, la brigade Strassoldo, qui formait l'avant-garde du 1er corps, atteignit l'ennemi; le feu s'engagea vivement, malgré un violent orage; l'ennemi fut repoussé jusqu'à San-Felice, et perdit un canon que lui prit le 10e bataillon de chasseurs. Pendant ce temps, le 2e corps marchait vers Ca-di-Marozzi en passant par Torre-d'Angiolini et Bighizzolo; il poussa son avant-garde sous Lichtenstein jusqu'à Sainto-Ambrogio, à un mille de Crémone, et ses patrouilles rencontrèrent l'ennemi qui les reçut à coups de canon. Le corps de réserve, les équipages de pont et le quartier-général se placèrent à Cicognolo.

Le 4e corps vint de Marcaria à Solarolo, avec son avant garde à Pedesetto. A Solarolo il y eut une escarmouche de nos avant-postes avec l'arrière-garde ennemie.

L'ennemi avait perdu l'avance qu'il avait précédemment sur nous. Il paraît que l'habitude était, à l'armée piémontaise, de cantonner les troupes au lieu de les faire simplement bivouaquer; cela leur fit perdre du temps, acheva de les désorganiser et de les démoraliser; c'est à cette mauvaise habitude qu'il faut, selon nous, attribuer la grande quantité de désertions qui affaiblirent l'ennemi pendant sa retraite.

A Cicognolo nous fûmes rejoints par le colonel comte Crenville, adjudant de sa majesté l'empereur. Il apportait au feld-maréchal la grand-croix de l'ordre de Marie-Thérèse. L'empereur l'avait détachée de sa poitrine pour en décorer celle de son vieux serviteur.

Nous nous rappellerons toujours qu'à ce moment nous vîmes des larmes de joie glisser le long des joues de ce vieillard, auquel nous avions depuis longtemps décerné cet insigne de distinction. C'était un jour de joie pour nous, car nous nous sentions décorés dans la personne de notre général. Nous étions logés dans la villa d'un riche crémonais, qui se trouvait dans le camp de Charles-Albert. Le hasard fit découvrir aux officiers d'ordonnance une petite provision de vieux Malaga, destiné évidemment à d'autres hôtes qu'à nous. Nous imaginâmes de le boire en l'honneur de notre empereur et du feld-maréchal, et pour que la joie fût complète, à toutes les estafettes qui entraient nous versâmes un verre pour qu'elles bûssent aussi à la santé de l'empereur et de Radetzky. Ce sont là des divertissements bien permis, au milieu des fatigues et des soucis de la guerre.

Lors de son entrée en Lombardie, Charles-Albert avait été bien reçu à Crémone. Il s'y était arrêté quelques jours, et les habitants s'étaient efforcés de donner à leur nouveau monarque les marques les plus éclatantes de respect et d'attachement. Maintenant il y rentrait en fuyard, il allait abandonner Crémone à la générosité du vainqueur, sans savoir si ce dernier ne châtierait pas la cité rebelle. Poussé par un sentiment chevaleresque, le roi résolut de livrer une suprême bataille devant cette ville. Mais au moment où il essayait de prendre une position en avant de la ville, on entendit sur la route de Piadena le bruit du

canon, annonçant l'arrivée de l'armée autrichienne; c'était la brigade Strassoldo, arrêtée à San-Felice pour attendre l'arrivée du 2e corps dont une partie était en retard. Notre apparition fit évanouir ce projet de résistance. Mais notre halte sauva l'armée piémontaise d'un désastre : les divisions du duc de Savoie et du général Ferrer étaient cantonnées autour de Sospiro et de Giacomo, à quelque distance de la ville ; si le 1er corps avait continué de marcher en avant et s'était avancé jusqu'à Crémone, ce que l'ennemi n'aurait pas pu empêcher, ces deux divisions étaient perdues ; entourées par les quatre corps d'armée, elles n'auraient pu éviter une capitulation.

Le découragement avait atteint son plus haut dégré dans l'armée piémontaise. Une forte bande de déserteurs avait forcé le pont de Pizzighettone et s'enfuyait sans s'arrêter. Les habitants prenaient également la fuite, épouvantés par les récits extravagants que leur faisaient les démocrates de notre férocité. Il est vrai que les villes coupables avaient raison de trembler. Mais les paysans nous reçurent avec joie et cordialité, et vinrent au devant de nous avec des rameaux verts à leurs chapeaux ; *vengono i nostri*, se disaient-ils les uns et les autres en s'abordant.

Le roi renonça dès lors à son projet de livrer bataille, et employa la nuit à se retirer derrière l'Adda. Vers deux heures du matin, l'arrière-garde ennemie quitta Crémone, après avoir passé le fleuve, partie au pont de Crotto d'Adda, partie à celui de Pizzighettone ; elle détruisit le premier et prit une position qui lui permit de défendre le passage.

Le 31 nous apprîmes par les avant-postes que l'ennemi avait évacué Crémone et s'était retiré sur l'Adda. Une députation, l'évêque en tête, se rendit au quartier-général,

apportant la soumission de la ville et la recommandant à la générosité du feld-maréchal. L'armée se remit en marche. Le 1[er] corps tourna la ville pour se rendre à Farfengo ; le corps de réserve, ayant Radetzky à sa tête, suivit le 1[er] et campa avec la cavalerie de réserve à Lugnano ; le quartier-général fut établi à Sesto. Radetzky avait refusé catégoriquement d'entrer personnellement dans Crémone.

Le 2[e] corps traversa la ville et alla à Zanengo ; le 4[e] laissant la ville à gauche, se dirigea vers Acquanegra, sur la route de Pizzighettone. La brigade Haradauer fut laissée en garnison à Crémone.

Le 1[er] août, l'armée continua son mouvement en avant ; mais comme l'ennemi occupait le passage de l'Adda à Pizzighettone, le 1[er] corps, le 2[e] et le corps de réserve prirent leur direction vers Formigara, où les deux premiers traversèrent le fleuve sur nos pontons. Le 1[er] corps continua sa route jusqu'à Camairago, le 2[e] jusqu'à Cavacurta. Le corps et les batteries de réserve avaient atteint le même jour San-Bassano ; il y campa dans l'ordre de marche, et repartit au jour levant pour Formigara. Radetzky avait passé une grande partie de la journée à surveiller l'établissement du pont, et à voir défiler les troupes qui le saluaient de leurs acclamations enthousiastes ; il coucha à Formigara.

Pendant ce temps, le 4[e] corps était arrivé à Crotto d'Adda. L'ennemi s'était flatté de pouvoir défendre la ligne de l'Adda. Il avait occupé les points les plus importants mais le reste de l'armée était cantonné çà et là jusqu'à Lodi ; la division de réserve était concentrée à Casalpusterlengo et à Codogno où se trouvait le roi.

Le général d'Aix qui était à Crotto-d'Adda, annonça

immédiatement au quartier-général piémontais l'apparition de nos colonnes: on lui répondit par l'ordre d'empêcher à tout prix le passage. On lui promit de porter son artillerie à trente-deux canons, et même à cinquante s'il le fallait. Mais nos batteries étant de beaucoup supérieures aux siennes, il renonça à accomplir son devoir, et se retira vers Plaisance. Nous commençâmes aussitôt à jeter notre pont, au moyen duquel le corps traversa le fleuve et s'avança jusqu'à Maleo. L'ennemi voyant que nous avions dépassé la ligne de l'Adda, fit sauter la poudrière de Pizzighettone, détruisit en partie le pont de cette ville, et reprit sa marche rétrograde.

Nous n'avions pas douté un seul instant que l'ennemi, après la perte de ses positions sur l'Adda, ne dirigeât sa retraite vers Plaisance et Pavie; toutes ses dispositions l'indiquaient, et encore mieux les principes les plus élémentaires de la stratégie. Mais nos avant-postes nous apprirent que la plus grande partie des forces ennemies ainsi que le roi en personne, prenaient la direction de Lodi. Bien que nous ne connussions pas le sens de cette résolution, nos raisonnements stratégiques devaient s'incliner devant les faits. Il est prouvé aujourd'hui que cette conduite fut inspirée au roi par un sentiment tout chevaleresque. Fils de l'Italie, il se croyait tenu de défendre Milan la mère de la révolution. Il comptait sans doute aussi trouver de grandes ressources dans cette ville. Les 40,000 ou 50,000 gardes nationaux dont on avait fait tant de bruit devaient, d'après ses calculs, combler les vides occasionnés par sa retraite. Que de douleurs, que d'humiliations se serait-il épargnées s'il avait écouté les conseils de ses généraux qui s'opposaient à cette entreprise romanesque.

En conséquence de ce mouvement, notre armée prit la direction suivante : Le 1er corps prit la route de Castiglione; le corps de réserve le suivait ; le 2e corps se dirigea vers Lodi par Casalpusterlengo; le 4e corps marcha sur Casalpusterlengo, en détachant la brigade Draskowich sur Orio, dans la direction de Pavie, et la brigade Benedek sur Plaisance. Deux divisions de cavalerie reçurent l'ordre de parcourir le pays situé entre les routes de Pavie, de Lodi et d'Abbiategrasso.

Le 1er corps campa à Pompola, le 2me à Muzza Piacentino, le corps et l'artillerie de réserve en arrière du 1er corps. Le quartier général fut établi à Turano.

Pendant cette marche, on vint annoncer au feld-maréchal que l'envoyé d'Angleterre à la cour de Turin, sir Abercombry, désirait lui parler; comme ce n'était pas chose facile de passer au milieu des colonnes serrées de l'armée, Radetzky envoya le général de cavalerie comte Wallmoden, pour le ramener au quartier général de Camairago. A cette époque un agent anglais, venant du quartier général piémontais, n'était pas fort bien vu chez nous, et sir Abercombry ne dut pas nous trouver des visages bien encourageants. Radetzky le reçut avec la politesse qu'il devait au représentant d'une puissance si intimement alliée naguère à l'Autriche. « Je n'entends rien à la diplomatie, » dit-il d'abord, lorsque sir Abercombry eut abordé le sujet de sa visite ; et il l'adressa en souriant au général prince Schwarzenberg, qu'il appelait son feld-diplomate. Schwarzenberg déclara sèchement à l'envoyé anglais qu'il ne traiterait qu'à Milan, alors que le dernier des Piémontais aurait évacué le sol de la Lombardie. Ce fut du moins là le résultat de l'entrevue; nous n'avons pas été témoin de la discussion.

Il était d'usage que quiconque venait au quartier-général y était retenu à dîner. Le nombre des commensaux variait de quatre-vingts à cent, à cent vingt même ; au reste on ne savait jamais au juste combien l'on était. La table du feld-maréchal était très-simple et différait peu de l'ordinaire du soldat. Une soupe au riz et le bœuf, c'était le menu habituel ; dans les grandes occasions, les jours de festin, on servait un plat de boulettes de viande, ou un rôti de veau. Le feld-maréchal crut devoir inviter l'Anglais, qui fit contre fortune bon cœur et accepta. Nous autres Italiens nous sommes habitués à manger le riz croquant et la viande tendre. Mais ce jour-là maître Jean (c'est sous ce nom qu'était connu dans toute l'armée le cuisinier du feld-maréchal) s'était complètement trompé. Le riz se trouva mou et la viande dure. Pour notre appétit à toute épreuve l'inconvénient n'était pas grand, nous bûmes un coup de plus. Mais le pauvre sir Ralf! Aujourd'hui encore nous ne pouvons nous rappeler sans rire l'expression douloureuse qui se peignait sur le visage de notre convive, et nous sommes sûrs qu'il n'oubliera pas de sa vie ce mémorable dîner. Nous étions vengés de ce diplomate qui voulait arrêter notre marche triomphale, et nous rejeter derrière l'Adda que nous venions de franchir sur tous les points.

Dans la nuit du 2 au 3 août, l'ennemi abandonna Lodi, qui fut aussitôt occupée par l'avant-garde du 2me corps; le 1er prit position à Zavazzana, sur la route de Melegnano, le 2me à Lodivecchio ; les deux corps poussèrent leurs avant-postes jusqu'au Lambro. Le corps de réserve entra dans la ville, où le feld-maréchal établit son quartier-général. L'ennemi avait détruit presque tous les ponts de l'Adda.

Le 4me corps avait envoyé la brigade Benedek à San Rocco, vis-à-vis de Plaisance ; avec ce qui lui restait de troupes il se dirigea vers Pavie, plaça ses avant-postes au-delà de Gravellone, et vint camper sous Pavie.

A Lodi, le feld-maréchal apprit, à n'en pas douter, que le roi avait pris sa route vers Milan. Une foule de fuyards, des bagages, l'artillerie de réserve avaient déjà gagné le Tessin ; on en pouvait conclure que le roi n'avait plus que la meilleure et la moindre partie de ses troupes. La désorganisation de l'armée était complète. Une députation de Milanais était venue assurer Charles-Albert qu'il trouverait leur ville pourvue de vivres et de munitions, qu'on y avait construit des ouvrages de défense, et qu'on se flattait de voir la victoire revenir de son côté. Les généraux ne protestèrent que par leur silence contre cette expédition romanesque, et on exécuta, sur Milan, ce mouvement qui devait amener la perte du roi et de son armée.

L'armée piémontaise avait son aile droite appuyée au canal de Pavie, son centre traversé par la grande route de Lodi à Milan, son aile gauche s'étendait jusqu'à Porta Orientale.

Quiconque connaît la campagne de Milan, sillonnée de fôrets, couverte de prairies irriguées, hérissée de plantations, avouera que c'était une idée étrange de tenter le sort des armes sur un pareil terrain. Il est impossible d'y placer l'artillerie ; le rôle de la défense n'est pas soutenable, celui de l'attaque n'est pas beaucoup meilleur ; cependant l'attaquant a la liberté de ses mouvements et peut cacher à l'ennemi ses opérations derrière ces forêts de culture où l'œil ne voit pas à vingt pas. Les Piémontais avaient élevé, sur tous les points, des barricades,

creusé des fossés, enfin avaient exécuté, pour se couvrir, tout ce que le temps leur permettait de faire. Les ingénieurs militaires avaient promis d'inonder les bas-fonds, et d'envoyer des travailleurs pour aider à la construction des travaux de défense; mais ils négligèrent de tenir leur promesse.

L'épuisement, le découragement, le manque des approvisionnements les plus indispensables, avaient brisé les forces de l'armée Piémontaise, et les Milanais s'apercevaient avec terreur que ces troupes ne leur fourniraient qu'un faible secours contre l'armée victorieuse de Radetzky. Les Piémontais qui se souvenaient de la joie et de l'enthousiasme qui les avaient reçus à leur première apparition, qui venaient de se sacrifier à la cause de la liberté Italienne, comptaient qu'on courrait au-devant d'eux les bras ouverts; ils espéraient trouver dans cette ville au moins un jour de repos et des subsistances. Lorsqu'ils entrèrent, tout ce qui pouvait fuir avait abandonné la place; les rues étaient désertes, ils ne rencontraient que des figures farouches, qui leur jetaient le mot insultant de *tradimento*. Ils ne trouvèrent pas de vivres, et au lieu de pain on leur offrit de l'argent, comme si l'argent nourrissait!

Nous devons dire, à l'honneur de l'armée Piémontaise, que malgré cette déception décourageante, elle ne s'en battit pas moins énergiquement le 4, tandis que les Milanais s'occupaient à élever des barricades inutiles, accusant les soldats Piémontais de trahir une cause qu'ils ne défendaient que par obéissance à leur souverain.

Le roi s'était logé à l'auberge de San Giorgio, en avant de la Porta Romana.

Le 4, au matin, l'armée autrichienne se mit en marche

pour Milan, le 1er corps par la route de poste de Melegnano, le 2me par Salerno, où il passa le Lambo pour arriver à Vigentino. Le quartier-général vint à San Donato, avec le corps de réserve.

La ville de Milan est cachée de tous côtés par les cultures, de manière qu'on ne la découvre que lorsqu'on est arrivé au pied de ses remparts; seule la flèche du Dôme, avec sa madone éclaircie par le soleil, s'élève au-dessus de ces cultures. Lorsque nous aperçumes ce point, le front de Radetzky, et de ceux qui l'entouraient, se rembrunit; le souvenir des événements de mars revint à notre souvenir. La ville de Milan allait tomber entre nos mains, cette ville qui, dans son orgueil insensé, avait essayé d'ébranler le trône des Habsbourg, qui avait enlevé aux barbares leurs biens, leurs propriétés, sans réfléchir que nous avions enrichi des milliers d'Italiens, cette ville voyait revenir celui qu'elle avait réduit aux dernières extrémités, il était là avec soixante mille hommes et deux cents bouches à feu, prêt à faire sentir le poids de son bras vainqueur à l'orgueilleuse cité. Comme dans les journées de mars, des centaines de cloche pleuraient le tocsin, mais c'était un vain appel, personne n'y répondait, et des milliers, et des milliers de fuyards se sauvaient dans la direction de la Suisse et de Piémont, tournant tous le dos à leur patrie. Comme autrefois on coupa les rues, on fit des barricades, mais il ne se présentait pas de bras pour les défendre, car la bande qui avait animé toute l'insurrection de Milan, était partie. Où étiez-vous alors, Casatis, Borroméos, et vous enfin qui aviez entraîné à leur perte vos crédules concitoyens, où étiez-vous lorsque Charles-Albert, le roi de votre choix, était poursuivi dans les rues de Milan par les outrages et les balles

de la populace; où étiez-vous lorsque le combat s'engageait aux portes de la ville et que l'armée Piémontaise versait noblement son sang pour vous sauver? Vous vous étiez enfuis pour combiner de nouveaux plans de soulèvement, et faire perdre son trône et sa vie à Charles-Albert qui avait déjà perdu pour vous son armée.

Radetzky avait arrêté son cheval; ses regards se portaient sur Milan. Tout d'un coup, la canonnade retentit dans la direction de la Porta Romana : c'était le combat qui s'engageait; quoique le feld-maréchal n'eût dans le cœur ni haine ni désir de vengeance, le sort de Milan ne dépendait plus de lui. Que serait-il arrivé dans le cas où le roi aurait trouvé dans les Milanais de sérieux auxiliaires, et poussé la défense à ses dernières extrémités? Nous étions abondamment pourvus de tous les moyens de destruction : bombes, boulets rouges, fusées à la congrève, dont nous aurions pu accabler la ville. Si Milan avait essayé d'opposer une résistance sérieuse, nos 60,000 hommes, exaspérés, se seraient rués dans la ville et l'auraient saccagée sans qu'il eût été possible de les retenir.

Le combat s'engagea d'abord du côté de la brigade Strassoldo. La tête de cette brigade s'approchait de Ca Verde, lorsqu'elle s'aperçut que l'ennemi avait établi sur ce point une batterie masquée par une haie vive; aussitôt, le 10ᵉ bataillon de chasseurs se déploya à gauche et à droite de la route. Le combat entre de l'artillerie et de la mousqueterie devint bientôt très-vif. On avait envoyé aussitôt une patrouille à gauche, vers Noselo, pour se relier au 2ᵉ corps; mais, au lieu de trouver ce corps, la patrouille tomba dans un rassemblement de plusieurs bataillons ennemis qui occupaient Noselo et s'avançaient sur l'aile gauche de Strassoldo. Le général replia son aile gauche, et la ren-

força d'un bataillon de Warasdin et ensuite d'un bataillon Hohenlohe, qui arriva juste à temps pour rétablir le combat, car nos chasseurs commençaient à céder devant le nombre. Le commandant du corps envoya le régiment Oguliner, de la brigade Wohlgemulth et la division Schwarzenberg contre Noselo; aussitôt, l'aile gauche de Strassoldo opéra sa jonction avec ces troupes, et chassa enfin l'ennemi de ses positions. Au centre, la canonnade continuait, mais sans avantage pour nous, qui n'avions à opposer que des pièces de 6 aux pièces de 16 de l'ennemi. On remplaça les pièces de 6 par des pièces de 12; pendant ce temps, la brigade Clam s'avançait vers Morsenchio, village situé sur la route de Linate à Milan. L'ennemi avait évacué Morsenchio, mais il s'était installé à côté, à Castagnodo. Clam résolut de s'emparer de cette position, et la fit attaquer sur tous les points. Nos troupes essuyèrent un feu violent; nous fîmes alors avancer une batterie à cheval, qui inquiéta non seulement nos adversaires, protégés par d'épaisses rangées d'arbres, mais encore la brigade qui s'avançait en toute hâte vers Noselo. Le colonel Reischach s'élança alors avec son régiment contre le front des barricades; et, soutenu par le major Ruamp, du bataillon de Gradisca, prit possession de Castegnedo. Clam voulut ensuite se jeter sur le flanc gauche de l'ennemi, qui tenait toujours à Ca Verde; mais les cultures impénétrables ne lui permirent d'amener sur ce point que quelques hommes isolés, et le gros de sa brigade se trouva attaqué si violemment par l'ennemi, qu'il fut obligé de demander du renfort. On lui envoya aussitôt la brigade Suplicatz.

Au centre le combat prenait une bonne tournure. Notre batterie de 12 avait beaucoup souffert, et perdu la plupart

de ses servants : le commandant de la batterie la fit remplacer par une autre, qui ouvrit un feu d'autant plus violent. Tandis que l'attention de l'ennemi était attirée sur ce point, 4 compagnies du 10e bataillon de chasseurs et 2 compagnies Hohenlohe attaquèrent le village de Gambaloïta, fortement occupé par l'ennemi ; une partie de ces troupes traversa les fossés, avec de l'eau jusqu'à mi-corps, se glissa sous une batterie de 16 qui défendait ce point ; puis apparaissant tout d'un coup comme si elle fût sortie de terre, se jeta sur la batterie, s'en empara, tandis que le reste des troupes entrait à Gambaloïta par plusieurs côtés ; nous prîmes sept pièces de 16 avec leurs caissons et leurs attelages, 3 officiers supérieurs et 60 hommes. Le roi devait être tout près, car les prisonniers nous demandèrent avec inquiétude s'il n'avait pas été pris également. Le fait est que le roi s'exposa extrêmement ce jour-là, et eut autour de lui beaucoup d'hommes et de chevaux tués. Les troupes qui venaient de prendre Gambaloïta continuèrent à avancer, et, soutenues par 4 compagnies Hohenlohe, s'emparèrent de Ca Verde, où nous enlevâmes deux canons et fîmes soixante prisonniers.

Le succès de Strassoldo, au centre, délivrait l'aile gauche de Clam ; il reprit sa marche en avant, s'empara de toutes les maisons que défendait encore l'ennemi, et le repoussa jusque sous les murs de Milan. Ces troupes avaient épuisé leurs munitions ; on leur en donna immédiatement de nouvelles dans le cas où elles devraient recommencer à se battre. Comme elles avaient marché tout le jour et s'étaient battues sans avoir mangé, la brigade Maurer, de la réserve, alla les relever.

Nous avons vu que le 2e corps avait été également engagé. La brigade Edmond Schwarzenberg avait reçu

l'ordre de s'avancer vers Nosedo et Vajano et de s'emparer de ces deux villages. Le général envoya le régiment Kaiser sur son flanc gauche ; et, avant d'attaquer Nosedo, il fit également attaquer Casa Carpana ; l'ennemi fut rejeté de ce point sur Nosedo, que prit alors le colonel comte Pergen, et repoussé de là jusqu'à Bettolino.

Schwarzenberg, pensant qu'il était important d'être en forces à Vojano pour pouvoir tomber sur le flanc gauche de l'ennemi, y ramena toute sa brigade. Le colonel Vogel, du régiment Kaiser, fut chargé de preudre Vigentino ; il lui fallut d'abord se rendre maître de Carina della Valle, après quoi il se jeta sur Vigentino, d'où il chassa l'ennemi malgré sa résistance, puis il rejoignit sa brigade. Nos canons firent taire l'artillerie ennemie, qui tirait encore en avant. De la Porta Vigentina et de tous les points, l'ennemi rentra dans la ville. La nuit et une pluie violente mirent fin au combat.

Nos avant-postes étaient placés aux portes de Milan, qu'ils entouraient de tous côtés.

La nuit qui suivit ce combat sanglant était extraordinairement noire, et cette obscurité rendait d'autant plus sensible l'éclat d'une multitude de lueurs que nous voyions briller à l'horizon. Qu'est-ce que cela pouvait être? Cela ne pouvait provenir de notre fait, car nous n'avions pas lancé un seul projectile contre Milan. Un instant nous crûmes que le peuple avait mis le feu à la ville, mais bientôt nous apprîmes que les Piémontais, dans le but de couvrir leur retraite et d'empêcher qu'on ne s'approchât des remparts, avaient mis le feu à une certaine quantité de bâtiments qui se trouvaient le long des murailles. C'était là un dégât inutile, et qui coûta plusieurs millions. Le roi devait avoir reconnu depuis longtemps l'impossibilité de

tenir à Milan; pourquoi donc alors cette dévastation? Le consentement de la municipalité milanaise ne l'excuse pas; elle n'avait nullement le droit de l'autoriser.

Le roi fut un des derniers qui rentrèrent dans la ville. Il fit le tour des remparts pour passer en revue ses troupes, harassées, affamées et trempées par la pluie. Il avait bravement exposé sa poitrine aux balles; il avait regardé la mort en face; mais la mort ne voulait pas de lui, une fin plus douloureuse lui était réservée.

Le roi commit la faute de s'éloigner de ses troupes, et au lieu de s'établir dans une des maisons qui longent le rempart, il alla loger au palais Greppi, au milieu de la ville; il renvoya son escorte et voulut n'être gardé que par la garde nationale milanaise. Cette délicatesse lui coûta cher. A peine descendu de cheval, il rassembla un conseil de guerre auquel assistèrent les députés de la municipalité ainsi que le comité de défense de la ville de Milan. On reconnut, dès le commencement, que la position n'était pas tenable; la ville n'avait plus que pour deux jours de munitions. On décida, d'un avis unanime, qu'il fallait demander à capituler. Les généraux Lazzari et Rossi furent chargés de se rendre au quartier-général de Radetzki et de conclure une convention avec lui.

D'après le traité qui résulta de cette entrevue, les Piémontais devaient évacuer Milan et la Lombardie sous deux jours. A ceux des milanais qui se croyaient compromis, on accordait douze heures pour quitter la ville. Les ratifications devaient être échangées à quatre heures de l'après-midi; le 6, à six heures du matin, la Porta Romana fut remise à nos troupes, et à midi le feld-maréchal devait faire son entrée à Milan à la tête de son armée.

Pour qui connaissait l'état de l'armée piémontaise et de la ville de Milan, il est facile de comprendre que c'était tout ce que nous pouvions accorder et tout ce que l'adversaire pouvait espérer ; car, nous le répétons, Milan échappait ainsi au bombardement et au pillage. Nous ne doutions pas que ces conditions ne fussent acceptées avec empressement.

A peine la nouvelle de l'évacuation des Piémontais fut-elle connue dans la ville, que les maisons s'ouvrirent tout d'un coup et que les rues, tout à l'heure désertes, se remplirent en quelques minutes d'une foule insensée, apostrophant les Piémontais du mot sacramentel de *Tradimento !*

On publia alors les différents articles de la capitulation, ce qui calma en partie les habitants ; mais les plus furieux, exaltés par des émissaires républicains, coururent au palais du roi, pillèrent ses équipages qui s'apprêtaient à quitter la ville, les mirent en pièces pour en faire des barricades autour du palais Greppi. Pendant ce temps, une partie des bâtiments du génie, où l'on fabrique des cartouches, sauta en occasionnant la mort d'un grand nombre de personnes. Cet accident accroît le tumulte et on crie de plus en plus fort : *Tradimento ! tradimento !* Le roi paraît au balcon : on exige qu'il résiste encore. « Vous le voulez, leur répondit-il ; eh bien ! je resterai, mais à une condition : c'est que vous vous battrez. — Cent mille bras italiens se lèveront pour défendre la liberté italienne ! — Pas de phrases, ajouta le monarque ; mais battez-vous. »

Pendant ce dialogue, la populace serrait toujours de plus près le palais, empêchant de sortir les officiers qui auraient pu avertir les troupes du danger que courait le roi.

Le bruit s'était promptement répandu dans la ville que le roi n'exécuterait pas les conditions de l'armistice. La majorité des habitants, redoutant les suites que peuvent amener cette résolution, envoya au feld-maréchal une députation à la tête de laquelle se trouvaient le podestat Pocolo Bassi et l'archevêque.

Les ratifications n'ayant pas été échangées à l'heure indiquée, Radetzki avait donné l'ordre de faire les préparatifs du bombardement ; déjà les officiers d'artillerie et de génie étaient partis pour choisir les positions de leurs batteries, lorsqu'on vint des avant-postes annoncer la présence de la députation milanaise.

Pendant ce temps, le trouble était arrivé à son comble dans la ville. Les troupes piémontaises, instruites des périls qui menaçaient le roi, avaient tourné leurs canons contre la ville, qui se trouva ainsi tenue en respect par ses ennemis et par ses alliés. Le général Bava avait trouvé moyen de s'échapper du palais Greppi et avait porté aux ducs l'ordre de ne pas quitter leurs troupes ; mais le duc de Gênes, l'enfant de prédilection du roi, ne pouvant vaincre son inquiétude, se fraie un chemin jusqu'au palais Greppi. Il essaye de haranguer le peuple et s'offre en otage pour sauver son père. Une immense clameur couvre sa voix. Des coups de feu partent d'en bas ; les balles viennent trouer le plafond de la chambre où Charles-Albert attendait, impassible, la fin de cette scène ; enfin, Alfonso della Marmora, dont nous avons déjà parlé, et Tonelli, sortent secrètement du palais par une fenêtre de derrière. Grâce à une échelle oubliée là, ils ramenèrent du secours ; ils revinrent au pas de charge avec une compagnie de la garde et une de bersaglieri. A l'aspect de ces troupes, la foule se dispersa ; le roi était délivré ; il était

grandement temps, car on avait déjà amené un tonneau de poudre pour faire sauter la porte du palais.

Le roi se rendit à pied au milieu de ses troupes et donna l'ordre du départ. Pendant que nous saluions militairement nos braves adversaires, les Milanais tiraient sur les derniers soldats de l'arrière-garde piémontaise et continuaient à jeter au roi le mot de trahison !

Cette guerre qui devait avoir pour résultat la conquête de l'Italie était terminée. Le bon droit avait repris partout le dessus.

A peine l'armée eut-elle passé le Tessin que la désertion s'introduisit dans ses rangs sur une grande échelle. Le soldat était dégoûté de cette guerre où il n'avait recueilli qu'une noire ingratitude. Des milliers de malades encombraient les hôpitaux. Malgré cela le roi possédait encore au moins 20,000 hommes, mais ces soldats étaient complétement découragés. Nous nous demandions ce qui empêchait notre armée victorieuse d'aller dicter la paix sous les murs de Turin. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire de la guerre d'une modération semblable à celle de Radetzky. Quoique ne connaissant pas exactement l'état de l'armée ennemie, nous en savions assez pour ne pas douter un instant de la victoire.

Le feld-maréchal échangea avec le podestat les ratifications de la capitulation conclue avec Charles-Albert. On déblaya les rues des barricades qui les obstruaient, et nous nous préparâmes à faire notre entrée le 6 à midi, ainsi que cela était convenu. Mais vers 6 heures du matin, arriva une lettre pressante du podestat qui nous suppliait d'avancer l'heure de notre entrée, parce que le peuple commençait à mettre au pillage les maisons des riches particuliers. Nos troupes s'avancèrent immédiatement vers

les portes, et vers dix heures Radetzki, ayant à ses côtés plusieurs membres de la famille impériale, entouré d'un nombreux état-major, fit son entrée à la tête du 2e corps d'armée. Ses yeux n'exprimèrent ni la haine ni la vengeance, et il saluait, avec son affabilité habituelle, le peuple qui se pressait sur son passage.

La portion riche de la population avait quitté la ville; les uns fuyaient la punition qu'ils avaient méritée comme meneurs de l'insurrection, les autres épouvantés par le terrible tableau qu'on leur avait fait des sentiments de vengeance qui nous animaient; et quoique les rues fussent loin d'être désertes lorsque nous entrâmes, on n'y voyait pas la population aisée et bien vêtue qu'on y rencontre d'habitude; il était facile de s'apercevoir que le tumulte de l'insurrection avait attiré à Milan des individus n'appartenant nullement à la ville. Avant la révolution, ce qu'on appelle aujourd'hui le communisme, n'existait pas en Italie; mais à notre retour nous trouvâmes les traces évidentes de cette épidémie, développée sous l'influence de Mazzini.

Milan, autrefois si belle et si gaie, avait pris un aspect morne et désolé : les rues étaient jonchées des débris des barricades; les belles promenades des remparts entièrement bouleversées. Comme on craignait une attaque du côte du champ de manœuvres, où la ville n'est garantie que que par un simple mur, on avait construit sur cet emplacement une ligne de retranchements, et coupé une quantité de beaux arbres pour en faire des abattis. Nous avons achevé cette œuvre de destruction, lorsqu'en 1849, obligés de reprendre les armes, nous dûmes nous précautionner à l'endroit des mauvaises dispositions des Milanais par des mesures de sûreté. La conduite du peuple, lorsque nous entrâmes, fut presqu'amicale.

On distinguait bien dans la foule quelques physionomies sombres qui respiraient la haine, mais nous retrouvions aussi plus d'un visage connu, qui nous remerciait d'être venu le délivrer de l'affreuse situation qui durait depuis cinq mois. Le 2e corps campa sur la place d'armes, en face du Castell, le 1er sur les remparts de l'est, le 4e sur ceux de l'ouest; la réserve resta à San Donato. Radetzki établit son quartier-général à la Ville Reale, qui est un petit palais impérial.

Haynau avait poussé avec son énergie habituelle les travaux de siège de Peschiera; on travaillait nuit et jour aux batteries. Les canons furent amenés, et Haynau, après avoir sommé vainement le commandant, ouvrit avec ses cinquante-deux canons un feu tellement violent contre la place que plusieurs ouvrages furent bientôt endommagés au point de ne plus pouvoir répondre. Cette canonnade dura vingt-quatre heures. Une bombe et une fusée entrèrent en même temps dans une casemate pleine de bombes ajustées qui sauta : cet accident fit de grands dégâts dans la place, et nous ouvrit une brèche; l'énergie de notre attaque avait réduit la forteresse aux dernières extrémités; la garnison forte de 3,000 hommes ne trouvait plus aucun refuge contre nos bombes, car dans ce court espace de temps, nous avions tiré 1648 coups de canons, presque tous pointés avec une grande précision. Quelques jours encore et la forteresse allait se rendre, de l'aveu même des assiégés, lorsque le 10 au soir arriva un courrier apportant le texte de la convention d'armistice, par suite de laquelle Peschiera nous était rendue.

Lorsque nous revînmes à Milan, les montagnes, principalement celles du Brescianais, étaient couvertes de hordes de tout genre, forcées par notre marche de modifier leur

itinéraire. Quelques-unes reconnurent l'armistice, furent reconduites sur le Tessin par des officiers autrichiens, et se jetèrent en Suisse où elles étaient sûres de trouver un accueil sympathique. Parmi les chefs de ces dernières bandes se trouvait Garibaldi qui avait joué en Amérique un rôle équivoque comme capitaine de navire. A la nouvelle des événements survenus dans sa patrie, il partit avec plusieurs de ses compagnons et arriva à Milan.

Garibaldi, avec ses nègres et ses blouses rouges, fit un tel effet à Milan, qu'on le nomma aussitôt général. A la tête d'une partie de la garde mobile milanaise il sortit de la ville au moment où l'armée piémontaise se trouvait en pleine retraite. Il n'alla pas plus loin que Cassano, puis revint sur ses pas, et rencontra à Monza un corps de reconnaissance sous le major comte Huin de l'état-major, qu'il prit pour l'avant-garde d'un corps plus considérable. Ses soldats, surtout les Milanais, le quittèrent pour s'en retourner chez eux; avec ce qui lui restait il se retira dans la patrie de ceux qui n'en avaient pas, dans le canton du Tessin, d'où il passa en Piémont; puis, comme il n'avait pas reconnu l'armistice il s'élança de nouveau en Lombardie, extorquant aux habitants de l'argent et des vivres, s'empara à Arona du bateau à vapeur du lac et s'établit à Luino. Il voulait organiser une guerre de guérillas dans le terrain montagneux qui encadre le lac; mais le feld-maréchal qui ne voulait pas laisser ces bandes sans maître et sans nationalité prolonger leur dangereux séjour en Italie, résolut de châtier sévèrement cette téméraire entreprise, et de faire un exemple. Il envoya le 2e corps tout entier à la poursuite de Garibaldi, qui traqué à Morazzone, non loin de Varese, fut obligé d'accepter le combat. Il fit une courageuse résistance, et quoique attaqué par des

forces supérieures, il réussit, grâce à l'obscurité de la nuit et à d'excellents guides, à regagner Luino d'où il repassa en Suisse. Il se rendit plus tard à Rome qu'il défendit avec assez d'habileté contre les Français.

La suspension d'armes ne devait durer que trois jours; le 9, le quartier-maître général du roi s'étant rendu auprès du feld-maréchal, un armistice de six semaines fut conclu, qui devait servir de prélude aux négociations pour la paix future. Nous donnons cet acte important dans le texte original (1).

Convention d'armistice entre les armées sarde et autrichienne, comme prélude des négociations pour un traité de paix.

Art. 1. La ligne de démarcation entre les deux armées sera la frontière même des Etats respectifs.

Art. 2. Les forteresses de Peschiera, Rocca d'Anfo et Osoppo, ainsi que la ville de Brescia, seront évacuées par les troupes sardes et alliées, et remises à celles de Sa Majesté Impériale; la remise de chacune de ces places aura lieu trois jours après la ratification de la présente convention. Dans ces places, tout le matériel appartenant à l'Autriche sera rendu; les troupes sortantes emmèneront avec elles tout leur matériel, armes, munitions et effets d'habillement y introduits, et rentreront par étapes régulières et par le chemin le plus court dans les Etats de S. M. sarde.

Art. 3. Les Etats de Modène, de Parme, et la ville de Plaisance, avec le rayon de territoire qui lui est assigné comme place de guerre, seront évacués par les troupes

(1) Ce texte original est en français, et tel que nous le rapportons ici.

de S. M. le roi de Sardaigne, trois jours après la notification de la présente.

Art. 4. Cette convention s'étendra également à la ville de Venise et à la terre ferme vénitienne ; les forces militaires de terre et de mer sardes quitteront la ville, les forts et les portes de cette place pour rentrer dans les Etats sardes. Les troupes de terre pourront effectuer leur retraite par terre et par étapes, sur une route à convenir.

Art. 5. Les personnes et les propriétés, dans les lieux précités, sont mises sous la protection du gouvernement impérial.

Art. 6. Cet armistice durera pendant six semaines pour donner le cours aux négociations de paix, et — le terme expiré — sera ou prolongé de commun accord, ou dénoncé huit jours avant la reprise des hostilités.

Art. 7. Des commissaires seront nommés respectivement pour l'exécution la plus facile et amiable des articles ci-dessus.

Au quartier général de Milan, le 9 août 1848.

Le lieutenant général,

DE HESS,

Quartier-maître général de l'armée de S. M. I.

Le lieutenant général,

Comte SALASCO,

Quartier-maître général de l'armée sarde.

Toutes les conventions de ce genre portent le cachet de la précipitation, et aussi du désir de se duper les uns les autres. De notre côté, cet armistice était conclu loyalement, c'est-à-dire que nous voulions la paix, et que nous renoncions à tout agrandissement, puisque nous accep-

tions pour base de la convention le maintien des limites actuelles des deux Etats. Du côté des Piémontais, on était loin d'une pareille loyauté; on voulait gagner du temps pour réorganiser l'armée, et, par dessus tout, on comptait sur l'intervention française, que l'on avait invoquée, et qui fut refusée à la suite de la retraite du roi sur Milan.

L'article où il était question de Venise était trop vague et trop peu défini. Manin avait abdiqué la dictature, et, par suite de la fusion, le gouvernement de Venise était passé aux mains des commissaires Piémontais. Venise appartenait au Piémont sinon de droit, du moins de fait. Le Piémont ne nous rendant pas Venise, elle était en dehors de la convention; nous avions parfaitement le droit de traiter la ville comme rebelle, et nous ne violions pas les traités, comme on l'a dit, en en maintenant le blocus.

Sans cet armistice, le Piémont était perdu; tout l'avantage en était de son côté. Tout ce que nous y gagnions, c'était de pouvoir donner à nos troupes un repos dont elles avaient besoin du reste. La mort, les blessures, et plutôt encore les fièvres et les diarrhées, ces deux ennemis des armées allemandes en Italie, avaient envoyé 20,000 hommes à l'hôpital. Nous avions besoin qu'ils fussent guéris pour tenir lieu des renforts que nous refusait notre gouvernement. Et nous devons ajouter, pour égayer un peu la situation, que nos uniformes, nos bottes et nos pantalons avaient aussi extrêmement besoin d'un armistice; ces deux derniers effets surtout se trouvaient dans un état pitoyable.

Avant de terminer cette seconde partie, jetons un coup d'œil sur la situation de Venise, qui va bientôt paraître isolée sur le théâtre de la lutte.

Le caractère vénitien avait encore conservéquelques traces de la passivité que lui avait imposée un gouvernement sombre et mystérieux. Manin le savait bien, car il avait su régner seul et tout-puissant dans cette république démocratique. Il fit revivre une foule de lois de l'ancienne Venise, non parce qu'elles étaient bonnes, mais parce qu'étant vénitiennes elles réveillaient le caractère vénitien. On peut bien rendre le mouvement à un cadavre au moyen du Galvanisme, mais on ne lui rend pas la vie : une république vénitienne sans son passé, sans ses titres, sans son commerce, sans ses richesses et sans son territoire de terre-ferme, c'était une chimère. Tromper le peuple en lui faisant croire à de pareilles impossibilités, c'était de la part de Manin une fourberie évidente. Où est donc la grandeur tant vantée de ce citoyen! On a beau exalter la pureté de ces caractères républicains, nous n'y croyons pas ; ce sont ou des fous utopistes, ou des hypocrites ambitieux. Le pauvre peuple a aussi peu à gagner avec les uns qu'avec les autres.

Après la reddition de Trévise, de Padoue, de Vicence et la retraite des troupes romaines, tout ce qui se trouvait encore sur le territoire de terre-ferme de *Crociati* et de volontaires se jeta dans Venise. Par ce fait les forces de la république se trouvaient augmentées de 18 à 20,000 hommes, et ses dépenses de 80,000 livres par jour. C'était toujours Pepe qui se trouvait à la tête de ces troupes, sans avoir leur confiance. On avait activement travaillé à compléter et à achever le système de défense ; on avait parsemé les canaux de pilotis, coulé de vieux bateaux, construit de nouveaux forts, et fortifié ceux que nous avions abandonnés.

A l'arsenal on déployait une grande activité ; les bâti-

ments commencés par nous sortaient successivement de leurs chantiers. Notre flotille des lagunes était équipée, et nous eûmes bien de la peine à reconquérir ce rempart flottant qu'on avait laissé tomber aux mains de l'ennemi. Welden, avec des troupes relativement insuffisantes, occupait la circonférence étendue qui borne les lagunes. Il ne passait absolument rien de ce côté en ce moment, quelques tentatives étaient risquées par les Vénitiens que repoussait bientôt le corps bloquant; on échangeait quelques coups, on se tuait et on se blessait quelques hommes.

Toutes les ressources trouvées lors de la reddition étaient insuffisantes pour soutenir la ville, pour entretenir une armée, une flotte, une ligne étendue de forteresses. On s'adressa à la générosité de l'Italie et au patriotisme des citoyens. Avec les souscriptions de près de cent villes on fit de quoi couvrir les dépenses d'un seul jour! Manin avait été obligé alors de recourir aux expédients et avait inondé le pays de papier monnaie.

Les provinces de terre-ferme avaient donné leur adhésion au rétablissement de la république de Venise; mais on reconnut bientôt qu'en adhérant ainsi elles n'entendaient pas le moins du monde se placer sous la suprématie de Venise; elles s'administrèrent elles-mêmes, et le pays se trouva divisé en plusieurs petites républiques.

Charles-Albert avait reconnu la république, mais cette reconnaissance il ne la prenait pas au sérieux, sachant bien que la république était une impossibilité, une absurdité de Manin. Il la laissa d'abord marcher. S'il était vainqueur, Venise tomberait naturellement, et il s'épargnait l'odieux d'une prise par force. Il envoya à Venise de nombreux émissaires, qui appelèrent l'attention sur la fusion. Dans les provinces circulaient des adresses récla-

mant la réunion au Piémont, et des actes de toute sorte annonçaient que l'on était disposé à la mettre à exécution. Malgré son opposition, Manin ne pouvait retarder plus longtemps la convocation d'une assemblée nationale. Cette assemblée réunie sous la présidence de Manin décréta la suppression de la république de Venise, et sa réunion au Piémont. Manin se retira et refusa de servir le nouveau gouvernement, parce qu'il était un républicain, dit-il. Tout cela se passait, à Venise, pendant le temps que Radetzky battait Charles-Albert et apparaissait aux portes de Milan. Amère dérision du sort! Le jour où nous entrions à Milan, les trois commissaires Piémontais recevaient des mains de Manin le gouvernement de la province de Venise. L'écusson de Venise fut accolé à celui de Savoie.

Le 27 juillet, Welden avait annoncé la bataille de Custozza au gouvernement provisoire, qui tint cette nouvelle aussi cachée qu'il put; mais la vérité finit par se faire jour, le bruit de l'armistice conclu à Milan se répandit dans Venise, le peuple courut au palais du gouvernement, demanda des détails, on prétendit n'avoir eu connaissance de rien; mais les nouvelles privées démontraient la fausseté de ces assertions, et les commissaires piémontais durent avouer leur supercherie. Le peuple exigea leur déposition, et après être restés quelques jours à Venise les commissaires piémontais se démirent du gouvernement. Manin reparut aussitôt, se nomma régent et renvoya chez lui le peuple, qui lui obéit comme il l'aurait fait sous l'ancienne république. La république était rétablie. Tomaseo partit le soir même pour Paris, afin de réclamer l'intervention de la France. On avait cependant dit, au commencement de la révolution : *L'Italia farà de se !*

Il est possible que tout cela n'ait été qu'une comédie convenue d'avance entre le roi et les républicains ; si les événements changeaient de tournure, cette république improvisée pouvait bien vite être de nouveau transformée en province piémontaise.

Le Piémont comptait aussi sur l'intervention française. La promesse de paix n'était qu'un prétexte. On voulait avoir un pied dans l'Adriatique, et se trouver prêt de ce côté lorsque les hostilités recommenceraient. Aussi de toutes les clauses de l'armistice, ce furent l'évacuation de Venise et le retrait de la flotte qui furent le plus difficiles à faire exécuter. L'amiral Albini soulevait tous les obstacles qu'il pouvait imaginer. Il ne voulut pas accepter les ordres donnés à ce sujet, sous prétexte qu'ils n'étaient pas contresignés par un ministre responsable. Radetzky retint, comme nantissement, le parc de siége qui se trouvait à Peschiera, et à la fin après avoir épuisé tous les subterfuges, la flotte piémontaise abandonna les eaux de Venise, mais non pas la mer Adriatique ; elle se retira à Ancône. On avait obtenu, grâce à l'armistice, tout ce qu'on désirait, c'est-à-dire du temps pour faire de nouveaux préparatifs ; la diplomatie se chargeait du reste. Charles-Albert ne pouvait pas se résoudre à lâcher cette belle proie, ce royaume lombard-vénitien qu'il avait cru si bien tenir un instant : que pouvait-il faire sur le trône du Piémont, maintenant qu'il avait remis sa puissance royale à la démocratie ? pouvait-il résister à la pression des milliers de réfugiés lombards qui se serraient autour de lui ? Nous, nous n'avions aucune raison de désirer la paix. Notre œuvre était terminée ; s'arrêter en ce moment, c'était remettre en question tous les faits précédemment accomplis. L'armistice de Milan a préparé la campagne de 1849.

TROISIÈME PARTIE

DEPUIS L'ARMISTICE DE MILAN JUSQU'A LA FIN DE LA GUERRE

(9 août 1848 - 30 août 1849)

Situation de l'Italie. — Insurrection de Sicile. — La république romaine. — Mort de Rossi. — Le pape s'enfuit à Gaëte. — Le grand-duc de Toscane abandonne ses Etats. — Amnistie générale accordée par Radetzky. — Les bons du trésor. — Déplorables événements en Autriche et en Hongrie. — Windischgraetz en Bohême; Jellachich en Hongrie. — Situation morale de l'armée piémontaise. — Les émigrés lombards à Turin. — Le polonais Chrzanowsky nommé major-général de l'armée piémontaise. — Dénombrement des forces. — Le Piémont. — Dénonciation de l'armistice. — Via per Turino. *— Radetzky se met en marche pour Lodi, puis retourne brusquement vers le Tessin. — Ramorino battu à la Cava. — Les Autrichiens passent le Tessin à Pavie. — Engagement de San-Siro. — Bataille de Mortara gagnée par d'Aspre. — Incertitude au sujet de le marche de l'ennemi. — D'Aspre arrive seul devant Novare. — Résistance désespérée de d'Aspre. — Le feld-maréchal lui envoie du renfort. — La victoire de Novare. — Charles-Albert sur les remparts de Novare. — Abdication de Charles-Albert. — Le comte de Bargé. — Appréciation de la conduite de d'Aspre. — Radetzky et Victor-Emmanuel II. — Armistice de Novare* (26 *mars* 1849). *— Rentrée triomphale de Radetzky à Milan. — Une campagne de six jours. — Haynau à Brescia. La Marmora à Gênes. — L'Italie centrale. — Contre-révolution à Florence. — D'Aspre en Toscane, Kolowrat à Livourne. — Wimpfen à Bologne et à Ancône. — Les bandes mazzinistes chassées de la Romagne refluent vers Rome. — Oudinot à Rome. — La révolution, vaincue partout, résiste encore à Venise. — Manin proclamé dictateur. — Les subsides du Piémont. — Manin repousse les ouvertures de Haynau. — Le siège commence. — Attaque au fort Malghera. — Vigoureuse défense des Vé-*

nitiens. — Le général Thurn remplace Haynau appelé en Hongrie. — Prise de Malghera. — Les batteries San-Antonio et San-Secondo. — La paix est conclue avec le Piémont le 18 août. — L'anarchie et le choléra à Venise. — Le capitaine Brüll à la batterie San-Antonio. — Les ballons-bombes. — Thurn organise de nouvelles batteries. — Bombardement de Venise. — Abdication de Manin. — Négociations. — Capitulation de Venise. — Radetzky à Saint-Marc. — Soumission générale.

Les événements s'étaient succédés en Italie comme les tableaux d'une lanterne magique. La bannière jaune et noire flottait de nouveau sur les remparts de Milan. L'aigle impérial déployait majestueusement ses ailes. La croisade moderne s'était terminée comme les anciennes, et les hommes qui avaient repoussé les offres pacifiques de notre ministère se croyant assez forts pour tenir tête à l'Autriche, erraient maintenant chez l'étranger, réclamant son secours. Tout cela, c'était l'ouvrage de Radetzky et de son armée incomparable. La coalition italienne formée contre nous était dissoute, les ennemis extérieurs vaincus; mais un ver venimeux rongeait le cœur de notre patrie; c'est là-dessus que comptaient nos adversaires.

Le roi de Naples une fois maître de la révolution, s'était retiré de la coalition contre l'Autriche. Il avait envoyé l'ordre à sa flotte et à son armée commandées par Filangieri, de revenir en Sicile où elle réprima l'insurrection soulevée à Messine et à Catane par Mierahlowsky, et replaça la Sicile sous l'autorité de son maître légitime.

Les choses allaient de plus mal en plus mal dans les Etats de l'Eglise. Notre victoire de Vicence avait forcé les troupes romaines à se retirer chez elles. La considération du pape était déjà bien affaiblie; à l'arrivée de ces troupes, elle tomba complètement. Le parti républicain avait attribué à sa protestation relative à la prise d'armes contre l'Autriche, les défaites successives des alliés des Charles-

Albert. Mazzini arrivant avec ses partisans se présenta ouvertement comme ennemi de la hiérarchie, et déclara que son projet était de renverser la papauté. On décréta l'établissement d'une constituante italienne qui devait décider du sort des peuples et des princes italiens, tout comme l'assemblée de Francfort le faisait des peuples et des princes allemands. Le pape ne pouvant plus se dissimuler le danger que courait son autorité, pensa tenir tête à ses ennemis en choisissant un premier ministre capable et énergique. Le choix tomba sur le comte Rossi. Cet homme singulier, d'abord ultrà-libéral, catholique et professeur, puis protestant, puis catholique de nouveau, comte, pair de France et ambassadeur à Rome, connaissait le côté faible et le côté fort de la papauté, il était peut-être le seul dont l'intelligence et l'énergie pussent tenir tête à Mazzini. Mais le Vieux de la Montagne n'était pas embarrassé pour se défaire des adversaires qu'il redoutait. Rossi montait les marches du Capitole pour aller assister à la séance d'ouverture de l'Assemblée nationale, lorsqu'il tomba frappé d'un coup de poignard dans la poitrine. Quoiqu'il fût bien entouré par la garde nationale et les troupes, l'assassin put s'échapper.

La mort de Rossi enlevait au pape le dernier homme qui pût le soutenir. Mazzini ne craignit plus maintenant de l'attaquer en face. Le peuple, appuyé par la garde nationale, qu'avait formée le pape lui-même, escalada le Quirinal, et une balle vint à côté de Pie IX tuer un de ses serviteurs. Abandonné de tous, le pape renonça à résister davantage, et quelques jours après, il se sauva de Rome, à la faveur d'un déguisement. Il se rendit à Gaëte où il invoqua le secours du monde catholique. Les armes d'une république vinrent mettre fin à la république romaine.

Le grand duc de Toscane ne fut pas plus heureux. Après la défaite de Charles-Albert, les débris des troupes toscanes rentrèrent dans le duché. Affaiblies et démoralisées, elles étaient incapables de défendre le gouvernement, qui apprit, en cette circonstance, combien est grande pour un état l'importance d'une force bien organisée. Le ministre se rallia à la république romaine et à l'assemblée nationale. Le grand duc se réfugia d'abord à Sienne, puis à San Stefano, et finit par aller rejoindre le pape à Gaëte.

Ainsi, les deux principaux princes italiens, ceux qui avaient favorisé la révolution, étaient devenus ses victimes.

Le général prince François Lichtenstein, à la tête d'un détachement de l'armée autrichienne, avait ramené le duc de Modène dans ses états, où ce dernier fut reçu avec acclamation par la population et par les troupes. Un général autrichien gouvernait à Parme au nom de l'archiduc. On avait encore besoin des armes de l'Autriche. On a vu plus d'une fois dans l'histoire un état se montrer puissant à l'extérieur, tandis qu'il est bouleversé à l'intérieur. C'était le cas de l'Autriche. Pendant que l'assemblée de Vienne déplorait les succès de nos armées, l'Autriche relevait en Italie sa puissance et son honneur. Mais l'ordre n'était pas rétabli en Italie; il fallait encore une victoire à nos armes, pour la tirer du chaos où l'avaient plongée les amis de la liberté, les patriotes, et les princes philanthropes.

Les six semaines de l'armistice expirèrent sans qu'on eût rien décidé; par un accord tacite on le prolongea indéfiniment. C'était une mauvaise chose que cet état qui n'était ni la paix ni la guerre, et obligeait les deux partis à rester sur le qui vive.

Radetzki avait remis pour quelque temps l'épée au fourreau ; d'autres soins et d'autres soucis allaient remplacer les fatigues de la guerre. L'administration politique du pays n'existait plus. La plus grande partie des employés du gouvernement étaient passés à la révolution et partis avec elle ; ceux qui étaient restés avaient montré si peu d'énergie, qu'ils ne méritaient plus la moindre confiance. Les moyens manquaient donc au feld-maréchal pour réorganiser l'administration. Les hommes qui auraient voulu offrir leurs services au pays, n'osaient pas le faire, redoutant le fanatisme de ces forcenés qui menaçaient de mort quiconque accepterait une position du gouvernement autrichien ; aussi le feld-maréchal se trouva-t-il souvent obligé de confier l'administration d'une province, ou tout autre poste élevé, à des individus dont il n'aurait pas voulu dans d'autres circonstances. Le pays, ayant été soumis par la force, était nécessairement placé sous le régime de l'état de guerre ; mais le feld-maréchal recommandait la plus grande douceur possible dans l'application de ce régime. Pour les citoyens tranquilles c'était la sécurité. Les nombreuses bandes dissoutes depuis l'armistice s'étaient transformées en troupes de brigands et infestaient le pays et les routes ; c'était contre ceux-là que l'état de guerre était nécessaire.

Le feld-maréchal accorda pardon entier aux soldats qui avaient abandonné leurs drapeaux. Avec l'autorisation de l'Empereur il accorda une amnistie presque générale à tous les citoyens qui avaient quitté le royaume. Quelques-uns seulement profitèrent de cette grâce, les autres espéraient revenir à la suite d'une armée quelconque ; ils continuèrent leur propagande à l'étranger, ne négligeant aucun moyen pour perpétuer l'anarchie et l'insurrection

dans leur patrie. Des centaines d'embaucheurs furent envoyés du canton du Tessin et du Piémont en Lombardie, pour exciter le soldat à déserter. Le feld-maréchal prit des mesures sévères à l'égard de ces manœuvres ; plusieurs de ces individus furent fusillés.

La loi autrichienne ne connaît pas la confiscation. Au moyen des sommes importantes qu'ils avaient emportées de Milan les émigrés maintenaient dans le pays l'esprit de révolte, et préparaient une seconde révolution qui allait nécessiter une nouvelle guerre. Quelque respect qu'on doive aux principes de douceur et d'humanité qui ont dicté une loi, on peut se demander si dans certaines circonstances la douceur n'est pas une injustice? Si on laisse à un traître les moyens de continuer à conspirer impunément contre son gouvernement et à lui susciter des ennemis, on péche par humanité contre l'humanité. On ne laisse pas leurs armes aux voleurs de grands chemins, pourquoi les laisser aux rebelles ? L'argent n'est-il pas la plus dangereuse de toutes les armes. Enlevez aux perturbateurs les moyens par lesquels ils fomentent l'insurrection, ils deviendront bientôt inoffensifs. Il sera toujours impossible de rétablir l'ordre en Lombardie tant qu'on n'aura pas modifié la loi de façon à forcer les émigrés à rentrer dans leur patrie et à se soumettre, ou bien à leur enlever les moyens d'entretenir le trouble dans le pays.

Ce serait nous écarter du plan de cet ouvrage, destiné uniquement à faire connaître les opérations militaires des campagnes de 1848 et de 1849, que d'entrer dans le détail des mesures administratives prises par Radetzky pendant la durée de l'armistice. Il en est une cependant que nous ne devons pas passer sous silence, à cause de l'importance qu'on lui a accordée, et des récriminations qu'elle a soulevées à l'étranger.

La crise politique à laquelle l'Autriche était en proie avait eu, comme on le pense bien, une influence désastreuse sur ses finances. Pour Radetzky le besoin d'argent croissait en raison de l'augmentation de son armée, il lui était d'autant plus difficile de satisfaire à ce besoin que notre papier monnaie n'ayant pas cours dans la Lombardo-Vénétie, la solde et les fournitures doivent être acquittées en valeurs métalliques. Il n'était cependant pas admissible que les autres provinces de l'empire supportassent seules les frais de la guerre d'Italie. Radetzky avait reconquis la plus riche province de la monarchie ; il était bien juste qu'elle payât au moins une partie des dépenses occasionnées par sa propre révolte ; nous disons une partie car la plus lourde part revenait toujours aux autres provinces. N'était-ce pas les guerres d'Italie et de Hongrie qui nous plongeaient dans les embarras qui amenèrent la baisse des valeurs? L'Italie, cause de tout ce mal, était la seule qui y échappât ; elle gardait son or et son argent, tandis que les pays restés fidèles souffraient de la disette de numéraire. Le système des réquisitions cessait du moment que l'armistice permettait de rétablir l'ordre accoutumé dans les fournitures de l'armée. On devait maintenant passer des contrats réguliers, et il fallait de l'argent au feld-maréchal pour suffire à ces dépenses importantes. Les recettes ordinaires du royaume auraient sans doute fait face aux exigences du service des subsistances ; mais le gouvernement provisoire avait réduit à presque rien les impôts indirects ; le feld-maréchal dut aviser à en remplacer le produit. Rien n'eût été plus simple que de frapper le pays d'une contribution de guerre ; mais c'était faire payer l'innocent pour le coupable. La révolution était l'ouvrage des villes, des riches propriétaires,

principalement de la noblesse, le peuple proprement dit y était resté étranger ; il semblait donc juste d'atteindre les coupables pour secourir les innocents. Il répugnait à la mansuétude de Radetzky de traiter l'un comme l'autre. On imagina alors de dresser une liste des révolutionnaires les plus connus, qui s'étaient enfuis à la suite de l'étranger, et qui, de leur retraite entretenaient le trouble dans le pays et machinaient de nouveaux plans révolutionnaires ; on leur imposait, comme contribution de guerre, l'abandon d'une année de leurs revenus. Malheureusement il fut démontré que ce système était impraticable, et on fut obligé de recourir au papier monnaie. Ce papier, désigné sous le nom de bons du Trésor, perdit, dès son omission, 20 pour cent de sa valeur. Il n'avait pas cours forcé et par sa nature même ne pouvait l'avoir, mais une partie des impôts et des services publics devaient être payés en cette monnaie, qui passa bientôt aux mains des spéculateurs ; ceux qui perdaient là dedans, c'était l'Etat, les officiers et les employés, obligés de changer ce papier, qui ne passait pas dans le commerce de détail, à des spéculateurs, lesquels le revendaient à un prix plus élevé aux contribuables qui en avaient besoin pour payer leurs impôts. Comme toujours, c'était l'usurier seul qui trouvait son bénéfice dans cette affaire.

L'opération était vicieuse, nous en convenons, mais elle n'était nullement injuste ainsi qu'on l'a proclamé à l'étranger, surtout en Angleterre. C'était au contraire une nouvelle preuve de la modération de Radetzki, qui recherchait tous les moyens de soulager le pays, et surtout les innocents.

Cette mesure du reste ne doit pas être attribuée uniquement à Radetzki, qui n'était pas un financier ; on la

lui présenta comme opportune, il l'accepta, parce qu'il croyait à son efficacité. Mais l'écueil de toutes les combinaisons financières c'est la pratique, et les plus belles théories échouent souvent à l'application et sont reconnues insuffisantes et impraticables.

Les pertes éprouvées par notre armée depuis le 23 juillet jusqu'à notre rentrée à Milan s'élevaient à environ 6,000 hommes, tués, blessés ou disparus. A ce nombre il faut ajouter une grande quantité de malades, résultat inévitable d'un campement de quatre mois en plein air. Vers le milieu d'août, le nombre des malades avait atteint son plus haut chiffre : il était de 24,000. Le sort de ces soldats préoccupait au plus haut degré le feld-maréchal; il faisait tout ce qui lui était possible pour les soulager; et il eut la satisfaction de voir, au commencement de l'automne, les deux principales maladies, les fièvres et les diarrhées, à peu près disparues, et la plus grande partie des malades reprendre leur place dans les rangs éclaircis. Grâce aux mesures d'ordre intérieur qu'il fit prendre dans les hôpitaux, on n'observa aucun symptôme de la terrible épidémie qui s'appelle fièvre d'hôpital ou typhus. Cette peste ne parut à l'armée italienne que longtemps après la guerre, apportée par des transports venus de Hongrie.

L'Autriche avait accepté la médiation de la France et de l'Angleterre. La conférence devait se réunir à Bruxelles. L'Autriche posait pour base l'intégrité de ses Etats; rien n'était plus naturel; mais le Piémont ne voulait pas consentir à un traité si on ne lui accordait pas un agrandissement de territoire ; les duchés de Parme et de Plaisance lui auraient convenu sans doute, mais l'Autriche ne pouvait consentir à ce qu'on dépouillât des princes qu'elle avait été appelée à défendre contre la révolution. Les né-

gociations traînèrent sans qu'on parvînt à s'entendre. La conférence ne se réunit pas. Qui ignorait les plans qu'on méditait alors à Vienne et à Ofen? Un certain comte Spleni, ancien officier autrichien, s'était joint depuis Sommacampagna, au quartier général piémontais; son rôle était de servir d'intermédiaire entre le roi et Kossuth; en même temps il essayait de semer la désertion dans nos braves régiments hongrois. On ne nous persuadera jamais que Charles-Albert ignorait les projets du parti révolutionnaire de Vienne et de Hongrie. Si ce parti avait réussi à anéantir complètement l'autorité impériale et à obliger Radetzky à diviser ses forces, le roi avait alors atteint son but : la possession du royaume Lombard-Vénitien.

Il n'avait aucune raison de désirer la paix.

Quelques mois après l'armistice, le cabinet piémontais se retira. Le roi en forma un nouveau, à la tête duquel il plaça Gioberti, qui débuta par une proclamation belliqueuse. Il prononça ensuite la dissolution des Chambres. Les électeurs nommèrent un parlement complètement démocratique, qui se déclara ouvertement opposé à la paix, et poussa vivement le roi à la guerre, ce dont, du reste, il n'avait pas besoin.

A la suite des événements de mars, on s'était flatté à Vienne que les choses prendraient une tournure régulière; l'Empereur avait accordé à son peuple une constitution, qui aurait peut-être fait le bonheur de l'Autriche si on lui avait donné le temps de se développer, mais on laissa le peuple devenir la victime des démocrates. Cette constitution, qu'on avait d'abord saluée par des cris de joie, fut abandonnée, et on convoqua une assemblée constituante. Sans l'armée, la chute de la monarchie était consommée. Avec une rapidité sans exemple, Kossuth avait détruit l'un

après l'autre tous les priviléges de la couronne, anéanti la force et l'influence de la noblesse, qui avait si longtemps travaillé aveuglément pour lui. Il était enfin parvenu à former un ministère indépendant, et la Hongrie se trouvait séparée effectivement de la monarchie. On lui fournit une armée, on lui remit les clefs des forteresses, on lui confia deux mille bouches à feu; cet homme ne devait-il pas nécessairement devenir un rebelle? On lui avait rendu la révolte si facile! C'est avec horreur que nous rappelons ces temps douloureux. Tandis que nous repoussions l'ennemi, que nous relevions, en Italie, l'autorité de l'Empereur et l'honneur de la monarchie, nous voyions s'écrouler pièce à pièce l'héritage de tant de souverains, l'édifice construit par tant de sagesse et tant de dévouement; et l'ennemi nous retenait à l'extrémité la plus éloignée de l'empire, et nous empêchait de courir là où nous appelait la voix de l'honneur et de la fidélité! Plus d'une fois, au milieu de la canonnade, notre regard se tourna avec anxiété du côté de Vienne : là, nous le savions, s'agitait derrière nous un ennemi bien autrement puissant et redoutable que celui que nous avions en face.

Combien de fois Radetzky, dans ses entretiens intimes, ne nous avoua-t-il pas que c'était de ce côté que se portaient toutes ses inquiétudes! Nous nous attendions bien à ce que la crise fût violente; mais qu'elle dût débuter tout d'un coup d'une façon si sanglante et si hideuse, nous étions loin de le soupçonner, lorsqu'on vint nous dire avec épouvante : le comte Lemberg, commissaire impérial, a été mis à mort par la populace dans les rues de Pesth; le comte Latour, ministre de la guerre, a été assassiné dans son hôtel; le ministère est dissous; l'empereur s'est enfui à Ollmütz; la garnison a abandonné la capitale, et l'assem-

blée constituante a usurpé le pouvoir exécutif de la couronne. C'en était fait : la guerre civile était déclarée et se déchaînait d'un bout de l'empire à l'autre. Pauvre Autriche, voilà où, en quelques mois, t'avaient amenée quelques misérables démagogues, et la faiblesse d'un ministère qui disposait de centaines de mille de guerriers dévoués à l'honneur de la patrie.

Quoiqu'il n'entre dans notre cadre de parler que des événements dont nous avons été acteurs ou spectateurs, nous ne pouvons nous empêcher de nommer un homme qui, au même rang que Radetzky, a combattu pour la cause de l'ordre et de la monarchie contre la trahison et l'insurrection. Cet homme, c'est le feld-maréchal prince Windischgraetz, qui commandait alors le royaume de Bohême. Il venait de réprimer un soulèvement à Prague, lorsque éclatèrent la révolution à Vienne et l'insurrection en Hongrie. Il rassembla aussitôt toutes les forces dont il pouvait disposer, apparut devant Vienne, anéantit les Hongrois, traqués par Jellachich jusqu'aux portes de cette ville, reconquit la capitale après une lutte mémorable et rétablit l'empereur sur son trône. La fidélité et la résolution d'un soldat avaient encore une fois sauvé la monarchie.

Cet hiver abonda en grands événements. A peine les armes victorieuses de Windischgraetz avaient-elles réprimé la Hongrie soulevée et ramené la capitale à l'obéissance, que nous reçûmes la nouvelle de l'abdication de l'empereur Ferdinand. Son cœur, si doux et si compatissant, ne se sentait plus la force de résister à ces terribles secousses; son frère, héritier présomptif, avait les mêmes sentiments que lui; ce fut donc François-Joseph, fils de ce dernier, qui prit en main le sceptre impérial; il af-

fronta bravement, dans sa force juvénile, les tempêtes qui grondaient par tout l'empire

Occupé de réorganiser et d'augmenter son armée, Charles-Albert suivait avec attention tous ces événements qui paraissaient si bien favoriser ses plans ambitieux. Ses partisans travaillaient à rattacher à sa cause les cabinets étrangers; mais jusqu'alors ils n'y avaient pas réussi. Les négociations pacifiques traînaient en longueur. L'Autriche ne voulait pas céder une ligne de son droit confirmé par maint traité. Le temps de la faiblesse et de la condescendance était passé. Le cabinet révolutionnaire était tombé et avait été remplacé par un ministère dont le chef n'était rien moins que patient. Et, du reste, eût-il voulu céder, l'armée, jalouse de l'honneur du trône et de ses armes, ne l'eût pas souffert; elle n'eût pas reculé devant une guerre universelle pour maintenir l'intégrité de ses principes; le projet des conférences de Bruxelles n'était, nous le répétons, qu'une feinte destinée à gagner du temps.

A l'inverse de notre armée, l'armée piémontaise ne voulait pas la guerre. Le soldat s'était battu courageusement par obéissance pour son roi, mais l'armée n'était pas révolutionnaire de sentiment. Elle avait été trompée dans ses espérances; découragée par des défaites, elle n'avait plus confiance dans les talents militaires du roi. L'accueil qu'elle avait reçu en Lombardie avait refroidi ses sympathies pour la cause italienne; elle ne comprenait pas pourquoi elle versait son sang au profit d'une cause qui n'était pas la sienne et qui n'était plus celle de son souverain. Sa considération même s'affaiblissait en Piémont, par la formation d'une garde nationale dont on s'était engoué; elle sentait bien la nécessité de réparer

son échec, mais elle avait assez de discernement pour voir que ce n'était pas en continuant la guerre qu'elle y parviendrait; elle avait le sentiment de n'avoir dû ses défaites qu'à son chef; le soldat avait fait son devoir et montré qu'il était resté digne de la réputation acquise par l'armée piémontaise dans la longue série des guerres italiennes.

Le bourgeois, au contraire, voulait la guerre, lui qui devait en supporter les frais, qu'on fût vainqueur ou vaincu. Le parti de la guerre dominait partout, et la partie tranquille de la population était obligée de courber la tête devant les turbulentes démonstrations qui, en Piémont comme en Lombardie, avaient pour acteurs non pas la population des campagnes, mais celle des villes. La tribune retentissait de déclamations et de cris guerriers; on attribuait les défaites non pas au talent du général ennemi, mais à la trahison dont on accusait les plus braves et les plus fidèles soldats du roi. La discipline souffrait de tout cela, et un parti révolutionnaire se forma dans l'armée.

Pour ce qui est du roi personnellement, il était, comme on le pense bien, à la tête du parti de la guerre. Charles-Albert avait perdu toute liberté d'action, il s'était plongé si avant dans la Révolution, qu'il n'était plus de son pouvoir de s'en retirer. Vainqueur, il aurait pu se débarrasser de la Révolution et de ses principes, vaincu, il fallait marcher avec elle, ou périr. Le souvenir de ses défaites lui était insupportable, car c'était un prince orgueilleux que Charles-Albert; ce souvenir troublait ses nuits sans sommeil, et le poursuivait comme un fantôme. Un instant il s'était vu le front ceint de la couronne de fer, maître des duchés de Plaisance, de Parme et de Modène, recevant au

Capitole, des mains du pape, dès lors sans puissance, la couronne des empereurs romains, et tous ces rêves de gloire et de puissance s'étaient évanouis. Au lieu de gravir les marches du Capitole dans l'appareil auguste de la majesté impériale, il repassait en fuyard les frontières de ses Etats, le désespoir au front, hué par la populace de Milan. C'était trop d'humiliations pour une âme si fière. On a dit, avec raison peut-être, que ce fut le désir de se venger de l'accueil fait par Milan à lui et à son armée qui le décida à recommencer la guerre ; c'eût été un triomphe de plus pour Radetzky de voir son adversaire frapper, lui aussi, les ennemis de l'Autriche.

Mais ce qui poussait le plus le roi à la guerre c'étaient les milliers d'émigrés qui encombraient son palais, sa capitale, son armée, et qui ne pouvaient espérer de rentrer en possession de leurs biens qu'au moyen de la guerre.

Ces hommes, par leurs relations de famille et par d'autres moyens, jouissaient d'une grande influence à la cour et dans les chambres. Le roi agissait comme s'il eût été toujours maître de la Lombardie; il avait auprès de lui une consulte lombarde, qui se permettait de publier des ordonnances et des décrets organiques. Plusieurs même de ces émigrés furent nommés députés.

On réunissait incessamment des recrues, on cherchait à suppléer à la force par le nombre. La grande quantité de soldats mariés qui se trouvaient à l'armée piémontaise, avait rempli le pays de veuves et d'orphelins. Le paysan comprenait qu'on le sacrifiait à l'ambition des villes, et le soldat, arraché à sa famille et à ses travaux, apportait sous les drapeaux l'esprit de mécontentement.

La plus grande partie des généraux et tous les officiers éclairés étaient contre la guerre, ils sentaient qu'elle met-

trait la monarchie en danger, et qu'une victoire n'était pas possible avec une armée réorganisée si rapidement. Mais obéissant aux volontés de leur souverain, ils étaient décidés à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang, à vaincre ou à mourir; ils se taisaient jetant un regard soucieux vers l'avenir : ce n'était pas eux qui pouvaient demander la paix.

Il ne manquait pas de bons généraux dans l'armée piémontaise, mais aucun ne possédait assez la confiance des troupes pour qu'on pût lui en remettre le commandement supérieur. Le seul qui eût joué un rôle honorable dans la dernière campagne était Bava, mais il s'était rendu impossible par une brochure qu'il venait de publier, où il compromettait le roi et l'armée en les sacrifiant à son amour-propre. Le roi était plein de bravoure, mais il était complètement dénué de talents militaires et n'avait aucune confiance en lui-même. Un souverain qui suit son armée à la guerre, doit ou bien posséder le commandement supérieur, ou bien se tenir en dehors de toute disposition stratégique. Si admirateurs que nous soyons de l'ancienne Rome, nous ne pouvons approuver l'usage où l'on était dans ses armées de faire alterner jour par jour le commandement; c'est cet usage qui causa la défaite de Cannes. L'unité du commandement est l'âme de la guerre. Il est impossible que la présence du souverain à l'armée ne donne naissance à des immixtions nuisibles aux combinaisons d'un général en chef. Charles-Albert prit lui-même le commandement de son armée, en faisant entendre qu'au jour du combat il le confierait à l'un de ses généraux : entre autres défauts cette combinaison avait celui de ne mettre aucune responsabilité à la charge du général commandant.

Le roi, qui n'avait pas confiance en ses généraux, proposa le commandement supérieur de ses forces à plusieurs officiers étrangers, principalement à des français, mais tous déclinèrent un honneur où ils risquaient leur réputation militaire. Le choix finit par tomber sur un polonais, le général Chrzanowsky, qui avait la réputation d'un bon administrateur, d'un excellent officier d'état-major et d'un brave soldat. Mais comme on sentait que la position d'un étranger à la tête de l'armée serait très-pénible, le roi prit le commandement nominal, et Chrzanowsky reçut le titre de major-général du roi, c'est-à-dire commandant en son nom.

Ce général prit d'excellentes mesures pour réorganiser l'armée ; malgré cela à la fin de l'hiver ce travail n'était pas assez avancé pour qu'on pût se mettre en mouvement. Chrzanowski ne cessait de le répéter ; mais que pouvait toute son expérience contre les déclarations des avocats et des professeurs, qui promenaient leur exaltation des clubs dans les Chambres, des Chambres dans les cafés et dans les rassemblements !

Le feld-maréchal suivait avec attention l'agitation qui régnait en Piémont. Il voyait les forces de son adversaire s'accroître de jour en jour, et pouvait compter avec certitude qu'on l'attaquerait au printemps. Nous aurions été parfaitement dans notre droit en réclamant avec insistance une réponse catégorique aux propositions de paix, ou en dénonçant l'armistice à un adversaire qui ne voulait renoncer à aucune de ses prétentions sur l'Italie et déclarait ouvertement son intention de reprendre les armes dès qu'il se sentirait assez fort. Mais l'Autriche voulait continuer le rôle de modération qu'elle avait jusque-là rempli, souvent à son détriment. Nous étions du reste en état

d'attendre l'ennemi. L'armée s'était accrue, la plus grande partie des malades étaient rétablis, les rangs des régiments étaient remplis. De nombreux renforts nous étaient arrivés de l'intérieur. Les troupes étaient animées d'un excellent esprit. L'armée était organisée et fractionnée de telle façon qu'elle pouvait être en huit jours concentrée tout entière sur les frontières. Radetzki pouvait envisager l'avenir avec toute assurance. La fuite du pape et du grand-duc de Toscane avaient ouvert la porte à l'agitation républicaine, mais cette situation inquiétait le Piémont plus encore qu'elle n'effrayait Radetzki et son armée. Gioberti, alors président du conseil, résolut d'intervenir en Toscane, et plus tard à Rome, sous prétexte que c'étaient-là des affaires italiennes, auxquelles une puissance italienne seule avait à voir. Monsieur l'abbé oubliait que la Toscane appartient à une ligne cadette de la maison d'Autriche, que le grand-duc n'avait pas renoncé à son droit de succession au trône impérial, et que de son côté l'Autriche n'avait jamais eu la pensée de renoncer à ses droits sur la Toscane, et que si les événements exigent l'intervention d'une force étrangère dans ce pays cette intervention appartient exclusivement à l'Autriche. Le rétablissement du grand-duc par les armes piémontaises aurait fait de ce prince un vassal de la Sardaigne, et mis cette puissance sur un pied que ne motivaient nullement ses récentes défaites. Cette entreprise excentrique avait en outre l'inconvénient de distraire des forces assez importantes de l'armée principale, au moment où l'on allait se trouver aux prises avec un ennemi puissant.

On expédia, en conséquence, pour Sarzana, une division sous le commandement d'Alphonse de la Marmora; mais les chambres trouvant cette mesure anti-républicaine s'op-

posèrent à ce qu'on l'exécutât; et c'est ainsi qu'échoua ce projet bizarre. Gioberti, humilié de l'échec que venait d'essuyer sa politique, quitta le cabinet, qui perdit ainsi le seul homme modéré qui s'y trouvât.

La Marmora resta avec ses troupes sur la frontière de Toscane.

Les symptômes d'une nouvelle levée de boucliers se multipliaient de tous côtés; la haine de l'Autriche redoublait en Italie, on reformait des troupes auxiliaires; Rome et la Toscane devaient fournir un contingent de 30,000 hommes, qui réuni aux troupes de la république de Venise devait opérer sur nos derrières. A Ferrare, le peuple pilla la maison de l'agent consulaire autrichien, et se rua sur trois soldats de l'empereur qui sortaient de l'hôpital. Haynau, qui commandait en Vénétie, indigné de ces insolences, passa le Pô avec une brigade, apparut tout à coup à Ferrare, s'empara de douze citoyens qu'il emmena comme otages, imposa à la ville une indemnité de 20,000 scudi pour les dégâts faits à la maison de notre représentant, et repassa tranquillement le Pô sans qu'aucune de ces villes d'Italie, qui criaient si fort, vînt au secours d'une de ses sœurs. L'Autriche mit plus tard à la disposition du pape la contribution imposée à Ferrare.

L'hiver s'était écoulé au milieu des préparatifs. Les chambres de Turin poussèrent de nouveau le cri de guerre. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre conseillèrent énergiquement la modération, mais ce fut en vain. Nous ne pensons pas que ces conseils fussent donnés par amitié pour l'Autriche; ces puissances redoutaient les conséquences de cette conduite insensée pour Charles-Albert qu'elles aimaient et qu'elles auraient volontiers défendu.

On avait renforcé l'armée piémontaise de seize ré-

giments et de cinq bataillons de bersaglieri. L'effectif se montait à 130 ou 140,000 hommes. La cavalerie qu'il est plus difficile d'augmenter comptait 5,000 chevaux, l'artillerie 152 pièces. Il y avait environ 20,000 hommes dans les hôpitaux, de sorte qu'en déduisant les garnisons de l'intérieur qu'on avait réduites au stricte nécessaire, on espérait pouvoir mettre en ligne 90 ou 100,000 hommes. Le calcul était juste, car il se trouvait à Novare au moins 84,000 hommes en nombre rond.

Réduit à notre simple mémoire, nous ne pouvons donner avec exactitude le chiffre des forces autrichiennes; cependant on peut hardiment le porter à 120 ou 130,000 hommes. Il faut déduire de ce chiffre les corps d'observation de Venise, les garnisons de Legnano, Ferrare, Bologne, Mantoue, Peschiera, de la tête de pont de Brescello, des forteresses de Brescia, Bergame, Milan — cette dernière garnison s'élevait à 4,000 hommes — une brigade établie à Plaisance, plus, une foule d'autres détachements, et environ 10 ou 12,000 malades; de sorte qu'il ne restait à Radetzky que 60 à 70,000 hommes et 200 canons. Nous étions donc numériquement inférieurs à notre adversaire; mais nous avions sur lui une grande supériorité. La confiance dans les talents de leur chef, l'assurance donnée par la victoire, avaient porté au plus haut degré l'enthousiasme de nos soldats. Ce n'était pas qu'ils méprisassent leur ennemi, non ; — c'est là un sentiment inconnu dans l'armée autrichienne; mais ils étaient si persuadés de leur supériorité qu'ils marchaient joyeusement à une victoire qu'ils considéraient comme certaine.

L'armée autrichienne se composait en majeure partie de vieux soldats aguerris aux fatigues de la guerre;

l'armée piémontaise, au contraire, était remplie de recrues qu'inquiétaient à juste titre les récits peu encourageants de leurs anciens. Pour mettre son armée sur un pied aussi élevé, le Piémont avait été obligé d'appeler sous les drapeaux plus de 30,000 pères de famille. De tels éléments ne pouvaient lutter contre les troupes solides et expérimentées de l'Autriche, et cependant les Piémontais se battirent bien. Nous nous faisons un devoir de rendre cette justice à une armée qui, obéissant à la politique aveugle de ses maîtres et agissant contre ses convictions, n'en faisait pas moins bravement son devoir.

Il était environ deux heures de l'après-midi lorsqu'un officier de l'état-major piémontais entra dans la cour de la villa où se trouvait le quartier général du feld-maréchal. Dès qu'on lui eut annoncé l'arrivée de cet officier, Radetzky devina le but de sa mission, et lorsque celui-ci s'avança en hésitant dans la chambre, le feld-maréchal alla au-devant de lui et lui dit : « Je sais ce que vous m'apportez, et je vous en remercie. » Puis il lut tranquillement la dépêche, et en donna un accusé de réception au courrier auprès duquel il insista pour le retenir à dîner ; mais cet officier, en raison même de sa mission, ne pouvait différer son retour à Turin. En s'éloignant il put être témoin d'une scène, moitié comique, moitié dramatique. Lorsque Radetzky entra dans son antichambre en disant : « Messieurs, on nous dénonce l'armistice, » les officiers d'ordonnance se sautèrent au cou. Un d'eux monta aussitôt à cheval et courut au champ de manœuvre, où la garnison faisait l'exercice, pour annoncer cette bonne nouvelle aux troupes. Il y a un usage commun à toute l'armée autrichienne qui consiste, aux jours de bataille ou

de cérémonie, à mettre à la coiffure un rameau vert; c'est ce qu'on nomme le *feldzweig*. Les soldats ornèrent aussitôt leurs bonnets et leurs shakos de cette parure guerrière, la partageant avec leurs camarades et les officiers qu'ils rencontraient. Le soir, toutes les musiques de la garnison, suivies par des milliers de soldats, vinrent jouer sous les fenêtres du feld-maréchal. L'air retentissait des cris de : Vive l'Empereur! vive Radetzky! Les larmes aux yeux, le vieux guerrier descendit au milieu de ses soldats, qui se pressaient autour de lui comme autour de leur père, et le forcèrent à arborer aussi le *feldzweig*. Ce cortège singulier parcourut Milan en chantant l'hymne national; les habitants, effrayés, s'enfermaient vivement dans leurs maisons, pensant que le jour de la vengeance et du pillage était venu; car ils ne pouvaient soupçonner que toute cette joie eût pour raison la déclaration de la guerre.

Nous avons souvent vu, en 1809 surtout, des exemples de l'enthousiasme militaire; mais il n'y en a jamais eu qui aient égalé la joie de cette journée. Avec de tels soldats, Radetzky pouvait être sûr de la victoire.

La dénonciation de l'armistice était une pièce des plus étranges, rédigée en dehors de tous les usages et de toutes les formes habituels. Elle était signée, non pas par le roi, ni par le général major, ni par le chef de l'état-major; mais par le ministère. Le feld-maréchal aurait été parfaitement en droit de ne pas accepter cette pièce et de la renvoyer comme nulle et non valable. C'était avec le roi, c'est-à-dire avec son quartier-maître général agissant en son nom, qu'il avait conclu l'armistice, et non pas avec le ministère; c'était au roi seul à le dénoncer.

Depuis quand un ministère constitutionnel s'arroge-t-il le droit de faire la paix ou la guerre? Cette simple considération aurait dû ouvrir les yeux au roi et lui montrer où le conduisait son ministère. Ce serait ici la place de rapporter ce document, mais nous ne le possédons malheureusement pas.

Le feld-maréchal s'attendait depuis longtemps à cette démarche : aussi son armée était-elle en mesure. Quelques heures après la réception de la dépêche, les courriers galopaient dans toutes les directions, et le lendemain les routes se couvraient de colonnes ralliant leurs lieux de réunion.

L'armée piémontaise n'était plus répartie en corps d'armée, comme l'année précédente; elle se fractionnait en divisions et en deux brigades indépendantes. Ces divisions étaient commandées par les lieutenants-généraux ducs de Savoie et de Gênes, Bes, Perrone, La Marmora, Durando et Ramorino. Les deux brigades se trouvaient, l'une sous les ordres du général Solaroli, l'autre sous ceux du colonel Belvedere.

L'armée autrichienne avait conservé son organisation première. Le 1[er] corps était commandé par le général de cavalerie comte Wratislaw, le 2[e] par le feld-zeugmeister baron d'Aspre, le 3[e] par le feld-maréchal-lieutenant baron Appel, et le 4[e] par le feld-maréchal-lieutenant comte Thurn; le corps de réserve était placé sous les ordres du feld-maréchal-lieutenant de Wocher.

A la tête du corps de blocus devant Venise se trouvait le feld-maréchal-lieutenant Haynau, chargé en outre de maintenir la tranquillité dans l'intérieur du royaume.

Le ministère piémontais, que nous avons vu à l'occasion de la dénonciation de l'armistice usurper les préro-

gatives royales, s'imaginait surprendre le feld-maréchal. Au lieu de cela, ce fut son propre général en chef qui fut surpris. Quoique s'attendant à une prochaine rupture, il ne la croyait pas si imminente ; ses troupes étaient loin d'être suffisamment organisées ; les attelages de l'artillerie n'étaient pas complétés ; les cadres des nouvelles troupes n'étaient pas encore formés, et ils ne le furent que quelques jours avant la bataille de Novare. Eh bien ! on mit une telle précipitation à ce coup de tête que Chzranowsky ne fut qu'au retour du courrier informé de la dénonciation de l'armistice, c'est-à-dire près de six heures après Radetzky.

Quoiqu'on pût facilement avoir à l'armée piémontaise des renseignements exacts sur nos forces et sur notre situation, les opinions les plus diverses se produisaient à notre endroit. On supposait que Radetzky n'ouvrirait pas la campagne avec plus de 40,000 hommes, et on comptait cette fois encore sur la trahison des habitants. Trompé par les émigrés et par les Hongrois attachés au quartier-général, on ne doutait pas que les régiments hongrois et italiens ne désertassent dès qu'ils verraient se déployer le drapeau piémontais. Tout engageait le feld-maréchal à prendre énergiquement l'offensive : la force de ses troupes, leur supériorité morale, sinon numérique, sur celles de l'ennemi, la tranquillité qui régnait dans le pays, enfin tous les avantages qui appartiennent à une armée envahissante, et malgré cela, on s'imaginait que Radetzky ferait une guerre défensive, on était persuadé qu'il se retirerait d'abord sur l'Adda et bientôt sur le Mincio, on se voyait de nouveau maître des hauteurs de Sommacampagna. Cette erreur, on y persista jusqu'au dernier moment ; on saisit des lettres où l'on assurait que l'ordre

du jour où Radetzky désignait à ses soldats Turin comme but de leur expédition, n'était qu'une phrase de rhétorique, car on savait de bonne source que les Autrichiens devaient se retirer derrière l'Adda. Ce n'était pas notre faute si on s'aveuglait avec cette persévérance; nous avions dit loyalement et fièrement à nos adversaires ce que nous voulions faire : ils s'obstinaient à ne pas nous croire.

Les écrivains militaires, surtout les écrivains français, se sont complétement abusés sur le caractère de Radetzky. Il en ont fait une espèce de Fabius Cunctator, lui dont le génie était dans la décision et la hardiesse du coup de main; si dans la campagne de 1848 il n'agit qu'avec prudence et circonspection, c'est qu'il ne pouvait donner aux opérations militaires son application tout entière. Tandis que d'un œil il observait Charles-Albert, de l'autre il regardait Vienne où s'agitait un ennemi plus redoutable que le premier.

Nous n'avons jamais rien su de précis sur le plan de campagne des Piémontais. La rapidité des opérations du feld-maréchal ne lui permit pas de le développer. Le roi, ou plutôt son major général, fut dès l'abord réduit à la défensive, et dès-lors ses mouvements furent subordonnés à ceux de Radetzky. Il n'y a pas à douter que l'ennemi n'ait eu l'intention de prendre l'offensive. D'une part, il était poussé par les émigrés et par un ministère belliqueux; d'un autre côté, il comptait sur un soulèvement général de la Lombardie, formellement promis par les émigrés. Les chambres de Turin avaient décrété une levée en masse, la consulte lombarde en fit autant. Mais, tant que l'armée piémontaise n'aurait pas remporté quelque avantage sur le territoire lombard, il ne fallait pas espérer d'insurrection; on devait donc porter aussi rapidement

que possible le théâtre de la guerre sur la rive gauche du Tessin.

D'après les positions prises par l'ennemi depuis la réouverture des hostilités, il était clair qu'il avait l'intention de traverser le Tessin à Buffalora pour se diriger sur Milan. Les forces ennemies étaient concentrées autour de Novare, dans un rayon conforme à ce plan. La brigade d'avant-garde, sous Solaroli, se trouvait à Oleggio, où elle devait traverser le Tessin pour soulever la montagne contre notre aile droite.

Ramorino, avec la division lombarde, était placé sur la rive droite du Pô, et relié à l'armée principale par un pont de bateaux jeté à Mezzana Corte; il devait prendre position à la Cava, en face de Pavie, y attendre les événements. Le colonel Belvedere était, avec une brigade, à San Giovanni, pour observer Plaisance.

La Marmora se trouvait avec sa division à Sarzana, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Après qu'on eût renoncé à intervenir en Toscane, on aurait bien eu le temps de rappeler ce général à l'armée principale, mais on ne le fit pas, et on le dirigea sur Parme, d'où il devait propager l'insurrection sur nos derrières. Cette division de forces implique que les Piémontais se supposaient très-supérieurs en nombre; mais dans aucun cas on n'aurait dû affaiblir les troupes destinées à être engagées directement avec nous.

Le plus profond secret entourait les mouvements projetés par le feld-maréchal, au point que les généraux placés immédiatement au-dessous de lui ignoraient entièrement son plan. Arrivé à San-Angelo, il n'en avait encore laissé rien transpirer, car de ce point il pouvait encore prendre telle ou telle direction. Il n'est donc pas étonnant que le

général en chef piémontais se soit complètement trompé à ce sujet.

Avant d'en venir aux mains, les deux partis publièrent leur manifeste. Celui des Piémontais s'efforçait de dissimuler sous des déclamations et des accusations la faiblesse d'une cause injuste. Celui de l'Autriche était simple, exposant la vérité aux yeux des gouvernements et des peuples. Dans un ordre du jour concis, Radetzky rappelait à ses troupes leur courage et leurs victoires; il terminait en leur indiquant Turin pour but de leurs efforts. A la suite de cet ordre du jour se trouvait une espèce de manifeste où il commentait sa conduite et celle de ses adversaires. On a reproché à ce document son caractère passionné. Nous ne nierons pas qu'il ne contînt quelques phrases énergiques et que la plume qui l'écrivit ne fut rien moins que diplomatique, mais c'était l'expression de la vérité, et le cabinet de Turin avait donné au vieux soldat assez de raison de perdre patience et de laisser échapper le trop plein de son mécontentement. En même temps le feld-maréchal invita spécialement les habitants de la Lombardie et de Milan à se tenir calmes.

Chrzanowsky adressa également à l'armée piémontaise quelques paroles pour exciter son courage et lui faire espérer la victoire.

Mais la voix d'un chef inconnu et étranger ne pouvait pas produire, sur les sentiments de l'armée piémontaise, les effets des paroles de Radetzky sur les troupes autrichiennes; et, tandis que le soldat piémontais restait froid aux exhortations de son chef, les Impériaux juraient à leur vieux général de vaincre ou de mourir autour de lui.

Il est complètement faux de dire que nous étions bien

servis par nos espions; nous eûmes, au contaire, de nombreux désagréments de ce côté, mais nous possédions des renseignements suffisants pour que Radetzky pût combiner son plan d'opérations. Nous connaissions approximativement l'effectif des forces ennemies, et nous savions qu'elles se portaient sur Novare; il s'agissait donc de maintenir l'ennemi dans la supposition que nous évacuions Milan pour nous retirer derrière l'Adda; puis, par un mouvement rapide, nous reporter sur le Tessin, et tomber sur l'aile droite de l'ennemi assez vite pour qu'il n'eût pas le temps de prendre l'offensive. La chancellerie du quartier-général avait été établie à Créma, et comme les espions ennemis ne connaissaient pas la différence qu'il y a entre les bureaux du quartier-général et le quartier-général actif, ils annoncèrent aux Piémontais que nous avions transporté notre quartier-général à Créma. Il n'y avait plus à en douter, nous battions en retraite. Nous ne laissâmes sur le Tessin que l'avant-garde; toutes les autres troupes, y compris la garnison de Milan, se retirèrent dans la direction de Lodi, réparties sur les différentes routes qui mènent à cette ville.

Le 18 mars, au matin, le feld-maréchal quitta son quartier-général de Milan, se dirigeant vers Lodi. La route de Lodi sort par la Porta Romana, celle de Turin prend naissance à la Porta Vercellina et est située à l'opposé de la première, de l'autre côté de Milan. Faisant allusion à l'ordre du jour du feld-maréchal, un mauvais plaisant imagina de placer à la Porta Romana un écriteau portant ces mots : *Via per Turino.* Cette facétie nous divertit beaucoup, car nous pensions à la figure décontenancée que feraient les Milanais en nous voyant rentrer dans quelques jours par la Porta Vercellina.

Au lieu de se rendre à Lodi, comme on le croyait, Radetzky tourna brusquement à sa droite et arriva vers midi à San-Angelo. Un fort cordon de tirailleurs placés le long du Tessin masquèrent ce mouvement.

Le feld-maréchal s'était logé dans un de ces châteaux moyen-âge comme l'Italie en possède tant. Nous vîmes alors se produire une scène qui exprime d'une façon caractéristique l'esprit dont était alors animée notre armée d'Italie. Dans la soirée, la musique d'un des régiments jouait dans les jardins du château, les soldats s'étaient répandus dans ces jardins, s'entretenant amicalement dans cette confusion de langues qui caractérise l'armée impériale. La gaîté finit par gagner tout le monde, les soldats se mirent à danser, les officiers se joignirent à eux, les vieux généraux eux-mêmes n'échappèrent pas à l'ivresse générale : on aurait dit que le cor d'Obéron venait de sonner au milieu de tout ce monde. Souriant et dispos, comme s'il se fût agi d'une fête militaire, et non pas d'une terrible bataille où allait se décider le sort de l'Italie, Radetzky contemplait avec émotion ce spectacle singulier. Ce fut également à San-Angelo qu'une députation de ses grenadiers vint lui demander la faveur de combattre au premier rang à la prochaine bataille.

Le 19, le feld-maréchal coucha à Torre-Bianca, et apparut le 20 à Pavie, au grand étonnement de ses propres troupes; il y trouva concentrés 60 bataillons, 40 escadrons et 182 canons.

Le 1er corps d'armée était à Mirabello, le 2e à Pavie, d'où il surveillait le Tessin, le 3e à Motta-San-Damiano, le 4e à Belgiojoso; le corps de réserve, avec les réserves de toutes sortes à Fassarmato et à Vimanone.

Sur le Moyen-Tessin se tenait le major Czeh des hus-

sards de Reuss, avec une division de ce régiment et un bataillon du régiment Kinsky; il était relié à la brigade Gorger qui observait le Haut-Tessin jusqu'à Sesto-Calende, et se rattachait elle-même à une division placée à Varese, sous le feld-maréchal-lieutenant Wohlgemuth.

Ces troupes avaient ordre d'observer les mouvements de l'ennemi, et dans le cas où il avancerait, de se retirer, Gorger sur Goggiano et Rosate, Czeh sur Pavie.

A Pavie, un petit bras se détache du Tessin, prend le nom de Gravellone et forme une île boisée; cette île fait partie de notre territoire, elle était occupée par nous et nous donnait la possibilité de jeter un pont sur le fleuve sans violer l'armistice. En outre du pont déjà construit grâce à cet avantage, on jeta encore au-dessous de la ville deux ponts de bateaux qui se trouvaient terminés le 20 au matin. Le pont sur le Gravellone est habituellement un pont de bateaux; mais, naturellement, il avait été rompu, et il ne pouvait être rétabli qu'au moment où cesserait l'armistice; mais nos soldats n'eurent pas la patience d'attendre la fin de l'opération, ils sautèrent presque tous à l'eau, et traversèrent à gué ce petit bras, où ils n'avaient d'eau que jusqu'à mi-jambe.

Le 20, dans la matinée, l'armée se mit en mouvement. Radetzky s'était placé sur le balcon de l'hôtel de *la Lombardie,* où il avait établi son quartier-général, pour voir défiler ses troupes. A peine la tête de la première colonne eut-elle aperçu le feld-maréchal, qu'un immense cri de joie retentit tout d'un coup, se propageant de régiment en régiment, et ne cessa que lorsque le dernier soldat eut perdu de vue Radetzky. Les troupes se rendirent directement aux ponts devant lesquels elles se tenaient serrées en masse, attendant avec impatience le moment où le coup

de midi allait leur annoncer l'expiration de l'armistice. Ce fut comme une étincelle électrique qui aurait parcouru cette masse d'hommes, lorsque du haut de la tour de Pavie retentit l'heure si ardemment désirée. En avant pour Turin! s'écrie-t-on de toutes parts, et le passage commença.

Le feld-zeugmeister d'Aspre commença cette manœuvre et passa divisé en trois colonnes, tandis que la colonne placée sur son flanc gauche et commandée par le général comte Stadion, se trouvant arrêtée par un terrain bourbeux et par une fosse très-profonde, fut obligée d'attendre qu'on lui établît un pont.

Quoique nous sussions que l'ennemi n'était pas en force sur la rive droite du Tessin, nous n'avions aucun renseignement positif sur ses moyens, et nous étions préparés au cas d'une résistance sérieuse. Mais nous nous aperçumes bientôt que nous n'avions affaire qu'au bataillon de chasseurs lombards de Manara, qui après avoir échangé quelques coups de fusils avec nos tirailleurs se retira en hâte vers le pont de Mezzana-Corte qu'il essaya de rompre, aidé en cela par nos canons, car c'était bien plutôt notre intérêt que celui de l'ennemi de voir détruire ce pont.

Le 4e corps montait vers San-Martino et la Cava, et avait envoyé sur Mezzana Corte la brigade Edouard Lichteinstein qui échangea quelques coups de canon avec un corps ennemi fort d'environ 3,000 hommes, resté en deçà du fleuve.

Le 1er corps, formant notre extrême droite, se dirigea vers Zerbolo, d'où il chassa le 21e régiment lombard appartenant à la division Ramorino; ce régiment s'enfuit aussitôt du côté de Mortara.

Le corps de réserve campa à Gravellone. La brigade Wimpfen resta à Pavie pour couvrir les derrières de l'armée; le quartier-général passa encore cette nuit dans la ville.

Le feld-maréchal-lieutenant Wohlgemuth que nous avons laissé à Varese, s'était avancé avec la brigade Gorger vers Rosate, afin de passer le Tessin le 21 à Bereguardo et de rejoindre le 1er corps. L'artillerie et la cavalerie redescendraient jusqu'à Pavie, parce qu'elles ne pouvaient passer sur de simples ponts volants. Par suite de ce mouvement si rapidement exécuté, le feld-maréchal avait divisé la ligne ennemie; l'aile gauche composée des divisions La Marmora, Ramorino et de la brigade Belvedere se trouvait séparée du centre d'opérations; nous prenions le gros de l'armée ennemie par le flanc droit, et dès ce moment il était facile de prévoir qu'avant trois jours il se livrerait une bataille décisive devant Novare, car il n'y avait plus à supposer que le roi tentât de rentrer en Lombardie.

Le général Chrzanowsky attribue la perte de la bataille de Novare à cette circonstance que Ramorino n'avait pas exécuté les ordres datés du 16, qui lui commandaient d'occuper le 20 la position de la Cava avec toute sa division. En conséquence de cette accusation, Ramorino fut traduit devant un conseil de guerre, condamné à mort et fusillé.

Le général Ramorino peut avoir mérité par d'autres crimes cette terrible condamnation et ses juges se souvinrent sans doute de l'échauffourée qu'il tenta en Savoie, en 1834, mais cette fois, l'occasion était mal choisie. Il fallait une victime et il eût été difficile de trouver quelqu'un qui fût plus vulnérable que Ramorino. Quoique

le sort de cet aventurier révolutionnaire nous intéresse fort peu, nous devons dire que nous considérons sa condamnation comme un meurtre judiciaire.

C'était le 20, à midi, que Ramorino devait arriver à la Cava, c'est-à-dire au moment où Radetzky passait le Tessin avec toute son armée. Ramorino avait envoyé sur la rive gauche du Pô, 4 bataillons, savoir : 2 bataillons du 21e régiment, le bataillon Manara et la légion des étudiants de Trente. Quant à lui il était resté sur la rive avec le surplus de ses troupes, redoutant de la part de notre 4e corps, concentré à Belgiojoso et à Corte-Colonna, un passage à Spessa, et comptant, dans ce cas, se joindre au colonel Belvedere pour défendre le défilé de Stradella. Mais il fut trompé par l'assurance qu'on lui donna que nous devions passer le Pô à Plaisance. Nous avons eu entre les mains une lettre d'un de ses amis de Milan qui le prévenait de ce mouvement. Du reste si Chrzanowsky réputait la position de la Cava si importante, pourquoi avoir attendu jusqu'au 20 pour la faire occuper ? Pourquoi ne l'avoir pas fortifiée? Le 20, c'était trop tard, et que pouvait faire Ramorino contre l'armée de Radetzky toute entière? L'irritation de nos soldats, même des troupes italiennes, était telle contre les refugiés lombards, qu'il ne s'en serait pas échappé un seul s'ils les avaient rencontrés. Chrzanowsky, alors à Trente, assure qu'il aurait été averti de l'engagement par le bruit de la canonnade et serait accouru au secours de Ramorino. C'était se fier ainsi à l'éventualité de tel ou tel courant de vent, c'était livrer au hasard le sort de son armée. La vérité est que Chrzanowsky fut surpris et abusé comme le fut Ramorino, et faire fusiller ce dernier pour cette désobéissance, c'était au moins déloyal, eût-il mérité cent fois la mort pour

d'autres choses. Pour notre part, nous n'aurions pas voulu être obligé de mettre notre nom au bas de cet acte de condamnation dont du reste les détails ont été tenus secrets. Il paraît que Chrzanowsky n'avait pas grande confiance dans son ancien collègue, car il lui avait donné l'ordre de détruire le pont de Mezzana-Corte, afin de le forcer à se retirer sur Mortara ou sur San-Nazaro et à rester sur la rive gauche du Pô. On était donc d'autant plus répréhensible de lui confier cette position importante de la Cava, au lieu de la donner à garder à l'armée principale, sous la surveillance du général en chef.

Tandis que l'armée autrichienne rompait ainsi la ligne ennemie, on continuait à croire, au quartier-général piémontais, que Radetzky se retirait sur l'Adda; toutes les dispositions de Chrzanowsky étaient basées sur cette supposition.

Le 20, au matin, les cinq divisions qui devaient entrer en Lombardie à la suite du roi, se trouvaient en position, attendant l'ordre de traverser le Tessin.

La division du duc de Gênes était placée en avant de Trecate, où était établi le quartier-général, elle avait son avant-garde au pont de Buffalora. La division Perrone se trouvait à gauche de la première, à Romentino et à Galliate, la division Bes à droite, à Cerano et à Castelnovo; la division Durando se trouvait également à droite, un peu en arrière, à Vespolate. La division de réserve, sous le duc de Savoie, était auprès de Novare, sur la route de Mortara. La brigade Solarole se trouvait, comme nous l'avons déjà dit, entre Oleggio et Belinzago et touchait à la division Perrone. Ramorino aurait dû être à la Cava, mais il était resté sur la rive droite du Pô, à Casalisma, et se trouvait séparé de l'armée par suite de la rupture du

pont de Mezzana-Corte. On avait placé quatre bataillons à Vigevano pour relier les divisions Durando et Ramorino; mais ce dernier n'ayant pas pris la position réglementaire, il se trouvait que le Bas-Tessin, depuis Vigevano jusqu'à Pavie, restait entièrement découvert; cette circonstance sur laquelle nous ne comptions pas favorisa singulièrement la hardie manœuvre de Radetzky.

Midi sonna, l'armistice cessait. Le duc de Gênes s'avança vers le pont avec sa division. On chercha vainement l'ennemi; on ne vit rien, pas même une patrouille. Le plus grand calme régnait dans la direction de Pavie. On n'avait en aucune façon connaissance de la concentration des troupes impériales sur le Bas-Tessin; il n'y avait donc pas à douter que nous ne nous retirassions sur l'Adda.

Vers une heure, l'ennemi entreprit une grande reconnaissance. Le duc de Gênes passa le pont, sur lequel Perrone s'établit pour soutenir au besoin le duc de Gênes. Le roi voulut être le premier à entrer en Lombardie, et la tête découverte, comme autrefois Godefroid de Bouillon entrait à Jérusalem, il passa le pont à pied à la tête d'une compagnie de bersaglieri; cette fois, c'était la dernière! On ne rencontra personne, excepté dans l'éloignement quelques hussards, qui se retirèrent aussitôt. On s'avança jusqu'à Magenta sans avoir obtenu aucun renseignement sur l'ennemi.

Les habitants de Magenta reçurent très-froidement leurs soi-disant libérateurs; ils leur refusèrent des vivres, et on ne put obtenir d'eux aucune nouvelle de l'ennemi, ils n'étaient du reste pas mieux renseignés que Chrzanowky et son état major. Cette réception dut faire réfléchir le roi sur celle qui l'attendait à Milan. Il ne voulut pas qu'on avançat davantage, avant d'avoir l'assurance que l'ennemi

n'était pas entré en Piémont par un point quelconque. Le duc de Gênes resta donc avec ses troupes à Magenta, tandis que le roi et l'état major retournaient à Trecate et renvoyaient dans ses cantonnements la division Perrone, qui se trouvait sur le pont.

Au retour de l'état major on n'avait encore rien appris à Trecate des mouvements de l'ennemi. Chrzanowsky résolut d'attendre jusqu'au lendemain, et se mit tranquillement au lit à huit heures.

Vers neuf heures arriva un aide de camp du général Bes, annonçant que Radetzky avait heureusement passé le Tessin à Pavie, et que Ramorino ne se trouvait pas sur la rive droite du Pô.

Cette nouvelle inattendue renversait tous les plans offensifs du général en chef ennemi. Ce n'était plus Radetzky qui fuyait devant l'armée Piémontaise, c'était celle-ci qui avait à défendre son propre territoire. On rappela aussitôt le duc de Gênes.

Chrzanowsky n'avait qu'une chose à faire, c'était de diriger toutes ses forces sur Vigevano ; se jetant alors sur notre flanc gauche il pouvait faire beaucoup de mal à Wratislaw, et nous enlever notre artillerie de réserve, engagée dans des chemins détestables et sablonneux. Il se pouvait sans doute qu'il ignorât ce dernier détail, mais ce qu'il devait savoir c'est que lorsqu'on a affaire à un ennemi qui s'avance en masse, on ne divise pas ses forces, et c'est justement cette faute-là qu'il commit.

Les généraux Bes et Durando reçurent immédiatement l'ordre de marcher en avant avec leurs divisions. Le premier avait mission de prendre une position en avant de Vigevano, en poussant son avant-garde jusqu'à San Siro. Le second devait se placer à Mortara.

Les autres divisions ne reçurent leurs ordres que le lendemain matin.

Le 21, au matin, Bes et Durando atteignirent leurs positions. Le duc de Savoie, qui suivait Durando, n'arriva que vers midi. Bes prit position près de Sforzesca, et n'étant pas sans doute informé de la présence de Durando à Mortara, envoya la brigade Casale à Foglioso, pour couvrir son flanc gauche. La brigade de Savoie de la division Perrone arriva vers midi à Vigevano, avec le roi et le quartier-général ; la 2e brigade de cette division, commandée par le duc de Gênes, ne parut qu'à cinq heures du soir ; elle avait été retardée, comme cela lui était arrivé l'année précédente, par la lenteur apportée dans la distribution des vivres.

La brigade Solaroli fut rappelée d'Oleggio et chargée du pont de Buffalora.

Nous avons déjà dit que nous étions fort mal servis par nos espions ; nous n'avions donc pas connaissance des dispositions de l'ennemi et des manœuvres qu'il avait exécutées par suite de notre passage du Tessin. Dans de pareilles circonstances, ce qu'un général en chef a de mieux à faire, c'est de continuer à marcher en avant en prenant toutes les précautions convenables ; c'est ce que fit Radetzky. Il résolut de concentrer ses troupes à Mortara pour se diriger de là sur Vercelli ou sur Novare ; le gros de l'armée ennemie ne pouvait se trouver que sur l'un ou l'autre de ces deux points.

Le feld-maréchal fit manger ses troupes le 21 de bonne heure et reprit son mouvement en avant.

Le 1er corps reçut l'ordre de s'avancer par Zerboli et Gambolo sur Mortara, et de prendre position à droite de cette ville ; il devait en outre envoyer à Vigevano un dé-

tachement commandé par le lieutenant-colonel Schantz et composé de deux bataillons et de deux escadrons avec une demie-batterie de fusées. Ce détachement devait s'emparer de Vigevano, à moins que ce point ne fût occupé par l'ennemi, et couvrir le flanc droit du 1er corps. Le 2e corps devait dépasser Mortara pour laisser le 3e s'établir dans la ville même. Le 4e corps avait pour mission de se diriger par Dorno et San-Giorgio vers Mortara et de prendre position à gauche de la ville. Le corps de réserve, venant par Garlasco et Trumello, devait se placer en arrière de ce point central.

L'armée s'avançait dans cet ordre, à la recherche de l'ennemi, lorsque vers deux heures le bruit de la canonnade, grondant à notre gauche, nous annonça que nous avions enfin atteint notre adversaire; mais le bruit était faible, et nous apprîmes bientôt, par différents rapports, que l'ennemi n'était pas en nombre. Radetzki ne jugea pas nécessaire de modifier l'ordre de marche de l'armée. C'était l'avant-garde du 1er corps qui avait été engagée. La brigade Strassoldo, qui la formait, avait envoyé à droite, du côté de San-Siro, deux bataillons commandés par le colonel Hablitschek, tandis qu'elle-même suivait la route de Garlasco à Vigevano, soutenue par le détachement du lieutenant-colonel Schantz. Hablitschek trouva à San-Siro l'avant-garde, et ne se sentant pas en force, il prit une position suffisamment couverte, où il put attendre l'arrivée de la brigade. Au bout d'une demi-heure, Strassoldo arriva; il amena aussitôt une batterie et jeta sur les tirailleurs ennemis une grêle de grenades qui les força à se replier dans l'intérieur du village. Alors les tirailleurs du 10e bataillon de chasseurs vinrent relever ceux du régiment Holenhohe et on s'avança sur l'en-

nemi; les troupes de brigade attaquant de front, le lieutenant-colonel Schantz à gauche avec un bataillon Latour, le village fut envahi de tous les côtés; nous fîmes une centaine de prisonniers, et l'ennemi se retira sur San-Vittore, où un régiment placé en réserve de ce point le recueillit et le ramena à Sforzesca.

Les nôtres continuèrent à s'avancer sur Vigevano, mais avec précaution, car ils s'attendaient à éprouver sur ce point une résistance sérieuse. L'ennemi avait là le premier régiment de la brigade de Savoie avec dix canons placés aux deux ailes; Chrzanowsky s'y trouvait en personne. Le lieutenant-colonel Schantz attaqua de front la position ennemie avec le 3e bataillon Holenlohe, tandis que trois compagnies Latour se jetèrent sur le flanc gauche. L'ennemi fit alors feu de tous ses canons et de toute sa mousqueterie. Les nôtres furent repoussés avec perte; en même temps l'ennemi se jetait sur notre cavalerie placée à notre aile gauche. Schantz s'élança à la tête de ses hussards, repoussa les fantassins piémontais jusque sur la bouche de leurs canons. Pendant ce temps, notre infanterie se reforma et revint à la charge. Nos hussards se jetèrent alors sur les lanciers ennemis et les repoussèrent également. Le chef d'escadron Hinüber avait été blessé à mort; les lieutenant Carwaly et Usskaw avaient été faits prisonniers, puis délivrés par le chef d'escadron Daschek. En ce moment apparut Wohlgemuth avec une partie de la brigade Gorger, et le combat tourna dès lors complétement à notre avantage.

Ce général était arrivé, comme on l'a vu, de Rosate à Bereguardo, et trouva la rive gauche du Tessin libre d'ennemis. Il s'apprêtait à le traverser sur le pont volant qu'on y avait préparé; mais l'opération du passage se

prolongeant, et la canonnade devenant de plus en plus vive du côté de San-Siro, il avait laissé le général Gorger pour surveiller le passage, et était parti en avant avec quatre compagnies de chasseurs impériaux et dix compagnies de croates dans la direction d'où venait le bruit de la canonnade. Il rencontra en chemin l'artillerie de réserve du 1er corps; comme il en manquait, il emmena une batterie de 12, et arriva sur le terrain au moment où la situation des nôtres commençait à devenir très-critique. Il étendit sa ligne autant que possible, afin de présenter plus de front à l'ennemi, et lui faire croire qu'il allait avoir affaire à des forces considérables. Quatre fois l'ennemi se jeta sur lui à la baïonnette; quatre fois il fut repoussé. Nos chasseurs et nos croates prirent à leur tour l'offensive et se ruèrent également à la baïonnette sur les Piémontais. L'ennemi, quoiqu'il eût reçu du renfort, se retira sur Vigevano, et le combat cessa. Pendant ce temps, les divisions du duc de Gênes et la 2e brigade de la division Perrone étaient arrivées à Vigevano, de sorte que trois divisions se trouvaient réunies sur ce point, formant une masse d'environ 30,000 hommes, à laquelle notre 1er corps aurait pu tenir tête difficilement; heureusement, le jour finissait, et la nuit promettait d'être très-sombre. Chrzanowsky remit le combat au lendemain. Vers minuit, deux officiers lombards vinrent lui annoncer que Durando et le duc de Savoie avaient été battus à Mortara; on se décida alors à se retirer sur Novare.

Le roi passa cette nuit à la belle étoile, au milieu de la brigade de Savoie, enveloppé dans une couverture, un sac de soldat sous la tête en guise d'oreiller, à côté de lui quelques-uns de ses serviteurs qui protégeaient son som-

meil; cette longue stature étendue sur le sol, ce visage pâle comme la mort, éclairé par les lueurs mourantes des feux de bivouacs, tout cela avait quelque chose de lugubre; des convulsions nerveuses crispaient les muscles de sa figure, son bras droit était continuellement en mouvement; des rêves pénibles paraissaient agiter l'âme de ce malheureux monarque.

Chrzanowsky avait envoyé auprès des divisions de Durando et du duc de Savoie, en route pour Mortara, son chef d'état-major Alexandre della Marmora pour surveiller l'exécution des manœuvres prescrites. La Marmora arriva vers une heure; il trouva la division Durando campée en avant de la ville et faisant sa cuisine. La division du duc de Savoie ne parut que vers trois heures.

Aussitôt leur repas terminé les troupes gagnèrent leurs positions. A une faible distance de la ville s'élève une espèce de rideau sablonneux : ce fut derrière ce rideau que se plaça la division Durando; la brigade d'Aoste, formant l'aile gauche, s'appuyait au cimetière ; la brigade Regina, formant l'aile gauche, touchait au cloître de Santo-Albino. Ces deux brigades étaient séparées par un fossé profond, sur lequel on jeta un pont pour les maintenir en communication. Sur la première ligne se déployaient huit bataillons, sur la seconde quatre ; deux batteries d'artillerie défendaient le front. Les murs du cimetière étaient crénelés, et le cloître de Santo-Albino, qui faisait saillie, était occupé par un bataillon.

A droite de cette ligne se trouvait le duc de Savoie, son aile gauche appuyée à la ville, son aile droite s'étendant vers Castel-d'Agogno ; au centre de sa position s'élevait un moulin dit le Nouveau-Moulin, qu'on avait mis en état de défense et garni de soldats ; la brigade de la garde

était à droite et avait mis des troupes dans Castel-d'Agogno ; la brigade Cuneo formait la gauche ; on avait réparti vingt-quatre canons sur cette ligne, et gardé huit en réserve. Un régiment de cavalerie se tenait en arrière de la garde, un autre, avec la batterie de réserve, derrière la ville, sur la route de Novare. Le principal vice de cette disposition consistait en ce que l'armée se trouvait trop rapprochée de la ville. La retraite, exécutée dans des rues étroites, amène inévitablement un désordre funeste ; les bagages, les fourrages, les blessés, les soldats égarés encombrent les rues, et pour peu que l'ennemi lance quelques obus sur la ville, la débandade est complète.

Ce rassemblement de troupes sur lequel aucun des deux généraux ne paraît avoir eu le commandement supérieur, pouvait s'élever à 24,000 hommes avec 48 canons. d'Aspre n'avait que 15,000 hommes et 48 canons.

Comme la journée était assez avancée, l'ennemi ne s'attendait plus à être attaqué. Mais il comptait sans l'activité et l'ardeur de d'Aspre. La division Durando n'avait pas encore achevé de rectifier ses positions, lorsqu'apparut la tête de nos colonnes.

La division du feld-maréchal-lieutenant archiduc Albert marchait la première; derrière elle venait la division Schaffgotsche, qui s'empara de quelques maisons de Santo-Albino, afin de couvrir les derrières de la première division. A ce moment un vif feu de tirailleurs s'engagea, soutenu par une violente canonnade qui, dirigée sur le centre ennemi, porta le désordre dans la brigade Regina qui ne tarda pas cependant à se reformer ; ce fut là que le combat s'engagea. D'Aspre fit former la division archiduc-Albert en quatre colonnes, placées à droite et à gauche de la route. La colonne de droite se composait du ré-

giment archiduc François-Charles et de 2 compagnies de chasseurs, celle de gauche du régiment Kaiser-infanterie et de 4 compagnies de chasseurs, et celle du centre des régiments Gyulai et Paumgarten ainsi que du 11e bataillon de chasseurs. La cavalerie du corps se tenait en en arrière, à Armondo.

Les colonnes, avec l'artillerie masquée dans les rangs, s'avançèrent alors contre l'ennemi ; un combat terrible s'engagea, au milieu d'un impénétrable nuage de poussière qui ne permettait pas d'en suivre les phases. La brigade Regina ne put pas résister longtemps à notre attaque, elle se retira en désordre vers la ville, où Benedek la poursuivit vigoureusement avec les régiments Gyulai et Paumgarten et s'empara des maisons situées en dehors de la Porta-Milano. Un extrême désordre régnait à l'intérieur de la ville ; l'artillerie, les fourgons de bagages, les habitants épouvantés, se heurtaient et se croisaient éperdûment, encombrant toutes les issues. La nuit tombait épaisse et sombre ; d'Aspre, ne voulant pas s'exposer aux hasards d'une lutte dans les rues de la ville, fait suspendre un instant le combat. Mais Benedek à la tête d'un bataillon du régiment Gyulai, soutenu en flanc par deux compagnies de chasseurs, avait pénétré dans Mortara ; il s'élance dans la rue principale, pousse l'ennemi devant lui et atteint la Porta-Vecelli, située de l'autre côté de la ville ; arrivé là il se barricade avec des fourgons et des chevaux morts. Tout d'un coup il entend retentir derrière lui la marche piémontaise ; il est séparé de sa brigade par sa propre barricade, et pris par derrière par l'ennemi. Il n'y a pas à hésiter : il fait faire demi-tour à ses soldats, s'élance bravement au-devant des ennemis, au milieu des balles qui pleuvent de tous côtés autour de lui, et les

somme de se rendre ; le stratagème réussit ; l'ennemi qui se croit cerné, et qui ne peut, à cause de l'obscurité, se rendre compte de sa situation ni de celle de son adversaire, met bas les armes. Pendant ce temps un autre bataillon du régiment Gyulai, conduit par le major Potting avait également traversé la ville, et accourait au secours du colonel. Benedek nettoya entièrement la ville des ennemis qui s'y trouvaient encore, prit 6 canons avec leurs caissons, une grande quantité de bagages, entre autres les chevaux et les bagages du duc de Savoie, et fit prisonniers 66 officiers et 2,000 hommes.

Tandis que la brigade Regina était ainsi maltraitée, la brigade placée à l'extrême gauche avait engagé un feu modéré de tirailleurs avec les nôtres, et se trouvant séparée de la brigade Regina par un fossé, elle ne pouvait courir à son secours, le pont par lequel elle était obligée de passer étant tombé entre nos mains. Durando n'avait pas tardé à leur donner l'ordre de se replier immédiatement sur la ville; lorsque le bataillon envoyé en avant par le commandant de la brigade arriva devant Mortara, il trouva la ville déjà occupée par les nôtres; force lui fut de déposer les armes; les deux escadrons qui venaient ensuite, réussirent, au moyen d'une attaque hardie, à regagner la route de Novare; le reste de la brigade, qui se trouvait sans chef, parvint à gagner également cette route. Tandis que Benedek s'emparait ainsi de Mortara, le général Kolowrat s'était rendu maître de Santo-Albino et en avait chassé le bataillon qui le défendait. L'ennemi revint à la charge, renforcé d'un bataillon, mais il fut repoussé par le régiment Kaiser et le 11[e] bataillon de chasseurs, et, complètement débandé, alla se jeter dans nos rangs à Mortara.

En ce moment arriva le général La Marmora ; il essaya de ramener les fuyards, mais il fut salué par une violente fusillade dirigée sur lui par les tirailleurs autrichiens. Le duc de Savoie avait envoyé au secours de la ville deux bataillons de la brigade Cunea; La Marmora les avait placés en réserve en dehors d'une des portes ; ces troupes, trompées par l'obscurité, se crurent attaquées par l'ennemi et tirèrent sur les leurs ; l'erreur finit par se découvrir et le feu cessa. La Marmora ne sachant plus de quel côté se tourner, forma alors une colonne d'attaque au centre de laquelle il plaça son artillerie ; mais ne connaissant pas le pays, ne sachant pas qu'il existait un chemin qui faisait le tour de la ville, il résolut de s'introduire dans Mortara et de s'y frayer un passage. C'était cette colonne qui s'était heurtée à Benedek; La Marmora se voyant abandonné de ses troupes qui mettaient bas les armes, rejoignit avec une cinquantaine d'hommes le duc de Savoie, auprès duquel il trouva Durando, qui, par suite de l'obscurité, avait été séparé de ses troupes.

Le duc de Savoie, témoin de la défaite de la brigade Regina, s'était rapidement porté à son secours. Il avait envoyé, comme nous l'avons dit, un régiment de la brigade Cuneo pour la soutenir, dans l'intention de rentrer lui-même dans la ville avec le reste de la brigade et deux batteries. Lorsque ces troupes se présentèrent aux portes, elles se rencontrèrent avec des masses de fuyards ; le duc entra dans la ville, essaya de rétablir un peu d'ordre, mais ce fut en vain, il fut lui-même entraîné; il donna alors l'ordre de la retraite sur Castel-d'Agogna. Les nôtres poursuivirent la brigade et lui prirent un canon ainsi que quelques caissons. Après avoir traversé le fossé, le duc prit la direction de Robbio. L'arrière-garde, com-

posée des troupes de la garde, s'égara et se retira à Valenza.

Cette bataille de Mortara peut être considérée comme la plus brillante de toute la guerre. La résolution de d'Aspre, qui continua le combat pendant la nuit, pour ne pas perdre les avantages que venait de lui donner son apparition inattendue, l'habileté de ses dispositions et la sagacité avec laquelle il avait discerné les points vulnérables de la position ennemie, assurent à ce général une des places les plus honorables parmi les officiers supérieurs de l'armée autrichienne. Nous n'aimions pas d'Aspre : son égoïsme froid et son orgueil sans bornes étaient loin de lui attirer nos sympathies; nous n'en sommes que plus heureux de rendre à sa mémoire un hommage auquel souscriront tous ses anciens compagnons, et d'honorer sans restriction ses talents militaires. Il faut ajouter qu'il fut admirablement secondé par les officiers placés sous ses ordres. Le feld-maréchal-lieutenant archiduc Albert forma ses colonnes avec une grande rapidité et marcha bravement au combat, se trouvant toujours le premier là où était le danger, là où sa présence pouvait exciter l'ardeur de ses soldats. Ce fut, sans contredit, le colonel Benedek qui décida de la victoire; grâce à l'audace avec laquelle il avait traversé Mortara, le centre de l'ennemi s'était trouvé rompu; à partir de ce moment, la victoire nous était assurée, l'ennemi eût-il eu 10,000 hommes de plus.

Nous avons dit que nos adversaires avaient commis une grande faute en prenant leurs positions si près de la ville, qui, se trouvant au centre de leur ligne, séparait les divisions du duc de Savoie et celle de Durando ; dès l'instant que Mortara était pris, toute jonction entre ces

deux généraux devenait impossible, et le duc, sans en être venu aux mains, fut obligé de battre en retraite, manœuvre qui lui coûta beaucoup de monde, une grande quantité de ses soldats ayant déserté.

Le 1er corps d'armée resta à Gambolo, le 2e s'établit à Mortara, le 3e à Trumello, le 4e à San-Giorgio, moins un détachement chargé de couvrir son flanc gauche. Le corps de réserve se plaça à Gropello. Radetzky s'était installé sur ce dernier point, afin d'être au centre de toute son armée et de pouvoir se porter vers tel ou tel corps, selon les circonstances. Le commandant du 1er corps nous avait fait savoir que l'ennemi s'était retiré sur Vigevano, mais nous n'en continuions pas moins à être fort mal renseignés sur les mouvements de l'ennemi. Cependant, les rapports de d'Aspre, qui formait maintenant notre avant-garde, et diverses autres sources nous annonçaient que l'ennemi se retirait sur Vercelli et que Novare n'était que faiblement gardé. Ces nouvelles étaient vraies jusqu'à un certain point; car nous savions que les troupes parties de Vigevano n'avaient point passé à Vespostale, elles devaient donc nécessairement s'être dirigées sur Novare et n'avaient pas encore atteint cette ville. Les troupes qui paraissaient regagner Vercelli, étaient celles du duc de Savoie; mais elles changèrent bientôt de direction pour se rendre à Novare.

On ne pouvait pas, du reste, supposer que l'ennemi se dirigeât sur Vercelli. Il risquait d'être attaqué en route, car il ne lui était pas possible d'arriver à Vercelli avant nous sans nous rencontrer : la simple inspection des lieux le démontre. Toutes les probabilités indiquaient que l'ennemi livrerait une bataille auprès de Novare. Au point de vue stratégique, la position de Novare est mauvaise

lorsque l'adversaire vient de Mortara; mais elle a, au point de vue tactique, de grands avantages qui peuvent assurer la victoire à qui sait en tirer parti. Dans la position désespérée où se trouvait le général ennemi, une bataille devant Novare était sa dernière ressource, la seule qui lui permît d'espérer un succès.

On a reproché à Radetzky de s'être avancé trop lentement à la suite du combat de Mortara, tandis qu'en agissant rapidement il aurait pu arriver à Novare avant l'ennemi. Nous répondrons à cela que nous avions devant nous un ennemi nombreux et que nous ne savions pas où se trouvaient ses forces principales. Le roi était à Vigevano; cela nous indiquait que nous avions devant nous trois fortes divisions qui nous auraient accablé si nous n'avions pas été vainqueurs le 21 à Mortara. Nous devions nous tenir sur nos gardes et être en état de soutenir tel ou tel de nos corps en cas d'attaque de la part de l'ennemi.

Nos troupes étaient bien approvisionnées, les distributions se faisaient régulièrement. Nous n'avions pas à craindre de voir un corps retardé dans ses mouvements par suite de l'absence de ses vivres, comme cela eut lieu plusieurs fois chez nos ennemis dans les moments les plus graves. Lorsque l'ordre des marches le permettait, Radetzky faisait manger les troupes à dix heures du matin. Il est toujours bon, répétait-il, d'avoir quelque chose dans le ventre; à la guerre on ne sait jamais quand on dînera. Il appliquait ce principe à ses repas; il nous faisait souvent déjeuner à neuf ou dix heures du matin. Nous nous souvenons qu'un jour où l'on avait servi le repas à huit heures, nous lui fîmes observer qu'on ne se mettait pas à table à cette heure-là. « Vous verrez, nous répondit-il, que personne ne s'apercevra de l'avance. »

Le 22, à onze heures, les troupes ayant mangé, l'armée se mit en marche dans la direction de Novare. Le 1er corps campa à Cilavegna ; le 2e, le 3e et le corps de réserve suivirent par étapes la grande route de Novare : le 2e corps campa à Vespostale, avec son avant-garde placée à Garbagna ; le 3e corps et la réserve se trouvaient en arrière du précédent ; le 4e s'avança jusqu'à Torre di Robbio en traversant l'Agogna ; il se reliait directement au 2e corps. Cet ordre de marche était parfaitement combiné, il était bien concentré et disposé dans la prévision d'une bataille à livrer devant Novare. Nous verrons bientôt que sur de fausses indications nous modifiâmes cet ordre, et que, par cette faute, nous sauvâmes l'ennemi de la défaite la plus complète qu'eût jamais essuyée une armée.

La nouvelle des événements de Mortara avait réduit à néant tous les plans offensifs de Chrzanowsky. Il n'avait plus à choisir ; il fallait risquer son salut dans une bataille ; une victoire décisive pouvait seule le sauver. On lui avait donné mission de se jeter en Lombardie. Il serait superflu de démontrer l'absurdité d'une pareille tentative. Ce sont des projets fort brillants sur le papier, des bulles de savon qui s'évanouissent au premier souffle. Du moment que le général ennemi ne voulait pas se retirer à Vercelli et se retrancher derrière la Sesia, il lui fallait absolument livrer une bataille décisive ; il le fit, et agit courageusement et habilement. Il n'y avait plus à faire de stratégie, la tactique était tout maintenant.

Dans la nuit du 22 au 23, nous reçûmes la nouvelle confirmée par le feld-maréchal-lieutenant d'Aspre, que l'ennemi n'avait laissé que quelques mille hommes à Novare et s'était dirigé en masse sur Vercelli. De Vigevano

à Novare, il y a trois postes; en supposant l'ennemi parti de Vigevano le 22, il pouvait être arrivé à Novare, mais non pas l'avoir dépassé; ce simple calcul aurait dû nous éclairer et nous décider à conserver notre ordre de marche. Mais la crainte de voir l'ennemi lui échapper et avec lui la bataille décisive qu'il espérait, décida le feld-maréchal à modifier, pendant la nuit, la marche des troupes; il voulait être en état de joindre l'ennemi, soit qu'il se trouvât à Novare, soit qu'il fût en route pour Vercelli, car il ne pouvait pas encore être arrivé à ce dernier endroit. Il donna l'ordre au 1er corps de prendre à Robbio la route de Borgo-Vercelli, de manière à pouvoir être porté, selon les circonstances, soit sur Novare, soit sur Vercelli. Le 2e corps devait marcher, dès le matin, vers Novare, et le 4e sur Vercelli, lorsqu'il aurait reçu avis du 2e corps que nous occupions Novare. Le 3e corps et le corps de réserve devaient suivre le 2e. Le changement de direction apporté dans la marche du 1er corps eut pour résultat que, ne se trouvant placé ni sur l'un ni sur l'autre des deux points où l'on comptait rencontrer l'ennemi, ce corps n'arriva sur le terrain qu'au moment où la bataille était terminée.

Le 22 au jour levant, Chrzanowsky avait quitté Vigevano avec ses trois divisions, et était arrivé à Trecate vers midi. Il y laissa le duc de Gênes, et avec les divisions Bez et Perrone, continua sa marche sur Novare, où il arriva le soir. A Novare il trouva les débris de la division Durando. Le duc de Savoie, retardé par le détour qu'il avait été obligé de faire, n'arriva que dans la nuit. Le général Solaroli que nous avons laissé au pont de Buffalora avait été ramené à Santo-Agobro sur la route de Trecate.

Le 23, Chrzanowsky avait concentré toutes ses forces à Novare; l'armée ennemie comptait environ 54,000 hommes et 122 canons.

La ville de Novare a d'anciennes fortifications; elle posséde une forteresse qui date du moyen-âge. Quelques portions de ces fortifications peuvent être mises en état de défense; mais à dire vrai, la ville peut être considérée comme une ville ouverte. Le terrain qui l'entoure a toutes les particularités du terrain de la Lombardie; il est consistant, coupé de fossés, parsemé de plantations et d'arbres peu avancés, il est vrai, à cette époque de l'année. Au sud de la ville le terrain s'élève et forme une colline qui coupe presque perpendiculairement la route de Mortara; au point d'intersection de la route et de la ligne factice de la colline, se trouve une église entourée de quelques maisons, c'est ce qu'on appelle la Bicoque. De chaque côté de la ville coulent parallèlement, en courant du nord au sud, deux ruisseaux, nommés l'un le Terdoppio oriental, l'autre l'Agogna occidental.

La position dans laquelle Chrzanowsky attendait la bataille se trouvait bornée par les deux torrents, elle s'étendait sur les hauteurs de la Bicoque qu'elle dépassait un peu.

Il occupait une étendue d'environ une lieue, mais il pouvait raccourcir facilement cette ligne, de nombreux canaux, parallèles aux torrents, lui offrant des points d'appui suffisants. L'aile droite de Chrzanowzky s'appuyait à un de ces canaux, sur lequel se trouve une métairie importante appelée Citadella, occupée par Durando avec la brigade d'Aoste et le reste de la brigade Regina. A côté de lui se trouvait Bes, formant le centre; puis venait l'aile gauche, sous Perrone. Ce dernier occupait solidement la Bicoque, et un point nommé Olego situé à sa gauche. En

arrière de l'aile gauche, près de l'église de Santo-Nazzaro, se trouvait le duc de Gênes, ayant à sa droite son frère, le duc de Savoie; les troupes des deux ducs, formées en masse, composèrent la réserve. A l'extrême gauche, à cheval sur la route, s'appuyant à Trecate et à Galliate, son front couvert par le Terdoppio, se tenait le général Solaroli avec sa brigade composée de six bataillons, d'une batterie lombarde et des dragons lombards.

La position du général ennemi était très-bien choisie et solide; son intention était évidemment d'amener ses réserves au moment où nos troupes se seraient affaiblies en attaquant les deux points qui commandaient la position, c'est-à-dire la Bicoque et Olengo. Le défaut de cette position était que le front se trouvant très-allongé, retombait sur la ligne de retraite, et que, par suite, l'ennemi risquait de perdre cette ligne pour peu que le combat tournât à son désavantage; c'est ce qui arriva. Mais il n'était pas possible à Chrzanowsky d'éviter cette faute de stratégie; il ne pouvait, nous l'avons déjà dit, se sauver que par la tactique, et il faut reconnaître que sa position était aussi bien choisie, la disposition des troupes aussi bien réglée que possible. Une autre faute, mais moins importante, c'était de s'être acculé à Novare, qui présentait les mêmes inconvénients et les mêmes dangers qu'un défilé qu'il faudrait traverser en cas d'échec.

Par suite de notre passage sur le Tessin, l'armée piémontaise était diminuée de 20,000 hommes qui restaient inactifs sur les bords du Pô. Les combats de Sforzesca et de Mortara avaient dû coûter environ 8,000 hommes à l'ennemi; de sorte qu'il lui en restait 53 ou 54,000 à mettre en ligne.

Nos forces étaient à peu près les mêmes; mais il faut observer qu'il n'y eut guère que la moitié de nos troupes qui fut engagée.

A neuf heures, l'armée ennemie était établie dans toutes ses positions. Vers onze heures le roi quitta son palais, dans l'intention de parcourir le front de ses troupes, lorsque le grondement du canon lui annonça que le combat commençait sur les hauteurs de la Bicoque. Le roi mit son cheval au galop; les troupes au milieu desquelles il passait le saluaient de leurs vivats, mais ce n'était plus là de l'enthousiasme : c'était le dernier cri d'une confiance affaiblie, d'un amour qui s'en allait; cela ne résonnait pas joyeux, clair et bruyant : cela grondait comme le roulement du tonnerre dans le lointain.

L'erreur où nous étions au sujet de la direction prise par les troupes ennemies se prolongeait au point que d'Aspre fit dire dans la nuit au comte Thurn qu'il pouvait continuer de marcher sur Vercelli, parce qu'il était en état de tenir tête aux troupes peu considérables qu'il rencontrerait à Novare.

Le 23 au matin, vers dix heures, après le repas, d'Aspre, formant la tête de notre armée, s'avança vers Novare. L'archiduc Albert avec sa division formait l'avant-garde, suivi à quelque distance par la division Schaffgotsche. A Nibbiola l'archiduc Albert détacha sur Monticello, pour protéger son flanc gauche, le colonel comte Kielmansegge avec un bataillon de son régiment, une division du 11e bataillon de chasseurs, et un escadron de hussards de Reuss. Ce petit détachement rendit de grands services à l'archiduc en l'empêchant d'être tourné par l'ennemi; le brave colonel Kielmansegge fut tué à la tête de ses troupes.

Il était environ onze heures, lorsque notre extrême avant-garde rencontra l'ennemi à Olengo : elle crut n'avoir affaire qu'à l'arrière-garde piémontaise; le combat s'engagea vivement entre les tirailleurs.

L'incompréhensible aveuglement de d'Aspre, qui persistait à croire qu'il n'avait devant lui qu'une faible partie de l'armée piémontaise, l'enivrement des brillants succès que, grâce à son audace, il venait de remporter à Mortara, lui firent négliger toute mesure de prudence; au lieu d'envoyer une reconnaissance pour se renseiguer au sujet des forces ennemies, il résolut de les attaquer immédiatement avec tout son monde.

Il fit former la division de l'archiduc Albert en colonnes d'attaque des deux côtés de la route; on plaça à gauche la brigade Kolowrat avec deux bataillons du régiment François-Charles, à droite le 9e bataillon de chasseurs et deux bataillons du régiment Kaiser. D'Aspre, reconnaissant que l'ennemi déployait des forces imposantes vis à-vis de son aile droite, plaça au centre, sur la route, la brigade Stadion, avec deux bataillons du régiment Gyulai, le 11e bataillon de chasseurs, et un bataillon du régiment Paumgarten avec une demie-batterie de fusées et une batterie de 12. La division Schaffgotsche formait la réserve, et avait derrière elle toute la cavalerie, à l'exception de deux escadrons des chevaux-légers de Windischgraetz, envoyés à l'extrême gauche pour la couvrir. Ses troupes ainsi disposées, d'Aspre donna l'ordre de l'attaque; l'archiduc Albert se tenait à la tête de ses troupes.

Le feu de tirailleurs devenait de plus en plus vif, lorsque la tête de nos colonnes d'attaque apparut en face des positions ennemies. Les Piémontais avaient disposé une batterie de seize pièces, qui jetaient le désordre et la mort dans nos rangs; les régiments François-Charles et Kaiser n'en continuaient pas moins d'avancer avec un admirable sang-froid. Le premier de ces régiments se dirigea sur un point nommé Montebello placé à gauche

de l'ennemi et fortement gardé; son premier bataillon se jeta sur le village et s'en empara; le second bataillon, arrêté par des embarras de terrain, était resté en arrière. Les tirailleurs ennemis se retiraient peu à peu sur les hauteurs; mais malgré les efforts personnels de l'archiduc Albert, qui ne voulait pas abandonner les avantages qu'il venait de remporter, les nôtres durent céder à la violente canonnade de l'ennemi et évacuer Montebello; en ce moment arriva le second bataillon du régiment François-Charles, soutenu d'une demie batterie de fusées; le combat se rétablit, nous reprîmes une seconde fois les maisons de Montebello; la brigade de Savone ne pouvant résister à notre attaque se retira en désordre; alors apparut la seconde ligne, formée par le régiment de Savoie; ces troupes excitées par la présence du roi, reconquirent Montebello. L'ennemi tenta en même temps de tourner notre flanc gauche, mais il fut repoussé vigoureusement par le régiment François-Charles. Sur ces entrefaites arriva le général comte Stadion avec sa brigade; il releva le régiment François-Charles qui avait épuisé ses munitions. Deux batteries et une batterie de fusées amenées par Stadion réduisirent au silence l'artillerie ennemie; une nouvelle colonne revint alors à l'assaut, nos tirailleurs gravirent les hauteurs, et quelques-uns des plus hardis s'avancèrent jusqu'auprès du roi; ils furent enveloppés et faits prisonniers. L'artillerie s'était considérablement renforcée, et bientôt trente-deux pièces de canon tonnèrent contre notre colonne. Malgré l'arrivée du régiment Gyulai commandé par Benedek, ainsi que d'un bataillon du régiment de Kinski et du 1er bataillon des volontaires viennois envoyés par Schaffgotsche, toute notre bravoure échouait contre l'énorme supériorité de l'ennemi; lorsqu'un ba-

taillon avait un peu souffert, il le retirait et le remplaçait par un nouveau.

L'archiduc Albert, après deux heures de lutte, n'avançait pas; ce combat acharné avait coûté la vie au major Ostrich, du régiment François-Charles, et au lieutenant-colonel Seyffert, du régiment Gyulai; le comte Stadion avait reçu une blessure à la poitrine.

Pendant cet engagement, la colonne dirigée par le colonel Kielmannsegge avait, à Torrione Quartara, rencontré l'ennemi s'apprêtant à tourner notre flanc gauche. Cette tentative échoua devant la fermeté du colonel et de ses braves soldats. Kielmannsegge eut le pied emporté par un boulet, et mourut quelques heures après de sa blessure.

La gravité de cet engagement et les rapports des prisonniers ouvrirent enfin les yeux à d'Aspre, et le forcèrent enfin à reconnaître qu'il avait affaire au roi et à ses 60,000 hommes, et non pas à une faible arrière-garde. Il dépêcha aussitôt un officier au feld-maréchal Appel pour lui dire d'accourir immédiatement à Novare; il fit prier également Thurn d'abandonner sa marche sur Vercelli pour se rendre à Novare; mais Thurn, averti par le bruit de la canonnade, avait compris que d'Aspre était engagé et n'avait pas attendu sa dépêche pour accourir en toute hâte à son secours.

Radetzky attendait, à son quartier-général de Lavezzaro, les rapports de d'Aspre sur ce qu'il avait dû trouver devant Novare, pour se porter, selon les circonstances sur Vercelli ou sur Novare. Mais vers onze heures il entendit gronder le canon, et quoique n'ayant encore reçu aucune nouvelle, il se rendit aussitôt compte de ce qui se passait. Il ordonna au 3e corps et à la réserve de se rap-

procher de d'Aspre, afin de pouvoir le soutenir au besoin. Il envoya en même temps l'ordre au 4e corps de ne plus se diriger sur Vercelli, mais sur Novare; le 1er corps devait suivre le 4e. Nous avons vu que Thurn avait pris l'initiative et devancé les ordres du feld-maréchal. Ces dispositions prises, Radetzky monta à cheval. Le premier rapport de d'Aspre était assez rassurant, mais à chaque nouvel envoi il devenait plus pressant, et nous comprîmes bientôt que l'ennemi s'était concentré à Novare et non pas à Vercelli. Le feld-maréchal accéléra sa marche, s'embarrassant à chaque instant dans les bagages du 2e corps, qui suivaient la route, et qu'on avait oublié de parquer. Cet obstacle retarda également l'arrivée du 3e corps.

Tandis que l'archiduc Albert s'acharnait contre la Bicoque, s'exposant aux plus grands dangers et ramenant sans cesse à l'assaut ses troupes, toujours repoussées, le général Kolowrat, avec deux bataillons de Kaiser-infanterie, quatre compagnies de chasseurs et une demi-batterie à cheval, avait pris l'offensive. Il plaça la demi batterie dans la direction de la Casina Castelazzo et ouvrit le feu, mais l'ennemi opposa à cette artillerie une batterie de douze pièces, qui en démonta deux des nôtres. Alors Kolowrat s'avança à pied à la tête de son détachement, précédé par ses chasseurs, déployés en tirailleurs. Il prit deux fois la Casina Castelazzo; deux fois il en fut chassé par l'ennemi. A la fin, grâce à un renfort composé d'un bataillon Furstenwarther et d'un bataillon Kinsky, il parvint à se rendre maître de la Casina Castelazzo; il poursuivit l'ennemi jusqu'à Forsada, où il fut arrêté par des forces supérieures. Pendant ce temps, la brigade Lichtenstein, de la division Schaffgotsche, s'était avancée en première ligne, et avait logé le 2e bataillon de chasseurs impériaux

dans le village d'Olengo, situé à sa droite. En ce moment, d'Aspre avait toutes ses troupes engagées. L'archiduc Albert s'était élancé de nouveau contre la division Perrone et l'avait enfin mise hors d'état de reprendre l'offensive. Perrone, un des rares généraux qui approuvaient la guerre, venait d'être tué. Chrzanowsky donne alors l'ordre au duc de Gênes de s'avancer avec sa division et de se jeter sur notre aile droite. Le duc marche hardiment à la tête de la première brigade de Piémont, laissant la seconde en réserve; le 3e régiment prend à droite, le 4e à gauche de la route; le général Passalacqua, qui conduisait ce régiment, tombe percé de trois balles en arrivant sur le terrain. Le duc, à la tête du 4e régiment, tourne notre ligne à Castelazzo, et, soutenu par le 14e régiment, s'avance jusqu'à Olengo. Là il rencontre le 2e bataillon de chasseurs impériaux. Le major Hubel, qui commandait cette troupe, comprenant l'importance de cette position, avait déclaré à ses soldats qu'ils devaient tenir jusqu'au dernier homme. Le duc de Gênes, après avoir triomphé des troupes qu'il avait rencontrées sur son passage, entra résolûment dans le village; mais arrivé là, il se heurta contre la résistance désespérée des chasseurs. On dit que Chrzanowsky, craignant que le duc de Gênes ne se laissât emporter et n'exposât trop ses troupes, lui donna l'ordre de se retirer en arrière de Castelazzo. Quoiqu'il en soit, Hubel resta maître d'Olengo, et sauva notre aile gauche d'un désastre; il prit aussitôt l'offensive, s'empara de Forsada, où l'ennemi avait pris position, et où il trouva une demi-batterie de 16. Chrzanowsky, inquiété par la résistance de notre aile droite, qu'il avait sauvée lui-même de l'attaque du duc de Gênes, envoya contre la Bicoque trois régiments frais, deux de la division de Savoie, conduits par le duc

de Savoie lui-même, et un de la division Bes : ces troupes rétablirent le combat sur ce point, et commencèrent à gagner du terrain. Le moment était décisif.

L'épuisement de nos troupes était extrême; elles ne pouvaient plus soutenir cette lutte si inégale. L'ennemi renouvela son attaque; d'Aspre céda; l'ordre de ses troupes était détruit, les soldats combattaient au hasard, là où ils se trouvaient.

Nous ne croyons pas qu'il y ait d'exemple, dans l'histoire moderne, que 15,000 hommes aient soutenu ainsi, sans être vaincus, l'effort d'au moins 50,000 ennemis.

Il était trois heures. D'Aspre, tout en prenant les dispositions nécessaires pour rétablir sa ligne de bataille, regardait avec anxiété la route par où devait venir le 3e corps; enfin il aperçut dans le lointain la tête de ce corps qui s'avançait au pas de course, enseignes déployées. Une commotion électrique parcourut les rangs du brave 2e corps; maintenant la victoire était assurée. Derrière le 3e corps venait la réserve. Radetzky arriva sur le champ de bataille presqu'en même temps qu'Appel; sa présence releva le courage des plus abattus.

Le peu d'extension de notre front nous avait exposé aux plus grands dangers, car d'Aspre risquait à tout moment de voir ses ailes tournées par l'ennemi. La division Lichnowsky, laquelle formait la tête du 3e corps, fut immédiatement disloquée; on envoya à l'aile gauche la brigade Alemann, composée de quatre bataillons et d'une batterie, et à l'aile droite la brigade Maurer avec trois bataillons. La division du prince Taxis fut placée momentanément en arrière du centre, en attendant l'arrivée du corps de réserve. Par suite de l'impossibilité où était le 2e corps d'exécuter une manœuvre quelconque, le 3e corps se trou-

vait disséminé aux extrémités opposées de la ligne. On plaça vingt-quatre canons vis-à-vis la ligne ennemie, et le combat recommença. Notre aile droite, renforcée maintenant de la brigade Maurer, attaqua la première; elle parvint à chasser l'ennemi de sa position; Castelazzo et Forsada furent repris; les batteries ennemies se voyant abandonnées par les troupes se retirèrent précipitamment; l'aile gauche piémontaise fut poussée vivement contre Novare.

Chrzanowsky avait ordonné à l'aile droite, qui n'avait eu jusque-là à lutter que contre le détachement de Kielmannsegge, de prendre l'offensive, afin de soulager les troupes qui se trouvaient à la Bicoque. Le général en chef dirigeait en personne ce mouvement, à la tête de la division Durando et d'une partie de la division Bes. Il avança pendant quelque temps sans rencontrer de résistance, mais bientôt il se trouva en face de plusieurs batteries installées par le directeur de l'artillerie, général Stwrtnik; le combat s'engagea vivement; mais avant que l'avantage se fût prononcé, Chrzanowsky, instruit des dangers que couraient son aile gauche et son centre, se retira subitement et se dirigea vers la Bicoque.

Le feld-maréchal se trouvait en arrière de ce point; la nuit commençait à venir, lorsqu'apparut enfin la tête du corps de réserve. Se souvenant de la promesse faite à ses grenadiers, au château de San-Angelo, il avait fait former ses cinq bataillons en colonnes d'attaque. Il avait l'intention de se jeter avec eux contre le centre ennemi. Ces braves troupes attendaient impatiemment l'ordre de s'élancer, lorsque le bruit des fusées nous annonça l'arrivée du 4e corps.

A peine la brigade Alemann avait-elle rejoint l'archiduc

Albert, que celui-ci reprit l'offensive avec un redoublement d'énergie ; il ne remportait pas d'avantages décisifs, mais il gagnait toujours du terrain. Durando attaqué en front par l'archiduc, pris en flanc par le 4e corps, s'était retiré, tout en luttant. En ce moment Chrzanowsky arrivait à la Bicoque, pour être témoin de ce mouvement. Le point capital de la ligne ennemie, ce point contre lequel nous avions lutté tout le jour, était entre nos mains. La retraite de Durando avait découvert la Bicoque ; nos batteries, amenées rapidement, vinrent jeter la mort dans les rangs des Piémontais, qui se retirèrent en désordre vers Novare. Le duc de Gênes, qui avait eu trois chevaux tués sous lui dans cette journée, parvint à réunir trois bataillons, et se mettant à pied à leur tête, essaya de les ramener contre nos troupes; mais accueilli par une violente mitraille et une vive mousqueterie, il fut obligé de se retirer.

Le roi n'avait eu aucune part à la direction de la bataille ; il s'était tenu toute la journée à l'endroit où le feu était le plus violent; il fut un des derniers qui abandonnèrent le Bicoque; en s'en allant, il retournait de temps en temps son cheval de notre côté ; il rentra au pas dans la ville.

Dès que l'ennemi eut évacué les hauteurs, nos batteries s'y installèrent et dirigèrent une canonnade violente contre la ville; les Piémontais nous répondaient de derrière les murailles ruinées ; le roi se tenait là, au milieu des canons, contemplant ce champ de bataille, où il venait de perdre sa couronne, et ne prenant pas garde aux dégâts causés autour de lui par nos projectiles. Les personnes qui l'entouraient croyaient le voir frappé d'un moment à l'autre. Le général Jacob Durando lui prit le

bras et voulut l'entraîner. « Laissez-moi, général, s'écria l'infortuné monarque, c'est aujourd'hui mon dernier jour, laissez-moi mourir ! »

C'était un an avant, jour pour jour, le 23 mars, que Charles-Albert avait publié son manifeste contre l'Autriche, et qu'il avait donné à ses troupes l'ordre de marcher sur le Tessin.

Il faisait nuit noire. Lorsque Durando arriva avec ses troupes auprès de la ville, il fut reçu par une volée de mitraille, lancée du haut des remparts. On reconnut bientôt l'erreur. Le désordre était extrême aux abords des portes, mais l'obscurité de la nuit et la pluie qui tombait à torrents protégèrent la retraite de nos adversaires. A huit heures, il ne restait plus hors de la ville que les morts et les mourants. La brigade Solaroli, qui n'avait presque pas été engagée, rentra comme le reste de l'armée.

Le comte Thurn, que nous avons laissé marchant sur Confienza, avait atteint ce point vers midi ; la canonnade de Novare grondait de plus en plus forte. Il accéléra sa marche, gagna la grande route, et arriva entre cinq et six heures au pont de l'Agogna, qu'il trouva libre ; il ne rencontra qu'un faible détachement de cavalerie qui fut refoulé dans la ville par les chevau-légers de Windischgraetz. Durando se voyant menacé à gauche par nos troupes maîtresses de la Bicoque, à droite par le corps de Thurn, avait comme nous l'avons vu renoncé à son offensive, et battu en retraite. Il envoya contre Thurn quelques troupes avec de l'artillerie, mais elles furent reçues par le général comte Degenfeld, commandant l'avant-garde, qui leur prit trois canons et leur fit 400 prisonniers. C'était en ce moment que le feld-maré-

chal se préparait à faire avancer ses 5,000 grenadiers, lorsqu'on vint lui annoncer que la Bicoque était en notre pouvoir; un second avis, adressé par le colonel Benedek, lui apprit que l'ennemi était en pleine retraite ; le feu des batteries se tut. La bataille de Novare était gagnée.

Radetzky demeura quelque temps encore sur le champ de bataille pour recevoir les rapports qui lui arrivaient de tous côtés. L'obscurité de la nuit, la violence de la pluie rendirent fort pénible son retour à son quartier-général de Vespolate ; il manqua plusieurs fois d'être écrasé au milieu des fourgons, des canons et des caissons, dont la route était encombrée.

Il faisait nuit, les troupes avaient accompli leur œuvre, et elles étaient épuisées, elles avaient certainement le droit de se reposer, mais nous étions maîtres de toutes les positions qui dominent Novare, nous pouvions, avec nos 200 bouches à feu, accabler la ville où se pressait l'armée en déroute. Si, après un bombardement énergique on avait lancé, le soir, sur la ville, le 4e corps et le corps de réserve, les conséquences de la victoire eussent été immenses ; la plus grande partie du matériel fût tombé entre nos mains ; l'armée piémontaise eût été complètement dissoute. Pourquoi n'avons-nous pas profité de nos avantages ? Nous supposons, nous, que l'humanité de Radetzky se révoltait contre l'idée d'une prise d'assaut, qui eût été suivie inévitablement du meurtre de milliers d'innocents.

Des témoins oculaires nous ont fait un tableau véritablement effrayant du désordre qui régnait dans la ville pendant cette nuit. La majeure partie de l'armée piémontaise n'avait pas mangé de la journée. Après une pareille lutte et une pareille retraite le soldat s'était affranchi de

la discipline ; il se jetait dans les maisons des habitants, en s'écriant : « Le bourgeois a voulu la guerre ! Eh bien, qu'ils la paie maintenant ! » On se contenta d'abord de chercher des vivres, mais bientôt on en vint au pillage ; la voix des officiers était méconnue, il fallut faire avancer de la cavalerie, et tirer sur les pillards. Les soldats s'enfuyaient dans toutes les directions pour regagner leurs foyers. Il n'y avait qu'un armistice qui pût sauver l'armée ; si nous poursuivions notre marche, tout était perdu pour elle.

Avant d'abandonner le rempart, le roi envoya chercher le ministre Cadorna, qui suivait le quartier-général pour contrôler et surveiller ses actes. Cadorna arriva tout blême et tout défait, car il n'était plus à la tribune du palais Carignan, mais sur un bastion ébranlé à tout moment par les projectiles ennemis. Le roi lui montra le champ de bataille et lui donna l'ordre de se rendre avec le général Cassato auprès de Radetzky pour lui proposer un armistice et la suspension immédiate des hostilités. Radetzky repoussa cette dernière proposition, mais invita les parlementaires à se représenter le lendemain pour entamer les négociations. Le roi reçut cette nouvelle sans rien dire. Vers neuf heures il envoya chercher les deux ducs ses fils, les principaux généraux et le ministre Cadorna. Lorsque ces personnages furent tous réunis, le roi entra dans la chambre où ils se trouvaient, et d'une voix calme mais sourde il prononça les paroles suivantes :

« Messieurs, je me suis sacrifié pour la cause de l'Italie ; pour elle, j'ai exposé ma vie, la vie de mes enfants, mon trône ! J'ai été malheureux dans mon entreprise. Je sens que je suis le seul obstacle à la conclusion d'une

paix qui est maintenant une nécessité. Je ne peux cependant me résoudre à la signer. Puisque je n'ai pu trouver la mort que j'ai cherchée dans le tumulte de la bataille, je veux être la dernière victime sacrifiée à la patrie ; je dépose ma couronne, je la résigne en faveur du duc de Savoie, mon fils. »

Il embrassa ensuite tous les assistants qui fondaient en larmes, et, arrivé au seuil de la porte, il jeta un dernier adieu à ses fils et aux généraux ; puis il écrivit une lettre à la reine et disparut du palais.

Au milieu de la nuit, vers onze heures, une berline de voyage, accompagnée d'un unique domestique et escortée d'un sous-officier, fut amenée dans la cour de la ferme où se trouvait le quartier général du comte Thurn. Un homme descendit de la voiture et entra dans la cuisine où se tenaient le général Thurn et ses officiers d'état-major. « Je me nomme le comte de Bargé, dit l'inconnu ; je suis colonel de cavalerie au service du Piémont, et la bataille terminée, j'ai obtenu la permission de me rendre à Nice, où se trouvent mes propriétés. Vous avez gagné la bataille sur tous les points ; Charles-Albert a abdiqué, et des négociations de paix vont être entamées avec Radetzky. » Le comte Thurn lui offrit une tasse de café, qu'il accepta, et la conversation s'engagea, l'étranger s'exprimant avec beaucoup de justesse sur tous les détails et tous les événements de la journée. Puis Thurn signa le sauf-conduit, et l'inconnu remonta dans la berline, qui repartit au galop. Cet homme, c'était Charles-Albert, tout à l'heure roi de Sardaigne, maintenant simple particulier, qui s'en allait chercher un asile sur les côtes du Portugal, où il devait mourir bientôt, car son cœur était brisé. Ce fut cet unique serviteur qui l'accompagnait qui lui

ferma les yeux. Il n'avait voulu emmener personne. Ses fils eux-mêmes ne surent que le lendemain ce qu'était devenu Charles-Albert; c'est du moins ce qu'il assura plus tard à son gendre, l'archiduc Léopold.

Nos troupes campèrent dans leurs positions : les 2e, 3e et 4e corps sur le champ de bataille, le 1er à Monticelli, le corps de réserve entre Olengo et Garbugna.

Le lendemain, au jour levant, Thurn qui se trouvait le plus rapproché de la ville commença à la bombarder. On envoya parlementaires sur parlementaires pour proposer un armistice, mais Thurn répondit qu'il n'avait reçu du feld-maréchal aucun ordre à ce sujet. Enfin une députation de la municipalité vint annoncer que la ville était évacuée. Aussitôt le 4e corps et en même temps le 2e — car d'Aspre ne pouvait modérer son impatience — se précipitèrent dans la ville, chassant l'ennemi sur les routes de Momo et d'Oleggio.

Les deux armées peuvent envisager cette journée, les Autrichiens, avec orgueil, les Piémontais, sans honte; la tenacité et l'ardeur des nôtres sont presque sans exemple dans l'histoire. Le 2e corps, presque entièrement désorganisé, n'en conserva pas moins sa position, et ne se battit qu'avec plus d'acharnement. L'armée piémontaise ne fut pas moins brave; elle ne renonça à la lutte que lorsque l'arrivée de deux nouveaux corps lui eut enlevé l'avantage du nombre, et l'apparition d'un troisième corps sur son flanc gauche l'avantage de la position.

Nous sommes bien certainement les derniers à reprocher à un général sa témérité. C'est une faute assez rare pour qu'on soit indulgent envers elle. C'est cependant cette faute que nous reprocherons à d'Aspre. Il est mort aujourd'hui, il appartient à l'histoire, et nous devons nous

exprimer librement à son égard ; nous maintenons que ce furent sa vanité et son ambition qui lui firent commettre cette faute à Novare. Il laissa trop longtemps ignorer à Radetzky la gravité de sa situation, parce qu'il en coûtait à son caractère orgueilleux de dire : Je me suis trompé, j'ai besoin de votre aide ; il s'élança aveuglément au combat, comptant sur son bonheur, qui l'avait si souvent fait triompher, à Mortara, par exemple. Il est évident qu'une fois engagé on ne pouvait pas renoncer au combat : mais ce qui mérite toute notre admiration, c'est la bravoure et la ténacité avec lesquelles il le continua. Il connaissait ses troupes, et savait tout ce qu'il pouvait attendre d'elles. Chrzanowsky ne sut pas tirer de ces circonstances le parti qu'il devait ; il ne seconda pas l'attaque du duc de Gênes, qui pouvait nous être si fatale, il laissa inactive la brigade Solaroli, avec laquelle il était facile de menacer gravement notre aile droite, il eut en outre le tort de porter toute son attention et toutes ses forces sur un point unique, sur la Bicoque. Chrzanowsky n'avait pas confiance en ses troupes, pas plus que ses troupes n'avaient confiance en lui. S'il avait dirigé une attaque soit sur notre aile gauche, soit sur notre aile droite, de manière à empêcher la jonction avec le 4e corps, d'Aspre était obligé de se retirer sur le corps d'Appel. Nous ne pensons pas que Chrzanowsky, eût-il fait tout cela, aurait évité une défaite ; il aurait toujours été obligé de battre en retraite devant nos quatre corps d'armées convergeant sur Novare, mais il aurait peut-être réussi à s'ouvrir un chemin jusqu'à la Sesia.

Le 24, au matin, arrivèrent des parlementaires envoyés par le quartier-général ; ils nous firent part de l'abdication de Charles-Albert et de l'intention où était le nou-

veau roi de se rendre en personne auprès du feld-maréchal pour procéder avec lui à la conclusion de l'armistice. On convint provisoirement d'une suspension d'armes, et Radetzky monta à cheval à onze heures, pour aller au-devant du roi, qui l'attendait au-delà de Novare. La marche du feld-maréchal au travers des troupes campées le long de la route fut un vrai triomphe. L'air retentissait des hurrahs et des vivats auxquels se mêlaient les voix affaiblies des blessés qu'on n'avait pas encore enlevés.

La population de Novare le reçut avec tous les signes de la satisfaction et du respect; elle le remerciait de l'avoir sauvée par sa modération et son humanité d'une effroyable catastrophe.

L'entrevue du jeune roi et du feld-maréchal eut lieu dans une métairie de Vignale, petite localité située à environ trois milles de Novare, sur la route de Bergomanero. Nous arrivâmes les premiers. Au bout de quelques instants nous aperçûmes le roi galoper sur la route; il était vêtu, ainsi que toute sa suite, d'une espèce de costume polonais; pour nous, habitués à l'étiquette sévère mais pleine de dignité, de la cour de Turin, tout cet accoutrement nous parut assez singulier. On voyait bien qu'une révolution avait passé par là. Le roi et le feld-maréchal descendirent en même temps de cheval, et se placèrent au milieu de la cour de la ferme, où ils s'entretinrent environ une demi-heure. Si nous ne nous trompons, la première base que posa le feld-maréchal fut qu'il ne voulait traiter qu'avec le roi et directement avec lui, et non pas avec le ministère; qu'il ne reconnaissait qu'une signature, qu'une parole, c'était celle du roi; il se souvenait de ce qui s'était passé à l'occasion du dernier armistice. On convint que la convention serait rédigée et signée le lendemain à Novare.

Le régiment Gyulai avait fait hommage à Radetzky d'un des chevaux qu'il avait trouvés à Mortara dans les équipages du duc de Savoie : le roi déplorait cette perte lorsque l'écuyer du feld-maréchal vint à passer, monté précisément sur ce cheval ; le roi reconnut la bête, — un superbe anglais bai-brun — et aussitôt Radetzky lui demanda la permission de renvoyer immédiatement le cheval au quartier-général royal, ce que le roi accepta avec un visible plaisir.

Aucune difficulté n'étant survenue, l'armistice fut signé le lendemain. Cet acte appartient à l'histoire ; nous pensons qu'il est opportun de le rapporter ici, tel qu'il a été publié officiellement :

Stipulations d'armistice entre S. M. le roi de Sardaigne et le feld-maréchal Radetzky.

Art. 1. Le roi de Sardaigne donne une assurance positive et solennelle de faire conclure, avec S. M. l'Empereur d'Autriche, un traité de paix dont cet armistice est le préliminaire.

Art. 2. Le roi de Sardaigne licenciera les corps militaires hongrois, polonais et lombards, se réservant de conserver à son service certains officiers de ces corps. Le comte Radetzky s'entremettra auprès de S. M. l'Empereur, afin que complète amnistie soit accordée aux soldats hongrois, polonais et lombards, sujets de S. M. sus-énoncée.

Art. 3. Le roi de Sardaigne *permet* que 18,000 hommes d'infanterie et 2,000 hommes de cavalerie occupent le territoire compris entre le Pô, le Tessin et la Sesia, et que les troupes autrichiennes composent la moitié de la

garnison d'Alexandrie. Cette occupation n'exercera aucune influence sur l'administration civile et judiciaire de la division de Novare. 3,000 Autrichiens pourront composer la moitié de la garnison de la ville et de la citadelle d'Alexandrie, et l'autre moitié pourra être composée des troupes de S. M. sarde. Les Autrichiens auront libre communication entre Alexandrie et Lomellina par Valence. Il sera nommé une commission militaire mixte pour régler l'entretien des troupes autrichiennes. Seront évacués par les troupes sardes les duchés de Modène, de Plaisance et de Toscane, c'est-à-dire les territoires qui, avant la guerre, n'appartenaient pas au Piémont.

Art. 4. L'entrée de la moitié de la garnison dans la citadelle d'Alexandrie ne pouvant avoir lieu que dans trois ou quatre jours sera garantie par le gouvernement sarde.

Art. 5. La flotte sarde quittera l'Adriatique avec tous les bateaux à voile et à vapeur dans le délai de quinze jours, rentrant dans ses ports, et les Piémontais qui se trouveront à Venise auront l'ordre de rentrer dans leurs anciens Etats ; sinon, ils n'auront aucun recours contre la capitulation qui pourra suivre la prise de cette ville par les troupes impériales.

Art. 6. Le roi Victor-Emmanuel promet de conclure une paix prompte et durable, et de réduire, dans le plus bref délai, l'armée sur l'ancien pied de paix.

Art. 7. Le roi de Sardaigne, en vertu de son droit de déclarer la guerre et de faire la paix, regarde comme inviolables toutes les conditions ci-dessus stipulées.

Art. 8. Il sera envoyé des plénipotentiaires munis de pleins pouvoirs *ad hoc* dans une ville quelconque à déterminer, à l'effet de conclure la paix définitive.

Art. 9. La paix sera faite indépendante de la stipulation du présent armistice. Le feld-maréchal Radetzky s'engage à faire immédiatement part à sa cour des dispositions pacifiques de S. M. sarde.

Art. 10. Le présent armistice durera de droit pendant tout le temps des négociations de paix. Dans le cas où elles n'aboutiraient pas, la dénonciation de l'armistice aura lieu dix jours avant la reprise des hostilités.

Art. 11. Seront rendus réciproquement et immédiatement tous les prisonniers de guerre.

Art. 12. Les troupes autrichiennes suspendront leur mouvement en avant, et celles qui ont déjà passé la Sesia seront tenues de rentrer dans les limites ci-dessus tracées.

Novare, le 26 mars 1849.

RADETZKY. VICTOR-EMMANUEL

CHRZANOWSKY.
Major-général de l'Armée.

La modération qui dicta cet armistice est sans contredit un des plus nobles et des plus rares exemples d'abnégation que nous offre l'histoire. Plutarque aurait été fier d'en orner la vie d'un de ses héros. Depuis deux mille ans le reproche que fit Asdrubal à Annibal au sujet de sa conduite après la bataille de Cannes pèse encore sur ce grand homme. Radetzky savait bien qu'il s'exposait à un semblable reproche, mais il était au-dessus de ces considérations. Il avait compris que poursuivre jusqu'au bout les résultats de sa victoire c'était anéantir en Piémont la puissance royale : il voulait laisser au contraire au roi le moyen de la raffermir, et de tenir tête à la démagogie, qui le serrait de près. Mais le roi en avait-il la force, en avait-il le désir? c'est une question que nous pouvons nous

poser. Victor-Emmanuel était encore entre les mains de son ministère révolutionnaire et des nombreux émigrés; nous seuls pouvions le délivrer par une marche audacieuse sur Turin. Nous aurions pu rétablir l'autorité royale, chasser les émigrés, ou les forcer à rentrer dans leur patrie. La partie honnête de la nation se serait réveillée, car il y avait un parti en Piémont qui nous eût approuvés; c'était là le seul moyen d'anéantir la révolution. Nous ne fîmes rien de cela; nous laissâmes le Piémont dans cet état d'indécision d'où il n'est pas encore sorti aujourd'hui. Les émigrés, qui ne doutaient pas que nous vinssions à Turin, s'apprêtaient à s'enfuir. Nous n'arrivâmes pas, et ils rétablirent, comme auparavant, leur quartier-général à Turin où règne maintenant Mazzini, plus puissant qu'un souverain. Jamais le calme ne se rétablira en Lombardie, tant qu'on n'aura pas trouvé un moyen de mettre un terme à toutes ces menées. Ce moyen nous l'avions entre les mains, et nous l'avons laissé échapper.

Nous avons toujours admiré les nobles sentiments qui ont dicté cet armistice, mais nous le considérons comme une grande faute politique. Le soldat ne voulait pas y croire; il disait que le feld-maréchal lui avait promis de le mener à Turin, et l'on avait beau lui donner des raisons politiques, il secouait la tête avec un geste d'incrédulité.

La bataille de Novare causa le plus grand trouble à Turin; tout ce qui pouvait fuir se sauva, et il ne resta que ceux qui attendaient de l'Autriche le rétablissement de l'ordre.

Quoique Novare se trouve presqu'aux portes de Milan, les Milanais ne voulurent pas croire à ce qui s'y était passé : le comité de Turin avait à un tel point perverti le sens de ses partisans, qu'ils prirent le retour de nos colonnes pour le commencement de la retraite.

Le 25 le syndic de Turin se présenta au feld-maréchal, pour recommander la ville à sa clémence et à sa générosité. Sir Ralf Abercombry revint aussi nous voir, mais pas cette fois pour demander la ligne de la Sesia, comme il avait, l'année précédente, demandé la ligne de l'Adda ; il déclara qu'il n'avait nullement l'intention de s'opposer à la marche de nos troupes, et qu'il venait seulement implorer pour le pays et pour la capitale la modération bien connue de Radetzky.

Les négociations pour l'armistice avaient duré deux jours ; il fut signé le 26 ; cet acte contient cette particularité remarquable dans les annales de la diplomatie qu'il est signé, non pas par des fonctionnaires inférieurs, mais de la propre main du feld-maréchal. Nous avons dit pourquoi Radetzky avait tenu à ce qu'il en fût ainsi.

Les pertes totales des deux armées durent s'élever à 7,000 hommes environ. Les Autrichiens perdirent plus de monde que les Piémontais, par rapport à la quantité de troupes engagées.

Les généraux Stadion et Alemann avaient été blessés. Du côté des Piémontais on compta parmi les morts le lieutenant-général Perrone et le général Passalacqua, parmi les blessés le général Durando. Nous avions pris vingt-trois canons et caissons avec quelques drapeaux.

Le lendemain de la bataille, Novare offrait à l'intérieur un spectacle des plus étranges. La ville était encombrée de blessés, on en avait mis partout, dans les églises et dans les établissements publics. Quoiqu'il n'y eût encore ni paix ni armistice, Autrichiens et Piémontais allaient et venaient, et causaient amicalement comme si on ne s'était pas battu la veille avec acharnement : la différence d'idiome n'était pas un obstacle pour notre armée où l'on parle tant de

langues. Chacun sentait que la bataille de Novare annonçait l'heure du repos.

Le 28, le feld-maréchal quitta Novare, et fit, le même jour, son entrée à Milan, à la tête d'une partie du corps de réserve. Les rues étaient pleines de monde. Pendant vingt ans, les Milanais avaient vu Radetzky sans se donner la peine de le regarder. Aujourd'hui, ils jetaient tous des regards curieux et étonnés sur le vainqueur de Novare, comme s'ils le voyaient pour la première fois. Pour nous, qui connaissions le caractère de la population milanaise, nous observâmes avec intérêt l'effet produit par notre rentrée, qui s'effectuait par la porte opposée à celle que nous avions prise pour sortir. Sur bien des figures on pouvait lire le découragement et la consternation ; mais nous reconnûmes, par contre, plus d'un visage qui dissimulait mal sa satisfaction d'avoir vu les choses tourner de cette façon ; le long défilé des canons pris sur l'ennemi parut faire une impression profonde sur la foule : c'était la preuve de la victoire de Novare. Nous en vîmes plus d'un verser des larmes de rage, entre autres un ecclésiastique, dont les gestes de désespoir firent dérider les sévères figures de nos grenadiers hongrois.

Le passage rapide du 3e corps, qui nous avait précédé et qui gagnait Brescia en toute hâte, avait fait croire que nous battions en retraite ; on n'en fut que plus surpris lorsqu'on vit revenir l'ancienne garnison et les choses reprendre leur allure accoutumée.

Comptons à partir du 20, jour où commencèrent les hostilités, jusqu'au 26, date de la signature de l'armistice, cela fait une campagne de six jours, pendant lesquels on livra deux batailles sanglantes et de nombreux combats. Radetzky n'avait été absent de Milan que pendant dix

jours. Tel était le résultat de la manœuvre si hardie et si bien combinée du feld-maréchal et de l'insigne bravoure de nos troupes.

Pour cette seconde campagne, le Piémont s'était imposé de grands sacrifices; il avait porté son armée au chiffre énorme, pour lui, de 150,000 hommes. En trois jours tout cela fut anéanti! Il avait gravement engagé ses finances, jusque-là si florissantes, pour conquérir un royaume qu'il n'aurait pas pu conserver; car le succès eût-il couronné la campagne de 1848, il est évident pour nous que la Lombardie ne serait pas restée une seule année simple province piémontaise. Le départ des Autrichiens aurait été le signal d'une guerre civile sanglante et générale. Tout le pays serait sorti plus divisé et plus affaibli qu'avant. Nous ne croyons pas que la similitude de langue soit un lien sérieux entre les différentes branches d'une même race. Voyez l'Allemagne. Quelles sont les sympathies qui relient les Autrichiens, les Prussiens, les Bavarois, les Wurtembergeois, les Hanovriens? Les Allemands peuvent bien s'unir contre l'étranger, contre Napoléon, par exemple; mais ce n'est qu'une unité d'un moment, amenée par une circonstance extraordinaire. Napoléon renversé, les vieilles haines et les rivalités traditionnelles reparurent avec toute leur vivacité. La même chose se serait produite en Italie, mais plus énergiquement encore, et si les chefs révolutionnaires avaient réussi à chasser l'Autriche, si Radetzky n'avait pas sauvé la monarchie par la victoire de Novare, l'Italie se serait transformée en un immense champ de bataille, et n'aurait pas tardé à supplier l'Allemagne, la France, la Russie et l'Angleterre de la sauver d'un complet anéantissement. Nous ne doutons pas qu'il ne soit donné à bien des Italiens de voir leur belle patrie en arriver là!

Malgré les manœuvres de la consulte lombarde, à la tête de laquelle se trouvaient Casati et Borromeo, les provinces, à l'exception de Brescia, s'étaient tenues tranquilles. Elles ne pouvaient, du reste, inquiéter beaucoup Radetzky. Le pays était désarmé, et quelques milliers d'aventuriers, descendus du canton du Tessin, ne suffisaient pas pour faire une révolution. Le Piémont avait tout préparé pour un soulèvement : à Mortara, nous prîmes dans les bagages près de 4,000 fusils destinés à être distribués en Lombardie dès que l'armée piémontaise en aurait touché le sol. Mais nous n'étions plus en 1848, à cette époque où la force armée, retenue par mille obstacles ne pouvait pas agir. Maintenant toute l'autorité appartenait au feld-maréchal. La plupart des villes avaient des châteaux forts, et ces châteaux étaient maintenant approvisionnés et gardés, de façon qu'on n'eût pas la moindre inquiétude à leur égard. Il y avait 4,000 hommes à Milan, et cette fois, ni les représentations des consuls ni aucune autre considération ne l'aurait sauvée d'un bombardement, dans le cas où elle aurait eu la folie de suivre l'exemple de Brescia. Un point cependant exigeait une surveillance active, c'était la partie montagneuse de la Lombardie confinant au canton du Tessin, à la Valteline, et comprise entre Côme et Bergame d'un côté, et Brescia de l'autre. La contiguïté de la Suisse assurait aux chefs toutes les facilités pour agir à leur aise ; la présence de la brigade Solaroli sur le Haut-Tessin n'avait pas d'autre but que de servir de noyau à un soulèvement dans la montagne, qui aurait éclaté en même temps que les Piémontais franchissaient le Tessin. A peine nos troupes avaient-elles abandonné la frontière suisse pour se concentrer sur Pavie, à peine le premier coup de midi eut-il

sonné, que le 20, des bandes armées s'élancèrent de la Suisse sous la conduite de deux riches bergamasques, les frères Camozzi; elles se dirigèrent d'abord sur Côme, mais elles n'y trouvèrent aucune sympathie; les autorités avaient prévenu la population de ne pas se laisser entraîner dans cette dangereuse entreprise. Elles se rejetèrent sur Brescia, où se trouvaient la plupart de leurs complices.

Brescia s'est toujours fait remarquer par son esprit turbulent et par son insubordination. Elle en a été souvent punie, mais ne s'est pas corrigée pour cela. En 1848, elle fut une des premières à déployer le drapeau de l'insurrection et se signala par de nombreux assassinats commis sur des femmes, des enfants et des militaires isolés.

La garnison de la forteresse était loin d'être proportionnée à une population d'au moins 50,000 âmes. On avait répandu dans la ville les plus absurdes nouvelles; on annonçait que Radetzky avait été complétement battu et s'était vu forcé de rentrer en Lombardie. Des milliers d'hommes armés étaient descendus de la montagne, et, le jour même où Radetzky mettait un terme à la guerre par la bataille de Novare, l'insurrection éclatait à Brescia; les employés civils prenaient la fuite; un gouvernement révolutionnaire se formait sous la présidence d'un certain Cassola, secondé par un autre individu nommé Contratti; le drapeau national remplaçait partout la bannière impériale. On put voir bientôt que ce n'était pas là l'œuvre du parti piémontais, mais celle du parti mazziniste. L'anarchie était complète. Les militaires isolés, les malades dans les hôpitaux, tout ce qui n'avait pu regagner la forteresse, furent arrêtés et assassinés. Lorsque nous reprîmes Brescia, nous trouvâmes dans les cachots

de la *préture* des cadavres autrichiens déchirés et mis en pièces comme s'ils avaient passé dans les mains de cannibales. Le courrier de Vérone à Milan fut enlevé; les bagages du régiment Albert arrêtés et pillés, et le faible détachement qui les escortait en partie mis à mort. A tous les coins, à toutes les issues de la ville s'élevaient des barricades. Comme en 1848, une troupe d'insurgés, sous la conduite d'un nommé Pozzi, avait fortifié Sant-Eufemia et s'y était établie. Le commandant-général de la Lombardo-Vénétie, dès qu'il reçut la nouvelle de l'insurrection de Brescia, envoya le 1er bataillon roumain — que plusieurs journaux étrangers ont pris pour des troupes du pape — avec un détachement de chevau-légers de Lichtenstein et deux canons pour chasser les insurgés de Sant-Eufemia; le 3e bataillon Ceccopieri, venu de Mantoue, se joignit à cette petite troupe, dont le commandement fut confié au général comte Nugent. Le 26, il arriva à Sant-Eufemia, en chassa les insurgés après un court engagement, leur fit trente prisonniers, et délivra une partie de l'escorte prise lors du pillage des bagages du régiment Albert. Nugent s'avança ensuite jusqu'à Brescia, mais il trouva les portes barricadées, les remparts garnis de nombreux insurgés. Avec les 900 hommes qui composaient ses troupes, il ne pouvait que s'établir solidement à Sant-Eufemia, et y attendre du renfort. Pendant ce temps, la forteresse avait commencé à bombarder la ville.

Le 28, Nugent envoya une compagnie Ceccopieri pour attirer l'ennemi. Le stratagème réussit; les insurgés sortirent au nombre d'environ 500, et furent assaillis par le bataillon roumain qui leur tua 18 hommes et leur en prit 20; la cavalerie se mit à leur poursuite et leur fit encore beaucoup de mal. Nugent marcha alors sur la

ville, mais il trouva les hauteurs qui la dominent trop bien occupées pour qu'il lui fût possible de se mettre en communication avec la forteresse. Une députation des insurgés demanda à parler au général qui ne voulut pas la recevoir, d'abord parce qu'il n'avait pas de pouvoirs, et ensuite parce que ce n'étaient pas des hommes, mais des malfaiteurs qui composaient cette députation.

Pendant ce temps, la nouvelle de la victoire de Novare était arrivée à Brescia ; mais on la tint pour fausse, et les prêtres répandirent dans le peuple cette audacieuse assertion. Le moment était venu de prendre les mesures les plus énergiques. En apprenant ce qui se passait à Brescia, Haynau quitta son quartier-général de Padoue, accourut à Vérone, dont il renforça la garnison ; en même temps, il fit partir pour Brescia deux bataillons du régiment de Bade-Infanterie, un bataillon-frontière du Banat, et deux canons ; le feld-maréchal, instruit des événements de Brescia, avait, de son côté, dirigé de Mantoue sur cette ville une batterie de mortiers, sous l'escorte d'une compagnie de Sluina.

Haynau prit en personne le commandement de cette petite brigade. Arrivé à Brescia, il prit immédiatement toutes ses dispositions pour cerner la ville. Il divisa ses troupes en cinq colonnes, correspondant aux cinq routes qui aboutissent aux principales portes. A la tête du 1er bataillon de Bade-Infanterie, il s'introduisit dans la forteresse par la porte de derrière ; la forteresse avait dû cesser son feu : un prêtre était venu lui déclarer que les insurgés étant maîtres de l'hôpital, chaque coup tiré contre la ville sera suivi du massacre d'un soldat autrichien. Le mouvement de Haynau n'avait pas échappé à l'ennemi, et la petite colonne à la tête de laquelle il se trouvait eut un homme tué et quatorze blessés.

On était au 31 mars. Haynau fit savoir à la ville qu'il était arrivé dans la forteresse, et la somma de se soumettre.

Une députation arriva, qui lui répondit insolemment qu'il n'était pas en force pour sommer les insurgés de mettre bas les armes; elle déclara qu'elle était dans son droit de résister à l'Autriche, puisque la fusion avec le Piémont était accomplie. On demanda du répit jusqu'à deux heures. Quoique ce langage ne fût pas de nature à calmer Haynau, non-seulement il accorda le répit demandé, mais il le prolongea de sa propre initiative jusqu'à trois heures et demie. Lorsque sonna l'heure convenue, le tocsin retentit tout d'un coup de tous côtés, tandis que du haut des toits les insurgés dirigeaient une vive fusillade sur les troupes qui se trouvaient dans la forteresse. Haynau donna alors au commandant l'ordre de faire feu de toutes ses pièces sur la ville. Les colonnes d'attaque se rapprochèrent de la ville. A l'aide d'une batterie de quatre canons et d'un détachement de convalescents composé de soldats de toutes armes, Nugent réussit à s'emparer de la porte Torre-Lunga et à pénétrer dans la ville; en même temps, Haynau faisait sortir de la forteresse le bataillon de Bade-Infanterie. Quelques colonnes qui manquaient d'artillerie ne purent vaincre la résistance que leur opposaient les insurgés, protégés par les barricades; mais le reste des troupes, poursuivant l'ennemi de barricade en barricade, de maison en maison, parvint à se rendre maître de la plus grande partie de la ville. La nuit arriva; Haynau ne voulant pas laisser la lutte se continuer dans l'obscurité, s'établit solidement dans la ville, et fit cesser le combat. Nous avions fait dans cette journée des pertes sensibles. Le général Nugent avait reçu au

pied un coup de feu dont il mourut peu après; le colonel comte Favancourt, du régiment de Bade-Infanteire, fut frappé en pleine poitrine; le lieutenant-colonel Militz, de ce même régiment, gravement blessé, tomba de cheval et fut égorgé par les insurgés.

Le 1er avril, dès que le jour parut, le tocsin retentit de nouveau, et le combat recommença. La résistance des insurgés redoublait d'énergie au lieu de s'affaiblir; sur presque tous les points on se battait à l'arme blanche. A cause de notre petit nombre, nous ne pouvions avancer que lentement. Les insurgés continuant à traiter nos blessés avec la plus féroce barbarie, Haynau donna l'ordre de ne rien épargner, de fusiller quiconque serait pris les armes à la main, et de mettre le feu aux maisons d'où l'on tirerait sur nos troupes. Les rues de Brescia s'étaient transformées en un épouvantable champ de bataille; la forteresse ne cessait de lancer ses projectiles sur les quartiers de la ville occupés par les insurgés. Nos colonnes étant parvenues à s'emparer successivement des portes Alessandro, Nazzaro et San-Giovanni, l'ennemi se trouva acculé dans la partie de la ville comprise entre la Porta-Giovanni et la Porta-Pile. Peu à peu le feu des insurgés se ralentit; à mesure que nous avançions, ils jetaient leurs armes et tâchaient de se réfugier sur les remparts; un certain nombre parvint à s'y cacher, et échappa ainsi à la fureur de nos soldats.

Vers quatre heures de l'après-midi arrivèrent un bataillon-frontière, un escadron des dragons de Toscane et les mortiers envoyés de Mantoue. L'infanterie prit immédiatement part au combat. Vers six heures, le feu cessa complétement; nous étions maîtres de la ville.

Le châtiment était sanglant, mais il était mérité. Ces

deux journées nous avaient coûté cher ; nous avions eu 12 officiers et plus de 200 hommes tués ou blessés. Les pertes des insurgés ne sont pas connues ; on ramassa, dit-on, plusieurs milliers de cadavres. Nous ne savons si ce chiffre est exact, mais ce qui est sûr, c'est que nos troupes étaient arrivées à un degré d'excitation extrême, que motivait bien la cruauté avec laquelle les insurgés traitaient les blessés qui tombaient entre leurs mains. Brescia avait mérité cette terrible punition, qui aurait pu être plus terrible encore, sans la discipline de nos troupes et sans la modération du général Haynau, tant décrié à l'occasion de ces événements.

Il était absolument nécessaire de réprimer, dès sa naissance, cette tentative insurrectionnelle. La célérité et l'énergie que déploya Haynau en cette circonstance le mettent au rang de ceux qui ont rendu les plus grands services à l'Empereur ; comme fait de guerre, c'est un des plus hardis et des plus brillants de sa carrière : on peut le mettre sur le même rang que sa victoire de Temeswar.

C'est de ce jour que date la haine qui s'attacha aux pas d'Haynau, et qui finit par éclater dans le pays gouverné alors par lord Palmerston. . . . .

La prise de Brescia fut le dernier épisode de cette courte mais brillante campagne de 1849. Venise seule tenait toujours, elle n'avait pas déposé les armes. Nous y reviendrons plus tard. Nous allons auparavant exposer les événements qui se passèrent en Italie après Novare, et qui se terminèrent sinon par une tranquillité complète, du moins par le rétablissement général de l'ancien ordre de choses.

La dénonciation de l'armistice avait déterminé, comme on le pense bien, une nouvelle excitation dans toute

l'Italie. Le chiffre élevé de l'armée piémontaise, l'appui de l'émigration polonaise remplissaient d'espérance les républicains sanguinaires.

A Rome et en Toscane, on se préparait à une nouvelle campagne. Pepe, général en chef de la république de Venise, s'était établi à Chioggia, où il comptait se joindre aux troupes romaines et toscanes et se jeter sur nos derrières avec 17,000 hommes.

Au moment où les hostilités commencèrent, Alphonse della Marmora se trouvait sur la frontière de Toscane, où il s'était arrêté par ordre des Chambres piémontaises. Une fois l'armistice dénoncé, il s'avança sur Parme que Degenfeld avait quitté le 18, et y entra le 22 à la grande joie des habitants qui avaient proclamé leur réunion avec le Piémont immédiatement après notre départ. Le duc de Modène s'était porté avec ses troupes à la tête du pont de Brescello, situé au nord de ses États, sur les frontières toscane et autrichienne. La Marmora se disposait à aller le rejoindre, lorsque la nouvelle de la bataille de Novare vint mettre fin à ce projet. Il n'y a pas à douter que, sans la rapidité apportée par Radetzky dans ses opérations offensives, ces troupes réunies, soutenues par une insurrection générale dont celle de Brescia était le signal, n'eussent gravement compromis nos derrières.

Parmi toutes les villes d'Italie, Gênes était signalée pour la plus exaltée. Ses journaux ne tarissaient pas d'invectives et d'expressions de haine contre l'Autriche. Mais on se tromperait gravement si on déduisait de cela que Gênes était dévouée au Piémont. Quoique Gênes soit de toutes les anciennes républiques italiennes celle qui ait le moins le droit de s'enorgueillir de son passé, elle affectait un républicanisme outré; sa haine contre le Pié-

mont n'était pas moindre que sa haine contre l'Autriche. Ses nobles se tenaient systématiquement éloignés de toutes les charges officielles, et lorsque le roi venait à Gênes, l'antichambre de son palais était aussi vide que celle du vice-roi à Milan. Mazzini avait pour Gênes une sollicitude toute filiale. Au premier bruit de la bataille de Novare, l'insurrection éclate, et après avoir contraint — tout comme à Venise — le général d'Azara à livrer les forts, le chasse de la ville lui et ses troupes. Puis, on se déclare séparé du Piémont et on proclame la république. Si les héros de Gênes n'avaient pas agi aussi mollement qu'ils le firent, Gênes était perdue pour le Piémont. La flotte, alors dans l'Adriatique, était presque entièrement composée de Génois, comme la nôtre de Vénitiens, et elle se serait certainement prononcée pour la révolution. Le feld-maréchal fit tout ce qu'il put pour empêcher ce malheur. Les Piémontais s'étaient efforcés de faire déserter nos régiments hongrois; nous, nous nous efforcions de leur sauver leur flotte.

Le 28 mai, La Marmora avait quitté Parme, conformément à l'armistice; il rentrait en Piémont lorsqu'il reçut à Casteggio l'ordre de se diriger sur Gênes. Il emmena seulement la brigade Belvedere, et parut, le 4 avril, sous les murs de Gênes.

Avezzani, qui présidait à la révolte, au lieu de défendre la ville du haut des forts et des remparts, se contenta de barricader les rues. La Marmora pénétra sans difficulté dans la ville et s'empara de quelques forts; il battit en brèche, par derrière, les barricades, tandis que ses troupes les attaquaient de front. Les républicains prirent la fuite, et n'essayèrent de faire quelque résistance qu'au palais Doria ; le palais fut enlevé d'assaut. Pour éviter les

excès, La Marmora fit alors suspendre l'attaque. Le roi accorda une amnistie générale, et le 9, Avezzani, avec une partie de sa bande, s'embarqua pour Rome, où se réunissait tout ce que l'Italie possédait de plus exalté ou de plus misérable.

Par sa rapide et énergique manœuvre, La Marmora avait rendu un immense service à la cause de l'ordre, du roi et de la légalité. A Robbio se trouvait la division lombarde, qui se distinguait par son esprit turbulent et indiscipliné ; elle refusait de se soumettre à l'article de l'armistice qui ordonnait sa dissolution. On craignit, avec raison, qu'elle n'allât se jeter dans Gênes ; la manœuvre de La Marmora la mit dans l'impossibilité de le faire. Si le plan de la division lombarde avait réussi, l'insurrection génoise aurait sans doute triomphé et amené d'incalculables complications, non-seulement pour le repos de l'Italie mais pour celui de l'Europe entière.

Le Piémont, pour combattre l'Autriche, avait recouru à la plus dangereuse des alliées : la Révolution. La bataille de Novare ayant tranché la question entre l'Autriche et le Piémont, il ne restait plus sur le terrain que la révolution ; l'Autriche se prépara à l'éloigner de ses frontières.

Bien que le grand-duc de Toscane se fût déclaré contre l'Autriche, et eût envoyé en Lombardie des troupes pour nous combattre, l'Autriche ne considérait pas comme brisé le lien qui unissait les deux Etats, et le cabinet impérial était résolu à mettre ses troupes au service du grand-duc. Son honneur et son intérêt lui dictaient cette politique qui trouva sa sanction dans la victoire que nous remportâmes sur la révolution, en ce moment toute puissante en Toscane. Le grand-duc, en quittant ses Etats, avait réclamé de l'empereur, chef de sa famille, secours

et protection contre ses sujets révoltés, ou plutôt contre un parti qui avait usurpé le pouvoir et proclamé la république. Le feld-maréchal reçut l'ordre d'envoyer des troupes en Toscane et de rétablir l'autorité du grand-duc.

Pendant que le cabinet de Vienne prenait cette décision, le pape, du haut du rocher de Gaëte, appelait à son secours le monde catholique, et réclamait de lui le rétablissement du siège de Saint-Pierre, mis à bas par la révolution. La France, Naples, l'Espagne et l'Autriche résolurent unanimement de mettre un terme à la révolution italienne et de faire rentrer le pape dans ses Etats.

Le duc de Lucques, avant d'être appelé à la succession du duché de Parme, par suite de la mort de Marie-Louise, avait renoncé à son duché de Lucques en faveur de la Toscane ; par suite de cette cession plusieurs enclaves toscans devaient revenir au duché de Modène. Mais la Toscane déclara cet acte illégal, et la révolution interrompit les opérations destinées à régulariser la frontière. Une fois rentré en possession de ses Etats, par suite de la bataille de Novare, le duc de Modène résolut d'occuper ces enclaves et de les réunir de force à ses Etats.

Le 2e corps d'armée autrichien se trouvait réuni en ce moment dans les duchés, et venait de recevoir l'ordre d'entrer en Toscane. Tandis que le duc de Modène se mettait en mouvement avec ses troupes et se dirigeait vers Fizzivano, d'Aspre envoyait la brigade Kolowrat sur Pontremoli. Les deux colonnes arrivèrent simultanément le 13, le duc à Fizzivano, Kolowrat à Pontremoli. Le général modénais, nommé d'Apice, qui nous connaissait de la dernière campagne de Lombardie, protesta, mais se retira sans faire la moindre résistance. Kolowrat con-

tinua de marcher et arriva à Massa où la population, fatiguée des excès des révolutionnaires, l'accueillit avec des cris de joie.

La révolution toscane s'était installée sous la protection d'une bande Livournaise ; elle n'avait pas pris racine le moins du monde dans l'esprit du peuple ; le paysan surtout aimait le grand-duc et détestait la république. L'apparition des Autrichiens sur la frontière Toscane amena un revirement immédiat. Le 13, une contre-révolution éclata à Florence. Les volontaires Livournais, qui formaient la garde particulière de Guerrazzi, s'étaient livrés dans la ville à toutes sortes d'excès. La garde nationale soutenue par les volontaires Florentins, prit les armes, désarma et chassa les Livournais, déposa le gouvernement républicain, en emprisonna les chefs, et rappela le grand-duc. Tout le pays, à l'exception de Livourne, suivit cet exemple ; ce fut ainsi que fut rétabli le gouvernement régulier.

L'Autriche n'avait pas pris part à cette réaction, mais on n'en avait pas moins besoin d'elle ; Livourne était plongée dans l'anarchie la plus complète, qui menaçait de perdre complétement le commerce de cette ville importante. Des aventuriers de toutes les nations s'y étaient réunis, et n'auraient pas tardé à remettre la Toscane dans la situation d'où elle venait de sortir. Le nouveau gouvernement était sans force, sans troupes, enfin sans rien de ce qui est indispensable à un gouvernement qui vient de se rétablir. L'Autriche ne pouvait laisser les choses dans cet état. D'Aspre reçut l'ordre de poursuivre les opérations et de ne se laisser arrêter par aucune protestation. Le 24 avril, d'Aspre quitta Parme avec le 2e corps ; le 28, les Français débarquaient à Civita-Vec-

chia et marchaient sur Rome. La lenteur que d'Aspre apporta dans ses mouvements était bien contre ses habitudes, il faut l'attribuer à la contre-révolution qui venait d'éclater à Florence et qui donnait lieu à d'interminables pourparlers. Enfin, le 5 mai, l'avant-garde, commandée par Kolowrat, arriva à Pise ; d'Aspre avec le reste du corps s'arrêta à Lucques.

Livourne compte environ 60 à 70,000 âmes d'une population très-hétérogène. Il n'y a pas une nationalité dans le monde qui n'y soit représentée. Depuis la décadence de Pise, la ville, qui jouit des avantages d'un port franc, a acquis une très-grande importance. Le gouvernement de Toscane y tolérait tout ce que la police défendait dans les autres villes. La classe aisée était opposée à la révolution, mais la foule des contrebandiers et des portefaix s'était, comme on le pense bien, déclarée pour le communisme. Tout ce qui s'enfuyait devant les troupes de La Marmora, de d'Aspre et d'Oudinot, s'était réfugié à Rome ou à Livourne. Les habitants riches n'osaient pas bouger, de crainte de voir leurs maisons mises au pillage.

Du côté de la terre, la ville est protégée par des fortifications en mauvais état et entourées d'un fossé fangeux ; ces ouvrages ne peuvent rien contre une attaque bien menée. Autour des faubourgs on avait récemment construit un mur d'octroi, suffisant pour empêcher la contrebande, mais incapable de retenir une troupe assiégeante. Les insurgés avaient pris leur ligne de défense en dehors de ce mur, et avaient établi une batterie de cinq canons sur un point où convergent la route de Pise et la chaussée du chemin de fer.

Le nombre des défenseurs armés s'élevait à peu près à 7,000 hommes, parmi lesquels se trouvaient quelques sol-

dats réguliers. Cette troupe était dirigée par un certain Gherardi, auquel quelques polonais venus de France ne tardèrent pas à enlever le commandement.

Le 9, Kolowrat avec sa brigade et les troupes modénaises se présenta devant Livourne. Il fit halte sur le bord du canal Calambrone, disposa ses troupes le long des déclivités du Monte-Nero, et attendit l'arrivée du corps. Le lendemain il fut rejoint par les brigades Lichtenstein, Stadion et Wimpfen, et vers dix heures l'attaque commença. Le régiment Kaiser s'élança le premier, chassa les insurgés de leurs positions et leur prit deux pièces de 24.

Au *nouveau mur*, auprès de la Porta-Fiorentina, d'Aspre éprouva quelque résistance ; le feu fut assez vif ; un aide-de-camp du duc de Modène, qui se trouvait avec l'archiduc Albert sur le point où l'engagement était le plus animé, fut blessé. D'Aspre reconnut qu'il fallait faire une brèche au mur d'octroi, car il n'était pas possible de passer par-dessus. Il remit cette opération au lendemain, et fit bivouaquer ses troupes au pied du nouveau mur.

Le 11, à sept heures du matin, notre artillerie commença à tonner ; quatre pièces de 18 battirent le mur à une distance d'environ quatre cents pas, tandis qu'une batterie de fusées, une pièce de 12 et quatre obusiers de 10 dirigeaient leurs projectiles sur la ville même. Au bout d'une heure trois brèches étaient ouvertes et furent immédiatement rendues praticables par nos pionniers. Le régiment Paumgarten s'avança alors, franchit une brèche, et alla ouvrir une porte aux colonnes qui entrèrent ainsi sans difficulté dans la ville.

Les Livournais s'étaient réfugiés dans les maisons des faubourgs, avaient barricadé les rues ; nos soldats enle-

vèrent d'assaut barricades et maisons, passant par les armes tous ceux qu'ils saisissaient les armes à la main. L'ennemi s'enfuit bientôt en toute hâte, et trouva un refuge sur les bâtiments qui se trouvaient dans le port.

Vers midi, d'Aspre entra dans Livourne à la tête de ses troupes, et fut reçu avec enthousiasme par les habitants.

La brigade Kolowrat, qui s'était introduite dans la ville par le côté est, campa sur la grande place de Livourne. Tout d'un coup, vers deux heures, des coups de fusils tirés des fenêtres des maisons situées autour de la place, viennent atteindre plusieurs de nos soldats. L'alarme se met dans nos troupes, et si elles n'avaient pas été retenues par les liens de la discipline, la ville aurait payé cher cette trahison. Les officiers rétablissent promptement l'ordre; les maisons d'où étaient venus les coups de fusils sont prises d'assaut, et tous ceux qu'on trouve les armes à la main sont mis à mort. Le calme ne tarda pas à se rétablir, définitivement cette fois. La prise de Livourne nous coûta douze hommes tués, trois officiers et environ cinquante hommes blessés. Les pertes de l'ennemi durent s'élever à plusieurs centaines d'hommes tués ou blessés.

Le 25, d'Aspre arriva à Florence. La Toscane se soumit sans résistance, maintenant que Livourne, centre de l'agitation, était rentrée dans l'ordre.

La division Wimpfen, composée de deux brigades, fut chargée de soumettre la Romagne jusqu'à Ancône tandis que d'Aspre prendrait les premières mesures nécessaires pour assurer le rétablissement définitif du grand-duc de Toscane.

En Romagne ce n'étaient plus ni le pape ni la république qui régnaient, c'était l'anarchie dans toute l'étendue du mot. Chaque ville faisait ce qu'elle voulait, ou ce qu'elle

pouvait. Dans l'état où se trouvait ce malheureux pays il était difficile de se rendre compte de la résistance qu'on allait rencontrer. Cependant, en considérant les villes importantes et peuplées auxquelles on avait affaire, il est évident que les forces envoyées sur ce point étaient insuffisantes ; il nous arriva ce qui arriva aux Français : nous croyions n'avoir qu'à occuper, nous fûmes obligés d'assiéger. Mais les embarras que rencontraient les négociations obligeaient Radetzky à garder le plus de troupes possible en Lombardie, et il ne put détacher de son armée que ce qui lui parut strictement indispensable à la soumission de l'Italie centrale.

La population de la Romagne se distingue par sa bravoure et son ardeur, mais aussi par sa férocité. Du temps de Napoléon, les régiments composés de Romagnols étaient les meilleures troupes de l'armée d'Italie. Depuis que ces provinces ont été réunies aux Etats de l'Eglise, elles n'ont cessé d'être une source d'inquiétude pour le gouvernement du pape. Elles ont pris part à tous les mouvements insurrectionnels dirigés contre ce souverain. Bologne était autrefois la capitale des Légations et de la Marche. Elle s'était soumise à l'Eglise par une capitulation qui lui conservait tous ses privilèges et toutes ses franchises, et lui donnait vis-à-vis de Rome une position menaçante. La fuite du Pape et la proclamation de la république l'avaient mise à même de se rendre à peu près indépendante. Elle s'était donné une constitution et avait établi un triumvirat présidé par un certain professeur Alessandrini.

Bologne compte près de 80,000 habitants. La garnison se composait d'une nombreuse garde nationale et d'un régiment de ligne du pape, dans lequel se trouvaient beau-

coup de Suisses; ce régiment, soit trahison, soit faiblesse de la part de ses chefs, s'était désorganisé et s'était enrôlé en grande partie dans les rangs de l'armée républicaine ; le reste avait regagné ses foyers. Nous rencontrâmes aussi sur notre route une compagnie de Suisses restée fidèle qui se joignit à nous. En outre de ces troupes il y avait encore dans la ville un escadron de carabiniers , 12 canons et un corps de *portefaix* qui inspirait aux habitants une terreur égale à celle qui accompagnait nos Croates. Toutes ces forces étaient commandées par un général Bellini. La ville n'a pas de fortifications modernes, mais de vieilles murailles moyen-âge, solides et en bon état.

Le 8 mai, Wimpfen se présenta devant Bologne, ses troupes divisées en deux colonnes. La brigade Thurn s'avança jusqu'à la Porta Galliera, la brigade Pfanzelter jusqu'à la Porta Castiglione.

Lorsque la brigade Thurn arriva devant la Porta Galliera, elle la trouva ouverte et abandonnée; le plus profond silence régnait alentour; elle entra et fit une centaine de pas sur la route. Tout à coup la porte se referme, et du haut des murailles, une grêle de balles et de mitraille tombe sur le premier bataillon du régiment Archiduc-Charles, qui formait la tête de la colonne ; le bataillon perd contenance et recule. Le général, qui n'était pas entré dans la ville, dirige une batterie contre la porte pour la rouvrir, mais ses boulets sont impuissants contre cette charpente massive. Les chevaux, ne pouvant manœuvrer à cause de la mauvaise nature du sol, les hommes retirent eux-mêmes les pièces hors de la portée de la mousqueterie ennemie; mais ils n'ont encore ramené ainsi que la moitié de la batterie; l'autre moitié était restée dans sa

première position. L'ennemi, remarquant le danger que couraient ces pièces et les portefaix qui se trouvaient sur les remparts, crient aux carabiniers placés au dedans de la porte : « Montrez maintenant que vous êtes bons à quelque chose ! » Excités par cette provocation, une soixantaine de cavaliers s'élancent par la porte qu'on a rouverte, et cherchent à s'emparer des canons. Mais les artilleurs, qui s'étaient étendus à terre, pour se cacher, se relèvent tout d'un coup et reçoivent l'ennemi avec une volée de mitraille, qui tue le colonel, le major et les deux tiers du détachement. Notre batterie était sauvée, et Thurn s'installa alors dans une position avantageuse. Cet engagement nous coûta trente morts et cent quarante-six blessés, dont trois officiers.

A la Porta Castiglione, l'ennemi voulut répéter la même manœuvre, mais la tête de cette brigade était formée par des chasseurs du 10e bataillon, qui flairèrent la chose et ne tombèrent pas dans le piége. Le général Pflanzer n'entra pas dans la ville, et prit position sur des hauteurs qui la dominent.

Wimpfen, voulant voir si la terreur déciderait la ville à se soumettre, ouvrit un feu violent de toutes ses pièces. Le conseil municipal demanda un armistice, que Wimpfen accorda. Le commissaire papal, qui se trouvait à son quartier-général, adressa aux habitants une proclamation où il les invitait à se soumettre ; mais les triumvirs en empêchèrent la publication. Les habitants, qui voyaient le peu d'effet de notre artillerie contre les murailles massives de la ville, qui connaissaient notre faiblesse, encouragés par les nouvelles des avantages remportés par les Romains sur les Français, s'opposèrent à toute tentative conciliatrice de la part du conseil municipal.

Wimpfen, comprenant qu'il ne pouvait atteindre son but avec les faibles moyens dont il disposait, envoya un rapport au feld-maréchal sur la situation où il se trouvait; il avait essayé toutes sortes d'expédients pour réduire la ville; il avait tenté entre autres de couper l'eau qui fait marcher les moulins mais cette tentative n'avait pas réussi.

Pendant ce temps, le bruit du danger que courait Bologne s'était répandu dans la Romagne. Plusieurs milliers de volontaires se réunirent sous la conduite d'un nommé Montanini, et marchèrent sur Bologne, en passant par Imola. Ils avaient avec eux quatre canons. Les troupes de la ville devaient faire une sortie au moment où ils se présenteraient pour tendre la main à leurs frères. Ce fut une colonne d'individus de toute origine, une populace armée qui fut chargée de cette manœuvre. Ces hommes se répandirent sur la route sans précautions et en désordre. Nous avions été avertis de ce mouvement; on les laissa passer; puis, tout d'un coup, ils se trouvèrent accueillis en flanc et en arrière par un feu violent dirigé par nos chasseurs styriens et par quelques pièces de canon, et se débandèrent. Alors un escadron de chevau-légers de Windischgraetz se mit à leur poursuite, passant au fil de l'épée tous ceux qui se laissèrent atteindre. Quelques Suisses étaient parvenus à se réfugier dans une maison; on les somme de se rendre, et pour toute réponse ils nous envoient des coups de fusil; la maison est prise d'assaut, et les malheureux furent presque tous percés par les baïonnettes de nos soldats.

La colonne venant d'Imola avait été témoin du désastre de ses alliés. Elle crut prudent de se retirer; mais nos troupes se mirent à sa poursuite; les Romagnols s'en-

fuirent à toutes jambes laissant entre nos mains leurs quatre canons.

Gorczkowsky arriva enfin; il amenait du renfort et de l'artillerie de siège. Le 14 mai, à dix heures du soir, on lança les premières bombes; mais comme on voulait épargner la ville, s'il était possible, on la somma de nouveau, et on lui accorda douze heures de répit. Ce temps s'étant écoulé et la ville n'ayant pas envoyé de parlementaires, le feu recommença le 15, à midi; il ne dura pas longtemps. Des colonnes de fumée s'élevant des différents points de la ville nous indiquaient l'efficacité de notre tir. A deux heures le pavillon blanc flottait sur toutes les tours de Bologne. La capitulation fut très-modérée; tous ceux qui voulurent se retirer en eurent la permission; la plus grande partie des troupes resta dans la ville et prêta de nouveau serment de fidélité au pape.

On laissa dans la ville une forte garnison, dont Gorczkowsky prit le commandement. Wimpfen partit avec le reste de ses troupes pour Ancône. La capitulation de Bologne, la ville la plus importante des États de l'Église, après Rome, fit une grande impression sur le pays. Quoique animées de l'esprit républicain, les autres villes n'osaient plus résister; et les paysans, qui souffraient le plus de la révolution, et avaient conservé quelque attachement pour le chef de l'Eglise, aspiraient au calme et au repos. Wimpfen fut salué par les acclamations des populations qui se pressaient sur son passage; cela nous promettait la fin prochaine de nos opérations.

Ancône n'a pas de fortifications du moyen-âge; c'est une place forte construite d'après les principes modernes, et pourvue d'une citadelle solide.

Les Français avaient détruit en 1790 une partie de ces

ouvrages. Mais à la suite des diverses occupations qui se sont succédées dans cette ville, tant des troupes françaises que des troupes autrichiennes, ces dégâts avaient été réparés. La révolution avait profité de nos leçons, car Ancône avait été mis en parfait état de défense. La ville était bien approvisionnée et confiée à un commandant décidé à la défendre jusqu'à la derrière extrémité; nous fûmes obligés d'établir devant Ancône un siège auquel nous n'étions nullement préparés. La population était très-fanatique; la garnison montait à 4,000 hommes, 120 canons garnissaient les remparts. La place était commandée par un Bolonais nommé Zambeccari, et par un certain Gariboldi, — qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Garibaldi, qui défendait Rome en ce moment là. — Il était impossible aux trois faibles brigades de Wimpfen de se rendre maîtresses de cette ville; elles n'auraient même pas suffi à la cerner.

Le 25 mai, notre avant-garde apparut devant les remparts d'Ancône; elle fut reçue aussitôt par un feu bien dirigé, qui lui tua quelques hommes. Wimpfen essaya d'abord du système d'intimidation. Secondé par le vice-amiral Dahlrup qui était arrivé devant Ancône avec une division de notre flotte, il lança pendant deux jours bombes et fusées sur la ville; mais la garnison ne se laissa pas effrayer, et on fut obligé d'en venir à un siége en règle.

Dès que le feld-maréchal fut informé de la situation où se trouvait Wimpfen, il lui envoya des renforts tirés de Toscane et de Lombardie, de sorte que le corps assiégeant se trouva porté à cinq brigades; on avait également envoyé de la grosse artillerie. Avec tous ces éléments, on commença sans retard les travaux du siége.

L'ennemi, dans le dessein de les troubler, fit une série

de sorties qui échouèrent toutes devant la vigilance et la bravoure de nos troupes. On avait détruit toutes les conduites d'eau qui alimentent la ville, à l'exception d'une seule, placée au sud. L'ennemi, qui tenait beaucoup à la conserver, avait retranché et garni de troupes le village de Santa-Margherita, où elle prend naissance. Wimpfen résolut de se rendre maître de ce point. Une compagnie du 10e régiment de chasseurs, sous la direction du capitaine Beck, fut chargée de ce coup de main. Nos chasseurs surprirent le village; ils enlevèrent d'assaut les barricades et les retranchements, chassèrent l'ennemi, s'emparèrent de la conduite d'eau et la détruisirent. Cela se passait sous les canons d'une redoute qui protégeait ce point. Le lendemain matin l'ennemi, du haut de la redoute, s'apercevant du petit nombre d'hommes qui lui avaient enlevé ce point important, fit une vigoureuse sortie qui fut repoussée non moins vigoureusement par nos chasseurs. Ce hardi fait de guerre nous coûta seize hommes blessés ou tués. Le brave capitaine Beck était du nombre des derniers.

Le 10, les travaux du siége étaient assez avancés pour qu'on pût commencer le feu contre les ouvrages ennemis. Pendant neuf jours on tira sans discontinuer. Le 19, la garnison demanda à capituler. On lui accorda de se retirer librement et avec les honneurs militaires; et la bannière de l'Autriche flotta de nouveau à côté du drapeau du pape sur les remparts d'Ancône.

La mission que s'était imposée l'Autriche de relever le Saint-Siége était accomplie. A la suite de malentendus survenus entre les chefs français et napolitains, Naples s'était retirée. Les Espagnols parurent en Italie, mais ils ne prirent aucune part active aux événements.

Le rétablissement de l'autorité papale se partageait donc entre la France et l'Autriche. Notre expédition de Toscane dite de Romagne, avait refoulé dans Rome toute l'armée des Mazzinistes, et les forces de la république se trouvèrent bientôt de beaucoup supérieures à celles que les Français avaient amenées. Tandis que ceux-ci attendaient des renforts indispensables, les Mazzinistes eurent le temps de se fortifier et de s'organiser, de sorte qu'on fut obligé d'en venir à un siége en règle contre cette ville qui, pour ne pas avoir de fortifications proprement dites, n'en est pas moins une ville forte. On a reproché aux Français d'avoir choisi, pour attaquer, le point le plus solide de l'enceinte. Ce reproche est juste au point de vue purement militaire; mais, d'un autre côté, nous témoignons tout notre assentiment et toute notre reconnaissance au général français qui tint plus à conserver les vénérables monuments de Rome, qu'à se donner la gloire d'avoir soumis cette ville quelques jours plus tôt. Quelle tempête se serait élevée, non-seulement à Paris, mais dans le monde entier, contre le barbare Oudinot, si ses travaux de siége l'avaient obligé à détruire quelque reste classique, si une malheureuse bombe s'était égarée dans une galerie de tableaux ou dans un musée!

L'ordre de choses régulier pouvait être maintenant considéré comme rétabli dans la Péninsule. Venise seule avait tenu et tenait toujours; Manin, poussé par un aveugle point d'honneur, prolongeait obstinément une résistance qui aurait pu amener la destruction totale de cette ville, si la clémence de l'empereur, la bienveillance du gouvernement autrichien et la générosité de Radetzky ne lui avaient pas pardonné de s'être laissée entraîner par cet homme.

Jusqu'alors le feld-maréchal n'avait pu diriger ni son attention ni ses forces vers ce point important.

Une fois Venise tombée aux mains de la révolution par la faiblesse des gouverneurs civils et militaires, on sentit toute la gravité de la perte que l'on venait de faire, et combien Radetzky avait raison lorsqu'il réclamait des mesures de sûreté à l'égard de cette place. Mais il était trop tard, le mal était fait; il ne s'agissait plus maintenant que de le réparer. Isolé du reste de la monarchie, cerné par l'ennemi, Radetzky se trouvait avec sa petite troupe comme un oasis dans le désert. La totalité des forces dont il disposait aurait été complètement insuffisante pour assiéger Venise, défendue par de nombreux forts, protégée de tous côtés par la mer et par les flottes alliées. Un blocus eût été parfaitement inefficace, tant que la ville pouvait être approvisionnée par mer. Les quelques mille hommes que le feld-maréchal avait placés autour de Venise étaient insuffisants pour garnir la longue ligne de lagunes qui s'étend autour de la ville. Ce corps n'avait d'autre utilité que de couvrir nos derrières dans le cas où les forces qui se trouvaient à Venise auraient tenté de couper les communications du feld-maréchal avec la monarchie. A son grand regret, Radetzky dut abandonner momentanément Venise; il lui fallait d'abord vaincre ses ennemis les plus menaçants; il se promettait de revenir devant cette ville lorsqu'il aurait rétabli l'ordre sur tous les points, et qu'elle se trouverait entièrement isolée.

Pendant toute la durée du blocus jusqu'à l'armistice de Milan, les opérations devant Venise s'étaient bornées à quelques reconnaissances poussées en terre ferme par les troupes vénitiennes. Mais notre ennemi le plus dangereux n'était ni Pepe, ni la garde nationale vénitienne : c'étaient

les émanations pestilentielles qui, vers la fin de juin, se dégagèrent des lagunes ; l'ennemi en souffrait aussi, mais moins que nous, exposés à la funeste fraîcheur des nuits. Le régiment archiduc Louis tomba de deux mille hommes à deux cents ; les autres troupes furent décimées dans les mêmes proportions. A la conclusion de l'armistice de Milan, le feld-maréchal avait près de 20,000 hommes dans les hôpitaux ; il pouvait, en outre, d'autant moins songer à renforcer le corps devant Venise, qu'à la tournure prise par les négociations de paix, il lui était facile de voir que la lutte allait recommencer dès que le Piémont se sentirait assez fort.

Aussitôt après l'armistice de Milan, Venise avait dénié la fusion : elle s'était séparée du Piémont et avait chassé les commissaires royaux ; on avait proclamé de nouveau la république et investi Manin de la puissance dictatoriale.

L'Autriche ne pouvait plus voir dans Venise qu'une ville rebelle ; elle repoussa donc toutes les ouvertures des puissances médiatrices qui lui proposaient de comprendre Venise dans l'armistice. Malgré les divergences d'opinion qui divisaient Manin et le gouvernement piémontais, ce dernier ne cessait cependant pas d'être en étroite relation avec la république. Le Piémont, par une violation de l'armistice, tout en ramenant ostensiblement sa flotte à Ancône et en lui donnant l'ordre de s'abstenir de toute opération offensive contre l'Autriche, lui avait recommandé de continuer à soutenir Venise et de rester sur la défensive. Les revenus mensuels de Venise s'élèvent à 200,000 livres, et il lui fallait, pour l'entretien de sa flotte, de son armée, et autres défenses, plus de deux millions. Les Chambres piémontaises lui votèrent un sub-

side de 600,000 fr. par mois — et cela après la conclusion de l'armistice. — Il est vrai de dire que ce subside ne fut pas payé, car on ne savait où prendre cet argent. — Manin, marchant sur les traces de Kossuth, eut recours alors au papier-monnaie; il en fabriqua pour soixante millions de livres.

Le feld-maréchal avait disloqué son armée de manière à pouvoir, en huit jours, la porter tout entière sur le Tessin. Il ne pouvait donc détacher de troupes pour bloquer Venise. Il fallut sacrifier pour cette destination un corps complétement indépendant. Nous nous souvenons que le feld-maréchal regretta bien de s'être séparé de ces troupes, lorsque, à la suite des malheureux événements de Vienne, il se vit menacé de ne pas recevoir les renforts promis par le ministère.

Vienne soumise, la première révolte de la Hongrie réprimée à Schwechat, l'unité et la fermeté rétablies en Autriche par la formation du ministère Schwarzenberg, on rétracta toutes les ouvertures faites à la république par le précédent ministère, et Radetzky reçut l'ordre de se tenir prêt à agir.

Les promesses de Kossuth, l'assurance donnée par le cabinet de Turin que les hostilités allaient recommencer aussitôt que possible, la crise pénible au milieu de laquelle nous nous débattions, firent que les choses restèrent telles quelles jusqu'au mois de mars 1849.

Haynau avait pris le commandement du corps de blocus, en remplacement de Welden qui avait reçu une autre destination. Il s'occupa activement de réunir tous les matériaux nécessaires à un siége; il amassa de nombreux approvisionnements qui facilitèrent et abrégèrent l'établissement des travaux.

La plus grande activité régnait également à Venise depuis le jour où le Piémont avait dénoncé l'armistice. Manin travaillait à réveiller l'enthousiasme de la population; il exploitait avec habileté la tournure favorable que paraissait prendre l'insurrection hongroise. La flotte piémontaise venait d'arriver devant Venise, et Pepe partait pour Chioggia où il comptait se joindre aux volontaires romagnols et opérer ensuite sur nos derrières. Malheureusement, la bataille de Novare vint mettre un terme à ces brillants projets.

Le 27 mars, Haynau écrivit à Manin pour lui faire part de la victoire de Novare, de l'abdication de Charles-Albert, de l'armistice conclu avec le nouveau roi Victor-Emmanuel; il lui conseillait de renoncer à une résistance inutile et de s'en remettre à la générosité de l'empereur. La consternation fut grande à Venise lorsque se répandit le premier bruit de ces événements. Manin tint secrètes les nouvelles qu'il venait de recevoir; mais la vérité ne tarda pas à se découvrir, et Manin se vit obligé de convoquer l'assemblée nationale pour lui faire part de la sommation d'Haynau. Cela se passait le 2 avril. Les partisans de Manin se trouvaient là en majorité. Au lieu d'envisager de sang-froid la gravité de la position où l'on se trouvait, on se laissa abuser par de vaines espérances; on comptait sur l'appui de la France ou de l'Angleterre, sur des secours promis par Kossuth. On s'attendait aussi à une rupture entre l'Autriche et la Prusse. Enfin, on résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et Manin fut investi des pouvoirs les plus étendus. Il avait atteint son but, et pour toute réponse, il envoya à Haynau le décret rendu par l'assemblée nationale à la suite de cette séance.

Si Venise se croyait obligée de se sacrifier pour la cause de l'Italie, Radetzky, de son côté, ne pouvait oublier qu'il devait à l'honneur de la monarchie autrichienne de reconquérir Venise à tout prix. Dût-il amener une guerre européenne, Radetzky jura de soumettre Venise et de ne remettre l'épée au fourreau que lorsque le vieux lion de Saint-Marc se serait de nouveau incliné devant l'aigle à deux têtes.

Haynau reçut l'ordre de commencer le siége. Il n'en fallait pas davantage à ce chef énergique pour qu'il mît aussitôt en œuvre toutes les forces dont il disposait.

C'était un projet hardi que concevait là le feld-maréchal; aucun conquérant n'a essayé d'assiéger Venise; les Génois seuls pénétrèrent dans les lagunes par Chioggia, et ils allaient atteindre la place Saint-Marc lorsqu'ils furent repoussés par Pisani, retenu alors dans les cachots de la Signoria par sa patrie ingrate, et que le peuple avait libéré pour le mettre à sa tête.

Dans le sens moderne du mot, l'expression d'assiéger n'est pas juste. Ce n'était ni un blocus ni un siége qu'on allait exécuter devant Venise, c'était une grande attaque. Tout ce que nous pouvions faire, c'était de nous rendre maîtres du contour extérieur des lagunes; mais, de ce point jusqu'à Venise, la distance est très-grande, et tous les stratagèmes de l'art de l'attaque des places échouent devant cet obstacle. Grâce à l'immense matériel qu'on leur avait abandonné, les Vénitiens avaient non-seulement transformé en forts les nombreuses îles dont sont parsemées les lagunes, mais encore complété et renforcé les travaux de défense des forts déjà existants.

Venise, par elle-même, n'est pas une forteresse, ce n'est même pas une ville forte, mais elle est défendue par

une ceinture de forts, et par ses lagunes. De tous ces ouvrages, le plus important, au point de vue défensif comme au point de vue offensif, est sans contredit le fort Malghera, construit en 1807 par les Français. Sous sa protection, des colonnes de troupes peuvent s'élancer sur une armée placée en Lombardie, et dont les communications se trouveraient coupées par le fort même; il commande la chaussée et le pont du chemin de fer qui relie Venise à la terre ferme. Le fort Malghera représente un pentagone irrégulier, entouré d'une enveloppe et d'un double fossé communiquant avec la lagune. Cet ouvrage est en terre; le rempart seul est garni, jusqu'au talus, d'un revêtement en pierres de taille. Les Vénitiens avaient renforcé ce fort de deux fortins placés à droite et à gauche. Celui de gauche portait le nom de Rizzardi, celui de droite avait été baptisé du titre de fort Manin. Les remparts étaient garnis de cent trente canons. On avait mis dans le fort une garnison de 2,500 hommes. Mais le fort ne possédant qu'une seule caserne à l'épreuve de la bombe, contenant à peine 500 hommes, la plus grande partie de la garnison est obligée de camper en plein air, exposée aux projectiles ennemis et à la mal'aria, fléau non moins meurtrier.

Au point de vue défensif, le fort est de la plus grande importance : il empêche toute tentative de l'assiégeant pour s'établir sur le rivage situé du côté de Venise ou sur les îles San-Giuliano et San-Secondo, dont la prise entraînerait celle de la ville. Au sud-ouest de Malghera, sur le bord extérieur des lagunes, se trouve un second fort, nommé Brondolo, qui met Venise en communication avec la terre ferme, et couvre les abords du côté de Chioggia. Nous avions abandonné ce fort dans les derniers temps,

mais les Vénitiens l'avaient remis en état de défense. Brondolo est beaucoup moins fort que Malghera et moins important pour l'attaque, mais il était d'une grande utilité pour Venise, en ce qu'il assurait ses communications avec la mer et avec l'Italie centrale.

Il n'y avait pas à hésiter entre ces deux points; Radetzky décida qu'on attaquerait d'abord le fort Malghera. Il était de toute importance pour nous d'avoir terminé nos travaux avant l'arrivée de la saison chaude, car elle nous eût fait plus de mal que tous les canons de Venise. Mais les éléments conspiraient contre nous. Il pleuvait sans discontinuer depuis quarante jours; on enfonçait d'un pied dans la boue; il était impossible d'ouvrir la tranchée; les chevaux ne pouvaient manœuvrer sur un pareil terrain, et nous étions forcés de laisser sur la route nos parcs d'artillerie. Cela dura jusqu'à la fin d'avril. Enfin le ciel s'éclaircit. 30,000 hommes étaient réunis devant Venise; Haynau arriva le 18 avril, et établit son quartier-général à la ville Papadopoli, près de Mestre.

Dans la nuit du 29 au 30, on ouvrit la tranchée, à environ cinq cents toises du fort. Cette distance était plus grande que celle qu'on mesure ordinairement, mais la difficulté du terrain nous la commandait. L'ennemi ne s'aperçut de nos travaux que le lendemain matin, et aussitôt il dirigea sur nos hommes un feu violent, mais la tranchée était assez profonde pour que nos travailleurs fussent à l'abri des projectiles ennemis. La tranchée s'étendait depuis le fort Rizzardi jusqu'au fort Manin.

8,000 hommes étaient occupés nuit et jour aux travaux du siége; le 4 mai ils avaient établi sept batteries, mais nous n'avions de munitions que pour vingt-quatre heures; les approvisionnements n'étaient pas encore arrivés.

On ne s'attendait pas à une résistance sérieuse. Le fort était commandé primitivement par le marquis Paulucci, fils de l'ancien vice-amiral. Mais les Vénitiens, n'ayant pas confiance en lui, l'avaient remplacé par le colonel napolitain Ulloa, militaire brave et résolu. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer la résistance désespérée que nous opposa le fort.

Le 4, vers midi, bien que nos travaux ne fussent pas achevés nous ouvrîmes le feu avec six batteries; nous dirigions nos projectiles non pas contre les ouvrages, mais dans l'intérieur même du fort, afin d'épouvanter la garnison et de l'obliger à évacuer ou à capituler. Dans le premier moment nous pûmes croire que notre attaque allait être couronnée de succès; mais l'ordre se rétablit bientôt dans le fort, les artilleurs, choisis dans l'élite de l'armée vénitienne, coururent à leurs pièces, et le fort fit feu de ses trente-sept canons. Les nôtres doublèrent le leur, afin de suppléer au nombre de pièces par la rapidité du tir.

Tout Venise était en mouvement. Les tours et les toits étaient couverts de spectateurs attendant, avec anxiété, l'issue de ce combat d'artillerie. Nous ne tardâmes pas à voir que nous avions affaire à un brave commandant, et que notre tentative d'intimidation ne réussirait pas. Malgré la tenacité et la continuité de son tir, notre artillerie ne pouvait dominer le feu de l'ennemi ; nos munitions commençaient à s'épuiser; une batterie était démontée; on nous avait envoyé près de neuf mille projectiles, nous avions lancé à peine la moitié de ce nombre ; vers le soir le feu commença à se ralentir, et au matin le feld-maréchal, arrivé dans la journée du 4, le fit cesser tout-à-fait. Il écrivit à Manin, somma une seconde fois Venise de se

rendre, promettant un pardon général et l'entier oubli du passé. Manin répondit que Venise persistait dans sa résistance, qu'il comptait sur le secours de la France et de l'Angleterre, et qu'il consentirait à traiter à condition qu'on reconnût à Venise une indépendance politique. Radetzky répliqua que l'Autriche n'admettrait jamais l'immixtion de puissances étrangères dans ses démêlés avec ses sujets rebelles, et déclara que Venise ne devait plus s'en prendre qu'à elle des malheurs qui résulteraient de sa résistance; il repartit immédiatement pour Milan.

Haynau se décida à creuser à la sape volante la deuxième parallèle à deux cent cinquante toises du fort. Cet ouvrage fut exécuté dans la nuit du 6 au 7, sous une pluie battante, et dans un terrain détestable ; l'ennemi ne cessait d'inquiéter nos travailleurs ; le 9, il fit une sortie, et arriva jusqu'à la tranchée ; mais il fut bientôt ramené. Les sorties ne réussissant pas, il s'avisa d'un autre moyen. A l'aide des écluses il fit déborder l'eau dans les fossés des retranchements, et inonda nos tranchées. Nous fûmes obligés de creuser des canaux pour faire écouler cette eau et d'élever des chaussées pour empêcher le retour de cette inondation. Soldats et officiers avaient à lutter contre des difficultés incessantes. Ils travaillaient ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, exposés au feu de l'ennemi, avec une persévérance et un entrain admirables.

Tandis qu'on se battait devant Malghera avec un égal acharnement, le blocus maritime commençait à produire de l'effet. Les Vénitiens n'avaient pas utilisé tous les avantages que leur offrait la liberté de la mer. Ils ne s'étaient pas approvisionnés et prodiguèrent leurs munitions. Pendant les premiers jours du siége, les officiers, pour

amuser les dames qui venaient visiter les batteries, faisaient tirer le canon contre la première patrouille qui se montrait. Maintenant la mer était fermée; notre flotte avait établi le plus sévère blocus, et Venise ne recevait plus que des quantités insuffisantes de vivres et de munitions au moyen de quelques barques qui parvenaient à grand peine à échapper à notre surveillance. Les Vénitiens firent quelques tentatives pour forcer le blocus, mais ils échouèrent et se virent forcés de chercher un refuge derrière les batteries établies à l'entrée de la passe de Malamocco.

Haynau avait été appelé, dans le courant de mars, au commandement de l'armée de Hongrie; il fut remplacé devant Venise par le feld-maréchal-lieutenant comte Thurn; mais l'attaque du fort Malghera n'en avait éprouvé aucune interruption. La seconde parallèle était terminée et reliée à la première, et le 23, dix-neuf batteries étaient en position, attendant l'ordre de faire feu de leurs cent pièces de canon.

Les assiégés, qui observaient nos travaux, et qui, malgré un feu violent, ne pouvaient les empêcher, avaient pris toutes leurs mesures pour résister à l'attaque dont ils se voyaient menacés. Le 24, à cinq heures du matin, nos batteries commencèrent à jouer. L'ennemi répondit avec vigueur. On comptait quarante coups de canons à la minute. Tout Venise était sur pied, pour contempler ce splendide spectacle. Au bout d'une heure une de nos batteries fut démontée; mais grâce à la fermeté et à l'activité de nos hommes, elle fut bientôt en état de reprendre son feu. Notre artillerie faisait de grands ravages chez l'ennemi; il compta bientôt beaucoup de morts et de blessés; de notre côté nous avions perdu plus d'un de nos

braves combattants. Cette canonnade se poursuivit sans discontinuer jusqu'au 26. Le feu de l'ennemi commença alors à faiblir ; un tiers de son artillerie était démonté ; il abandonna les retranchements. Le fort Rizzardi ne répondait plus que de deux pièces. Nos batteries de Campalo dirigeaient leur feu sur San-Giuliano, et tenaient à distance les chaloupes canonnières. On ne pouvait pas encore penser à donner l'assaut à Malghera, car bien que les ouvrages eussent énormément souffert, il n'y avait cependant pas de brèche, et il aurait fallu traverser deux fossés pleins d'eau ; à la rigueur le fort était encore en état de tenir. Mais le bombardement incessant auquel il était exposé, l'absence de bâtiments à l'épreuve de la bombe, ne tardèrent pas à rendre la position insoutenable ; plusieurs magasins de poudre avaient sauté ; les casernes tombaient en ruines. Les assiégés avaient près de 500 morts ou blessés, dont 250 canonniers. Il n'y avait pas un coin qui n'eût été atteint par nos projectiles.

Nos travaux contre le fort Rizzardi étaient terminés, et nos dispositions étaient prises pour nous rendre maîtres de ce point le 27; par suite, l'ennemi voyait sa retraite coupée, car nous nous établissions aussitôt sur la chaussée du chemin de fer. Sur ces entrefaites l'ennemi se décida à évacuer Malghera ; dans la nuit du 26 au 27 les troupes de San-Giuliano et du fort Manin gagnèrent des embarcations et se retirèrent par la lagune; celles de Malghera se dirigèrent sur Venise par le pont du chemin de fer. Nos troupes, épuisées par les travaux incessants des jours précédents, ne s'aperçurent pas tout de suite de cette évacuation ; ce ne fut qu'au jour levant qu'une patrouille de chasseurs Styriens remarqua que le plus grand silence régnait dans le fort ; ces hommes se glissèrent le long des

remparts, les escaladèrent, et trouvèrent l'intérieur entièrement vide. La garde de tranchée se jeta aussitôt dans le fort, et le drapeau autrichien flotta de nouveau sur les remparts. Nous trouvâmes à Malghera cent trente-sept canons, avec une assez grande quantité de munitions. Le capitaine du génie Kopetzky sauta en bateau avec une soixantaine d'hommes, et alla prendre possession de San-Giuliano; les batteries de San-Secondo et les chaloupes canonnières dirigèrent immédiatement contre cette île un feu violent. Une poudrière, atteinte probablement par une bombe, sauta en l'air, et occasionna la mort du capitaine Kopetzky et de quatre de ses hommes — non pas de soixante, comme on l'a prétendu. — Les nombreuses pertes qu'elle avait essuyées, les dangers continuels auxquels elle était exposée, avaient démoralisé la garnison ; il n'est pas vrai de dire que la retraite s'effectua avec beaucoup d'ordre ; elle eut lieu au contraire au milieu du plus grand désordre, et les officiers qui présidaient à l'évacuation ont assuré que si nous avions poursuivi les troupes, nous aurions repris Venise dans cette nuit. Il est certain que si nous nous étions aperçus dès le commencement de l'évacuation de Malghera, nous aurions pu en tirer des avantages capitaux. Mais il n'eût pas été facile de s'introduire dans la ville pêle-mêle avec les troupes de Malghera. Nous savions que plusieurs arches du pont étaient minées, que la grande batterie de Santo-Antonio, située sur la plate-forme qui marque le milieu du pont, était terminée, et nous n'aurions pu surprendre cette batterie qu'en nous y jetant en même temps que l'ennemi poursuivi. Nous n'étions pas préparés à cet événement, car nous croyions être obligés de tracer une troisième parallèle; du reste la garde de tranchée à elle seule était insuffisante pour tenter un pareil coup de main sur Venise.

Le matin même l'ennemi détruisit sept arches du pont; ce nombre fut bientôt porté à dix-neuf. On boucha avec des sacs à terre un espace laissé libre jusque-là pour le passage du chemin de fer.

La construction du fort explique comment nous ne nous étions aperçus de l'évacuation que le lendemain matin. Le fort quoique bastionné, n'est pas fermé, il a une issue libre du côté de la mer. Afin de cacher son départ, l'ennemi continua son feu jusqu'au dernier moment; et lorsqu'il se tut, les nôtres profitèrent de ce silence pour goûter quelques instants de repos. Une fois dans le fort, nous pûmes juger du dégât causé par notre artillerie. Les casernes n'étaient plus que des masures, les épaulements et les retranchements d'informes tas de terre, les trous creusés par nos bombes ressemblaient à des terriers gigantesques; les affûts brisés, les canons démontés, plaqués de taches de sang, étaient renversés çà et là. Sans faire de phrases, nous pouvons dire que notre artillerie et notre génie s'étaient couverts de gloire. Mais de leur côté les ennemis s'étaient battus avec un admirable héroïsme, et nos soldats à l'aspect de cette désolation et de ces ruines, rendirent d'une voix unanime hommage à des adversaires qu'ils trouvaient dignes d'eux. Notre artillerie avait tiré 60,000 coups de canon, obus, etc. Le jour même Radetzky arriva, et du haut des remparts de Malghera ses soldats le proclamèrent vainqueur.

La possession de Malghera nous assurait une position solide sur la lagune, mais nous étions encore loin de Venise; de nombreux obstacles nous en séparaient, et nos moyens n'étaient pas proportionnés aux difficultés à vaincre. Les quelques embarcations que nous possédions étaient insuffisantes vis-à-vis des nombreuses chaloupes

canonnières qui nous empêchaient de rien tenter contre San-Secondo, dont nous aurions pu certainement nous emparer après la prise de Malghera. Nous dûmes nous résigner à établir des batteries en face de Sant-Antonio et de San-Secondo, travail long et pénible, rendu encore plus difficile par le feu des batteries ennemies et par celui des chaloupes canonnières. Cependant, grâce à l'activité de nos officiers de génie et à la persévérance de nos soldats, on parvint à établir huit batteries : trois à San-Giuliano, trois à l'entrée du pont du côté de la terre ferme, une à Campalto, une à Bottenigo. Mais l'ennemi n'était pas non plus resté inactif : il avait renforcé la batterie Sant-Antonio; San-Secondo qui, de notre temps, était simplement entouré d'un mur crenelé, avait été transformé en un fort imposant, garni de nombreuses bouches à feu; on avait augmenté le nombre des chaloupes canonnières.

L'ennemi essaya d'entraver la construction de nos batteries à San-Giuliano, mais il fut repoussé et ne réitéra pas son attaque. A Murano, à la tête du pont, du côté de Venise, sur le champ de manœuvres, les assiégés avaient construit des batteries composant une seconde ligne, et ne devant agir que dans le cas où nous nous emparerions de la batterie Sant-Antonio et de San-Secondo.

Le 13 juin, nos travaux étaient terminés, et le combat d'artillerie recommença aussi intense qu'à Malghera. San-Giuliano était celle de nos positions qui se trouvait le plus exposée; San-Secondo l'accablait de ses projectiles, et les chaloupes canonnières la harcelaient de tous côtés. San-Giuliano est relié à la terre-ferme par un pont; ce passage était devenu extrêmement dangereux, à cause du feu incessant qu'y dirigeaient les chaloupes cononnières ; nos

soldats l'avaient appelé le Pont-des-Morts. Nos batteries parvinrent à couler à fond ou à désemparer quelques chaloupes ; les autres s'éloignèront, ce qui apporta quelque sécurité dans nos communications avec la terre-ferme. Cette incessante canonnade nous coûtait beaucoup d'hommes et de munitions, sans nous faire faire de grands progrès. Nous étions cependant parvenus à atteindre un quartier de la ville ; les habitants, qui se croyaient à l'abri de nos projectiles, commencèrent à s'inquiéter. La batterie Sant-Antonio, placée sur le pont, formant pour ainsi dire le front de la ligne ennemie, nous dirigeâmes presque tout notre feu contre elle ; voyant cela, l'ennemi construisit deux batteries en arrière de la première, pour s'y réfugier dans le cas où il se verrait obligé d'abandonner Sant-Antonio.

Toutes les forces des assiégés s'étaient concentrées sur le point attaqué par nous ; le feld-maréchal imagina d'en détourner une partie en dirigeant une attaque sur Brondolo. Il envoya de ce côté un détachement d'environ 6,000 hommes, avec ordre de s'en emparer ; nous devenions, par suite, maîtres de Chioggia. Mais Brondolo avait été extrêmement bien fortifié, et nous reconnûmes qu'il était impossible de le prendre sans un siége régulier. On se mit aussitôt à l'œuvre ; mais la maladie sévit bientôt dans nos rangs avec une telle intensité, qu'on fut obligé de suspendre le siége et de s'en tenir à un simple blocus.

Quelques jours après l'armistice de Novare, les négociations de paix avaient été entamées à Milan ; mais les dispositions pacifiques ne s'étaient pas maintenues longtemps. Nos prétentions étaient peut-être trop élevées ; et le parti de la guerre, qui avait encore l'influence en Piémont, comptait toujours sur les secours de l'étranger.

Mais l'armistice étant violé par Venise, l'Autriche se trouvait dégagée de ses promesses, et les puissances médiatrices invitèrent le Piémont et Venise à faire la paix, déclarant qu'elles ne voulaient pas entraîner l'Europe dans une guerre générale, attendu que l'Autriche réclamait à juste titre la soumission de Venise, dont la possession lui était assurée par des traités garantis par ces mêmes puissances. Malgré cela, les négociations étaient interrompues : les plénipotentiaires s'étaient séparés ; on put croire un instant que les hostilités allaient recommencer. Radetzky se vit obligé d'écrire au roi lui-même, pour lui rappeler la parole donnée au lendemain de Novare. Cette lettre produisit l'effet qu'on en attendait, et les négociations reprirent leur cours ; nous rabattîmes de nos exigences, et le 6 août, la paix était signée.

Le 18, les ratifications étant échangées, Radetzky put célébrer en même temps la fête de l'empereur et le rétablissement de la paix.

Les lenteurs apportées dans les négociations, et surtout les intrigues de Kossuth qui ne cessait d'exciter Manin à la résistance, lui promettait une flotte, de l'argent et des soldats, la modération du feld-maréchal, qui avait à cœur d'épargner l'antique et vénérable Venise, redoublaient les illusions de Manin. Le ministre du commerce, baron Brück, se trouvait alors au quartier-général du feld-maréchal pour y diriger les travaux de la paix. Animé des mêmes sentiments que Radetzky, il écrivit à Manin. Mais Manin, qui gouvernait l'assemblée nationale, ne se prêta pas aux négociations : il fallut s'en remettre au sort des armes.

L'anarchie commençait à régner à Venise. Le peuple avait envahi et pillé le palais du Patriarche qu'on savait à

la tête du parti de la paix; le prélat parvint à se soustraire à la fureur de la populace qui l'aurait infailliblement mis à mort. Cet excès resta impuni. Depuis la prise de Malghera et de San-Giuliano, Pepe et les ministres avaient perdu la confiance publique. On déposa le cabinet et on le remplaça par un comité de défense, composé de trois membres : Ulloa, le brave défenseur de Malghera, Sistori, prêtre lombard, et Baldasserotto, officier de marine. Manin garda la dictature; mais comme il n'entendait rien à l'art militaire, il donna la présidence de ce comité à Pepe, et lui confia le soin de toutes les affaires concernant la défense. C'était une dictature militaire, mais fonctionnant selon les vues de Manin. Ces hommes, jaloux de conserver la haute position qu'ils venaient de se faire, mirent de côté toute modération, toute disposition pacifique. La terreur régnait; parler de paix, c'était risquer sa vie. L'énorme consommation de poudre à laquelle on se livrait avait nécessité l'établissement d'un moulin à poudre; par deux fois il sauta. Cet accident dû à la négligence, on l'attribua à la trahison, et sans l'énergie de Manin, le peuple aurait égorgé plus d'un innocent.

Les effets du blocus se faisaient de plus en plus sentir; les prix des vivres devenaient inabordables pour les pauvres. Venise souffrait de tous les maux qui accompagnent un siége. En outre des maladies, résultat inévitable d'une pareille situation, le choléra s'était mis de la partie; faible d'abord, puis grandissant et terrible, le fléau fit aussi bien des victimes dans le camp des assiégeants; il nous enleva, entre autres, le chef du génie colonel comte Schauroth. Nous eûmes bientôt 12,000 hommes dans les hôpitaux. Cette mortalité nous empêchait de bloquer la ville aussi étroitement qu'il l'aurait fallu, et les Venitiens trouvaient en-

core moyen d'aller chercher en terre-ferme quelques provisions qu'ils rapportaient à la ville. Ce ne fut qu'après la conclusion définitive de la paix que le corps assiégeant reçut des renforts qui lui permirent de cerner complétement la ville.

La batterie Sant-Antonio avait beaucoup souffert du feu terrible et continu auquel elle était exposée; mais les Vénitiens qui connaissaient la haute importance de ce point, appliquaient tous leurs efforts à réparer à mesure chaque dégât, remplaçant la nuit les pièces démontées, et après quelques instants de silence recommençant le feu avec une nouvelle violence. Le seul moyen de se rendre maître de cette batterie, c'était de s'en approcher assez pour la mettre dans l'impossibilité d'agir; mais là était la difficulté. On ne pouvait y parvenir que par le pont du chemin de fer, mais la plupart des arches étaient brisées, et les décharges de la batterie ainsi que le feu de nombreuses chaloupes canonnières, concentrées sur ce point, rendaient cette opération sinon impossible, au moins extrêmement dangereuse. On résolut de surprendre la batterie et de s'en emparer par un coup de main. On réunit des hommes de bonne volonté; sur deux cents qui se présentèrent, on en choisit quarante, l'entreprise ne comportant pas une plus grande quantité de combattants.

A la marée montante, ces hardis compagnons, sous la conduite du capitaine Brüll, montent dans les embarcations préparées à l'avance; on avait par différents signaux attiré l'attention de l'ennemi du côté de Campalto; un brûlôt lancé en avant venait de faire explosion dans le voisinage de la batterie, dispersant les chaloupes stationnées en cet endroit, qui s'imaginèrent que l'entreprise était dirigée contre elles, et s'enfuirent à la hâte. Les vo-

lontaires naviguaient silencieusement; arrivés à une distance assez rapprochée ils se jettent à l'eau, et le sabre à la main, escaladent la batterie. En ce moment la brave capitaine Brüll tomba la poitrine percée d'une baïonnette. Les nôtres se jettent sur l'ennemi; tout ce qui ne s'est pas enfui est mis à mort; mais bientôt, attiré par le bruit, arrive un détachement de gendarmes — anciens grenadiers italiens — et alors s'engage un combat que nos quarante hommes sont dans l'impossibilité de soutenir.

Ils se retirent après avoir encloué les canons, et regagnent la terre ferme sans avoir éprouvé d'autre perte que celle de leur vaillant chef, rapportant le drapeau qui flottait sur la batterie. Un des bateaux est atteint par un boulet ennemi qui le coule et tue deux hommes.

On fit encore un autre essai. On lança vers la ville des ballons chargés de bombes — cette invention provenait d'un officier d'artillerie. — Ces bombes devaient se détacher à une certaine hauteur et éclater en tombant. Ce n'était là qu'un essai sur lequel nous ne fondions pas grande espérance; mais dans les circonstances exceptionnelles où nous nous trouvions, rien n'était à dédaigner; combien d'inventions dont on rit d'abord et dont on reconnaît l'efficacité à l'épreuve ? On nous avait envoyé de Vienne une centaine de ces ballons. Le vent de mer qui soufflait en ce moment ne nous permettait pas de les lancer de terre, on les plaça sur un bateau. Quelques-uns arrivèrent à destination, mais la plupart tombaient dans l'eau. Le petit nombre de bateaux dont nous disposions nous empêcha de donner suite à ces expériences.

Cependant la lutte entre les deux artilleries se prolongeait, plus ou moins animée, mais toujours sans résultats. Le manque d'embarcations nous empêchait de nous

emparer d'un point quelconque — de San-Secondo, par exemple, — assez rapproché pour atteindre le centre de la ville.

C'est un principe reconnu, qu'en doublant la charge, et en donnant à la pièce une inclinaison de 42 à 45°, on double le parcours d'un projectile. Mais nous ne croyons pas qu'on ait jamais appliqué ce principe. On avait, à ce qu'il paraît, fait en France des expériences, dans ce sens, qui avaient parfaitement réussi. Le feldzeugmester baron Augustin, se souvenant de ces expériences, en écrivit au feld-maréchal-lieutenant Thurn, qui se décida à les répéter sur la lagune. Les essais ayant été très-satisfaisants, on résolut de disposer immédiatement des batteries à cet effet. Les canons furent placés en mortiers, l'embouchure appuyée sur des espèces de gorges creusées dans les retranchements. La commotion produite, la détonation était si violente, que les pièces, chargées de neuf livres de poudre, tombaient après avoir tiré. On établit à San-Giuliano deux batteries avec six pièces de 24 et deux de 30 à la Paixhans; une troisième batterie se trouvait au point où le pont était coupé et une quatrième fut placée plus tard à Campalto, lorsque les habitants commencèrent à se réfugier à Murano et voulurent nous inquiéter de ce point.

Dans la ville on ne se rendait pas compte de notre silence, on s'en réjouissait et on continuait à se fortifier.

Son éloignement ainsi que son formidable appareil de défense avaient rassuré complétement les habitants à l'endroit de nos bombes.

Cependant nos travaux préparatoires étaient terminés, et dans la nuit du 29 juillet nos nouvelles batteries commencèrent à tonner sur la ville, tandis que les anciennes foudroyaient San-Antonio, San-Secondo et les chaloupes

canonnières. La première ligne voyant les projectiles lui passer par dessus la tête s'étonnait de cette aberration; mais bientôt un bruit d'alarme, venu de la ville, annonça la catastrophe.

Venise s'était endormie en pleine sécurité. L'expérience ayant démontré que les bombes autrichiennes ne pouvaient atteindre que quelques maisons situées à l'extrémité de la ville, on s'était contenté d'évacuer ces maisons et l'on se considérait comme à l'abri de tout danger. Tout d'un coup une grêle de boulets tombe sur Venise. Nos projectiles arrivent jusqu'à l'arsenal, situé vis-à-vis de nous; ils ébranlent les maisons jusque dans leurs fondements, et sèment la terreur dans les rues. Nous avions commencé par tirer à boulets rouges, ce qui avait occasionné plusieurs incendies; mais nous remarquâmes que ces boulets portaient moins loin que les autres, probablement parce qu'ils perdaient de leur poids. La population ainsi réveillée de son sommeil sort des maisons et s'enfuit avec ce qu'elle peut emporter de mobilier, dans les quartiers les plus reculés; ceux qui ne peuvent trouver un refuge sous les portiques de la place Saint-Marc, s'en vont camper aux *giardini publici*...

Ce que nous voulions ce n'était pas la destruction de Venise; nous comptions sur l'impression morale produite par cette terrible attaque, pour prouver à Venise que notre bras pouvait l'atteindre, et que tôt ou tard il lui faudrait bien se soumettre. Manin comprit bien que malgré tous ses efforts et toute son énergie, la dernière heure de son pouvoir avait sonné. Chaque instant aggravait la position misérable de la cité; les vivres et l'eau manquaient; cette foule entassée dans un coin de la ville, affamée, privée de tout, offrait un aliment au fléau pestilentiel. Il mourait

quatre cents individus par jour, et la progression allait toujours croissant.

Du 29 juillet au 17 août, nous continuâmes notre bombardement avec plus ou moins d'énergie. Venise était complétement tombée aux mains de l'anarchie.

Manin se décida enfin à traiter. Il écrivit au baron Brück, alors à Milan, lui proposant de reprendre les négociations. La paix venait d'être signée avec le Piémont, et le ministre répondit à Manin que le temps des négociations était passé et que Venise n'avait qu'à se soumettre aux conditions offertes le 4 mai par le feld-maréchal Radetzky. Le 17, Manin envoya des parlementaires à Mestre. Sur ces entrefaites, le général Gorczkowsky avait succédé, dans le commandement des troupes, à Thurn, rappelé à son corps d'armée alors en Piémont. Divers points, dont il fallut référer au feld-maréchal alors à Milan, retardèrent jusqu'au 22 la signature de la capitulation.

Manin s'était démis de son autorité entre les mains de la municipalité de Venise, le gouvernement impérial ne voulant traiter ni avec la république ni avec Manin.

Les principaux articles portaient que tous les officiers autrichiens passés au service de la république et coupables d'avoir porté les armes contre l'Empereur leur maître, toutes les troupes, et quarante individus qu'on se réservait de désigner, quitteraient immédiatement la ville. Une amnistie générale était accordée au surplus des habitants.

Le 23 et le 24, diverses révoltes militaires eurent lieu, auxquelles Manin mit un terme en distribuant à ses hommes du papier-monnaie, que ses presses continuaient encore à fabriquer. Le 24, la capitulation fut promulguée,

les noms des quarante exilés publiés. Manin, Tomaseo et Pepe s'embarquèrent le 27 sur des bâtiments français et anglais ; ils furent reçus avec enthousiasme sur ces derniers. Le 28, Gorczkowsky prit possession de la ville et des forts, et le 30, Radetzky fit son entrée solennelle à Venise ; en abordant à la Piazzetta, il trouva le podestat qui lui remit les clés de la ville — les clés d'une ville sans portes. Le feld-maréchal se rendit aussitôt à l'église Saint-Marc, pour remercier Dieu d'avoir mis fin à cette guerre qui avait coûté tant de braves soldats à l'empire et qui aurait pu peser longtemps sur les destinées de Venise, si la clémence impériale n'avait pas daigné oublier le passé et cherché à relever la ville de l'abaissement où elle s'était jetée elle-même.

Venise nous avait retenus plus de six mois, quoique l'attaque véritable n'eût commencé qu'après la conclusion de l'armistice de Novare. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire d'un siége où le soldat ait déployé autant d'abnégation et de persévérance que dans celui-là. Qu'est-ce que l'audace d'un instant qui pousse le soldat au milieu de la mêlée, à côté de ces travaux obscurs interrompus par la fièvre et le choléra, auxquels on préfère mille fois le boulet ennemi ?

La première capitulation de Venise nous avait coûté bien des millions laissés aux mains de la révolution ; la seconde nous avait coûté encore des millions et des milliers de soldats. La leçon était dure ; puisse-t-elle servir pour l'avenir !

Tandis que le dernier rempart de la révolution de la Haute-Italie tombait à Venise, elle expirait également dans le sud. Garibaldi avait défendu Rome avec courage et habileté ; mais il ne pouvait tenir longtemps contre les

talents militaires et la bravoure des Français. A la fin de juin, Rome se rendit; Garibaldi ne voulut pas se soumettre à la capitulation et se retira emmenant environ 4,000 hommes. Il se dirigea d'abord vers les Abruzzes, dans le but de soulever les Etats du roi de Naples; mais, sentant que les sympathies n'étaient pas pour lui, il se rabattit sur la Toscane. En route, il se réunit à un aventurier anglais, nommé Torbes, qui parcourait les Etats Romains avec une petite armée. Echappant aux troupes françaises et autrichiennes envoyées à sa poursuite, il arriva jusqu'à Saint-Marin d'où il comptait se diriger ensuite sur Venise; mais il fut défait par les Autrichiens commandés par l'archiduc Albert, et laissa dans le pays, comme dernier présent de la révolution, ces troupes de bandits qui tiennent encore aujourd'hui nos troupes en haleine dans les Etats Toscans et Romains.

L'Autriche avait triomphé de la coalition italienne, triomphé de ses provinces soulevées, triomphé du grand parti révolutionnaire. La ruine de la monarchie paraissait consommée lorsque la fidélité inébranlable de l'armée étendit sur elle ses ailes protectrices. Autriche, tu es aujourd'hui plus grande et plus forte qu'avant! et tout cela, camarades, c'est votre ouvrage! Recevez, en échange de tant de courage, de tant de noble sang versé, le faible hommage de votre vieux camarade, en attendant qu'une plume plus habile que la mienne se charge de transmettre à vos descendants le souvenir de votre fidélité et de votre amour pour votre empereur et pour votre patrie!

TABLE DES MATIÈRES

—

Préface du traducteur. v
Introduction. 1

PREMIÈRE PARTIE

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA RÉVOLUTION JUSQU'A LA BATAILLE DE SAINTE-LUCIE.

Les journées de mars à Milan. — Le gouvernement provisoire. — Retraite de Radetzky sur Vérone. — La circulaire du ministre de la guerre. — Huit millions d'Autrichiens tués en Italie. — Punition infligée au bourg de Melagnano. — Radetzky reçoit la nouvelle de la reddition de Venise. — La révolution dans les provinces, à Cône, à Crémone, à Bergame, à Brescia, à Mantoue. — La duchesse régnante de Modène et Gorczkowsky à Mantoue. — Venise et sa révolution. — Meurtre du colonel Marinowitch. — La capitulation du comte Zichy et la démission du gouverneur Palffy. — D'Aspre à Padoue. — Rome et Naples se déclarent contre l'Autriche. — La propagande de lord Minto. — Coup d'œil sur les forces piémontaises et auxiliaires. — Charles-Albert. — Les Piémontais passent le Mincio. — Aveux du général Bava. — Premières hostilités. — Affaire de Goïto. — Défaite des Crociati *à Castelnovo et à Governolo. — Combat de Pastrengo. — Vérone. — La bataille de Sainte-Lucie. — Manin organise une force armée. — Pepe et Zucchi. — Formation et marche du corps de réserve de Nugent.* 71

DEUXIÈME PARTIE

DEPUIS LA BATAILLE DE SAINTE-LUCIE JUSQU'A L'ARMISTICE DE MILAN.

La fusion. — *L'escadre piémontaise arrive dans l'Adriatique. — La flotte autrichienne se retire à Trieste où l'amiral piémontais n'ose pas l'attaquer. — Tentative insurrectionnelle à Naples, réprimée le 15 mai par le roi. — Le roi de Naples rappelle ses troupes et sa flotte. — Pepe passe à Venise. — Charles-Albert commence le siége de Peschiera. — Travaux de défense à Vérone. — Nugent rencontre à Feltre les troupes de Durando. — Affaire d'Onigo. — Les généraux autrichiens se décident à amener sans retard la réserve à Vérone. — Thurn remplace Nugent dans le commandement du corps de réserve. — Arrivée devant Vicence, Thurn le laisse derrière lui, et, le 22, donne la main aux avant-postes de Radetzky. — Retour sur Vicence. — L'attaque ne réussit pas. — Le 25 mai, le corps de réserve entre à Vérone. — L'armée entière marche sur Mantoue pour tourner l'aile droite piémontaise. — Les Toscans de Laugier battus à Curtatone. — Le 2e corps autrichien rencontre l'armée piémontaise à Goïto. — Combat de Goïto. — Trois illustres blessés. — D'Aspre et le comte Cipriani. — Peschiera se rend aux Piémontais. — — L'armée autrichienne abandonne ses positions et passe l'Adige. — — Attaque et capitulation de Vicence. — Deux ministres blessés devant Vicence. — Les belles vicentines. — La capitulation de Vicence entraîne la soumission de tout le pays de terre ferme. — L'armée retourne à Vérone. — Charles-Albert s'empare de Rivoli. — Charles-Albert et les délégués du gouvernement provisoire; l'acte de fusion. — Les Piémontais proposent à Gorczkowsky de leur vendre Mantoue. — La médiation anglaise repoussée par le gouvernement provisoire. — Radetzky reçoit l'ordre de proposer un armistice. — Il s'y refuse, et envoie à Vienne le prince F. Schwarzemberg. — Reddition de Peschiera. — Lichtenstein à Ferrare. — Les Autrichiens chassent Sonnaz de Rivoli. — Radetzky se décide à attaquer le roi à Sommacampagna. — Désastre de la brigade Simbschen. — Combat de Sommacampagna. — Déroute de Charles-Albert à Volta. — La Marmora au camp de Radetzky. — Le roi propose un armistice que refuse Radetzky. — L'Assemblée nationale de Vienne refuse de voter des remerciements à l'armée d'Italie. — Marche des Autrichiens sur Milan. — Radetzky reçoit la grande croix de l'ordre de Sainte-Thérèse. — Le malaga des émigrés. — Sir Ralph Abercombry et le feld diplomate prince Schwarzemberg. — Un mauvais dîner. — Radetzky sous les murs de Milan. — Charles-Albert veut livrer une dernière ba-*

taille pour sauver Milan. — Charles-Albert et le parti révolutionnaire. — Tradimento ! — *Scènes du palais Grepi. — Le duc de Gênes. — Les Piémontais abandonnent Milan. — Rentrée des Autrichiens. — Armistice du 9 août. — Manin et les vieilles lois vénitiennes. — Venise se réunit au Piémont. — Les commissaires royaux chassés de Venise et la république rétablie.* — L'Italia farà de se. 177

TROISIÈME PARTIE

DEPUIS L'ARMISTICE DE MILAN JUSQU'A LE FIN DE LA GUERRE.

Situation de l'Italie. — Insurrection de Sicile. — La république romaine. — Mort de Rossi. — Le pape s'enfuit à Gaëte. — Le grand-duc de Toscane abandonne ses Etats. — Amnistie générale accordée par Radetzky. — Les bons du trésor. — Déplorables événements en Autriche et en Hongrie. — Windischgraetz en Bohême; Jellachich en Hongrie. — Situation morale de l'armée piémontaise. — Les émigrés lombards à Turin. — Le polonais Chrzanowsky nommé major-général de l'armée piémontaise. — Dénombrement des forces. — Le Piémont. — Dénonciation de l'armistice. — Via per Turino. — *Radetzky se met en marche pour Lodi, puis retourne brusquement vers le Tessin. — Ramorino battu à la Cava. — Les Autrichiens passent le Tessin à Pavie. — Engagement de San-Siro. — Bataille de Mortara gagnée par d'Aspre. — Incertitude au sujet de le marche de l'ennemi. — D'Aspre arrive seul devant Novare. — Résistance désespérée de d'Aspre. — Le feld-maréchal lui envoie du renfort. — La victoire de Novare. — Charles-Albert sur les remparts de Novare. — Abdication de Charles-Albert. — Le comte de Bargé. — Appréciation de la conduite de d'Aspre. — Radetzky et Victor-Emmanuel II. — Armistice de Novare* (26 *mars* 1849). — *Rentrée triomphale de Radetzky à Milan. — Une campagne de six jours. — Haynau à Brescia. La Marmora à Gênes. — L'Italie centrale. — Contre-révolution à Florence. — D'Aspre en Toscane, Kolowrat à Livourne. — Wimpfen à Bologne et à Ancône. — Les bandes mazzinistes chassées de la Romagne refluent vers Rome. — Oudinot à Rome. — La révolution, vaincue partout, résiste encore à Venise. — Manin proclamé dictateur. — Les subsides du Piémont. — Manin repousse les ouvertures de Haynau. — Le siége commence. — Attaque au fort Malghera. — Vigoureuse défense des Vénitiens. — Le général Thurn remplace Haynau appelé en Hongrie. — Prise de Malghera. — Les batteries San-Antonio et San-Secondo. — La paix est conclue avec le Piémont le* 18 *août. — L'anarchie et le*

choléra à Venise. — Le capitaine Brüll à la batterie San-Antonio. — Les ballons-bombes. — Thurn organise de nouvelles batteries. — Bombardement de Venise. — Abdication de Manin. — Négociations. — Capitulation de Venise. — Radetzky à Saint-Marc. — Soumission générale. 303

FIN

SE

Macerata

Fermo

Ascoli

ROYme DE NAPLES

Aquila

Chieti

Limites des Pays

Villes fortifiées

Chemins de Fer



EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

—

Alençon. — Typ. de POULET-MALASSIS et DE BROISE.

e, par
5 fr.
ıoques.
— La

fr. 50

ctites;
e eau-
5 fr.
3 fr.
2 fr.
2 fr.
0, par
labou,
6 fr.
., par
2 fr.
3 fr.
QUES,
3 fr.
ésies,
e eau-
4 fr.
gravé
3 fr.
s édi-
a ma-
re de
notes
4 fr.
ur sa
avec
cour,
4 fr.
gues
3 fr.
3 fr.

nent
ıtro-
6 fr.
. 50
avec
3 fr.
tro-
rale
est
fr.
por-
Le
au.
sins

—


PASQUALE PULLANO
LEGATORE DI LIBRI
Fabbrica di Scatole
Lavori di Lusso in Cartonag.
NAPOLI
Strada della Sapienza 2

